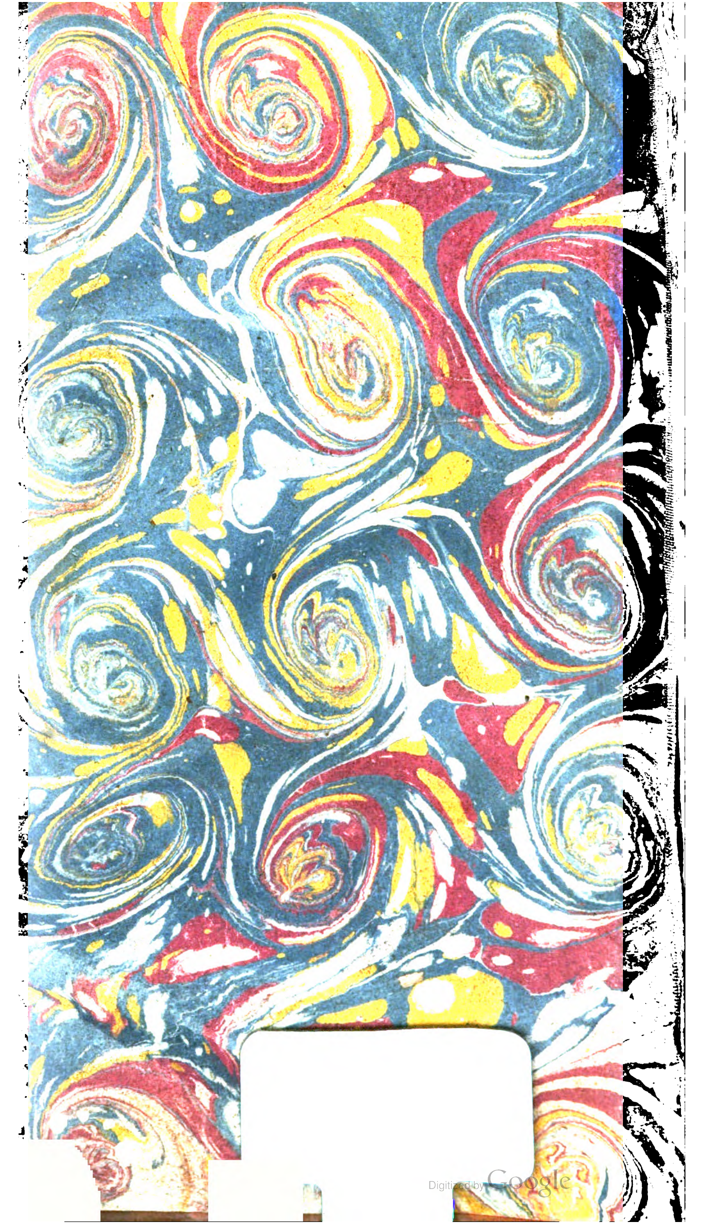
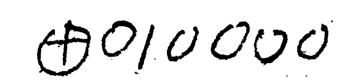









*1094225916*

# HISTOIRE
## DU TRAITÉ
# DE WESTPHALIE.

# HISTOIRE
# DU TRAITÉ
# DE WESTPHALIE,
## *OU*
# DES NÉGOCIATIONS

*Qui se firent à Munster & à Osnabrug, pour établir la Paix entre toutes les Puissances de l'Europe.*

Composée principalement sur les Mémoires de la Cour & des Plénipotentiaires de France.

[Guillaume-Hyacinthe]

*Par le Pere* BOUGEANT, *de la Compagnie de Jesus.*

TOME PREMIER.





A PARIS, *Quai des Augustins.*

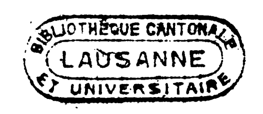
Chez { DIDOT, à la Bible d'Or.
NYON, fils, à l'Occasion.
DAMONNEVILLE, à S. Etienne. }

*Ruë Saint Jacques.*

Chez SAVOYE, à l'Espérance.

M DCC. LI.

*Avec Approbation & Privilége du Roy.*


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

A MONSEIGNEUR
# AMELOT,
Ministre & Sécretaire d'Etat.

MONSEIGNEUR,

*La Place que* VOTRE GRANDEUR *occcupe dans le Gouvernement de l'Etat, la rend comme le Protecteur né de l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter. Une suite de Négociations telles que celles qui se terminent au double Traité de Munster & d'Osnabrug, ne devoit paroître que sous les auspices d'un Ministre chargé de maintenir l'honneur de la Couronne, & les intérêts de ses Alliés contre les prétentions de l'Etranger. Votre nom,* MONSEIGNEUR, *à la tête d'un Livre de cette nature, fera naître dans tous les cœurs une douce, mais juste espérance de voir bien-tôt, par un Traité*

*aussi glorieux que celui de Westphalie, la France rendre une seconde fois le repos & la tranquillité à l'Allemagne. L'entreprise est digne de vous,* MONSEIGNEUR; *& si je ne craignois de violer la loi sévere qui m'est imposée, j'ajouterois qu'un esprit vif & pénétrant, une connoissance parfaite des affaires, & une prudence consommée jointe à une probité reconnuë, vous en assurent le succès. Mais votre modestie me ferme la bouche. J'obéis, & je me borne aux sentimens du zéle le plus respectueux, & du dévoüement le plus parfait, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,*

*MONSEIGNEUR,*

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur *** de la Compagnie de Jesus.



# PRE'FACE.

ON sera sans doute surpris de voir paroître si tard cette Histoire du Traité de Westphalie, annoncée dès l'année 1727. lorsque l'Auteur mit au jour celle des guerres & des Négociations qui précéderent le Traité. L'une n'étant dans le dessein de l'ouvrage qu'un préliminaire de l'autre, devoit naturellement en être suivie de près : & c'étoit bien l'intention de l'Auteur. Mais la difficulté de se procurer des Mémoires depuis la mort de M. le Premier Président de Mesmes qui devoit les lui fournir, & les obligations particulieres d'un état qui ne le laissoit pas maître de son tems, ni de ses occupations, ne lui per-

mirent pas d'exécuter son projet aussi-tôt qu'il l'eût souhaité : & malgré un délai de seize ans, on doit encore lui sçavoir gré de son zéle à remplir l'espece d'engagement qu'il avoit contracté sur cela avec le Public. Le P. Bougeant *, quoiqu'assez jeune encore, n'étoit plus guéres capable d'une application sérieuse, & d'une étude suivie. Il y avoit plus de deux ans que sa santé avoit commencé à se déranger. Il ne faisoit que languir depuis plusieurs mois. Cependant il a toujours continué de travailler ; & il n'a point voulu quitter la plume qu'il n'eût achevé son Traité de Westphalie. On peut dire que cette Histoire a épuisé le peu qui lui restoit de forces : il y travailloit encore peu de jours avant sa mort. Celle qu'il fit im-

* Mort à Paris le 7. Janvier 1743. dans sa cinquante-troisiéme année.

primer en 1727. a été reçûë avec approbation de toutes les personnes les plus capables d'en bien juger. Il y paroît de la pénétration & du discernement ; un esprit net, un jugement sain, une plume légére, un stile pur, simple, élégant sans affectation, naturel sans trop s'abbaisser, sans négliger même les agrémens que peut comporter la matiere qu'il traite, mais aussi sans trop les rechercher. L'Histoire que nous donnons aujourd'hui est dans le même goût. On n'y trouvera rien d'affecté ; la simplicité en fait tout l'ornement. Quoique l'Auteur ait souvent l'occasion d'égayer sa plume sur des descriptions de combats & de batailles, il ne parle de ces actions guerrieres, qu'autant que l'exige le rapport qu'elles ont avec le Traité qui fait son unique objet, & suivant qu'elles en avancent

ou retardent la conclusion par leurs succès divers.

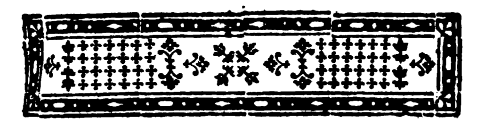
Mais sans ces ornemens étrangers, l'Ouvrage ne laisse pas de mériter toute l'attention d'un esprit solide. Tout y devient extrémement intéressant, soit par l'importance du sujet ; il s'agit d'un Traité des plus célébres dont il soit parlé dans l'Histoire : soit par la qualité des différens Partis qui y concourent ; ce sont les Monarchies les plus puissantes & les plus illustres : soit par la multiplicité & la diversité des intérêts ; ce sont des intérêts d'Etat, & des intérêts de Religion ; c'est l'intérêt général de l'Europe, avec les intérêts particuliers des différens Etats qui la partagent ; outre l'Empereur, les Rois de France, d'Espagne, de Suede, les Provinces-Unies, on y trouve encore quantité de Princes, Alliés, ou Parties des Mo-

narchies principales, dont les intérêts doivent se concilier avec l'intérêt commun. Ce qui attache enfin un Lecteur judicieux dans cet Ouvrage, c'est le mérite & la capacité des Acteurs qui paroissent sur la scéne. On voit aux prises ce qu'il y avoit alors dans l'Europe de plus habiles Ministres, & de Négociateurs les plus éclairés & les plus adroits. Le plus sage Politique ne rougira point de s'instruire à l'école de si grands Maîtres. Leurs mouvemens ou leur inaction, leurs réponses ou leur silence, leurs succès ou leurs désavantages, leurs fautes mêmes & leurs imprudences, seront pour lui une source féconde des plus importantes leçons dans la conduite des grandes affaires. C'est encore un avantage qu'on peut tirer de la lecture de cette Histoire, que de s'y instruire des droits ou

des prétentions de presque tous les Etats de l'Europe, & des fondemens sur lesquels ils les appuyent. On ne parle point ici de la sûreté des Mémoires sur lesquels cet Ouvrage a été composé. Ce qu'en a dit l'Auteur dans la Préface du premier Tome imprimé en 1727. ne laisse rien à désirer.



SOMMAIRE



# SOMMAIRE
## DU PREMIER LIVRE.

I. *Luther, premier auteur des troubles d'Allemagne.* II. *Progrès du Luthéranisme.* III. *Ligue de Smalcalde.* IV. *La France s'interresse aux troubles de l'Allemagne.* V. *Charles V déclare la guerre à l'Electeur de Saxe & au Lantgrave de Hesse-Cassel.* VI. *L'Armée de la Ligue se dissipe.* VII. *Charles V fait l'Electeur de Saxe Prisonnier, & le prive de l'Electorat.* VIII. *Le Lantgrave de Hesse est arrêté Prisonnier.* IX. *Nouvelle Confédération des Princes Protestans.* X. *Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.* XI. *L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.* XII. *Le Roi de France s'empare de Metz, Toul & Verdun.* XIII. *Les Princes Protestans s'accommodent avec l'Empereur.* XIV. *Traité de Passau.* XV. *La Paix de Religion.* XVI. *Ferdinand I succede à Charles V. Révolution des Païs-Bas.* XVII. *Calme de l'Empire sous Ferdinand*

*I & Maximilien II.* XVIII. *Les troubles recommencent en Allemagne par la contestation entre divers Prétendans sur la succession du Duc de Cleves & de Juliers.* XIX. *Nouvelle Confédération entre les Protestans.* XX. *Ligue des Catholiques.* XXI. *Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la succession de Juliers.* XXII. *Entreprise de l'Empereur sur la Ville de Juliers.* XXIII. *Les Princes Protestans s'y opposent par la voie des armes.* XXIV. *La Ville de Juliers est réduite sous l'obéissance de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg.* XXV. *Désordres commis à Passau & en Boheme par les troupes de l'Archiduc Leopold.* XXVI. *L'Archiduc Mathias délivre Prague.* XXVII. *Mathias est couronné Roi de Bohême, & ensuite Empereur.* XXVIII. *L'Electeur de Brandebourg entreprend sur les droits du Duc de Neubourg, lequel se fait Catholique.* XXIX. *L'Espagne & les Provinces-Unies prennent parti dans la guerre de Juliers.* XXX. *Troubles de Bohême.* XXXI. *Origine des troubles.* XXXII. *Attentat des Protestans de Bohême révoltés.* XXXIII. *L'Empereur écrit inutilement aux Etats de Bohême.* XXXIV. *Les rebelles se préparent à la*

LIII. *Le Duc de Baviere soumet l'Autriche à l'Empereur.* LIV. *Ferdinand fait une nouvelle sommation aux Rebelles.* LV. *L'Armée Impériale entre en Bohême.* LVI. *L'Electeur de Saxe entre dans la Lusace.* LVII. *L'Electeur Palatin se tient sur la défensive.* LVIII. *Marche de l'Armée Impériale vers Prague.* LIX. *Disposition des deux Armées ennemies.* LX. *Bataille de Prague ou de Weissemberg.* LXI. *L'Electeur Palatin prend la fuite.* LXII. *Reddition de Prague & de toute la Bohême.* LXIII. *La guerre continue encore en quelques endroits de la Bohême & dans la Hongrie.* LXIV. *Mort du Comte de Bucquoi.* LXV. *L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.*



# HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Weſtphalie.

## LIVRE PREMIER.

I. Luther premier auteur des troubles de l'Allemagne.

L'ALLEMAGNE jouiſſoit d'une profonde paix par la ſubordination de tous les Membres qui compoſent ce grand Empire, lorſqu'une fatale diſpute de Religion en bannit peut-être pour jamais cette union parfaite qui aſſure le repos des Peuples. La diſſenſion comme un ſouffle rapide paſſa des Ecoles juſques dans les Cours des Souverains. Pluſieurs Princes que de

AN. 1517. prétendues exactions de la Cour de Rome irritoient depuis long-tems contre les Papes, saisirent avec ardeur l'occasion qu'on leur présenta de secouer le joug de l'Eglise Romaine. Luther leur mit lui-même les armes à la main pour envahir le patrimoine de l'Eglise. Rien ne put arrêter les progrès du désordre après qu'on en eut négligé les commencemens. L'intérêt, l'ambition, l'envie, l'amour même & la haine, toutes les passions déguisées sous les apparences du zele, devinrent tour-à-tour les ressorts de ces grands mouvemens. Tout le Corps Germanique se partagea en plusieurs Factions opposées, qui conspirerent à se détruire. L'Allemagne devint ainsi le théâtre d'une guerre funeste dont tout l'Empire fut ébranlé, & qui le mit plus d'une fois en danger d'être enseveli sous ses propres ruines.

L'agitation de l'Allemagne se communiqua à tous les Etats qui l'environnent. De ce centre de l'Europe, le feu de la guerre pénétra jusqu'aux extrêmités. L'on vit en un même tems toutes les Puissances armées, pour se secourir, ou pour se détruire mutuel-

lement. Dès lors les peuples les plus éloignés se virent exposés à toutes les horreurs de la guerre. Les traités mêmes & les négociations qui se faisoient entre les Princes, loin de ralentir l'animosité des partis , sembloient n'avoir pour but que d'entretenir la discorde. Toute l'Europe fut abreuvée de sang ; & ce ne fut qu'après qu'elle eut été entierement épuisée de forces , que le Traité de Munster ramena enfin , du moins en partie, le calme & la paix. Telle est la matiere de l'Histoire que je vais commencer. AN. 1523.

II. Progrès du Luthéranisme.

Le Luthéranisme, après avoir rampé dans sa naissance, fit des progrès si rapides en Allemagne & dans les Roïaumes du Nord, qu'on le vit en peu de tems former un parti considérable. Il n'y avoit encore que peu d'années que Luther avoit publié sa doctrine, & déja il comptoit au nombre de ses sectateurs, des Rois, des Princes & des Nations entieres. Les peuples qui se croïoient opprimés par leurs Souverains, les Souverains qui se sentoient mal affermis sur leur Trône, appuïerent la Secte naissante,

afin d'y trouver eux-mêmes un appui.

AN. 1523. *Hist. Thuani. tom. 1. Spond. Annal. Eccles. ad hunc annum & seq. Rerum Suecic. Pufendorf. l. 1. Heiss. hist. de l'Empire, t. 1. Cochlæus de Act. Lut.*

Gustave Vasa aïant enlevé la Couronne de Suede à Christiern II, tandis que Fridéric I, Duc de Holstein s'emparoit des Roïaumes de Dannemarck & de Norwege, ces deux Princes crurent ne pouvoir mieux assurer leur nouvelle domination, qu'en obligeant leurs Sujets à changer de religion, en même tems qu'ils changeoient de maître. La Secte pénétra dans la Livonie & dans la Prusse par l'apostasie du Marquis Albert de Brandebourg, Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Fridéric, Electeur de Saxe, & Philippe Lantgrave de Hesse-Cassel la répandirent dans leurs Etats. Plusieurs Villes Impériales, & une partie des Cantons Suisses la reçurent avec empressement. Enfin les Ducs de Pomeranie, de Lunebourg, de Mekelbourg, les Princes d'Anhalt, les Comtes de Mansfeldt & plusieurs autres fortifierent tellement le parti, qu'on commença dès-lors à pressentir l'orage qui éclata dans la suite.

Charles V méprisa ces premiers mouvemens. Plus occupé depuis son élevation à l'Empire, des démêlés

qu'il avoit avec la France, que des intérêts de la religion, il ne fit, dans diverses Dietes, que de foibles démarches pour arrêter le cours de la nouveauté, persuadé qu'après qu'il auroit dompté la France & assujetti l'Italie, déja maître de l'Espagne & des Païs-Bas, il lui seroit aisé de réduire tous les Princes d'Allemagne. AN. 1530.

III. Ligue de Smalcalde.

Les Luthériens au contraire, après avoir concerté une confession de foi, qu'ils présenterent à l'Empereur dans la Diete d'Ausbourg, voïant que la Diete entreprenoit de les gêner dans l'exercice de leur religion, songerent à se mettre hors d'insulte en s'unissant ensemble pour leur défense commune. Tandis que l'Empereur travailloit à Cologne à faire donner à Ferdinand son frere déja Roi de Hongrie, le titre de Roi des Romains, les Princes Protestans, assemblés à Smalcalde avec les Députés des Villes, firent ensemble une ligue défensive.

IV. La France s'intéresse aux troubles de l'Allemagne.

Dès-lors la France, s'intéressant à la conservation des droits & des constitutions de l'Empire, qu'on croïoit violés dans la nouvelle élection du Roi des Romains, & regardant d'ailleurs

comme un grand avantage de donner de l'occupation dans l'Allemagne à un ennemi tel que Charles V, promit du secours aux Princes Protestans; mais l'Electeur Palatin & l'Electeur de Maïence agirent si efficacement auprès de ces Princes, que cette premiere ligue fut suivie d'un accommodement avec l'Empereur.

AN. 1530.

*Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.*

La France ne perdit cependant pas de vue les troubles de l'Allemagne, & elle eut, peu de tems après, une nouvelle occasion d'y prendre part. L'Empereur, à la sollicitation des Etats de Suabe, avoit dépouillé Ulric Duc de Wirtemberg de tous ses Etats, pour en investir Ferdinand, Roi des Romains. Le Lantgrave de Hesse auroit dès-lors opposé la force à cette violence, s'il avoit été secondé, comme il l'espéroit: mais il attendit une occasion plus favorable à son dessein, & il la trouva dans l'éloignement de l'Empereur qui étoit passé en Italie. Il vint aussitôt solliciter lui-même du secours en France, où il traita avec le Roi. Les troupes Françoises furent bientôt en état de marcher, & s'étant jointes au delà du Rhin à celles

du Lantgrave, elles tomberent si à propos sur un corps de douze cens Impériaux, qui étoit campé près de Lauffen, qu'elles le défirent entierement, & firent leur Général prisonnier. Ce premier succès fit rentrer toutes les Places du Duché de Wirtemberg dans l'obéissance de leur légitime Souverain, & ce rétablissement du Duc Ulric fut ensuite confirmé par l'Empereur & par Ferdinand lui-même, dans un traité que l'Electeur de Saxe Jean Fridéric, qui avoit succédé à Jean son Pere, ménagea entre ces Princes, après s'être aussi accommodé avec l'Empereur. AN. 1534.

Ces accommodemens furent suivis de plusieurs décrets de diverses Dietes, par lesquels les Protestans gagnoient toujours quelque avantage, sans pouvoir jamais être pleinement satisfaits. La plûpart même, affectant de s'absenter des Dietes générales, faisoient des assemblées particulieres pour fortifier de plus en plus leur union. Après avoir long-tems sollicité la convocation d'un Concile, ils laissoient assez appercevoir qu'ils n'en respecteroient pas plus les décisions

AN. 1546. que les décrets des Dietes de l'Empire, & les Edits de l'Empereur. Comme leur parti s'accroissoit par l'impunité, il acquéroit aussi de l'audace à proportion de ses forces, profitant encore d'une circonstance fatale qui ne contribua pas peu au malheur de la Religion. Car tandis qu'elle étoit déchirée au-dedans par une secte audacieuse, elle étoit attaquée au-dehors par Soliman, un des plus redoutables ennemis du nom Chrétien, & qui menaçoit alors de renverser ses plus fermes remparts.

V. Charles V déclare la guerre à l'Electeur de Sax: & au Lantgrave de Hesse-Cassel

L'Allemagne gémissoit ainsi des maux présens, & encore plus de ceux qu'elle appréhendoit, lorsque Charles V, délivré du soin des guerres étrangeres par le traité qu'il avoit fait récemment à Crêpy avec François I, & par la treve qu'il venoit de faire avec Soliman; irrité d'ailleurs du peu de soumission qu'il trouvoit dans les Princes Protestans, entreprit enfin, pour maintenir sa propre autorité, de les réduire par les armes. Le Pape s'offrit à païer les frais de l'entreprise par de grosses sommes d'argent qu'il envoïa en effet à ce Prince, avec un

corps considérable de trouppes Italiennes.

AN. 1546.

Plusieurs Provinces de l'Empire avoient déja souffert une rude secousse par la révolte & les emportemens furieux d'une armée de Païsans Anabaptistes ; mais depuis la naissance du Luthéranisme, on n'avoit pas encore vu de guerre reglée dont la religion fût le motif. Il est cependant vrai que Charles, craignant un soulevement général de tout le parti, & voulant même, par une adroite politique, attirer dans le sien quelques-uns des Princes Protestans, afin de les détruire les uns par les autres, déclara qu'il n'en vouloit point à la Religion Luthérienne. C'est en effet un problême assez difficile à résoudre. Car, sans vouloir trop approfondir les mysteres cachés d'une politique obscure ; d'un côté la conduite de ce Prince, & de l'autre ses divers intérêts, rendent sur cela ses sentimens fort incertains.

Quoi qu'il en soit, les deux Partis se préparerent à la guerre avec une égale espérance du succès, mais avec une extrême différence des secours, & des qualités nécessaires pour vain-

*Spond. Annal. Eccles. ad hunc annum.*
*Hist. Thuan. t. 1.*

AN. 1546.

*Heiss. hist. de l'Empire, t. 1.*

*Maimbourg. hist. du Luthéranisme.*

cie. L'un avoit à sa tête un Conquérant célebre, que la fortune & la victoire accompagnoient par-tout : l'autre n'avoit pour chefs que l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse, dont le premier, avec la plus grande autorité, n'avoit ni assez de résolution, ni assez de fermeté : & l'autre avec plus de courage manquoit d'habileté. La différence étoit aussi sensible entre les deux armées, qu'entre les chefs qui les commandoient. Les Princes Protestans n'avoient, dans une armée fort nombreuse, qu'une multitude embarrassante de troupes ramassées, plus propres à affamer un camp, qu'à gagner des batailles : au lieu que l'armée Impériale étoit composée de vieilles troupes aguerries & accoutumées à vaincre. On y remarquoit entre autres, outre l'élite de la cavalerie Allemande, d'un côté toute la fleur de la Noblesse Italienne qui étoit accourue à cette expédition pour y chercher des occasions de se signaler, & de l'autre ces vieilles bandes Espagnoles, qui soutenoient depuis si long-tems en Italie tous les efforts de la valeur Françoise.

Aussi la victoire ne balança-t-elle

pas long tems entre les deux Partis. Car, après que les Confédérés eurent laissé échapper plusieurs occasions favorables, manquant tantôt de résolution, tantôt de vigilance ou de conduite, à peine l'Empereur eut-il enfin rassemblé son armée, que marchant droit à eux, il les déconcerta par sa seule présence, & par la contenance fiere & assurée de ses troupes. Bientôt la sagesse & le flegme de Charles V ralentirent cette fougue impétueuse du Lantgrave qui n'étoit fondée que sur une confiance téméraire. Ce Général s'étoit flatté de jetter l'épouvante & le désordre dans l'armée Impériale, par des décharges redoublées de plus de cent pieces de canon; mais voyant qu'il avoit affaire à de vieux soldats, que tout le bruit de son artillerie n'ébranloit point, il fut honteusement obligé de se retirer, toujours poussé par les Impériaux, jusqu'à ce que son armée fut entierement ruinée par la disette & par le départ de l'Electeur de Saxe. AN. 1546.

Tandis que l'Electeur, éloigné de ses Etats, portoit la guerre & le ravage dans les Provinces de l'Empire, le VI. L'Armée de la Ligue se dissipe.

AN. 1546. Duc Maurice son cousin lui enlevoit les plus importantes Places de son Electorat, gagné, tout Protestant qu'il étoit, par la promesse que l'Empereur lui avoit faite de lui donner le titre d'Electeur. A cette nouvelle, Jean Fridéric accourut promptement à la défense de ses Etats. Le Lantgrave abandonné se retira avec la même promptitude dans les siens, suivi seulement de quelque cavalerie. Toutes les Villes Impériales qui étoient de la Confédération de Smalcalde, se soumirent en même tems au vainqueur; & l'on vit ainsi se dissiper dès la premiere campagne cette Ligue formidable, dont les mouvemens n'étoient encore guidés que par une fureur aveugle & inconsidérée.

VII. Charles V. fait l'Electeur de Saxe Prisonnier, & le prive de l'Electorat.

Mais la valeur & l'activité de Charles V acheverent l'année suivante d'abbattre les restes de cette dangereuse Confédération. Ce Prince habile savoit de quelle importance il est de ne laisser aucune ressource à un parti que l'on veut détruire, & qu'une faction se reproduisant toujours elle-même, comme l'Hydre de la Fable, n'est qu'à demie vaincue lorsqu'elle respire enco-

re. Ainsi il alla lui-même à la tête d'une armée chercher l'Electeur de Saxe au milieu de ses Etats. Il passa l'Elbe à la vue de l'ennemi avec une intrépidité dont l'histoire, avant ce temslà, fournit peu d'exemples; & aïant forcé ce malheureux Prince d'en venir à une bataille, il tailla son armée en pieces, & le fit lui-même prisonnier. Si ce fut-là un coup funeste pour le parti Protestant, il fut encore plus accablant pour l'Electeur, qui, avec la liberté, perdit son Electorat, dont l'Empereur récompensa les services du Duc Maurice, chef de la branche cadette de Saxe. AN. 1547.

VIII. Le Lantgrave de Hesse est arrêté Prisonnier.

Dès-lors toute l'Allemagne plia sous les volontés absolues de Charles V. Fridéric, Electeur Palatin, qui, après avoir embrassé le Luthéranisme, avoit envoïé du secours aux Confédérés, s'étoit déja soumis avec le Duc de Wirtemberg; & le Lantgrave se vit aussi obligé à son tour de s'humilier sous le joug, en demandant publiquement pardon à l'Empereur. Heureux si, dans cette occasion, il avoit plus écouté les mouvemens de sa fierté naturelle, que les conseils, quoique

sages, de ses amis. Car après que ce Prince eut vaincu toutes ses répugnances pour faire une démarche si humiliante, l'Empereur qui fut toute sa vie beaucoup plus fidele aux maximes de la politique, qu'aux regles de l'honneur & de la bonne foi, l'arrêta prisonnier.

AN. 1547.

Quelque odieuse que fût cette action, Charles la jugea nécessaire pour assurer la tranquillité de l'Empire, ou plutôt pour y mieux établir sa domination souveraine. Il se flattoit que tandis qu'il tiendroit dans les fers les deux Chefs de la faction Protestante, il ne trouveroit aucun obstacle à la passion qu'il avoit de gouverner l'Allemagne en Monarque absolu, pour donner ensuite la Loi à toute l'Europe; mais il eut le chagrin de voir ce grand systême de politique s'écrouler par l'endroit même par où il croïoit l'avoir le mieux cimenté.

IX. Nouvelle confédération des Princes Protestans.

Il avoit eut l'adresse d'attirer à son parti quelques-uns des Princes Protestans, & entre autres Maurice Duc de Saxe, par la promesse qu'il lui avoit faite de lui donner la dépouille de l'Electeur. L'intérêt & l'ambition

avoient jusqu'alors prévalu dans le cœur de Maurice, sur les reproches que les Protestans lui faisoient de trahir lâchement leur cause; mais dès que son ambition fut satisfaite, ces reproches prévalurent à leur tour sur la reconnoissance & la fidélité qu'il devoit à son bienfaiteur. C'étoit d'ailleurs sur sa parole & sur celle de l'Electeur de Brandebourg, que le Lantgrave s'étoit livré entre les mains de l'Empereur. Ainsi après avoir inutilement sollicité la liberté de ce malheureux Prince, il résolut de la lui procurer par la force des armes. Il s'assura des Princes les plus considérables du parti Protestant, sur tout de Joachim, Electeur de Brandebourg, de Fridéric, Electeur Palatin, des Marquis Jean & Albert de Brandebourg, du Duc de Wirtemberg, du Duc des Deux-Ponts, des Ducs de Mekelbourg, & d'Ernest, Marquis de Bade Dourlach. Mais comme le mauvais succès de la premiere entreprise leur avoit appris qu'un parti, quel qu'il soit, ne se soutient jamais long-tems par ses seules forces, ils chercherent de l'appui dans une Puissance étrangere.

AN. 1552.

AN. 1552.

X.
Le Roi de France traite avec le nouvel Electeur de Saxe.

*Daniel. hist. de France, Henri II.*

Henri II, qui étoit depuis peu monté sur le trône de France, jeune Prince guerrier & politique, leur parut de tous les Rois étrangers le plus capable de les protéger. Ce jeune Monarque, que la fortune de la France sembloit avoir suscité pour arrêter le cours des prospérités de Charles V, écouta avec plaisir les propositions des Princes Protestans. Ceux-ci se garderent bien de lui proposer la défense de leur religion, pour motif de la guerre qu'ils vouloient faire à l'Empereur: mais ils lui représenterent l'indigne captivité du Lantgrave de Hesse, arrêté contre la foi publique, & le danger qu'il y avoit pour la France de laisser Charles V, cet ennemi irréconciliable de la Monarchie Françoise, usurper une autorité souveraine dans l'Empire, & opprimer la liberté Germanique. Ils lui offrirent en même tems de le dédommager par avance des frais de la guerre, en lui accordant pour sûreté du traité la possession des trois Evêchés, Metz, Toul & Verdun, qui avoient fait autrefois dans l'Empire François, partie du Roïaume d'Austrasie, & qui retour-

neroient ainsi à leurs anciens Souverains.

AN. 1552.

Comme l'abaissement de la Maison d'Autriche étoit devenu en France une maxime fondamentale de politique depuis l'élevation de Charles V à l'Empire, Henri II accepta sans hésiter les offres des Protestans. L'Europe étoit pour ainsi dire partagée, quoique fort inégalement, entre ces deux Puissances rivales. Il suffisoit d'être ennemi de l'une, pour devenir ami de l'autre. Ainsi le traité fut bientôt conclu; & le Roi promit de fournir aux Princes Confédérés des secours d'argent, & d'entrer au printemps en Allemagne, à la tête d'une puissante armée.

XI. L'Electeur de Saxe fait la guerre à l'Empereur.

Mais ce qui contribua beaucoup au succès de cette nouvelle entreprise, c'est que l'Electeur de Saxe qui en étoit le Chef, la conduisit avec un secret admirable jusqu'au moment de l'exécution. Charles V, qui étoit alors à Inspruk, croïant avoir bien établi son autorité, & rendu sa puissance redoutable à toute l'Europe par tant de triomphes & de victoires, goûtoit les douceurs du repos dans une parfaite sécurité. On ne laissa pas de l'a-

AN. 1552. vertir qu'on appercevoit quelque agitation dans le parti Protestant, & que l'Electeur Maurice commençoit à se rendre suspect. Mais, semblable à un homme plongé dans un agréable sommeil, les avertissemens au lieu de ranimer sa vigilance, paroissoient l'irriter. Il se croïoit sûr de la fidélité & de la reconnoissance du nouvel Electeur; & il n'apprit qu'il en étoit trahi, que par les manifestes que les Confédérés publierent, lorsque leurs troupes commençoient déja à entrer en action.

Alors, étonné de la violence de l'orage, il songea trop tard à le prévenir. Déja Maurice s'avançoit à la tête d'une grande armée composée de ses troupes & de celles du Marquis Albert de Brandebourg, & de Guillaume, fils aîné du Lantgrave de Hesse. Il contraignoit toutes les Villes qu'il rencontroit dans sa marche à se déclarer pour lui, & on apprit bientôt qu'il s'étoit rendu maître d'Ausbourg; ce qui obligea les Evêques, alors assemblés à Trente, d'abandonner le Concile pour chercher ailleurs un lieu de sûreté. L'Empereur se rassuroit encore sur l'éloignement de l'armée ennemie,

An. 1552.

lorsqu'on lui vint annoncer qu'après une marche forcée, elle s'étoit ouvert tous les passages, & paroissoit déja presque aux portes d'Inspruk.

Il seroit difficile d'exprimer le désordre & la confusion que cette nouvelle causa dans la Cour Impériale. Il fallut dans ce moment que ce vainqueur si redoutable oubliât toute la fierté que lui inspiroient ses victoires passées, pour éviter, par une fuite précipitée, de tomber entre les mains de ses ennemis. Mais toujours habile, il eut encore, dans un péril si pressant, assez de présence d'esprit, pour donner sur le champ la liberté à l'Electeur de Saxe qu'il retenoit dans son Palais; soit afin de gagner par cette grace l'amitié d'un prisonnier que les rebelles étoient sur le point de lui arracher; soit pour embarrasser Maurice par la présence d'un rival qui pouvoit lui disputer la nouvelle dignité dont il étoit revêtu.

XII. Le Roi de France s'empare de Toul, Verdun & Metz.

Cependant le Roi de France, qui s'étoit aussi mis en campagne avec une nombreuse armée, commença, suivant le traité, par s'assurer de Toul, de Verdun, & ensuite de Metz. Cette

AN. 1552.

Daniel hist. de France. Heiss. hist. de l'Emp. Hist. Thuani. t. 1.

derniere Place fit d'abord mine de résister ; mais la seule vue des préparatifs du siége aïant intimidé les habitans, ils ouvrirent leurs portes aux troupes Françoises. Henri II en prit ainsi possession comme d'un ancien Domaine des Rois de France ; ses successeurs ont su s'y maintenir contre tous les efforts de l'Allemagne & de la Maison d'Autriche ; & enfin le traité de Munster les a pour jamais réunis à la Couronne.

XIII. Les Princes Protestans s'accommodent avec l'Empereur.

Mais à-peine le Roi se fut-il assûré de ses nouvelles conquêtes, qu'il apprit que les Princes Protestans négocioient déja leur accommodement. Quelque chagrin que dût causer cette nouvelle à un Prince guerrier, qui voïoit ainsi échapper une si belle occasion de se signaler, & de venger la France de ses malheurs passez, il dissimula ses sentimens, & se retira avec ses troupes fort mal satisfait de la conduite de l'Electeur de Saxe. En effet cet Electeur, voyant que l'Empereur, autant pour se mettre en état de se venger de Henri, que pour se délivrer de l'inquiétude continuelle que lui donnoit le parti Protestant, étoit disposé

disposé à lui accorder tout ce qu'il souhaitoit, ne se fit aucun scrupule de renoncer à l'alliance du Roi, & ne se mit pas même en peine de le faire comprendre dans le traité. C'est à quoi doivent s'attendre tous les Princes qui donnent du secours aux auteurs d'une guerre civile. Ceux-ci, dès qu'ils ont exhalé leur premier feu, ne manquent gueres de se faire un mérite & un devoir de leur ingratitude envers leurs protecteurs.

AN. 1552.

XIV. Traité de Passau. *Maimbourg. Pufendorf. Heiss.*

Cet accommodement, si connu dans l'histoire sous le nom de traité de Passau, parcequ'il se fit dans cette Ville, fut le premier où l'on vit les Protestans balancer le parti Catholique, & traiter à forces égales. Le Lantgrave fut mis en liberté, & il fut réglé que la Chambre de Spire seroit mi-partie de Catholiques & de Luthériens (article qui avoit déja été promis, mais qui n'avoit pas été exécuté), & qu'on auroit pour toujours, dans tout l'Empire, l'exercice libre du Luthéranisme suivant la Confession d'Ausbourg, en cas que dans six mois on ne pût pas terminer les différènds de religion. Ce fut-là le premier établis-

sement solide du Luthéranisme, & en même tems la source de tous les malheurs de l'Allemagne, parceque les Catholiques & les Protestans ne purent jamais convenir d'un juste milieu. Les premiers voulurent, dans l'exécution du traité, restraindre la liberté accordée aux Protestans : ceux-ci tâcherent au contraire de l'étendre de plus en plus. Ainsi les uns & les autres s'obstinant également à mettre tout l'avantage de leur côté, on vit arriver ce qui arrive toujours dans les accommodemens de religion, que les deux partis furent également mécontens, & qu'après beaucoup de troubles & de dissensions, il fallut faire de nouveaux reglemens.

AN. 1552.

Mais, comme ces tempêtes, qui se succederent les unes aux autres, laissoient toujours entr'elles quelques intervalles tranquilles, Charles V voulut profiter du premier calme que produisit ce nouvel accommodement, pour reconquérir les trois Evêchés dont Henri II s'étoit emparé, résolu de porter ensuite le ravage jusques dans le cœur de la France. Cette entreprise fut, comme on sait, le terme fa-

tal de ses prospérités, & le siége de Mets fut l'écueil, où, après une course si glorieuse, il vint enfin malheureusement échouer. Le mauvais succès de cette expédition sembla dès-lors l'avertir qu'il étoit tems d'abandonner le grand théâtre qu'il occupoit depuis si long-tems, pour ne point exposer l'éclat d'une si belle vie à l'insolence de la fortune: mais il ne put exécuter ce grand dessein, que quelques années après. AN. 1555.

Le Marquis Albert de Brandebourg, après avoir lâchement trahi la France pour s'accommoder avec Charles V, avoit de nouveau repris les armes, & troubloit toute l'Allemagne par les brigandages que ses troupes commettoient dans les terres des Catholiques. L'Electeur Maurice de Saxe, avec qui Albert avoit rompu depuis le traité de Passau, lui fit la guerre par une commission expresse de la Chambre Impériale, comme à un perturbateur du repos public. Il tailla son armée en pieces; mais cette victoire lui coûta la vie; & Albert fut aussi réduit de son côté, à traîner, dans un honteux

exil le peu d'annés qu'il survêcut à sa défaite.

AN. 1555.

XV. La paix de Religion. *Ibid.*

Ces nouveaux troubles aïant été ainsi appaisés, Ferdinand, Roi des Romains, assembla à Ausbourg une Diete général, en exécution du traité de Passau, pour prévenir, par une plus ample explication des reglemens déja faits, les désordres que la différence des religions pourroit causer à l'avenir dans l'Empire. C'est ce qu'on appella la Paix de Religion, qui confirma de plus en plus les Protestans dans la liberté de professer le Luthéranisme conformément à la Confession d'Ausbourg. Ce qu'il y eut dans ce nouveau traité de plus avantageux aux Catholiques, c'est qu'il y fut réglé que si quelque Archevêque, Evêque, ou autre Bénéficier, renonçoit à l'ancienne Religion, il seroit en même tems obligé de renoncer à son bénéfice, & à tous ses droits & revenus ecclésiastiques: article qui fut dans la suite, comme je raconterai bientôt, une des principales occasions de cette guerre funeste, qui ne finit qu'avec le traité de Munster.

AN. 1556.

XVI. Ferdinand I succede à Charles V.

Ce fut après cette Diete que Charles V, voïant que tout étoit calme dans l'Empire, exécuta le dessein qu'il avoit pris de se retirer dans la solitude pour y passer tranquillement le reste d'une vie jusqu'alors si agitée. Il remit à Ferdinand I, son frere, les renes de l'Empire, & ceda le Trône d'Espagne à Philippe II, son fils. Ce Prince ne sut pas conserver le plus beau fleuron de sa Couronne. Une révolution inespérée détacha pour toujours les Païs-Bas de la Monarchie Espagnole : révolution dont le Calvinisme d'un côté, & de l'autre la rigueur excessive & indiscrete des Ministres Espagnols, furent la premiere occasion. L'ambition de quelques Grands donna bientôt, à la révolte, des Chefs qui la soutinrent par leur courage & leur habileté ; & enfin cet amour de la liberté, & cet esprit d'indépendance qui ont, de tout tems, rendu ces peuples incapables de plier sous le joug, l'ont perpétuée jusqu'à nos jours. J'aurai souvent occasion de parler de ces mouvemens dans le cours de cette Histoire, puisqu'ils ne furent entierement appaisés, comme

Révolution des Païs Bas.

ceux d'Allemagne, que par la paix de

AN. 1556. Westphalie.

XVII. Calme de l'Empire sous Ferdinand I & Maximilien II.

*Heiss. hist. de l'Emp.*

Le regne de Ferdinand fut beaucoup plus pacifique. Ce Prince, voïant que les Protestans refusoient opiniâtrement de reconnoître le Concile de Trente, n'entreprit point de les y forcer. Maximilien II, son fils qui lui succeda, hérita de lui cet esprit de douceur & de modération; & les Protestans, las de la guerre, ou contens d'avoir obligé les Empereurs à les ménager & à les craindre, ne songeoient qu'à jouir en paix des avantages qu'ils avoient obtenus pour leur parti. Il sembla que l'Héréfie, après avoir ainsi affermi son regne dans l'Allemagne, voulut lui donner quelque relâche pour venir en France exécuter les desseins qu'elle avoit formés depuis long-tems sur ce Roïaume. Elle y amena, avec l'esprit de révolte, la discorde, la guerre civile avec toutes les fureurs qui l'accompagnent, & sous les regnes de Charles IX & de Henri III, elle livra cette Monarchie en proie à une cruelle dissension dont on ne peut se rappeller le souvenir qu'avec horreur.

Je m'écarterois de mon sujet & des regles de l'Histoire, si je racontois ici comment ces affreux désordres finirent heureusement en France sous le regne de Henri IV; mais après avoir fait connoître, par ce récit préliminaire & abregé, la premiere origine des troubles de l'Empire, je vais commencer à raconter plus en détail comment, après un assez long intervalle de tranquillité, les troubles recommencerent dans toute l'Allemagne, les suites funestes qu'ils eurent sous l'empire de Ferdinand II & de Ferdinand III, & la part qu'y prirent les autres Princes de l'Europe.

AN. 1556.

XVIII. Les troubles recommencent en Allemagne par la contestation entre divers prétendans sur la succession du Duc de Cleves & de Juliers.

*Heiss. hist. de l'Emp.*

Il y avoit déja quelque tems que les Princes Protestans d'Allemagne, peu contens des avantages qu'ils avoient obtenus dans les traités que j'ai rapportés, songeoient à s'en procurer de nouveaux, lorsque la mort du Duc de Cleves leur fournit une occasion de se réunir ensemble par une nouvelle confédération, beaucoup plus fatale à l'Empire, que toutes les précédentes. Jean Guillaume, Duc de Cleves, de Juliers & de Bergh, étant mort sans enfans, sa sucession devoit, selon les

Loix ordinaires, appartenir à ses sœurs qui étoient au nombre de quatre, & à leurs héritiers. Mais souvent, dans ces occasions, l'intérêt & l'ambition franchissant les bornes de la justice & de l'équité, ceux à qui les Loix ne donnent aucun droit, veulent du moins partager : & ceux que les Loix obligent de partager, veulent tout avoir. C'est ce qui arriva dans ce fameux démêlé.

AN. 1609.

*Daniel hist. de France, & alii passim.*

Les Compétiteurs furent Jean Sigismond, Electeur de Brandebourg, qui étoit fils d'une fille unique de Marie Eleonore, l'aînée des quatre sœurs : Wolfang Guillaume, Duc de Neubourg, fils d'Anne, la seconde des quatre : Jean II, Duc des Deux-Ponts, fils de la troisieme : Charles d'Autriche, Marquis de Burgau, qui avoit épousé la quatrieme : les Ducs de Saxe, descendant de Sibylle de Cleves, tante du feu Duc : le Duc de Nevers, & le Marquis de Maulevrier dont tous les titres étoient fondés sur ce qu'ils portoient l'un & l'autre le surnom & les armes, le premier de Cleves, & le second de la Marck. Si les cinq derniers prétendans avoient

moins de droit que les deux premiers, ils eurent aussi plus de modération; car ils se contenterent de poursuivre leur droit par les voies ordinaires : au lieu que l'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Neubourg, résolurent de le faire valoir par les armes. Or le fond de la contestation consistoit en ce que Charles V, aïant donné au pere du Duc de Juliers défunt un privilége qui portoit, qu'en cas qu'il n'eût point d'hoirs mâles, une de ses filles aïant des enfans mâles, lui succederoit : le Duc de Neubourg prétendoit être seul héritier, comme enfant mâle de la seconde des quatre sœurs, à l'exclusion de ceux qui n'étoient fils que de la troisieme ou de la quatrieme, & de l'Electeur de Brandebourg, qui ne descendoit de l'aînée que par une fille.

An. 1609.

Les premiers mouvemens que cet évenement causa en Allemagne, réveillerent l'attention de tous les Princes, & l'Electeur Palatin profita de l'occasion pour se mettre à la tête d'un grand parti, en ranimant les anciennes haines que le tems avoit un peu assoupies. Il se voïoit pour ainsi dire

AN. 1609. bloqué au milieu de ses Etats par les Princes Catholiques qui l'environnoient de toutes parts. Devenu Disciple de Calvin, après avoir été Luthérien, il craignoit qu'on n'entreprît de le priver de la liberté qu'on n'avoit accordée qu'à ceux qui professoient la Confession d'Ausbourg. Comme il tenoit le premier rang entre les Princes ennemis des Catholiques, il se croïoit aussi plus obligé que les autres de pourvoir à la sûreté de son parti. Il trouva des dispositions favorables à son dessein dans les Protestans, qui se plaignoient sans cesse de la Chambre Impériale de Spire & du Conseil Aulique. On se faisoit déja de petites guerres dans les territoires de Strasbourg, de Passau & d'Aix-la-Chapelle. Ainsi l'Electeur n'eut pas de peine à persuader à plusieurs Princes & Etats Protestans, de s'unir ensemble pour leur défense commune, & il fit aisément passer dans des esprits déja aigris, toutes les craintes & les défiances dont il étoit agité.

XIX. Nouvelle Confédération entre les Protestans.

Ce fut ainsi que se forma cette Confédération, qui se donna le nom d'*Union Evangélique*. Le Duc de Wir-

temberg, Maurice Langrave de Hesse-Cassel, Joachim Ernest, Marquis d'Onolsbach, ou d'Anspach, Frideric, Marquis de Bade Dourlach, Christian, Prince d'Anhalt, plusieurs autres Princes, & la plûpart des Villes Imperiales y entrerent, & Fridéric V, Electeur Palatin en fut déclaré le Chef.

AN. 1609.

*Pufendorf. Rer. Suecic. l. 1.*

*Heiss. hist. de l'Emp.*

XX. Ligue des Catholiques.

La nouvelle de cette union donna l'allarme à tous les Catholiques, qui songerent aussitôt à se liguer aussi de leur côté, pour s'opposer aux desseins des Protestans. Dans cette Confédération, qu'on nomma la *Ligue Catholique*, entrerent Maximilien, Duc de Baviere, qui en fut nommé le Chef sous l'autorité de l'Empereur, les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Treves, l'Archevêque de Saltzbourg, les Evêques de Bamberg, de Wirtzbourg & d'Aichstedt, les Archiducs d'Autriche, & plusieurs autres Princes de l'Empire. Le Pape même, le Roi d'Espagne, & quelques autres Princes étrangers voulurent y être admis. Elle fut encore fortifiée de deux Princes Protestans, qui furent Jean Georges, Electeur de Saxe, & le Langrave de Hesse Darmstadt. Le premier, jaloux

du choix qu'on avoit fait de l'Electeur
AN. 1609. Palatin pour être le Chef de l'*Union*, après avoir inutilement fait tous ses efforts pour la rompre, aima mieux se jetter dans le parti Catholique, où il étoit d'ailleurs fortement attiré par l'espérance dont on le flattoit de l'investiture des Duchés de Cleves & de Juliers. Le second espéroit aussi se rendre l'Empereur favorable dans le grand procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Hesse-Cassel pour la Seigneurie de Marpurg. Pour ce qui est de l'Electeur de Brandebourg, comme ses Etats situés à l'extrêmité de l'Allemagne étoient éloignés du péril, il prit le parti de la neutralité, jusqu'à ce qu'il se vit contraint de se déclarer.

Les différentes factions s'étant ainsi réunies selon leurs divers intérêts, les Chefs nommés, & les forces à peu près égales, les peuples se crurent à la veille de voir renaître tous les troubles passés. La prise de Donawert pensa en être la premiere occasion. Les habitans aïant maltraité & chassé tous les Catholiques, la Ville fut proscrite par l'Empereur, & ensuite assiégée par le Duc de Baviere, qui après l'avoir

*Ibid.*

forcée à se rendre, la retint pour se dédommager des frais de la guerre. Cette entreprise irrita extrêmement les Protestans, & sembloit devoir être le signal de la guerre, dans la disposition où étoient les esprits. La défiance étoit réciproque entre les partis : la haine étoit égale : mille libelles injurieux, dont l'Allemagne étoit inondée, entretenoient l'animosité ; & si l'on n'en venoit pas encore aux mains, on regardoit cette inaction comme ces calmes terribles qui annoncent la tempête au moment qu'elle est prête d'éclater. Heureusement pour les peuples, Rodolphe aimoit le repos d'une vie tranquille, & ne savoit point profiter de l'avantage de ses forces : les Protestans sentoient leur foiblesse : les Catholiques craignoient les évenemens incertains de la guerre. Ainsi la crainte mutuelle des deux partis, & peut-être celle de passer pour les premiers auteurs des troubles, suspendirent pour un tems les malheurs de l'Allemagne. Après avoir fait tous les préparatifs de la guerre, on se contenta de part & d'autre de se tenir sur la défensive.

AN. 1609.

AN. 1610.

XXI. Accommodement entre les deux principaux Prétendans à la succession de Juliers.

Cependant Maurice, Lantgrave de Hesse, voïant que la contestation s'échauffoit de plus en plus entre l'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg, craignit que cette querelle entre deux Princes Protestans, ne causât une dangereuse division dans l'*Union Evangelique*. Il leur offrit sa médiation, & les invita à venir à Dormandt, dans le Comté de la Mark. Le Duc de Neubourg s'y rendit en personne, & l'Electeur de Brandebourg y envoïa son frere Ernest. On convint, de part & d'autre, de terminer le différend à l'amiable, & de s'en rapporter à des arbitres; qu'en attendant les deux Princes se transporteroient à Dusseldorp, pour y prendre conjointement l'administration de tous les Etats du feu Duc de Cleves, sauf les droits des autres prétendans: qu'ils ne feroient rien au préjudice l'un de l'autre, & qu'ils joindroient leurs armes pour s'opposer à tous ceux qui entreprendroient de s'emparer de la succession. Cette transaction fut acceptée par les Etats du Païs, & confirmée par le Roi de France, dont les Etats avoient imploré la protection.

Mais, d'un autre côté, la Maison d'Autriche, quoiqu'elle possédât des Païs immenses dans toutes les parties de l'Europe, & un monde entier au-delà des mers, fut alors soupçonnée de regarder avec des yeux d'envie cette belle succession. Lorsqu'on s'y attendoit le moins, on apprit que l'Empereur avoit mis ces Etats en sequestre jusqu'à ce que le différend fût terminé. Comme il n'avoit aucun titre pour colorer une entiere usurpation, il étoit, disoit-on, bien résolu, lorsqu'il se seroit une fois rendu maître du Païs, de faire valoir les droits du Marquis de Burgau, dans l'accommodement qui se feroit entre les prétendans, & d'approprier ainsi à sa Maison du moins une partie de cet Etat. Quoi qu'il en soit, il chargea secretement de la conduite de cette affaire, l'Archiduc Leopold, Evêque de Strasbourg & de Passau, à qui il donna le titre de Commissaire Impérial. Ce Prince se rendit aussitôt à Juliers; & dès qu'il se fut assuré de cette Capitale, l'Empereur fit publier à Cologne un Edit, par lequel il déclaroit qu'il avoit mis les Etats du Duc de

An. 1610.

XXII. Entreprise de l'Empereur sur la Ville de Juliers.

*Heiss. hist. de l'Emp.*

*Merc. François.*

*Mémoires chronolog.*

An. 1610. Juliers en sequestre, & qu'en attendant la décision du différend, il avoit nommé l'Archiduc Commissaire Impérial pour les gouverner, avec ordre à tous les intéressés de le reconnoître en cette qualité.

XXIII. Les Princes Protestans s'y opposent par la voie des armes.

Ce procédé de l'Empereur déplut également à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg, au Roi de France, aux Etats des Provinces-Unies, & à toute l'Union Protestante. Les deux premiers protesterent contre le Mandement Impérial, & il se fit en même tems, à Hall en Suabe, une assemblée générale des Princes Protestans, pour y délibérer des moïens de s'opposer à cette nouvelle entreprise. Le concours y fut si grand de la part des Princes, des Villes Impériales & de la Noblesse, qu'on y compta jusqu'à cent quarante Députés. Tous respiroient la guerre & la vengeance des vexations qu'ils prétendoient recevoir des Catholiques. Ainsi on ne balança pas long-tems sur le parti qu'il y avoit à prendre. Il fut résolu d'une commune voix, de défendre le droit des deux Princes, d'assiéger la Ville de Juliers pour en

chasser le Commissaire Impérial, & on regla ce que chacun fourniroit pour l'exécution de ce dessein. AN. 1610.

L'assemblée hésita d'autant moins à prendre une résolution si hardie, qu'elle comptoit sur un puissant secours du Roi de France & des Provinces-Unies. Tandis que Henri IV, après cette longue suite de malheurs qui avoient désolé la France, faisoit goûter à ses peuples les douceurs de la paix au-dedans du Roïaume qu'il gouvernoit en pere, il veilloit au dehors avec cette même activité qui l'avoit fait admirer dans la guerre. Dès que ce Prince avoit appris le dessein que l'Empereur paroissoit avoir sur les Etats de Cleves & de Juliers, il avoit pris la résolution de s'opposer à ce nouvel accroissement de grandeur dans une Maison déja trop redoutable par sa puissance. Il avoit fait entrer dans ses vues les Etats des Païs-Bas, en leur faisant représenter par le célebre Président Jeanin le danger dont ils alloient être menacés, si la Maison d'Autriche s'établissoit dans un païs qui avoit jusqu'alors servi de rempart à leurs Provinces. Il avoit

AN. 1610.

envoïé à l'assemblée de Hall. M. de Boissise pour animer les Princes à défendre leurs droits & leur liberté. Ce Ministre leur avoit promis un secours de dix mille hommes; & la mort funeste de Henri IV, qu'un exécrable attentat enleva alors à la France, n'empêcha pas l'exécution de cette promesse.

Mais tandis que les Princes de l'Union prenoient à Hall la résolution d'attaquer l'Archiduc Leopold, l'Empereur délibéroit à Wirtzbourg, avec les Electeurs & les Princes de son parti, sur les moïens de le maintenir dans sa commission. On ne vit après ces deux assemblées que levées de troupes & préparatifs pour la guerre de Juliers, les Catholiques ne pouvant se résoudre à laisser tomber un si bel héritage sous la domination des Protestans, & ceux-ci ne voulant pas abandonner ces nouveaux domaines à la Maison d'Autriche.

XXIV. La Ville de Juliers est réduite sous l'obéïssance de l'Electeur de Brandebourg & du Duc de Neubourg.

Le succès de cette guerre paroissoit fort incertain, lorsque l'ambition inquiete de l'Archiduc Mathias, donna un grand avantage aux Protestans par la diversion que ce Prince fit en Hon-

grie & en Bohême, pour obliger l'Empereur à lui ceder ces deux Roïaumes. L'Electeur de Brandebourg & le Duc de Neubourg profiterent de la division de leurs Ennemis. La Ville de Juliers fut assiégée par Maurice, Prince d'Orange, & par le Prince d'Anhalt. Le Maréchal de la Châtre amena au Camp un grand corps de troupes Françoises, composé de douze mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, & la Ville fut tellement pressée, qu'après six semaines de siege elle se rendit aux Princes, & se soumit avec toutes les Places de ce Duché, à l'Electeur de Brandebourg & au Duc de Neubourg. AN. 1610.

L'Empereur ne put opposer à cette entreprise qu'un vain titre d'investiture, qu'il donna à l'Electeur de Saxe, de tous les Etats du Duc de Cleves. C'étoit la récompense que l'Electeur attendoit de son attachement au parti de la Maison d'Autriche. Rodolphe fit cette démarche contre l'avis de la plûpart des Princes Catholiques; mais il ajouta à cet acte une clause qui en suspendoit l'effet: c'étoit que l'Electeur de Saxe prouveroit qu'il avoit

*Hist. de l'Empire, l. 3.*

AN. 1611. plus de droit à cette succession, que les autres prétendans. Il y ajouta encore d'autres conditions; savoir que l'Electeur ne feroit dans ces Provinces aucun changement en matiere de Religion; qu'il satisferoit aux prétentions du Duc de Nevers & du Marquis de Burgau, & qu'il paieroit les frais que l'Empereur & l'Archiduc Leopold avoient faits dans cette guerre. Frivole investiture, qui n'empêcha pas que les deux Princes ne demeurassent en possession d'un héritage qui étoit devenu leur conquête.

XXV. Désordres commis à Passau & en Bohême, par les troupes de l'Archiduc Leopold.

L'Archiduc Leopold fit cependant quelques tentatives pour secourir Juliers lorsqu'on l'assiégeoit; mais le contre-coup de cette entreprise retomba sur d'autres Provinces par un effet de cette confusion générale où étoient toutes les affaires de l'Empire par la foiblesse & la nonchalance du Chef. Les premiers désordres commencerent dans le territoire de Passau, où l'armée assemblée sous le commandement de l'Archiduc, ne recevant point de paie, se dédommagea par les violences & par la désolation de la campagne. De-là passant jusqu'à

*Merc. Franç.*

la Capitale de Bohême, après avoir forcé & pillé quelques Villes sur son passage, elle surprit la petite Prague, qui n'est séparée de la neuve & de la vieille Prague que par la Molde. Elle y commit une infinité de désordres que les troupes prétendoient justifier par le défaut de paie, & que Leopold autorisoit par le prétexte de maintenir l'autorité de l'Empereur. AN. 1611.

Il y avoit en effet plusieurs années que le Peuple & les Grands du Roïaume, également irrités des infractions continuelles qu'ils prétendoient qu'on faisoit à leurs priviléges, & du peu de liberté qu'on accordoit aux Protestans, rongeoient avec dépit le frein qui les retenoit. L'Empereur n'avoit ni assez d'habileté ni assez de force pour les dompter, & ils étoient eux-mêmes trop foibles pour secouer entiérement le joug. De-là naissoit une opposition continuelle entre les Sujets & le Souverain; source féconde d'aigreurs & de murmures, de plaintes & de séditions. On crut que ce fut Rodolphe lui-même qui attira les troupes de Leopold dans le Roïaume pour châtier les peuples & s'en faire craindre;

An. 1611. mais ce châtiment mal entendu, qu'il n'osa point avouer, & qui étoit en effet un vrai brigandage plutôt qu'une exécution de Justice souveraine, ne servit qu'à irriter les Peuples, & à rendre l'Empereur plus méprisable.

Dans la neuve Prague, les Protestans, aïant pris les armes pour s'opposer aux troupes de Leopold, les tournerent aussitôt contre les Eglises & les Monasteres. Ils assommerent impitoïablement tous les Religieux, ils pillerent les Vases sacrés, foulerent aux pieds les Reliques, & traînerent ignominieusement dans les rues les Images des Saints, tandis que l'Empereur, spectateur presque oisif de ces désordres, passoit les journées entieres dans son Château avec des Peintres, des Tourneurs & des Chymistes. Dans la vieille Prague, les Magistrats, moins violens ou plus respectés, continrent la fureur du peuple ; mais leur autorité n'auroit pas tenu long-tems contre l'emportement d'une populace mutinée, si l'Archiduc Mathias qui étoit alors en Hongrie, n'étoit accouru promptement avec une armée, pour délivrer la Ville, & y rétablir le calme.

AN. 1612.

XXVI.
L'Archiduc Mathias délivre Prague.

Ce Prince, qui vouloit mettre encore sur sa tête la Couronne de Bohême avec celle de Hongrie qu'il avoit déja enlevée à Rodolphe, prenoit hautement dans toutes les occasions la protection de ces Peuples contre leur Souverain. A son approche, l'Empereur, supris de la promptitude de sa marche & du grand nombre de ses troupes, & appréhendant les suites funestes du choc de deux armées dans une même Ville, se hâta de congédier les troupes de Leopold. Elles firent encore de grands ravages dans leur retraite, & porterent dans les Provinces le carnage, les incendies & la désolation. Mais enfin Mathias, après avoir pacifié la Capitale, vint à bout de faire sortir du Roïaume cette armée de bandits, qui laissa cependant par-tout après elle les plus tristes marques de sa cruauté.

*Heiss.*
*Merc. Franç.*

XXVII.
Mathias est couronné Roi de Bohême, & ensuite Empereur.

Jamais service ne fut mieux païé que celui que Mathias rendit en cette occasion à un peuple opprimé. La Couronne de Bohême, depuis longtems l'objet de son ambition, fut le prix de son zele. Rodolphe, aussi peu capable de la conserver, qu'il étoit

AN. 1612. peu digne de la porter, se laissa pour la seconde fois dépoüiller presque sans résistance; & étant mort quelques mois après, Mathias, déja si puissant par l'acquisition de deux Roïaumes, eut encore le crédit de se faire élire Empereur, réunissant ainsi, dans sa personne, toute la dépouille de son frere.

Alors son ambition, n'aïant plus rien à desirer, fit place aussitôt au zele de la Religion. Il cessa de dissimuler avec les Protestans, & après les avoir ménagés pour devenir leur maître, il voulut leur faire sentir qu'il l'étoit. Mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir que son changement les irritoit d'autant plus, qu'ils avoient plus compté sur son indulgence. Car dans deux Dietes qu'il convoqua à Ratisbonne & Lintz pour obtenir des secours contre Betlem-Gabor, Prince de Transilvanie, qui faisoit de fréquentes irruptions dans la Hongrie, les Protestans eurent l'adresse d'éluder toutes ses propositions, & de rendre ces deux Dietes inutiles.

La contestation sur la succession de Cleves & de Juliers, étoit alors plus animée

animée que jamais. L'Electeur de Brandebourg, ennuïé de partager la possession de ces Etats, fit faire, par ses Officiers, quelques entreprises contraires aux droits du Duc de Neubourg. Ce Prince, après avoir fait inutilement ses plaintes & ses oppositions, usa de représailles & insensiblement les choses s'aigrirent à un tel point, que sans en venir cependant à une guerre déclarée, chacun des deux Princes emploïa ses armes & celles de ses alliés à se fortifier dans les places qu'il occupoit, & à surprendre celles de son adversaire. L'Electeur de Saxe faisant aussi valoir de son côté l'investiture qu'il avoit reçue de l'Empereur Rodolphe, obtint de l'Archiduc Albert, Gouverneur des Païs-Bas pour le Roi d'Espagne, la possession de l'Hôtel de Cleves dans la Ville de Bruxelles, & de tous les Fiefs dépendans du Comté de Ravenstein. L'Electeur de Brandebourg voulut suprendre Dusseldorp; mais il manqua son coup. Les Provinces-Unies s'emparerent de Julier, sous prétexte de tenir cette place en sequestre, & en effet pour l'assurer à l'Electeur de Brandebourg. Le Duc de

AN. 1613.

XXVIII.
L'Electeur de Brandebourg entreprend sur les droits du Duc de Neubourg, lequel se fait Catholique.

AN. 1615. Neubourg se saisit de son côté de plusieurs places dans le Duché de Berg, & comme son compétiteur avoit mis dans ses intérêts la République des Provinces-Unies, il chercha aussi un appui dans l'alliance qu'il fit avec la Maison de Baviere, en épousant la Princesse Madelaine, sœur du Duc Maximilien & de l'Electeur de Cologne. Il fit plus quelques mois après; car il abjura le Luthéranisme, & rentra dans l'obéissance de l'Eglise Romaine. Par-là il s'assura le secours de la Ligue Catholique, la protection l'Empereur, & sur-tout l'appui de la Couronne d'Espagne qui le servit efficacement.

XXIX. L'Espagne & les Provinces-Unies prennent parti dans la guerre de Juliers.

Les Espagnols & les Hollandois avoient, par des vues tout opposées, un intérêt égal à se rendre maîtres de quelques places fortes dans les Duchés de Cleves & de Juliers: les premiers pour conserver la liberté du passage aux secours qui leur venoient d'Allemagne; les seconds pour mettre de ce côté-là une barriere entr'eux & la Maison d'Autriche. La treve de douze ans, conclue entre l'Espagne & la République depuis 1609, aïant suspendu

toutes les hostilités dans les Païs-Bas, les deux partis eurent la liberté de porter leurs armes dans ces Provinces voisines. D'un côté le Marquis de Spinola, & de l'autre le Prince d'Orange Henri Fridéric, se saisirent de plusieurs places, l'un sous le nom du Duc de Neubourg, l'autre sous celui de l'Electeur de Brandebourg. Ils firent ainsi sentir aux peuples tous les maux de la guerre, sous prétexte de leur donner la paix, & dépouillerent les deux Princes, en affectant de vouloir les rétablir : triste situation des peuples dont la souveraineté est en litige, & des Princes qui sont obligés d'avoir recours à des protecteurs trop puissans.

An. 1618.

Comme ces mouvemens ne se faisoient sentir qu'à l'une des extrêmités de l'Empire, l'Allemagne jouissoit encore d'une assez grande tranquillité, lorsque la révolte des Protestans de Bohême replongea les peuples dans un abîme de malheurs, dont tous les troubles passés n'avoient été que le prélude. On oublia la guerre de Juliers, pour donner toute son attention à la nouvelle scene qui se préparoit ;

& l'intérêt particulier des prétendans
AN. 1618. fut absorbé dans l'intérêt général que toute l'Allemagne prit à cette grande affaire. Une étincelle causa ce furieux incendie, dont, par un progrès insensible, toute l'Europe fut enfin embrasée. Depuis cette fatale époque jusqu'à la paix de Westphalie, on compta trente années d'une guerre sanglante & opiniâtre, qu'une négociation de dix ans put à-peine terminer, & qui va faire la principale matiere de cette Histoire.

XXX. Troubles de Bohême.

*Heiss, hist. de l'Emp. Merc. Franç. Pufendorf. rerum Suec. l. 1. & alii, Lotychius rerum Germ. l. 2.*

Rodolphe avoit accordé aux Protestans de Bohême un Edit qui leur donnoit la liberté de professer publiquement leur Religion, de bâtir des Temples, & d'établir des Colléges. Ensuite de cet Edit les Catholiques, entrant dans les sentimens de leur Souverain, avoient fait avec les Protestans une transaction par laquelle ils avoient réglé de concert tout ce qui concernoit l'exercice des deux Religions. Le motif de cette transaction étoit d'éviter les troubles; & en effet, les deux partis vécurent en bonne intelligence pendant plusieurs années, Mais les Catholiques, sous un Roi de

leur créance, ne pouvoient pas manquer d'être plus favorisés que les Protestans. Ils occupoient les premieres charges du Roïaume, ils avoient seuls la confiance du Prince; comme ils étoient les plus anciens, ils étoient en possession de tous les biens ecclésiastiques, ils étoient accrédités & florissans, tandis que les Protestans étoient haïs, suspects & éloignés de la source des graces. AN. 1618.

Cette situation, toute désagréable qu'elle étoit, leur avoit d'abord paru assez douce. Ils se croïoient trop heureux qu'on voulût les tolérer. Mais bientôt la comparaison qu'ils firent de leur état à celui des Catholiques, leur fit regarder ceux-ci comme des tyrans insupportables. Leur mécontentement ne fut pas long-tems secret. Ils murmurerent, ils se plaignirent, ils menacerent. On méprisa leurs plaintes & leurs menaces. Les choses en vinrent au point qu'il ne leur falloit plus qu'une occasion & un chef pour lever l'étendart de la révolte, & ils trouverent bientôt l'un & l'autre.

XXXI. Origine des troubles.

Les Protestans aïant fait bâtir un Temple sur les terres de l'Abbé de

Brunaw, & un autre dans le Village
AN. 1618. de Clostergrab, qui dépendoit de l'Archevêque de Prague, l'Abbé s'y opposa par la voie de l'autorité Impériale, & l'Archevêque par voie de fait, en le faisant aussitôt démolir. La question consistoit à savoir si l'Edit de Rodolphe, qui permettoit aux Protestans de bâtir des Temples, leur permettoit d'en bâtir sur des fonds appartenans aux Eglises Catholiques. Les Protestans la voulurent décider eux-mêmes en leur faveur.

Comme ils étoient en grand nombre dans le Roïaume, ils s'assemblerent dans la Capitale en forme d'Etats. Le Comte de Thurn, ou de la Tour, y parut un des plus ardens. Il avoit de la naissance, de grands biens, du courage & de l'habileté, avec beaucoup d'ambition propre à faire valoir tous ces avantages. Il est rare que des hommes de ce caractere aient un véritable zele de Religion; mais il est assez ordinaire qu'ils en affectent beaucoup pour mieux couvrir leur politique & leurs desseins ambitieux; & comme dans les partis ce sont les plus emportés qui s'y font considérer, le

Comte témoigna une passion si ardente de venger sa Secte, que tous les Protestans le reconnurent pour leur chef. Il les exhorta à secouer le joug honteux auquel ils étoient depuis si long-tems indignement asservis : les Ministres seconderent son zele par des discours séditieux, & le peuple, malheureusement séduit, s'anima par le chant des pseaumes à la révole & à la guerre civile. AN. 1618.

XXXII. Attentat des Protestans de Bohême révoltés.

Dès le lendemain de cette délibération, le Comte de la Tour voulant se signaler par quelque action d'éclat, ou voulant peut-être ôter au peuple toute espérance de pardon en rendant l'Empereur irréconciliable avec la nation, après avoir traversé la Ville à cheval avec les principaux des rebelles, suivis de quelques hommes bien armés, monta à la salle du Conseil d'Etat où les Conseillers étoient alors assemblés. Il leur présenta les plaintes des Protestans : il y mêla des reproches & des menaces, & exposa leurs demandes avec beaucoup de hauteur, comme un homme qui ne vouloit pas être refusé. Le Président du Conseil nommé Slabata, indigné de son au-

dace, au lieu de satisfaire à ses demandes, le menaça de la colere de l'Empereur. Le Comte Martinitz, un des Conseillers, lui répondit avec la même force. Aussitôt les rebelles se jettent sur ces deux Magistrats, &, par un horrible attentat dont l'Histoire de Bohême fournissoit déja un exemple sous le regne de Venceslas, les précipitent par les fenêtres avec Philippe Fabrice Secrétaire du Conseil. Tous les Historiens remarquent que par le plus heureux de tous les hasards, si ce ne fut pas une providence particulieres, ces trois hommes étant tombés sur un tas de fumier, ne reçurent aucun mal de leur chute, quelque élevée que fût la fenêtre d'où on les avoit précipités, & qu'ils furent encore assez heureux pour se sauver au travers d'une grele de mousquetades qu'on leur déchargea de toutes parts.

AN. 1618.

Le bruit d'une action si hardie aïant consterné toute la Ville, le Comte de la Tour, suivi de sa troupe, parcourut les rues à cheval, & pour calmer les divers mouvemens que son entreprise causoit dans les esprits, il assura le peuple qu'il n'avoit rien fait que pour

le bien de l'Etat, & que l'Empereur approuveroit tout ce qui s'étoit passé. Il s'assura en même tems du Château, & obligea tous les habitans de la Ville à prêter serment de fidélité aux Etats. Ceux-ci s'assemblerent, créerent trente Directeurs pour administrer souverainement toutes les affaires du Roïaume, & prirent la résolution de lever une armée pour s'opposer, disoient-ils, aux ennemis de Dieu, de la Religion, & des Edits de Sa Majesté Impériale. C'est ainsi qu'ils appelloient les Catholiques, tandis qu'ils se qualifioient de sujets fideles & soumis.

AN. 1618.

XXXIII. L'Empereur écrit inutilement aux Etats de Bohême.

*Lotychius rer. Germ. l. 1.*

*Heiss.*

*Mercure François.*

Si l'Empereur Mathias avoit eu, pour conserver ses Etats, autant d'activité qu'il en avoit fait paroître pour les acquérir, il auroit apparemment prévenu les suites funestes de cette émeute. Mais à la premiere nouvelle qu'il reçut de la sédition, au lieu d'assembler promptement tout ce qu'il avoit de troupes pour arrêter les premiers efforts des conjurés, il se contenta d'adresser aux rebelles des Lettres, des Edits, des Déclarations, tantôt pour leur faire des menaces impuissan-

tes, tantôt pour les exhorter avec dou-
AN. 1618. ceur à rentrer dans leur devoir, leur offrant ainsi leur pardon avant que de s'être mis en état de les punir. Ce procédé foible & timide porta les derniers coups à son autorité déja mourante, & ne servit qu'à rassurer les esprits encore mal affermis dans leur révolte. Les rebelles publierent de leur côté des Manifestes & des Apologies; & ce qu'il y eut en cela de plus singulier, c'est que tandis qu'ils publioient que leur dessein n'étoit que de rendre leur condition égale à celle des Catholiques, ils exclurent absolument ceux-ci de toutes les charges, ils emprisonnerent les uns, confisquerent les biens des autres, & s'emparerent des principales Eglises.

L'Archiduc Ferdinand, cousin de l'Empereur & des Archiducs Albert & Maximilien, avoit été dès l'année précédente couronné Roi de Bohême avec l'applaudissement de tous les Etats du Roïaume, & du consentement des Archiducs, lesquels n'aïant point d'enfans, non plus que l'Empereur, vouloient réunir dans sa personne tous les biens de la Maison

d'Autriche. C'étoit son domaine que les rebelles de Bohême attaquoient, & il sembloit que ce fût à lui à le défendre. Mais ce Prince étoit alors occupé à se faire couronner Roi de Hongrie, comme il le fut en effet avec beaucoup de solemnité; mais avec assez peu de fruit, puisque la Hongrie ne tarda pas à suivre l'exemple de la Bohême. L'Empereur étoit d'ailleurs si jaloux de son autorité, qu'en cedant à Ferdinand les Roïaumes de Bohême & de Hongrie, il avoit exigé, pour condition, qu'il en conserveroit jusqu'à sa mort les droits de Souveraineté. Il n'en jouit cependant pas comme il l'avoit espéré.

AN. 1618.

XXXIV. Les rebelles se préparent à la guerre.

Le Comte de la Tour profita du tems qu'on lui laissoit, pour se mettre en état de soutenir son entreprise, & fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un habile Général. Il assembla de toutes parts de bonnes troupes dont il fit un corps d'armée. Il mit des garnisons dans les places qui pouvoient se défendre. Il chassa tous les soldats & les Officiers suspects. Il fit occuper tous les passages, établir des magasins, amassa de grosses

sommes d'argent pour païer les troupes, écrivit à tous les Princes Protestans pour leur demander du secours, & disposa tout pour une vigoureuse défense. Krumlaw & Budeweiss sont deux places fortes sur la Molde, & un passage important pour entrer de la haute Autriche dans la Bohême. Le Comte de la Tour entreprit de fermer cette entrée aux Impériaux, en s'emparant de ces deux Villes qui tenoient pour l'Empereur. Il força Krumlaw; & après beaucoup de menaces & de sollicitations inutiles pour ébranler la fidélité des habitans de Budeweiss, il assiégea la place avec toutes ses forces; mais la valeur des assiégés, égale à leur fidélité, repoussa tous ses efforts, & donna à l'Empereur le tems de les secourir.

An. 1618.

Ce Prince, voïant les progrès des rebelles, se hâta enfin de lever des troupes. Le fameux Comte de Bucquoy, qui s'étoit déja si souvent signalé dans les guerres de Flandres, vint des Païs-Bas pour commander l'armée Impériale. Il avoit sous lui le Comte de Dampierre qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres de

Hongrie & de Venise, le Comte de Bucheim, & quelques autres Officiers de réputation. Les troupes Impériales étoient déja prêtes à marcher, lorsque l'Empereur, toujours semblable à lui-même, voulut encore tenter la voie de la douceur. Il écrivit aux Etat Protestans de Bohême, pour les avertir qu'il avoit les armes à la main, que son armée étoit prête d'entrer en action, & qu'elle n'attendoit que le signal pour leur faire éprouver les plus rigoureux effets de sa juste vengeance, s'ils n'aimoient mieux s'abandonner à sa clémence en se remettant dans leur devoir.

AN. 1618.

XXXV. Expédition du Comte de Dampierre & du Comte de Bucquoy en Bohême.

En effet les rebelles aïant méprisé ces menaces, le Comte de Dampierre entra aussitôt dans la Bohême à la tête d'un corps d'armée, & après avoir pris quelques places, & entr'autres Bistritz, il obligea le Comte de la Tour d'abandonner le siege de Budeweiss. C'étoit-là le principal dessein du Comte de Dampierre; cependant il s'avança jusqu'à Neuhauss dont il brûla les fauxbourgs, & il fit, dans toute sa marche, de grands ravages qui désolerent les peuples. Mais la disette

*Mercure François.*

*Lotychius.*

de vivres l'obligea de se retirer. Il per-
AN. 1618. dit même dans sa retraite une partie de ses troupes.

Le Comte de Bucquoy entra à son tour dans le Roïaume par la frontiere de Moravie. Il se rendit maître de Teutsbrodt & de quelques autres places. Son dessein étoit de s'avancer jusqu'à Prague, prévenu de l'opinion que les rebelles n'avoient que de mauvaises troupes mal disciplinées qui n'oseroient pas tenir la campagne devant sa petite armée. Mais il éprouva bientôt le contraire; car il rencontra l'armée des Protestans partagée en deux corps, & rangée en bel ordre sur les deux bords de la Molde. Etonné du nombre & de la contenance fiere des ennemis, il n'osa hasarder une bataille, ni s'engager plus avant dans le païs. Il changea ainsi son premier dessein, & se vit réduit à se retrancher sous le canon de Budeweiss, en attendant que le Comte de Dampierre lui amenât de Vienne un nouveau renfort.

XXXVI. Obstination des rebelles.

Cependant les Etats de Bohême voïant par cette premiere expédition que les menaces de l'Empereur n'é-

toient plus des menaces vaines & impuissantes, commencerent à redouter le péril lorsqu'ils le virent de plus près. Quelque peu heureuse qu'eût été jusqu'alors la premiere tentative des Impériaux, les rebelles jugeoient aisément que lorsque l'Empereur auroit réuni toutes ses forces, la partie ne seroit plus égale. Ils voïoient désormais leur patrie exposée au fer & au feu, aux ravages des ennemis, & peut-être aux dissensions domestiques. L'exemple des Païs-Bas n'avoit rien qui pût les rassurer, puisque cette République ne devoit le succès de sa révolte qu'à l'éloignement de l'Espagne, au lieu que la Boheme étoit contigüe aux Etats héréditaires de l'Empereur, qui pouvoit, quand il voudroit, envoïer de nombreuses armées jusqu'aux portes de leur Capitale. S'ils comptoient sur les secours de quelques Princes Protestans, ils n'avoient pas moins à craindre des Princes Catholiques. Dans cette fâcheuse situation ils auroient souhaité un accommodement; mais ils ne pouvoient penser sans horreur aux conditions qu'il faudroit subir pour se réconcilier avec un Souverain AN. 1618.

si justement irrité. Il ne leur restoit
AN. 1618. donc plus d'autre ressource que de trouver dans leur courage de quoi suppléer à leur foiblesse. Ils s'animerent mutuellement à une vigoureuse défense pour ne pas survivre à la liberté de leur patrie. Ils implorerent le secours de l'Electeur de Saxe, de l'Electeur Palatin, des Etats de Silésie, & de tous ceux qu'ils crurent pouvoir s'intéresser à leur querelle. Ils écrivirent en même tems à l'Empereur avec quelque apparence de soumission, le conjurant de ne pas porter les choses à l'extrêmité, & le menaçant indirectement de venger, sur les Ecclésiastiques & sur les Monasteres, toutes les exécutions violentes que son armée feroit dans leurs Provinces. Ils écrivirent aussi au Roi Ferdinand & à l'Archiduc Maximilien, pour les prier de défendre leur cause auprès de l'Empereur. Les Etats d'Autriche qui, depuis l'origine des troubles, favorisoient secretement les rebelles par un effet de leur haine commune pour des Souverains Catholiques, intercéderent pour eux, & représenterent à l'Empereur qu'il n'y avoit qu'à perdre pour

lui dans la résolution qu'il avoit prise de porter la guerre dans un Roïaume qui lui appartenoit; que les peuples, réduits au désespoir, éliroient un Roi étranger & qu'il devoit craindre une révolution pareille à celle des Païs-Bas, que la sévérité du Duc d'Albe & la rigueur inflexible du Conseil d'Espagne avoient fait perdre à cette Monarchie. Les Princes de l'Union Protestante lui écrivirent à peu-près dans les mêmes termes; de sorte que l'Empereur, pressé par tant d'endroits, & encore plus par l'inclination qu'il avoit pour la paix, offrit d'écouter les propositions des Etats de Bohême, pourvu qu'ils commençassent par désarmer. Il nomma ensuite des arbitres, & marqua la ville de Pilsen pour le lieu des conférences. AN. 1618.

Mais les Protestans rejetterent la proposition du désarmement comme un piége qu'on leur tendoit. Ils refuserent également d'envoïer leurs Députés à Pilsen, parceque c'étoit une Ville toute Catholique, & qu'ils craignoient, disoient-ils, qu'on ne profitât de l'absence de leurs Directeurs pour surprendre leurs Villes, comme

le Comte de Dampierre avoit récemment surpris Kemnitz. Ainsi s'évanouirent les premieres espérances qu'on avoit conçues de la paix.

AN. 1618.

XXXVII. Les Protestans de Bohême reçoivent des secours de divers Princes. *Ibid.*

Les secours que les Etats de Bohême recevoient alors de divers endroits leur enfloient le courage. Les Etats de Silésie firent avec eux un traité de Confédération. La Moravie se disposoit à en faire autant. Les Provinces-Unies leur promirent des troupes & de l'argent. Le Comte de Hohenloë leur amena des levées qu'il avoit faites dans le Duché de Brunswick. Le Marquis de Jagerndorff vint fortifier leur armée avec un corps de troupes, & on en vit bientôt arriver un autre sous la conduite du brave Comte de Mansfeldt, si célebre dans cette Histoire par ses divers exploits. Il étoit bâtard de Pierre Ernest de Mansfeldt Gouverneur de Flandre & du Duché de Luxembourg. Après avoir servi la Maison d'Autriche sous Charles son frere en Hongrie, & sous l'Archiduc Leopold en Alsace, il avoit fait la guerre dans le Milanez pour le Duc de Savoie contre l'Espagne : après quoi ce Duc l'avoit mis en état, par ses li-

béralités, de passer en Allemagne avec un corps de deux mille hommes. Les Princes de l'Union Protestante à qui il offrit ses services, l'envoïerent aussitôt en Bohême ; & à-peine y fut-il arrivé, que les Etats le chargerent d'une entreprise importante, qui étoit le siége de Pilsen.

AN. 1618.

XXXVIII. Le Comte de Mansfeldt assiége Pilsen & s'en rend le maître.

Cette Ville, qui est une des plus belles & des plus considérables de la Bohême, est située vers les frontieres de ce Roïaume & celles de Baviere, au confluant des rivieres de Wate & de Mitza qui coulent aux pieds de ses remparts. Elle étoit d'ailleurs assez bien fortifiée pour ce tems-là ; mais elle tiroit sa principale force du courage de ses Habitans, qui se glorifioient d'avoir soutenu un siége de dix mois contre Zisca, ce fameux Chef des Hussites en 1423. L'importance de la place, & les richesses que les Catholiques des environs y avoient apportées de toutes parts comme dans un lieu sûr, animoient également les uns à attaquer, & les autres à se bien défendre. Les assiégés brûlerent eux-mêmes les magnifiques fauxbourgs qui faisoient un de plus beaux ornemens

de leur Ville, faisant connoître par-là aux assiégeans la résolution où ils étoient de se défendre jusqu'à l'extrêmité.

*An. 1618.*

Cependant l'Empereur, allarmé de cette entreprise, écrivit de nouveau aux Etats de Bohême pour leur ordonner de l'abandonner. Le Duc de Baviere fit la même chose avec aussi peu de succès; car Mansfeldt eut ordre de continuer le siége. Dès qu'il eut fait breche à la muraille, il somma les habitans de se rendre, en leur offrant de bonnes conditions; & ceux-ci les aïant rejettées avec fierté, il dressa deux nouvelles batteries qui firent une seconde breche encore plus grande que la premiere. Mais les habitans la réparerent, tout découragés qu'ils étoient par la mort de leur Gouverneur Felix Dornham, qui avoit été emporté d'un coup de canon. Mansfeldt, irrité d'une si opiniâtre résistance, tourna ses batteries contre un Palais que l'Empereur avoit fait bâtir sur les murailles de la Ville. Il y fit encore une grande breche: les soldats y monterent avec des échelles, & s'y logerent enfin malgré les efforts des assiégés. Alors ceux-ci

*Lotychius.*

*Mercure François.*

n'aïant plus d'autre espérance que de vendre leur vie bien cher, se rassemblerent dans la grande place de la Ville, pointant du canon aux avenues des rues par où les ennemis pouvoient venir à eux. Les Protestans, n'osant les attaquer à découvert, percerent de maison en maison pour arriver jusqu'à la place. Mais les habitans les arrêterent encore en mettant le feu à quelques maisons sur leur passage. Toute la Ville alloit être embrasée, & les habitans ensevelis dans ses cendres, si la vue d'une si funeste désolation n'avoit ému de pitié les ennemis mêmes. Le Comte de Mansfeldt offrit aux habitans la vie, les biens & la liberté, à condition qu'ils feroient serment aux Etats de Bohême. La condition fut acceptée, & Mansfeldt prit possession de la Ville au nom des Etats.

AN. 1618.

XXXIX. Continuation de la guerre.

Pendant le siége de Pilsen, le Comte de Bucquoy tenta inutilement de surprendre Neuhauss. Il craignit de se laisser surprendre lui-même par le Comte de la Tour, qui pouvoit en vingt-quatre heures venir tomber sur lui avec une armée fort supérieure depuis la jonction des troupes que les

Siléſiens avoient envoïées au ſecours
AN. 1618. des Etats de Bohême. Il fut ainſi obligé de rentrer dans ſes retranchemens près de Budeweiſſ, où il ne put pas même demeurer en ſûreté : car le Comte de la Tour, après avoir repris toutes les Places dont le Comte de Dampierre s'étoit rendu maître l'année précédente, marcha droit au camp des Impériaux pour les attaquer dans leurs retranchemens. Ceux-ci ne jugerent pas à-propos de l'attendre, & après de vives eſcarmouches, ils ſe retirerent avec beaucoup de peine ſous les remparts de Budeweiſſ.

Le Comte de la Tour n'en demeura pas-là ; car voïant, depuis la priſe de Pilſen, toute la Bohême ſoumiſe aux Etats, il eut la hardieſſe d'aller porter la guerre dans l'Autriche juſqu'à neuf milles de Vienne, où ſon approche répandit la terreur. Mais toute cette expédition ſe termina à des ravages & à un grand butin avec lequel il s'en retourna.

XL. Mort de Mathias. Ferdinand II lui ſuccede.

Telle étoit la ſituation des affaires lorſque l'Empereur Mathias mourut, après avoir perdu, depuis ſon élevation à l'Empire, une partie de la gloire

qu'il avoit acquise auparavant, surtout dans la guerre qu'il avoit faite aux Turcs en Hongrie. Ferdinand, désigné Roi de Bohême & de Hongrie, succeda à tous ses droits sur ces deux Roïaumes. Il étoit déja devenu Administrateur des deux Autriches par la cession que lui en avoit faite l'Archiduc Albert. Il étoit désormais le chef de la branche d'Autriche Allemande, & il se flattoit avec raison de réunir encore à tant de glorieux titres celui d'Empereur. Jamais la fortune n'ouvrit à l'ambition une carriere plus brillante, & ne lui suscita en même tems plus d'obstacles. L'Archiduc d'Autriche, Roi de Bohême & de Hongrie, appellé à l'Empire par les suffrages des Electeurs, & digne de tous ces titres par son habileté, sa sagesse, son zele pour la religion, sa piété, & beaucoup d'autres grandes qualités qui brilloient dans sa personne, Ferdinand se vit disputer tous ses droits, & fut obligé de conquérir ce que son mérite, sa naissance & les Loix lui donnoient incontestablement.

AN. 1619.

XLI. La Bohême refuse de reconnoître Ferdinand.

La guerre de Bohême fut la premiere affaire qui l'occupa. Dans le dé-

AN. 1619. *Merc. Fr.*

ſir de pacifier des troubles ſi funeſtes ; il écrivit aux Etats de Bohême pour les exhorter à mettre bas les armes, leur offrant une ſuſpenſion avec la confirmation de leurs priviléges. C'étoit pour ces peuples une occaſion favorable de rentrer dans leur devoir, ſi, moins enivrés de leurs ſuccès, ils avoient été capables de craindre les ſuites de leur obſtination. Mais au lieu de répondre aux lettres de Ferdinand, ils s'en plaignirent à tous les Princes de l'Empire, & ſur-tout du terme d'héritier de Bohême, que ce Prince y prenoit. Car ils prétendoient que le Roïaume étoit électif, & que les Etats avoient droit d'élire leur Roi. Ferdinand ſoutenoit au contraire qu'ils n'avoient ce droit que lorſqu'il n'y avoit plus d'héritier mâle ni femelle de la branche Roïale de Bohême : or ils n'étoient point dans ce cas, puiſqu'il deſcendoit en ligne directe d'Anne, héritiere de Bohême & de Hongrie.

XLII. L'Autriche, la Siléſie, la Moravie & la Luſace ſe ſoulevent contre Ferdinand.

Ferdinand ne fut pas plus heureux dans la ſommation qu'il fit aux Etats d'Autriche de venir lui prêter le ferment ordinaire de fidélité. Car il n'en reçut

reçut d'autre réponse, sinon que dans la confusion où étoient les affaires de l'Empire, il leur falloit du temps pour délibérer sur une si grande affaire. Le véritable motif de ce refus étoit que les Etats d'Autriche avoient formé secretement le dessein de s'unir avec la Boheme. AN. 1619.

L'esprit de révolte, comme un mal contagieux, s'étoit répandu de proche en proche dans tous les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche. La Boheme, allarmée des grands préparatifs que Ferdinand faisoit pour la dompter, n'avoit d'autre ressource que de lui susciter de nouveaux ennemis, à mesure qu'il augmentoit ses forces. Tandis que le Comte Louis de Nassau, qui s'étoit fait Catholique, amenoit des Païs-Bas à Vienne une armée de dix mille hommes, la Boheme travailloit avec succès à engager dans sa querelle les divers Etats qui l'environnent. La Silesie, la Moravie, la Lusace, & ensuite la Hongrie résolurent de suivre son exemple & sa fortune. Le soulevement fut général & accompagné de tous les désordres qui en sont la suite nécessaire.

AN. 1619.

XLIII. Désordres commis par les Protestans de Moravie.

Les Protestans de Moravie n'osant cependant pas encore lever le masque, le Comte de la Tour marcha à leur secours, & alla se présenter devant Brinn. Son arrivée fut le signal de la révolte. Les Rebelles déposerent tous les Magistrats Catholiques. Ils retinrent le Cardinal Ditrichstein Gouverneur de la Province prisonnier dans sa maison, avec tous les Officiers du Roi Ferdinand. Ils obligerent toute la Province à suivre leur exemple; & après avoir protesté, comme les Etats de Boheme, que leur dessein n'étoit que d'égaler leur condition à celle des Catholiques, ils s'emparerent de toute l'autorité, pillerent les Eglises, tirerent les Religieuses de leurs Monasteres, & commirent une infinité de profanations & de désordres, qu'ils couronnerent par un acte d'Union avec la Bohéme. Les choses se passerent avec moins d'emportement dans les autres Provinces : mais on y refusa par-tout également de reconnoître l'autorité de Ferdinand; & l'Archiduc Charles, frere de ce Prince & Evêque de Breslau en Silesie, fut contraint d'aller cher-

cher un asyle auprès du Roi de Pologne son beau-frere.

AN. 1619.

XLIV. Le Comte de la Tour assiege Vienne sans succès, & le Comte de Bucquoy défait Mansfeldt.

L'audace des Rebelles s'accrut avec leurs forces. Le Comte de la Tour, ne trouvant rien dans la Boheme qui lui résistât, excepté la seule place de Budeweiss qui étoit défendue par le Comte de Buçquoy, entra pour la seconde fois dans la basse Autriche, & comptant un peu trop sur des intelligences qu'il avoit dans Vienne, il osa mettre le siege devant cette Capitale, où Ferdinand étoit alors en personne. Mais, tandis qu'il attendoit inutilement l'effet de ses intelligences, le Comte de Bucquoy, profitant de son éloignement, sortit sans bruit de ses retranchemens, & tomba si à propos sur les troupes que commandoit le Comte de Mansfeldt, qu'après avoir enlevé un quartier, il mit toute l'armée ennemie en fuite, fit quatorze cens prisonniers, & se rendit ensuite maître de plusieurs forteresses. Mansfeldt, entraîné par les fuïards, porta à Prague l'allarme & la terreur. Les Directeurs effraïés rappellerent aussitôt le Comte de la Tour, & firent travailler incessamment aux fortifica-

tions de la ville, croïant déja voir
An. 1619. l'ennemi aux portes.

Mais le Comte de Bucquoy trop sage pour s'engager dans une entreprise si témeraire avec le peu de troupes qu'il avoit, ne crut pas même devoir attendre l'arrivée du Comte de la Tour. Il se retira dans son camp de Budeweiss, & se retrancha si bien que le Comte de la Tour, aïant rassemblé toutes les forces de la Boheme, se contenta de lui présenter la bataille, sans oser entreprendre de l'y forcer. Ainsi après avoir repris quelques Places, ce Comte retourna à Prague pour y être présent à l'acte de Conféderation que les Députés de Silésie, de Moravie & de Lusace y signerent solemnellement pour leur défense commune.

XLV. Ferdinand II est couronné Empereur.

*Lotychius. Mercure François. Heiss.*

Si Ferdinand ne se mit pas plutôt en état d'arrêter les progrès de la révolte, c'est qu'il étoit alors occupé d'un soin plus pressant, qui étoit de s'assurer la Couronne Impériale, bien résolu de réparer après cela toutes ses pertes. Il se rendit donc à Francfort en qualité de Roi de Boheme, avec les Electeurs. Comme ceux-ci lui

avoient déja destiné leurs suffrages, les délibérations ne se tinrent que pour la forme. Les Etats de Boheme envoïerent cependant des Députés à l'Assemblée, pour s'opposer au titre qu'y prenoit Ferdinand : mais tous les Electeurs Catholiques & Protestans n'eurent aucun égard à leur opposition, & ne voulant pas même qu'ils parussent dans l'Assemblée ni dans la Ville de Francfort, ont les fit avertir de ne se pas présenter, afin de s'épargner à eux-mêmes la honte d'un affront. On ne fit pas plus d'attention aux instances qu'ils firent pour empêcher que l'élection ne tombât sur Ferdinand, & l'Electeur Palatin partagea ce chagrin avec eux. Ce Prince avoit déja de grandes liaisons avec les Etats de Boheme, soit parcequ'il étoit le Chef de l'Union Protestante, soit parceque les Rebelles, le regardant comme le plus redoutable adversaire qu'ils pussent opposer à Ferdinand, avoient dès-lors formé le dessein de lui offrir leur Couronne. Frideric ne disputoit pas alors à Ferdinand le titre de Roi de Boheme, il ne refusoit pas même ouvertement de souscrire à son

AN. 1619.

AN. 1619. élevation à l'Empire ; mais il prétendoit seulement qu'il étoit à propos, disoit-il, dans l'état où étoient les affaires, de différer l'élection. Il se donna sur cela beaucoup de mouvemens inutiles : car Ferdinand fut élû Roi des Romains par le suffrage unanime de tous les autres Electeurs, & ensuite couronné Empereur avec les cérémonies ordinaires.

Cette accroissement de puissance & d'autorité dans la personne de Ferdinand, consterna les Protestans de Boheme. Ils se plaignirent de cette élection : ils prétendirent qu'elle étoit nulle : ils refuserent d'y souscrire. Mais comme leurs plaintes ne remédioient point aux suites facheuses qu'ils en appréhendoient, après avoir été jusques-là incertains s'il donneroient à leur gouvernement la forme de République, où s'ils lui laisseroient celle de Monarchie, ils prirent enfin ce dernier parti, afin de lier leurs intérêts à ceux de quelque Prince assez puissant pour contrebalancer la Maison d'Autriche.

XLVI. Frideric V Electeur Pa- Ils jetterent pour cela les yeux sur Frideric V, Electeur Palatin. Il étoit

gendre du Roi d'Angleterre & neveu de Maurice Prince d'Orange. Il devoit naturellement attendre de grands secours de ces deux Princes. Il possedoit un grand Etat en Allemagne. Il étoit Chef de l'Union Protestante, & par tous ces titres il paroissoit également digne de porter une couronne, & capable de la défendre. Cependant comme il ne falloit qu'une médiocre prudence pour prévoir les affreuses tempêtes qu'il faudroit soutenir dans une entreprise si hazardeuse, la vûe du péril suspendit quelque tems dans le cœur de Frideric les mouvemens de l'ambition. Il offrit même au Duc de Baviere de lui céder le trône, & l'exhorta à y monter. Mais ce Prince, moins ambitieux ou moins téméraire, au lieu d'accepter une offre si spécieuse, exhorta fortement lui-même le Prince Palatin à la refuser, en lui réprésentant l'injustice d'une usurpation si manifeste, les troubles qu'elle alloit exciter dans tout l'Empire, & le danger où il exposoit sa Personne & ses Etats, puisqu'il avoit lieu de craindre qu'en voulant s'élever au faîte de la gloire & de la grandeur, il ne se pré-

AN. 1619.

latin est couronné Roi de Boheme par les Rebelles.

cipitât lui-même dans un abîme de
An. 1619. malheurs.

Le Roi d'Angleterre, le Prince d'Orange, & tous les Electeurs lui firent les mêmes remontrances. Mais, ébloui par l'éclat d'une Couronne, sollicité par des esprits inquiets & turbulens, animé par une épouse ambitieuse, & par un faux zele de religion qui lui persuadoit, comme il l'assura dans ses manifestes, que Dieu même l'appelloit au trône, il étouffa ses craintes, & s'affermit contre tous les conseils de la prudence. Il partit aussitôt pour se rendre en Boheme, & on remarqua comme un présage funeste, que voïant la multitude de peuple qui se trouvoit sur son passage, comme pour lui souhaiter un heureux succès de son entreprise, il ne put retenir ses larmes. A peine fut-il arrivé à Prague qu'il y fut couronné solemnellement avec une joie extraordinaire des peuples qui se crurent désormais invincibles, surtout depuis le changement arrivé en Hongrie, où la fortune suscita dans le même temps un nouveau rival à Ferdinand.

*Lotychius rer. Germ. l. 5. c. 3.*

XLVII. Irruption

Betlem-Gabor étoit entré dans ce

Roïaume à la tête d'une grande armée de Transilvains La premiere démarche qu'il y fit, fut d'écrire aux Etats de Boheme pour s'unir avec eux. Dès qu'il eut reçu leur réponse il passa le Tibisch pour marcher droit à Cassovie. Ses troupes firent en chemin de grands ravages, & exercerent contre les Catholiques des cruautés inouies. Les plus heureux furent ceux qui purent s'exiler eux-mêmes de leur patrie en abandonnant leurs biens en proie à l'ennemi. Betlem étant à la vûe de Cassovie, somma la Ville de se rendre, & sur le refus qu'elle en fit, il l'attaqua si brusquement, que le Gouverneur n'aïant pas le tems de se reconnoître, rendit la Ville à discrétion. La fureur du soldat Transilvain commandé par *Szezy* & Ragotzy tomba principalement sur les Ecclésiastiques & les Eglises ; & si les relations qu'on en fit ne sont pas outrées, il est difficile de se représenter de plus grands excès de brutalité & de barbarie. Les Etats de la haute Hongrie, voïant Cassovie au pouvoir des Transilvains, se soumirent aux vainqueurs avec la plûpart des Villes.

An. 1619. de Betlem-Gabor en Hongrie.

*Merc. Fr. Pufendorf.*

D v

AN. 1619. Betlem, après des progrès si rapides, menaçoit la basse Hongrie & l'Autriche même C'est pourquoi l'Archiduc Leopold, dans l'absence de l'Empereur, rappella au plutôt le Comte de Bucquoy pour venir défendre Vienne dans un péril si pressant. Ce Général, après avoir donné ordre à la sûreté de Budeweiss & des autres Places qui tenoient pour Ferdinand, vint se retrancher à trois quarts de lieue du pont de Vienne, & comme il prévoïoit qu'il seroit attaqué, il n'oublia rien pour fortifier son camp.

XLVIII. Le Comte de la Tour attaque sans succès le Comte de Bucquoy dans ses retranchemens auprès de Vienne.

*Ibid.*

En effet, tandis que Betlem marchoit vers Presbourg pour se rendre maître de cette Capitale, il détacha de son armée un corps de dix mille hommes qu'il envoïa au Comte de la Tour. Ce Comte en avoit déja seize mille, & avec une si nombreuse armée il ne balança pas à attaquer le Comte de Bucquoy qui n'en avoit que douze mille. L'attaque fut vive & soutenue par les Impériaux avec beaucoup de vigueur, presqu'à la vue de l'Archiduc & des habitans de Vienne. Pendant la nuit qui survint, le Comte de Bucquoy fit travailler à de nouveaux re-

tranchemens où il se retira le lendemain, & où il fut encore attaqué, mais sans succès, les ennemis aïant été obligés de se retirer après une perte considérable. Cependant Betlem marcha vers Presbourg avec une si grande diligence, qu'il surprit & tailla en pieces dans les Fauxbourgs de la Ville un secours de mille hommes, que Leopold y avoit envoïé pour fortifier la garnison. Après quoi la Ville sommée de se rendre, le fit à d'honnêtes conditions, reconnoissant Betlem-Gabor pour Prince de Hongrie; car ce Prince eut assez de modération dans sa victoire pour refuser le titre de Roi.

AN. 1619.

XLIX. Préparatifs de Ferdinand pour la guerre de Boheme.

*Ibidem.* *Lotychius.* *Pufendorf.*

Il étoit tems enfin que Ferdinand songeât plus efficacement à venger son autorité & ses droits. C'est à quoi il travailloit depuis son couronnement; & ses ennemis qui ne l'ignoroient pas songeoient aussi à se mettre en défense. Toute l'Allemagne étoit partagée entre lui & l'Electeur Palatin. Les Princes unis entr'eux au-dedans de l'Empire, & en paix dans leurs Etats, se préparoient à se faire la guerre dans la Boheme. Ce fut dans ce dessein que l'Union Protestante

s'assembla à Nuremberg, & la Ligue
An. 1619. Catholique à Wirtzbourg. Quoique le parti de l'Empereur fût par lui-même beaucoup plus puissant que celui de l'Electeur, Ferdinand, pour mieux s'assurer la victoire, ne laissa pas d'avoir recours à toutes les Puissances voisines. Il obtint du Pape des sommes considérables qui furent levées sur les Ecclésiastiques, & quelques Princes d'Italie lui envoyerent des troupes. Le Roi d'Espagne lui promit onze mille hommes pour la guerre d'Autriche & de Boheme, & se chargea de faire une puissante diversion dans le Palatinat pour y occuper les forces des Princes Protestans.

I. L'Empereur demande du secours au Roi de France & à d'autres Princes.

L'Empereur envoya aussi en France le Comte de Furstemberg pour demander du secours. La Cour de France sembloit avoir alors perdu la trace de la politique des Rois précédens, qui étoit de favoriser les ennemis de la Maison d'Autriche. Occupée des troubles domestiques, elle ne suivit à l'égard de Ferdinand que les mouvemens de l'équité naturelle, & ne pouvant lui donner de secours, elle promit d'envoyer en Allemagne des Ambassadeurs pour

travailler à réunir les esprits. Le Roi nomma en effet pour cette Ambassade le Duc d'Angoulême Comte d'Auvergne, avec M. de Bethunes Baron de Selles, & M. de l'Aubespine Abbé de Préaux, qui partirent peu de temps après. Le Roi de Dannemark & le Duc de Brunswick se contenterent aussi de demeurer neutres. Mais Sigismond Roi de Pologne promit des secours, & l'Electeur de Saxe fit sur-tout de grands préparatifs malgré les instances des Etats de Boheme & de leur nouveau Roi. L'Empereur fit faire de son côté de grandes levées de troupes dans les Roïaumes de Naples & de Sicile, dans la Lorraine, dans les Electorats Catholiques & ses Païs héréditaires. On vit bientôt le Marquis de Spinola entrer dans le Palatinat avec un grand corps d'armée, & le Duc de Baviere dans l'Autriche à la tête de vingt-cinq mille hommes.

An. 1619.

LI. Préparatifs de Frideric.

Frideric, ainsi ménacé de toutes parts, & se roidissant contre le danger, réunit aussi toutes ses forces, & implora de son côté le secours des Princes étrangers qui le favorisoient. Le Marquis d'Anspach Lieutenant Gé-

néral de l'Union Protestante, leva en Allemagne une armée de quinze mille hommes pour défendre le Palatinat, & il alla, en attendant, se retrancher dans l'Autriche à la vûe du Duc de Baviere. Frideric comptoit encore sur une armée de dix mille Hongrois que les Etats de Hongrie lui promettoient. Il reçut de l'argent du Roi d'Angleterre. Le Prince d'Anhalt & le Duc de Saxe Veimar se rendirent aussi auprès de lui avec de nouvelles troupes pour fortifier celles des Comtes de la Tour & de Mansfeldt; & avec ces forces il se crut en état de défendre sa nouvelle possession.

AN. 1620.

LII. La France envoie des Ambassadeurs en Allemagne pour y pacifier les troubles.

*Mercure François.*

L'arrivée des Ambassadeurs de France en Allemagne suspendit pour quelque temps les premiers coups que les deux partis alloient se porter. Les Protestans s'assemblerent à Ulm pour y entendre les Ambassadeurs. Le Duc de Baviere y envoïa aussi ses Députés, & après quatre semaines de négociations, on convint par l'entremise des François que les deux partis, savoir la Ligue Catholique & l'Union Protestante, n'entreprendroient rien l'un contre l'autre, & que les Princes d'une

& d'autre part accorderoient sur leurs terres un libre passage aux troupes qu'on y feroit passer conformément aux constitutions Impériales. Mais on excepta formellement du traité la Boheme & les Provinces incorporées qui devoient ainsi devenir le théâtre de la guerre qu'elles avoient allumée par leur révolte. Ce fut-là toute la part que la France prit alors à cette grande affaire, par une conduite & des principes bien différens de ceux qu'on la verra suivre bientôt. AN. 1620.

LIII. Le Duc de Baviere soumet l'Autriche.

Pendant ce traité le Duc de Baviere & le Marquis d'Anspach avoient toujours demeurée campés à l'entrée de l'Autriche à la vue l'un de l'autre. La nouvelle du traité les sépara. Le Marquis revint sur ses pas dans le Palatinat pour y observer l'armée Espagnole. Le Duc descendit en Autriche le long du Danube pour remettre cette Province dans l'obéissance de son Souverain. Il ne lui en couta que la peine de se montrer. Les Etats d'Autriche n'étoient pas en état de résister à de si grandes forces. Ils se soumirent, prêterent à Ferdinand le serment de fidélité héréditaire, & renoncerent à

An. 1620.

leur Confédération avec les Etats de Boheme.

LIV. Ferdinand fait une nouvelle sommation aux Rebelles.

*Lotychius.*

Alors Ferdinand, n'aïant plus rien qui fît obstacle à son principal dessein, voulut encore, avant que de frapper les derniers coups, faire une nouvelle sommation aux Rebelles, afin de les rendre seuls responsables de leurs malheurs, s'ils résistoient à ce dernier effort de sa clémence. Il écrivit donc des lettres monitoriales à Frideric, aux Etats de Boheme, à leurs Alliés, & à tous les Princes de l'Empire qui les favorisoient, ordonnant aux uns de le reconnoître pour leur Souverain, & aux autres d'abandonner une cause si injuste. Mais ce fut en vain. Les Etats de Boheme au lieu de répondre à ses lettres, mirent le comble à leur obstination & à leur révolte en déclarant le fils de Frideric, âgé de sept ans, successeur de son pere au Roïaume de Boheme. D'un autre côté les Etats de Hongrie presserent Betlem-Gabor de prendre le titre de Roi pour détacher à jamais ce Roïaume des Etats de la Maison d'Autriche.

LV. L'armée Impériale entre en Boheme.

Ce fut alors que Ferdinand ne ménagea plus rien, & que s'abandonnant

AN. 1620.

à son ressentiment, il ordonna au Duc de Baviere de porter le fer & le feu dans la Boheme. L'armée Impériale que ce Prince commandoit étoit alors de cinquante mille hommes par la jonction des troupes que l'Empereur avoit rassemblées de diverses nations, & ce qui la rendoit plus redoutable, c'est que ces divers corps étoient commandés par d'habiles Généraux, tels qu'étoient le Duc de Baviere & le Comte de Bucquoy qui commandoient en chef, & qui avoient sous eux les Comtes de Tilly & Valstein, noms si fameux dans la suite de cette Histoire. Le Comte de Dampiere ne fut pas de ce nombre, parcequ'il fut malheureusement tué en voulant surprendre Presbourg, après une courte tréve que Ferdinand avoit ménagée avec Betlem-Gabor.

LVI. L'Electeur de Saxe entre dans la Lusace.

Tandis que cette armée entroit dans la Boheme par le côté méridional de ce Roïaume, l'Electeur de Saxe que l'Empereur avoit chargé de l'exécution du Ban Impérial fulminé contre les Rebelles, la menaçoit avec une autre armée du côté du septentrion. En vain Frideric avoit emploïé les

AN. 1620. prieres, les reproches & les menaces pour détourner ce coup fatal. L'Electeur, depuis long-temps rival secret de Frideric, irrité du mépris que les Rebelles avoient fait de sa médiation, invité par l'espérance d'acquérir la Lusace, & informé que les Etats de Boheme avoient projetté de le dépouiller de la dignité Electorale pour la faire rentrer dans la branche de Saxe-Weimar, entra à main armée dans la Lusace. Il attaqua Budissen qu'il emporta au cinquieme assaut, après que le feu en eut déja réduit une grande partie en cendres. Il fit pendre quarante des principaux habitans, & continua avec le même succès à soumettre toute la Province.

LVII. L'Electeur Palatin se tient sur la défensive.

Le dedans du Roïaume étoit presque aussi agité que les frontieres. Le peuple murmuroit sous le poids des exactions. Les troupes mal païées refusoient d'obéir. Les Seigneurs étoient encore plus mécontens, s'étant faussement imaginé que le Roi Jacques ouvrant ses trésors à son gendre feroit passer en Boheme tout l'or d'Angleterre, & que l'Autriche deviendroit leur proie. Tous n'obéissoient qu'avec

AN. 1620.

peine à un Roi qui étoit leur ouvrage. Tant de traverses au dehors & au dedans poussoient à bout la constance de Frideric, qui commença trop tard à reconnoître la témérité de son entreprise. De quelque côté qu'il se tournât, il voïoit sous ses pieds d'affreux précipices sans pouvoir reculer désormais. Il falloit vaincre ou périr : regner ou devenir le jouet de ses ennemis. Dans cette extrêmité il espera trouver des forces dans son courage & dans son désespoir, sans cependant négliger les voies de la prudence & de la science militaire. Il n'avoit dans toute son armée que trente mille hommes. C'étoit trop peu pour attaquer ; mais il crut que c'en étoit assez pour se défendre, & donner le temps aux Impériaux ou de s'affoiblir par des siéges, ou de se dissiper par les désertions, ou de se ruiner par la disette de vivres, comme c'est assez souvent le sort des grandes armées. Suivant ce plan il ordonna à ses Généraux de couvrir les Places qui se trouvoient sur la route des Impériaux; & lorsqu'ils se verroient obligés de

reculer, d'y jetter en se retirant des
An. 1620. garnisons pour arrêter l'ennemi.

LVIII. Marche de l'armée Impériale vers Prague. *Merc. Franç.*

L'armée Impériale aïant pris la marche vers Prague, se vit ainsi obligée de gagner le terrein pied à pied, poussant toujours devant elle l'armée Protestante. La supériorité de ses forces abregea cependant le temps de sa marche. Elle força sans beaucoup de peine les Places qui firent résistance, & entr'autres Prachalitz & Piseck, où tout fut passé au fil de l'épée. Les autres se soumirent d'elles-mêmes, de sorte qu'après quelques jours de marche les Impériaux se trouverent à deux journées de Prague près de Pilsen. Le Comte de Mansfeldt défendoit cette derniere Place avec une nombreuse garnison; & s'imaginant qu'on l'assiegeroit, il se flattoit de faire périr l'armée Impériale à ce siege. Mais les Généraux Catholiques, laissant la Ville à leur droite, passerent la riviere pour ne plus rencontrer d'obstacles jusqu'aux Fauxbourgs de Prague. Les Protestans quitterent à leur tour leurs retranchemens; & les deux armées se cotoïant de fort près, & escarmouchant

sans cesse en marchant toujours vers Prague, arriverent jusqu'à une demie lieuë de la Ville. Là il fallut enfin en venir aux mains, & donner une bataille qui décidât du sort de la Boheme.

An. 1620.

LIX. Disposition des deux armées.

*Lotychius.*

Comme l'Electeur ne vouloit que se tenir sur la défensive, il disposa son armée de maniere qu'elle pût faire face de tous côtés par quelque endroit qu'on l'attaquât. Elle étoit postée sur une hauteur avantageuse, à un quart de lieue de la Ville, aïant à dos les murailles du parc de l'Etoile, à droite la Ville de Prague, & à gauche un païs découvert. L'Electeur la rangea sur deux lignes composées de divers Régimens d'Infanterie & de Cavalerie mêlés ensemble. Ces deux lignes, se rapprochant l'une de l'autre par leurs extrêmités, & s'éloignant par leurs centres, formoient une espece de losange, au milieu de laquelle l'Electeur plaça une batterie de canons, & deux autres derriere les deux pointes qui faisoient les deux aîles de l'armée. Il y avoit encore un grand corps de reserve composé de Cavalerie Hongroise. Après avoir ainsi rangé

son armée en bataille, Frideric par-
AN. 1620. courut tous les rangs animant les troupes à bien faire leur devoir; & pour leur faire comprendre la nécessité où elles étoient de vaincre, il ordonna qu'on fermât les portes de Prague afin d'ôter aux lâches l'espérance d'y trouver une retraite.

Du côté de l'armée Impériale les deux Généraux voïant les ennemis rangés en bel ordre dans un poste si avantageux, aïant à leur droite un petit ruisseau & des marais, & faisant à leur gauche un grand feu d'artillerie, ils délibererent quelque temps s'ils hazarderoïent la bataille, ou s'ils se retireroient. Le Colonel Verdugo qui commandoit les Wallons insista pour donner la bataille, & son avis l'emporta, ou, si l'on en croit un autre Auteur, ce fut un Carme envoïé par le Pape au Duc de Baviere, qui détermina ce Prince par un mouvement de zele que le succès justifia. L'armée Impériale fut partagée en avant garde, corps de bataille & arriere-garde, sans compter un grand corps de reserve; & elle fut ainsi rangée sur trois lignes inégales dont les

deux dernieres s'étendoient moins que la premiere, & la troisieme moins que la seconde. Le Duc de Baviere se plaça à l'aîle droite, & le Comte de Bucquoy à la gauche. AN. 1620.

LX. Bataille de Prague ou de Weissemberg. *Ibid. Merc. Fr. Heiss.*

Le Comte de Tilly, qui commandoit la pointe gauche de la premiere ligne aïant eu ordre d'engager la bataille, passa le ruisseau & les marais qui couvroient la droite des ennemis. Mais il fut si maltraité par les Régimens de Hollach & du jeune Prince d'Anhalt, qu'il envoïa promptement faire avancer à son secours les troupes de Baviere qui faisoient partie de l'avant-garde. Par le changement que ce mouvement causa dans la premiere ligne des Impériaux, l'Infanterie Wallone & la Cavalerie Bavaroise se trouverent exposées à un si grand feu d'artillerie, qu'elles se rompirent. Leur désordre & celui du Comte de Tilly que le Prince d'Anhalt poussoit avec beaucoup de vigueur, ébranla jusqu'à la seconde ligne de l'armée Impériale. Alors le Comte de Bucquoy, tout blessé qu'il étoit depuis quelques jours, descendit de sa chaise pour monter à cheval, & marcher au secours des siens.

An. 1620. Il anima ses troupes du geste & de la voix, & après avoir remis en ordre le Comte de Tilly, & changé l'ordre de bataille qu'il avoit d'abord prémédité, il chargea la premiere ligne des ennemis à la tête de quinze escadrons & de quatre gros bataillons. L'Electeur Palatin vint au-devant de lui, & soutint le choc avec tant de force & de bravoure qu'il mit pour la seconde fois les troupes Impériales en désordre. Ce moment, s'il en avoit sû profiter, auroit peut-être été pour lui le moment de la victoire ; mais le Comte de Bucquoy aïant eu le temps de rallier sa Cavalerie en un seul corps revint à la charge, & après avoir poussé à son tour l'Electeur, il renversa encore deux mille Hongrois qui vinrent s'opposer à lui. Dans le même temps le Duc de Baviere qui combattoit à l'aîle droite fit plier la gauche des ennemis, & s'empara de leur artillerie. La Cavalerie Hongroise se débanda aussi-tôt, & déconcerta par sa fuite toute l'armée Protestante ; de quoi le Duc de Baviere & le Comte de Bucquoy s'étant apperçus, ils firent dans le moment avancer toutes leurs troupes

AN. 1620.

troupes pour faire une charge générale. L'armée de l'Electeur, accablée par le nombre, ne rendit presque plus de combat, & se mit à fuir de toutes parts, laissant, sur le champ de bataille, son canon, ses drapeaux & cinq mille morts, sans compter ceux qui se noïerent dans la Molde en voulant traverser cette riviere. Toute l'action ne dura cependant qu'une heure. Le seul Régiment de la Tour tint ferme pendant quelques tems, & se fit tailler en pieces. Le fils de ce Comte demeura prisonnier avec le jeune Prince d'Anhalt, le Rhingrave, le Duc de Saxe-Weimar & le Comte de Schlick. L'Electeur Palatin ne put pas même rallier les débris de son armée. Il s'enfuit à Prague, & pendant la nuit il se sauva en Silésie avec sa femme, ses enfans & tout ce qu'il put emporter de plus précieux.

LXI. L'Electeur Palatin prend la fuite.

Rien, si je l'ose dire, ne ressemble mieux aux représentations du théâtre, que la fortune de ce malheureux Prince. A-peine assis sur le trône il se vit obligé d'en descendre. Couronné & dépouillé presqu'en un même jour, toute sa gloire s'évanouit comme un

AN. 1620. songe, & on le verra bientôt réduit à chercher un asyle dans les Païs étrangers, comme s'il n'avoit regné que pour donner aux peuples le triste spectacle de la disgrace d'un Roi fugitif & dépouillé.

LXII. Reddition de Prague & de toute la Bohême.

Il seroit difficile d'exprimer quel fut, dans ce moment, l'effroi & le désespoir des Protestans de Prague jusqu'alors si fiers & si obstinés. Leurs troupes étoient dissipées, leurs murailles sans défense, leur Roi en fuite, l'ennemi aux portes, & ils touchoient à leur dernier moment. Dans cette extrêmité, ils essaïerent d'appaiser, par leur soumission, la colere des vainqueurs. Ils vinrent au-devant du Duc de Baviere; & s'humiliant en présence de toute l'armée, on les vit fléchir les genoux devant ce Prince, implorer sa clémence, & témoigner, par leur tristesse & leurs larmes, les sentimens dont ils étoient pénétrés. Mais la réponse sévere du Duc de Baviere acheva de les accabler.

Ce Prince, pendant la nuit qui suivit le combat, fit camper toute son armée sous les murailles de Prague. Le lendemain il entra comme en

triomphe dans la Ville avec le Comte de Bucquoy : triomphe qui causa dans les cœurs, des mouvemens bien différens. Car tandis que les Catholiques faisoient éclater leur joie par leurs applaudissemens, les Protestans, consternés & abbatus, croïoient voir, dans cette pompe publique, l'appareil de leurs supplices. En effet le Duc de Baviere, après avoir abandonné au pillage les maisons des Protestans, fit arrêter les plus coupables, & leur fit prendre, dans les prisons, la place des Catholiques. Il rétablit ceux-ci dans leurs emplois & dans leurs biens, & peu de tems après l'Empereur fit faire un choix des principaux auteurs de la révolte pour en faire un exemple qui inspirât de la terreur. Vingt-quatre furent exécutés à mort, & d'autres furent condamnés à diverses peines. AN. 1621.

La soumission de toute la Bohême fut encore plus prompte que n'avoit été sa révolte. Quarante Villes envoïerent leur clefs aux Généraux de l'Empereur. La Lusace étoit domptée par l'Electeur de Saxe : la Moravie se soumit d'elle-même : la Silésie fit un

accommodement, & l'Electeur Palatin, ne trouvant plus de retraite dans un Roïaume où il donnoit la loi peu de jours auparavant, fût obligé d'aller chercher un asyle dans le Marquisat de Brandebourg, & de-là dans les Païs-Bas.

AN. 1621.

LXIII. La guerre continue encore dans quelques endroits, & dans la Hongrie.

*Lotychius.*

*Merc. François.*

*Heiss.*

Telles furent les suites de la victoire des Impériaux, & on remarqua que le jour de la bataille on lisoit à la Messe ces paroles de l'Evangile: *Rendez à Cesar ce qui appartient à Cesar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mansfeldt retenoit cependant encore, dans la Bohême, Pilsen & Tabor avec quelques autres Places moins considérables, doù il faisoit, dans les environs, diverses expéditions qui donnoient de l'inquiétude aux vainqueurs. D'un autre côté Betlem-Gabor occupoit toujours la Hongrie, & menaçoit de renouveller la guerre plus vivement que jamais par les secours qu'il demandoit aux Turcs & aux Tartares, tandis que le Comte de la Tour, accablé du chagrin que lui donnoit le mauvais succès d'une révolte dont il étoit l'auteur, erroit de Province en Province pour ranimer sa faction.

Mais ces restes d'un parti abbatu tomberent bientôt d'eux-mêmes. Le Comte de la Tour fut obligé d'abandonner la Bohême, & réduit à chercher en Allemagne un asyle, & de l'emploi dans les armées Protestantes. Le Comte de Tilly, après le retour du Duc de Baviere à Munich, gagna la garnison de Pilsen dans l'absence de Mansfeldt. Tabor tint plus long-tems, & ne se rendit qu'après un siége. Ainsi il ne resta bientôt plus dans la Bohême d'autre vestige de sa révolte, que la désolation des campagnes, & les ruines de plusieurs Villes.

AN. 1621.

Le Comte de Bucquoy, après avoir si glorieusement triomphé de la Bohême, fut encore chargé de réduire la Hongrie. On commença par des conférences & des négociations où la France prit quelque part. Betlem voulut retenir Cassovie & plusieurs autres Villes, & exigea d'autres conditions que l'Empereur refusa. Ainsi il fallut décider l'affaire par les armes. Quoique Betlem eût laissé dans Presbourg une forte Garnison, le Comte de Bucquoy assiégea la Place. La Ville lui fut presque aussitôt rendue par les prin-

cipaux Seigneurs Hongrois qui y
An. 1621. étoient renfermés ; mais le Château ne se rendit qu'après une vigoureuse défense. La reddition de cette importante Place fut suivie de celle de quantité de Villes des deux côtés du Danube. De-là, tandis que le Marquis de Colalte faisoit d'un autre côté, de semblables progrès, le Comte de Bucquoy alla mettre le siége devant Neuheusel, entreprise funeste qui termina la vie de ce grand homme. Un corps de quinze cens cavaliers Hongrois aïant attaqué un pareil nombre d'Impériaux lorsque ceux-ci revenoient du fourage, le Comte de Bucquoy, emporté par un mouvement de cette valeur qui lui étoit naturelle, courut aussitôt se mettre à la tête des siens ; mais il en fut lâchement abandonné dès le premier choc, & tandis qu'il tâchoit de rallier sa troupe, il fut investi par les Hongrois qui le renverserent blessé de plusieurs coups. Le Marquis de Gonzague accourut promptement à son secours, & le dégagea heureusement ; mais son heure étoit venue : car, comme il retournoit au camp, n'étant plus en état de combattre, il reçut encore

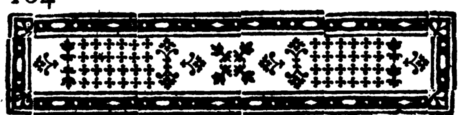
LXIV. Mort du Comte de Bucquoy.

deux blessures dont il mourut sur le champ de bataille, après avoir mérité, par sa valeur toujours également sage & agissante, d'être compté au nombre des plus grands Capitaines de son siecle, & le premier de ces Héros célebres qu'on verra se succeder les uns aux autres dans le cours de cette Histoire. AN. 1621.

LXV. L'Empereur s'accommode avec Betlem-Gabor.

L'année suivante l'Empereur, qui avoit besoin de toutes ses forces pour pousser la guerre en Allemagne contre les partisans de l'Electeur Palatin, accorda à Betlem-Gabor des conditions de paix fort avantageuses. La guerre finit pareillement dans le Comté de Glatz, où le Marquis de Jagerndorff l'avoit toujours entretenue jusqu'alors. Mais comme ces guerres n'ont aucun rapport au traité de Munster, au lieu d'entrer dans ce détail, je vais raconter ce qui se passa en Allemagne depuis la bataille de Prague & la fuite de l'Electeur Palatin.

*Fin du premier Livre.*



# SOMMAIRE
## DU SECOND LIVRE.

I. *Les Espagnols entreprennent de se rendre maîtres du bas-Palatinat.* II. *Les Princes de l'Union Protestante s'opposent aux Espagnols avec peu de succès.* III. *Les Princes de l'Union abandonnent le bas-Palatinat.* IV. *Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.* V. *Il est chassé par le Duc de Baviere qui se rend maître de cette Province.* VI. *Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.* VII. *Il se retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le siége de Frankendall.* VIII. *Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas-Palatinat.* IX. *Christian, Duc de Brunswick prend les armes pour l'Electeur Palatin.* X. *Après avoir fait beaucoup de ravages il se retire dans la Westphalie.* XI. *Il y commet d'horribles dégats.* XII. *Mansfeldt ravage de son côté l'Evêché de Strasbourg & la basse-Alsace.* XIII. *Le*

*Marquis de Bade-Durlach se déclare aussi pour l'Electeur Palatin.* XIV. *L'Electeur arrive dans le Palatinat.* XV *Ses premiers succès.* XVI. *Etat des forces des deux partis.* XVII. *Bataille de Wimpfen.* XVIII. *Déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau.* XIX. *Mansfeldt, après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmstadt, se retire avec perte.* XX. *Christian de Brunswick vient au secours de Fridéric dans le Palatinat.* XXI. *Le Comte de Tilly va au-devant de lui.* XXII. *Bataille d'Hoëchst.* XXIII. *Fridéric abandonne ses Etats, dont le Comte de Tilly acheve de se rendre maître.* XXIV. *Fridéric désarme & congédie Mansfeldt & Christian de Brunswick.* XXV. *Les Impériaux se rendent maîtres de toute l'Alsace.* XXVI. *Mansfeldt & Christian entrent en Lorraine.* XXVII. *Mansfeldt menace la France.* XXVIII. *Inquiétude de la Cour de France, & adresse de la Reine.* XXIX. *Négociation avec le Comte de Mansfeldt qui se retire dans les Païs-Bas.* XXX. *Bataille de Flerus.* XXXI. *Le Roi d'Angleterre se laisse amuser par les Ministres de la Maison d'Autriche.* XXXII. *Diete de Ratisbonne où l'Electeur Palatin est dé-*

*pouillé de tous ses Etats, & le Duc de Baviere investi de l'Electorat.* XXXIII. *Vaines oppositions des Princes & des Etats Protestans.* XXXIV. *Le Duc de Brunswich & Mansfeldt renouvellent la guerre.* XXXV. *Bataille de Stadtlo.* XXXVI. *Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maison d'Autriche.* XXXVII. *La France occupée de la guerre de la Valteline.* XXXVIII. *Origine des troubles de la Valteline.* XXXIX. *Traité de Madrid.* XL. *La France se ligue avec la République de Venise & le Duc de Savoie, & soumet toute la Valteline.* XLI. *Traité de Monçon.* XLII *Le Roi d'Angleterre se laisse encore amuser par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne.* XLIII. *Etat de la Hongrie.* XLIV. *Le Roi de Dannemarck, avec le Cercle de la basse-Saxe, prend les armes contre l'Empereur.* XLV. *Valstein est fait Général des armées Impériales.* XLVI. *Commencemens de la guerre.* XLVII. *Exploits du Duc de Veymar & du Comte de Mansfeldt.* XLVIII. *Mansfeldt attaque le pont de Dessau.* XLIX. *Bataille de Dessau où il est défait par Valstein.* L. *Mansfeldt assemble de nouvelles troupes & passe dans la Silésie.* LI. *Valstein poursuit*

*Mansfeldt jusqu'en Hongrie.* LII. *Mort du Comte de Mansfeldt.* LIII. *Mort du Duc Christian de Brunswick & du Duc de Veymar.* LIV. *Le Comte de Tilly oblige le Lantgrave de Hesse-Cassel à se soumettre.* LV. *Il s'approche de l'armée Danoise.* LVI. *Bataille de Lutter.* LVII. *Le Roi de Dannemarck continue la guerre.* LVIII. *Il est obligé de se retirer dans le Holstein où il est poursuivi par Tilly & Valstein.* LIX. *L'Empereur donne à Valstein le Duché de Mekelbourg.* LX. *Stralsund assiégé par les Impériaux.* LXI. *Stralsund se met sous la protection du Roi de Suede.* LXII. *Le Roi de Dannemarck fait la paix. Traité de Lubek.* LXIII. *Les Ministres Impériaux refusent d'admettre au Traité les Ambassadeurs du Roi de Suede.* LXIV. *La guerre passe en Italie.* LXV. *Origine de la guerre de Mantoue.* LXVI. *Louis XIII marche en personne au secours de Casal & du Duc de Mantoue.* LXVII. *Traité de Suze.* LXVIII. *La guerre recommence.* LXIX. *Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoise en Italie.* LXX. *Mantoue surprise & pillée par les Impériaux.* LXXI. *Mort du Duc de Savoie.* LXXII. *Négociation du Seigneur Mazarini devant Casal.* LXXIII. *Traité de Ratisbonne.*



# HISTOIRE
## DES GUERRES
## ET
## DES NÉGOCIATIONS
## qui précéderent le Traité de Westphalie.

### *LIVRE SECOND.*

An. 1621. Il eût été à souhaiter, pour le bonheur de l'Europe, que Ferdinand, content d'avoir reconquis son patrimoine, eût eu assez de modération pour ne point attenter sur celui de son ennemi. Le Roi d'Angleterre & plusieurs autres Princes s'efforcerent de le lui persuader, & si l'Empereur avoit écouté leurs conseils, les troubles de l'Empire eussent été ainsi étouffés dans leur

naissance. Mais avec ces grandes qualités qui rendirent Ferdinand II un des plus grands Empereurs que l'Allemagne ait eus, plusieurs Auteurs, surtout les Protestans, accusent ce Prince d'avoir eu une vaste ambition qui ne connoissoit d'autres bornes que celles que la fortune pouvoit mettre à ses succès. On eut du moins lieu de juger, par la conduite qu'il tint après sa victoire, que la conquête de la Bohême n'étoit qu'un acheminement à l'exécution d'un projet beaucoup plus grand, qui étoit de se rendre maître absolu de l'Allemagne, en domptant les Princes qui pouvoient mettre des bornes à son autorité : projet qui lui fut peut-être inspiré, moins par une juste ambition, que par l'opinion où il étoit que l'Allemagne ne pouvoit être tranquille que lorsqu'elle seroit parfaitement soumise à son chef, suivant les loix de l'Empire & les derniers traités. La guerre ne finit ainsi dans la Bohême, que pour passer en d'autres Etats avec tous les désordres qui l'accompagnent ; & sur ce nouveau théâtre on vit de nouveaux acteurs se signaler, les uns par leurs victoires, les

AN. 1621.

autres par leurs défaites. Il fut cependant aisé, dès le commencement de cette scène tragique, d'en prévoir le dénouement. Car si l'on excepte le Comte de Mansfeldt, dont la valeur & l'habileté résisterent long-tems à la mauvaise destinée de son parti, on ne vit, du côté de l'Electeur Palatin, que foiblesse & disgraces, témérité & désespoir, tandis que l'adresse & l'habileté, la valeur, la force & la fortune combattoient pour Ferdinand. Le lecteur en jugera mieux par l'exposition des évenemens que je vais raconter.

An. 1621.

I. Les Espagnols entreprennent de se rendre maîtres du bas-Palatinat.

Pendant que les Impériaux chassoient Fridéric du Roïaume de Bohême, les Espagnols exécuterent, dans le bas-Palatinat, le Ban Impérial qui proscrivoit tous ses Etats. S'il étoit vrai que la Maison d'Autriche aspirât dès-lors à cette Monarchie universelle dont on l'accusa souvent dans la suite d'avoir formé le dessein, elle ne pouvoit mieux s'y prendre qu'en se rendant maîtresse du Palatinat. Cette nouvelle acquisition devoit joindre ensemble presque tous ses domaines, & la mettre en état de faire la loi à l'Europe en lui donnant la facilité de réunir

toutes ses forces. La Mer lui donnoit une communication de l'Espagne en Italie. L'Italie communiquoit à l'Allemagne & à l'Alsace dont les Archiducs étoient Lantgraves, par les Suisses & les Grisons: l'Alsace, aux Païs-Bas par le Duché de Luxembourg, & aux Païs héréditaires d'Allemagne par la Baviere, dont le Duc étoit étroitement uni avec elle, & par le haut Palatinat. AN. 1621.

Mais, difficilement, une accusation si odieuse trouvera-t-elle créance dans des esprits modérés; & soit par respect pour une Maison aussi auguste que celle d'Autriche, soit par équité, on aimera mieux regarder cette accusation comme un reproche dicté par l'animosité des partis, plus que par la vérité.

Cependant les grandes levées que le Roi d'Espagne fit faire en Flandre allarmerent le Roi d'Angleterre & les Princes de l'Union Protestante. Le premier envoïa un Ambassadeur à Bruxelles pour demander le sujet d'un si grand armement. L'Archiduc Albert répondit qu'il l'ignoroit, & renvoïa l'Ambassadeur au Marquis de Spinola.

*Merc. Franç. Lotychius rer. Germ. l. x.*

AN. 1621. Celui-ci répondit à son tour qu'il avoit ordre de faire des levées, mais qu'il avoit défense d'ouvrir les lettres qui lui déclaroient l'usage qu'il en devoit faire, jusqu'à ce qu'il fût prêt d'agir. Cependant il assembla une armée de trente mille hommes avec laquelle il se rendit à Coblents, suivi d'un nombre prodigieux de chariots chargés de munitions, d'artillerie & de tout l'attirail nécessaire à la guerre, & accompagné de beaucoup d'Officiers & de Gentilhommes volontaires qui voulurent le suivre à cette expédition.

II. Les Princes de l'Union Protestante s'opposent aux Espagnols avec peu de succès.

Les Princes Protestans avoient pris des mesures plus efficaces que le Roi d'Angleterre, pour détourner l'orage qui menaçoit le Palatinat. Le Marquis d'Anspach, ou d'Onoltzbach, le Lantgrave de Hesse-Cassel & le Duc de Wirtemberg avoient assemblé une armée presque aussi nombreuse que celle des Espagnols, avec laquelle ils attendirent le Marquis de Spinola dans le Palatinat, en deça du Rhin. Mais là, aïant eu avis que le Marquis vouloit passer le Rhin à Coblents, & jugeant qu'il en vouloit à Francfort & aux Etats de l'Electeur au-delà du Rhin,

ils passerent ce fleuve à Oppenheim, & ensuite le Mein pour couvrir Francfort & s'opposer aux Espagnols. Ils délogerent cependant presque aussitôt de ce poste qu'ils ne jugerent pas assez avantageux, si on les y venoit attaquer. Après quoi, sur un autre avis qu'ils reçurent que Spinola passoit le Rhin à Maïence, ils décamperent de nouveau pour repasser sur leur pont de bateaux à Oppenheim. AN. 1621.

Ils ruinoient ainsi tout le païs qu'ils vouloient défendre, & fatiguoient leur armée par des marches continuelles, tandis que Spinola entroit paisiblement dans le bas-Palatinat en deça du Rhin, & préparoit à loisir ses entreprises. La premiere fut de se saisir d'Ingelheim, de Baccarach & ensuite de Creutzenach, une des plus considérables Places de l'Electeur dans ces quartiers-là. Il fit, après cela, courir le bruit que son dessein étoit d'assiéger Worms, de sorte que les Princes Protestans, trompés de nouveau par ce faux bruit, se hâterent de repasser le Rhin pour défendre cette Place. Mais au lieu de les suivre, Spinola se saisit d'Oppenheim qu'il for-

AN. 1621. tifia, tandis que par divers détachemens il s'empara de toutes les petites Places situées le long du bas-Rhin & du côté de la Moselle, ce qui le rendit maître de tout le païs entre la Moselle & le Rhin jusqu'à Worms.

III. Les Princes de l'Union abandonnent le bas Palatinat. *Ibid.*

Le Prince d'Orange tenta de faire une diversion en faisant mine d'assiéger Wesel. Mais l'Archiduc aïant fait marcher de ce côté-là Dom Louis de Velasco, avec des troupes, le Prince d'Orange se contenta d'envoïer Henri son frere avec trois ou quatre mille hommes de troupes Angloises joindre les Princes Protestans. Ceux-ci, voïant arriver ce renfort, firent une entreprise sur Altzey qui ne leur réussit pas. Ils furent obligés de retourner à Worms mécontens les uns des autres, & abandonnant le païs aux Espagnols qui firent des courses & leverent des contributions bien au-delà du Rhin.

Les Protestans, extrêmement chagrins des progrès des Espagnols, s'assemblerent plusieurs fois pour chercher les moïens de les arrêter. Le Roi de Dannemarck, & le Duc Christian de Brunswick qui s'étoit emparé depuis

quelque tems de l'Evêché d'Alberstat se plaignirent à l'Empereur & écrivirent au Marquis de Spinola pour le menacer. Mais Spinola n'étoit pas d'humeur à abandonner une si belle conquête pour de vaines menaces. Le peu de concert qu'il y avoit entre les Princes de l'Union facilitoit leur ruine. Il ne restoit plus à Fridéric, alors retiré dans les Païs-Bas, que trois Places considérables dans tous ses Etats, Heydelberg, Frankendall & Manheim, toutes trois menacées de subir bientôt le joug du vainqueur. Envain l'Electeur imploroit l'assistance de ses amis & de ses alliés. Leurs secours étoient trop foibles ou trop lents. Les uns manquoient d'habileté dans la guerre; les autres craignoient le ressentiment de l'Empereur. C'étoit fait de tout son Electorat, si le brave Mansfeldt n'étoit venu réparer les grandes breches que les Espagnols y avoient déja faites. AN. 1621.

IV. Le Comte de Mansfeldt entreprend de défendre le haut-Palatinat.

Ce Général, après avoir fait de vains efforts pour relever dans la Bohême le parti de Fridéric, ceda enfin à la fortune des Impériaux, & se retira dans le haut-Palatinat où il se fortifia

AN. 1621. pour défendre cette partie des Etats de l'Electeur. Il n'y fut pas long-tems tranquille. Le Duc de Baviere, en qualité de Commissaire Impérial, fut chargé de l'en chasser, & de dépouiller encore Fridéric de cette Province : commission que le Duc de Baviere prit avec plaisir, dans le dessein où il étoit d'obtenir de l'Empereur l'investiture de cet Etat avec la dignité Electorale qu'il vouloit ainsi faire passer de la branche aînée de la Maison Palatine, à la branche cadette dont il étoit le chef.

V. Il est chassé par le Duc de Baviere qui se rend maître de cette Province.

Le Duc de Baviere passa le Danube à Straubing avec de nouvelles troupes qu'il avoit levées dans ses Etats, & alla se joindre au Comte de Tilly qui avoit toujours suivi Mansfeldt sans le perdre de vue. Celui-ci ne laissa pas de soutenir, pendant quelque tems, la guerre assez heureusement, quoiqu'il eût en tête une armée fort supérieure à la sienne. Il étoit toujours bien retranché, toujours campé avantageusement, emploïant à propos tantôt la ruse, tantôt la force ; mais bientôt abandonné de toutes les Villes & de tous les Etats de la

Province que le Duc de Baviere obligea de prêter serment de fidélité à l'Empereur, il se vit dans un danger extrême, sans secours, sans vivres, sans retraite dans un pais devenu tout-à-coup ennemi. Rester dans la Province, c'étoit se mettre en danger d'y périr bientôt par la disette ; faire retraite devant une armée supérieure, c'étoit s'exposer à une défaite certaine, aïant à traverser toute la Franconie avant que d'arriver au bas-Palatinat. Dans une situation si fâcheuse il eut recours au stratagême, si on peut appeller de ce nom un artifice où toutes les regles de la bonne foi furent violées. Il fit semblant de vouloir se réconcilier avec l'Empereur & abandonner le parti de Fridéric : il dressa les articles d'un traité : il demanda des vivres & de l'argent pour païer ses troupes : il reçut l'un & l'autre ; & tandis qu'on attendoit qu'il signât le traité, il profita de la fausse sécurité des ennemis pour décamper secretement & se retirer en Franconie, gagnant assez d'avance pour ne pas craindre d'être poursuivi.

AN. 1621.

VI. Mansfeldt trompe le Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere se plaignit ame-

rement de cette ſupercherie. Il eut cependant lieu de ſe conſoler par la réduction de tout le haut-Palatinat dont il s'aſſura, laiſſant dès-lors aſſez entrevoir qu'il ſe réſoudroit difficilement à en faire un jour la reſtitution. Il ne laiſſa pas d'envoïer le Comte de Tilly à la pourſuite des ennemis. Mais Mansfeldt, après avoir traverſé ſans obſtacle toute la Franconie, étoit déja arrivé dans le Palatinat au-delà du Rhin, où il fit bientôt connoître ſon arrivée par la priſe de pluſieurs petites Places. Frankendall étoit alors aſſiégé par Dom Gonzalez de Cordoue qui avoit ſuccedé à Spinola dans le Palatinat, parcequ'on avoit rappellé ce dernier en Flandre pour le renouvellement de la guerre entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, depuis que la treve de douze ans étoit expirée. Gonzalez battoit la Place depuis quinze jours, & avoit déja pouſſé aſſez loin ſes travaux, lorſqu'il apprit l'approche de Mansfeldt, dont l'armée ſe fortifioit tous les jours par les garniſons des Places qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage. Il jugea qu'il ſeroit trop dangereux de l'attendre dans ſes lignes,

AN. 1621.

VII. Mansfeldt ſe retire dans le bas-Palatinat, & fait lever le ſiége de Frankendall.

& il aima mieux essuïer la honte de lever le siége que de s'exposer au danger d'une défaite.

AN. 1621.

VIII. Le Comte de Tilly vient faire la guerre à Mansfeldt dans le bas-Palatinat.

Cependant le Comte de Tilly, après avoir aussi traversé la Franconie depuis Nuremberg jusqu'au Palatinat, & repris en chemin les Places que Mansfeldt avoit prises sur les Espagnols, se rendit maître de tout ce qui appartenoit à Fridéric entre le Neker & le Mein jusqu'au Rhin, poussant Mansfeldt devant lui, comme Mansfeldt avoit poussé Dom Gonzalez. Si celui-ci s'étoit joint au Comte de Tilly, ils auroient tous deux accablé l'armée Protestante; mais la jalousie des Généraux & des deux Nations donna à Mansfeldt la liberté de ravager l'Evêché de Spire au-delà du Rhin, & de faire ensuite un pont à Manheim pour passer dans le Palatinat en-deça du fleuve, & y continuer ses ravages, n'aïant pas le moïen de faire subsister autrement des troupes qu'il ne païoit point.

IX. Christian, Duc de Brunswick prend les armes pour Fridéric.

Les peuples se voïoient ainsi exposés tour à tour aux ravages des amis & des ennemis, lorsque le Duc Christian de Brunswick, comme un de ces

fléaux publics que Dieu suscite quelquefois, dans sa colere vint mettre le comble aux malheurs de l'Allemagne par ses affreux brigandages. Ce Prince étoit un de ces caracteres outrés, dans qui les vertus mêmes deviennent autant de vices par l'excès où ils les portent. Ce fut par un sentiment de générosité & d'équité naturelle qu'après avoir refusé son secours à Fridéric pour l'entreprise de Bohême qu'il trouvoit injuste, il prit généreusement les armes pour lui, lorsqu'il vit que la Maison d'Autriche entreprenoit d'envahir le Palatinat; mais en croïant prendre ainsi le parti de la justice il devint lui-même le plus injuste de tous les hommes, par la maniere dont il fit la guerre; car il la fit en furieux, comme s'il avoit fait consister tout l'art militaire à piller, ravager & à exterminer, n'épargnant ni âge, ni sexe, ni condition, & sans respecter aucune des loix de l'humanité que les ennemis les plus cruels ont coutume d'observer. Le zele qu'il avoit pour sa Secte pouvoit encore passer pour une vertu dans l'esprit des Protestans; mais il porta ce zele jusqu'à la fureur, traitant

AN. 1621.

*Merc. Franç.*
*Heiss.*
*Pufendorf rerum Suecic. l. 1.*

traitant avec une extrême inhumanité les Catholiques qui avoient le malheur de tomber entre ses mains. Si la fleur de l'âge où il étoit alors ne lui avoit pas encore permis d'acquérir cette expérience & cette habileté qui font les grands Capitaines, il avoit du moins beaucoup de courage & d'intrépidité; mais il modéra si peu l'un & l'autre, que ces qualités dégénérerent souvent en une férocité barbare & une témérité aveugle. Dès qu'il eut pris la résolution de se déclarer pour Frideric, il alla voir ce Prince à la Haye, & on dit que par galanterie il arracha à l'Electrice un de ses gants, qu'il mit à son chapeau, jurant de porter toujours cette marque de son engagement, jusqu'à ce qu'il eût rétabli l'Electeur. — An. 1621.

X. Après avoir fait beaucoup de ravages, Christian se retire dans la Westphalie.

Il se jetta d'abord dans l'Electorat de Mayence, & de-là dans les terres du Lantgrave de Hesse-Darmstadt, pillant, brûlant & commettant partout d'horribles dégats. Le Lantgrave de Hesse-Cassel imita en partie cet exemple, en ravageant les terres du Comte de Valdeck, sous prétexte que ce Comte avoit reçu l'investiture de

l'Empereur, au lieu de la recevoir de
AN. 1621. lui : mais en effet, pour se venger de Ferdinand, dont il n'espéroit pas un jugement favorable dans le Procès qu'il avoit avec le Lantgrave de Hesse-Darmstadt, pour la Souveraineté de Marpurg. Le Lantgrave de Darmstadt & le Comte de Valdeck écrivirent inutilement au Duc Christian & au Lantgrave de Hesse pour se plaindre, & ensuite à l'Empereur pour lui demander justice. Le Comte d'Anholt, qui commandoit les troupes de Cologne dans l'armée de Baviere, prit une voie plus efficace pour arrêter le désordre ; car aïant joint ensemble les troupes de Maïence, de Cologne & de Darmstadt, il marcha droit à l'armée de Christian lorsqu'il se préparoit à piller la riche Abbaïe d'Arnsbourg. Ce Prince n'osa l'attendre & se retira dans les Bois. Anholt l'en chassa de nouveau, reprit Amenebourg, Place forte que Christian avoit surprise, & l'obligea encore de s'enfuir en Westphalie, où cependant il ne se retira qu'après avoir brûlé Neustatt.

XI. Alors le Lantgrave de Hesse-Cassel,
Il y com- voïant le Comte d'Anholt si proche de

lui, prit le parti de négocier. Pour le Duc Christian, il continua dans la Westphalie ses ravages ordinaires, & pour se venger des Païsans qui favorisoient les Impériaux, il fit pendre les Habitans de plusieurs Villages, & brûla toute la campagne. La licence, l'espérance du butin & l'impunité des plus grandes violences, attiroient à son armée tout ce qu'il y avoit de bandits & de scélérats ; de sorte que ses troupes, ainsi grossies, devinrent supérieures à celles du Comte d'Anholt. Alors, comme un torrent qui a forcé ses digues, son armée se répandit dans les Evêchés de Munster & de Paderborn, & porta par-tout la désolation & le carnage. Les Eglises, les Abbaïes & les Ecclésiastiques furent le principal objet de la fureur des soldats ; & Christian, enrichi de ces dépouilles sacriléges, fit battre une monnoie d'or, où, par une raillerie conforme à son génie, il fit représenter d'un côté une main armée d'une épée, & de l'autre il fit graver ces paroles : *Ami de Dieu, Ennemi des Prêtres*.

AN. 1621. met d'horribles dégats.

Pendant ce tems-là le Comte de Mansfeldt, ne faisant pas la guerre avec

XII. Mansfeldt ravage de son

assez de succès dans le bas-Palatinat, où il étoit fort resserré par le Comte de Tilly & Dom Gonzalez de Cordoue, se jetta dans la basse-Alsace sur les terres de l'Evêché de Strasbourg. Tout ce qu'il trouva fut pillé, toutes les petites Villes où il entra furent ruinées. S'étant approché de Haguenau, il traita avec les habitans dont il reçut cent mille florins, promettant de ne les pas inquiéter. Mais à peine se fut-il un peu éloigné, que faisant réflexion que cette Place étoit fort propre au dessein qu'il avoit de se faire une Principauté en Alsace, il retourna sur ses pas, & après avoir forcé la Ville, la pilla & y mit une grosse garnison. Il fut moins heureux au siége de Saverne; car il fut obligé de le lever, & ne se vengeá de cet affront, qu'en portant le ravage dans les terres des Archiducs d'Autriche Lantgraves d'Alsace. De là n'aïant plus de quoi subsister, il retourna dans l'Evêché de Spire, où il acheva de ruiner & de piller ce qui avoit échappé à la premiere avidité de ses soldats.

AN. 1621.

côté l'Evêché de Strasbourg & la Basse-Alsace,

Le Comte de Tilly, dont les troupes étoient mieux païées & mieux en-

tretenues, suivoit aussi un systême de guerre plus régulier, gagnant le terrein pied à pied, & s'en assurant à mesure. Pendant l'hyver même il prit plusieurs petites Places, & entr'autres Wimpfen, qu'il fit fortifier afin de s'assurer un passage sur le Neker, entre Hailbron & Heidelberg. Son dessein étoit de bloquer de toutes parts cette derniere Place. Il remporta aussi quelques avantages sur l'armée ennemie; & par ces petits succès il se préparoit à une victoire complete, lorsqu'il se vit sur les bras un nouvel ennemi qu'il n'attendoit pas.

AN. 1622.

XIII. Le Marquis de Bade-Durlach se déclare de nouveau pour Frideric.

*Mercure François.*

Georges-Frideric, Marquis de Bade-Durlach, avoit un démêlé considérable avec Guillaume, son cousin, fils d'Edouard, Marquis de Bade-Baden. Il prétendoit qu'Edouard n'aïant épousé qu'une simple Demoiselle, ses enfans, suivant un sentiment assez commun parmi les Jurisconsultes d'Allemagne, n'étoient point habiles à succéder; & sur ce fondement il s'étoit emparé du Marquisat supérieur de Bade & en jouissoit par provision. L'envie de ménager la bienveillance de l'Empereur, pour se maintenir dans

An. 1622. ſa poſſeſſion, lui avoit fait vaincre juſqu'alors l'inclination qu'il avoit pour le parti de Frideric & de l'Union Proteſtante; mais aïant enfin ceſſé d'eſpérer, il ceſſa de garder des ménagemens, & ſe déclara ouvertement pour Frideric. Cependant, pour prévenir les procédures que l'Empereur pourroit faire contre ſa perſonne, il commença par tranſporter tous ſes droits & tous ſes Etats à ſon fils à qui il fit prêter ſerment de fidélité par tous ſes Sujets, en leur déclarant en pleine Aſſemblée, que pour lui il vouloit déſormais vivre & mourir ſoldat, & conſacrer le reſte de ſes jours à la défenſe de la Religion Proteſtante & de la liberté Germanique. Après cela il leva une armée de trente mille hommes de pied & de trois mille chevaux, avec un train conſidérable d'artillerie, & un grand attirail de guerre.

XIV. L'Electeur Palatin arrive dans le Palatinat.

L'Electeur Palatin, ſpectateur oiſif d'une guerre dont il étoit le ſujet, n'avoit point oſé depuis ſa diſgrace reparoître ſur les rangs. Il attendoit que la fortune commençât à ſe réconcilier avec lui, & lorſqu'il apprit les

grands préparatifs que faisoit le Marquis de Durlach, il crut enfin avoir trouvé ce moment favorable. Il partit aussi-tôt de la Haye fort secretement avec un jeune Gentilhomme de Bohême qui s'étoit fait le compagnon de sa fuite & de son exil, tous deux conduits par un Marchand de Strasbourg qui les faisoit passer pour deux jeunes Seigneurs Allemands qui voïageoient. Dans cet équipage ils débarquerent à Calais, passerent par Paris, & après avoir heureusement traversé la France & la Lorraine, ils arriverent sur la frontiere d'Alsace. Là le Marchand trouva le moïen d'obtenir, des ennemis mêmes, un passeport avec une escorte, qui conduisit ainsi, sans le savoir, l'Electeur jusqu'à Landau. An. 1622.

XV. Ses premiers Succès.

Son arrivée paroissoit nécessaire pour affermir son parti. Elle fixa l'irrésolution vraie ou apparente de Mansfeldt qui paroissoit alors ébranlé par les offres flatteuses que lui faisoit l'Infante Archiduchesse. On dit que ce Général, dînant avec l'Envoïé de la Princesse lorsqu'il apprit l'arrivée de Frideric, prit aussi-tôt un verre, & buvant à la santé de l'Electeur, ter-

mina ainsi toute la négociation. Le Comte de Tilly, qui assiégeoit alors Dilsberg, n'osa pas continuer le siége. Quelques jours après, l'Electeur & Mansfeldt l'attirerent dans un mauvais pas près de Wislock, & lui tuerent beaucoup de monde. Ensuite profitant de cet avantage, ils reprirent plusieurs petites Places, dont la prise dégagea les avenues d'Heydelberg. C'est ainsi que la fortune parut d'abord assez favorable à Frideric; mais ce ne fut que pour le mieux trahir ensuite; car telle fut toujours la destinée de ce Prince jusqu'à sa mort.

An. 1622.

XVI. Etat des forces des deux Partis.

L'Electeur Palatin comptoit alors trois armées qui combattoient pour lui : l'une sous le Duc Christian de Brunswick, cantonnée à Lippe dans la Westphalie; l'autre sous le Marquis de Bade-Durlach qui se disposoit à le venir joindre, & la troisieme qu'il commandoit avec le Comte de Mansfeldt. L'Empereur en avoit quatre de son côté : la premiere, sous le Comte d'Anholt, défendoit les terres des Electeurs Catholiques contre les irruptions de Christian. L'Archiduc Leopold avec la seconde assiégeoit Ha-

guenau dans la basse-Alsace où Mansfeldt avoit laissé une grosse garnison : la troisieme, commandée par Dom Gonçalez, faisoit la guerre en-deçà du Rhin, & la quatrieme la faisoit au-dela, sous les ordres du Comte de Tilly. Mais ce Comte, voulant réparer l'échec qu'il avoit reçu près de Wislock, persuada à Dom Gonçalez de le venir joindre, en sacrifiant leurs jalousies au bien public, afin de s'opposer ensemble à la jonction du Marquis de Durlach avec l'Electeur. AN. 1622.

XVII. Bataille de Wimpfen.

*Lotychii, rerum Germ. lib. XII.*

*Mercure François.*

*Heiss. l. III.*

Le Marquis apprit cette résolution des Impériaux, sans faire aucun mouvement pour éviter leur rencontre. Plein de confiance, il vint se camper à Bibrach, entre Wimpfen & Hailbron, s'imaginant marcher à une victoire certaine. Il négligea même, en rangeant son armée en bataille dans une plaine toute découverte, de s'emparer d'un Bois & d'une colline dont il auroit pû tirer avantage. Le Comte de Tilly, moins présomptueux & plus habile, s'en étant saisi aussi tôt, y fit pointer son canon qui tirant du haut en bas sur les troupes du Marquis, contribua beaucoup au succès de cette

AN. 1622 journée. La bataille commença dès le lever du Soleil, & ne finit qu'avec le jour. Pendant tout le matin on alla souvent à la charge de part & d'autre avec un avantage à-peu-près égal. On soutint le choc des deux côtés avec beaucoup de valeur. On repoussa l'ennemi & on en fut repoussé. La victoire, incertaine, sembloit passer tour-à-tour d'une armée à l'autre, lorsque l'adresse du Comte de Tilly l'obligea enfin de se déclarer pour lui. Ne pouvant enfoncer les ennemis qui se tenoient toujours serrés sans s'éloigner de leurs postes, il fit reculer ses troupes, comme pour faire retraite. Les ennemis, trompés par ce mouvement, s'avancerent pour poursuivre les Impériaux en abandonnant leurs postes & leur ordre de bataille. Dans ce moment les Espagnols les prirent en flanc, tandis que les Allemands retournant à la charge, les attaquerent de front. Malheureusement le feu prit en même temps, du côté des Protestans, à quelques chariots chargés de poudre, & emporta, dans l'espace de deux arpens de terre aux environs, hommes, chevaux & chariots avec un

horrible fracas. Ce ne fut plus qu'une déroute générale. Le Marquis de Durlach s'enfuit des premiers, laissant quatre mille morts sur la place & deux mille prisonniers; après quoi il alla enfin, mais trop tard, joindre l'Electeur Palatin avec les débris de son armée, sans canon, sans drapeaux, sans argent ni bagages.

An. 1622.

XVIII. Déroute de l'Archid. Leopold devant Haguenau.

Cette victoire fut après tout plus glorieuse au Comte de Tilly, qu'elle ne fut utile aux Impériaux. Mansfeldt releva le courage de son parti en forçant Ladembourg qu'il pilla, & encore plus par la déroute de l'Archiduc Leopold devant Haguenau. Dès que Mansfeld eut appris que cette Place étoit pressée, il vola à son secours: un détachement auquel il fit prendre les devants, défit en arrivant un corps de mille Croates que l'Archiduc avoit envoïé reconnoître l'ennemi, ce qui jetta une telle épouvante dans le camp des Impériaux, qu'ils leverent aussi-tôt le siége & s'enfuirent avec précipitation après avoir mis le feu à leurs logemens, abandonnant leurs canons & leur bagage, & avec perte de deux mille hommes qui furent tués dans la fuite.

AN. 1622.

XIX. Mansfeldt, après avoir ravagé les terres du Lantgrave de Darmstadt, se retire avec perte.

Après cette heureuse expédition, Mansfeldt retourna dans le Palatinat; mais ne pouvant subsister dans un païs entierement ruiné, il conduisit l'armée avec l'Electeur Palatin & le Marquis de Durlach dans le territoire de Darmstadt. Le Lantgrave n'osa leur refuser l'entrée de sa Ville: à peine y furent-ils entrés, qu'ils y commirent toutes sortes de violences, comme dans une Ville conquise. La campagne fut encore moins épargnée. Tout fut abandonné à la licence du soldat. On ne vit bientôt par-tout que des cendres, des ruines, des spectacles funestes, & pour comble de disgrace, le Lantgrave se vit encore arrêté prisonnier par l'Electeur qui le fit conduire à Manheim.

Un procédé si violent révolta toute l'Allemagne, & anima le Comte de Tilly à en tirer vengeance. Il alla avec Gonçalez chercher l'armée Palatine. Au premier bruit de son approche, l'Electeur & ses Généraux se mirent en marche pour regagner le Palatinat. Mais dès qu'ils furent un peu éloignés, les Bourgeois & les Païsans attroupés assommerent toutes les petites

garnisons que Mansfeldt avoit laissées dans les Places. Le Comte de Tilly survint, & chargea l'arriere-garde de l'armée Palatine qui s'enfuit dans les Bois, après avoir perdu deux mille hommes tués sur la place, & un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouverent un Comte Palatin de Birkenfeldt & un Comte de Mansfeld. Le reste de l'armée de l'Electeur rentra dans le Palatinat fort en désordre sans vivres & sans argent. Le premier échec qu'elle auroit reçu dans cet état auroit achevé sa ruine, & elle avoit tout à craindre de l'activité & de la valeur du Comte de Tilly.

AN. 1622.

XX. Christian de Brunswick vient au secours de Frideric dans le Palatinat.

Frideric, n'aïant donc plus de ressource que dans l'armée du Duc de Brunswick, écrivit à ce Prince pour le prier de le venir joindre. Christian, après avoir ravagé les Evêchés de Munster & de Paderborn, s'étoit, comme j'ai déja dit, fortifié dans Lippe, favorisé par les Hollandois, qui étoient maîtres d'Emeric sur le Rhin, & de plusieurs Places appartenantes à la maison de Juliers. Il avoit d'abord été extrêmement resserré dans ce poste par le Comte d'Anholt &

une armée Espagnole que l'Archiduchesse avoit envoïée en Westphalie ;
AN. 1622. mais les Hollandois aïant fait une diversion en assemblant toutes leurs troupes à Nimegue, l'Archiduchesse fut obligée de rappeller les siennes.
*Ibid.* Le Comte d'Anholt se trouva alors trop foible pour résister à une armée de plus de vingt mille hommes : & Christian se préparoit à recommencer ses brigandages, lorsque l'Electeur Palatin lui manda de le venir joindre avec son armée, & délivra ainsi la Westphalie de ces hôtes pernicieux.

Christian se mit en marche, ravageant, selon sa coutume, toutes les terres sur son passage, & faisant fuir devant lui tous les habitans de la campagne, avec ce qu'ils pouvoient emporter de plus précieux. Par-tout l'épouvante & la fuite des peuples annonçoient son approche ; & les incendies, le carnage & la désolation marquoient tous les lieux où il avoit passé. Il prit à dessein un chemin beaucoup plus long, afin de pouvoir piller en passant la riche & célebre Abbaïe de Fulde dans le cerle du haut-Rhin,

& l'Evêché de Wirtzbourg dans la Franconie. Mais ce Prince exterminateur trouva enfin dans le Comte de Tilly un vengeur qui lui fit porter une partie de la peine que méritoient ses cruautés.

AN. 1622.

XXI. Le Comte de Tilly va au-devant du Duc de Brunswick.

Après avoir traversé les terres de Cassel & de Coburg, & le cercle du haut Rhin, il s'étoit rendu près de Francfort sur le Mein dans le dessein de passer ce fleuve, & dans l'espérance que Mansfeldt le viendroit joindre au passage. Il s'étoit déja emparé de Hoëchst dont les habitans avoient pris la fuite, aimant mieux lui abandonner leur Ville, que de s'exposer à la brutalité de ses troupes; & il faisoit travailler avec beaucoup de diligence à construire un pont sur le Mein, lorsqu'il se vit prévenu par le Comte de Tilly. Ce Général, suivi de Gonçalez & du Comte d'Anholt qui s'étoit venu joindre à lui, s'étoit avancé au-devant du Duc de Brunswick. Après avoir délibéré s'il l'attendroit en-deçà du Mein pour l'attaquer de front à son passage, ou s'il passeroit lui-même la riviere pour charger les ennemis à dos lorsqu'ils entreprendroient de la

AN. 1622. traverser, il prit ce dernier parti. Il passa ainsi le Mein à Aschaffembourg, & de-là, marchant avec une extrême diligence, il vint se présenter inopinément à la vûe de Christian. Ce Prince avoit déjà achevé son pont; mais il n'avoit pas encore eu le tems de faire défiler ses troupes, & il fallut se résoudre à la bataille.

XXII. Bataille de Hoëchst.

Les deux armées étoient à peu près égales en nombre. L'une étoit animée par le souvenir encore récent de ses victoires passées; l'autre étoit redoutable par sa férocité. Cette action sembloit d'ailleurs devoir décider de la fortune du Prince Palatin & du sort de tous ses Etats. Le combat commença (*Ibid.*) par l'artillerie avec beaucoup d'avantage pour les Impériaux. Le Duc de Brunswick n'avoit que trois canons, dont deux devinrent presque aussi-tôt inutiles, au lieu que les Impériaux en avoient dix-huit placés sur un terrein élevé, d'où ils firent pendant cinq heures de tems de si terribles décharges sur les bataillons & les escadrons ennemis, que Christian fut souvent obligé de changer son ordre de bataille. On ne laissa pas pendant tout

ce tems-là d'aller souvent à la charge de part & d'autre ; mais ce furent plutôt des escarmouches qu'un combat réglé. L'armée Impériale s'ébranla enfin pour fondre de toutes parts sur les ennemis ; & le Comte de Tilly fit en même tems défiler des troupes pour occuper les avenues du pont de bateaux que le Duc Christian avoit jetté sur le Mein. Dans ce moment ce Duc délibéroit avec les principaux Chefs de son armée sur le parti qu'il y avoit à prendre. Tous concluoient à faire retraite en bon ordre ; mais tandis qu'ils en proposoient les moïens, toutes leurs troupes, saisies d'une terreur subite, se mirent à fuir de toutes parts pour se sauver par le pont de bateaux. Les hommes, les chevaux, les chariots & les bagages s'embarrassant les uns les autres dans leur fuite, causerent en un moment une affreuse confusion sur le pont. Les uns furent étouffés dans la foule, les autres furent précipités avec leurs chevaux dans le fleuve. Une infinité de Soldats & d'Officiers y furent engloutis en voulant le traverser à la nage, & entr'autres le Comte de Lovenstein,

AN. 1622.

dont le nom est resté à l'endroit du

AN. 1622. fleuve où il se noia. Le Comte de Tilly & les autres Généraux de l'armée Impériale, surpris d'une fuite si précipitée, s'arrêterent quelque tems, soupçonnant que c'étoit une feinte pour les attirer dans quelque mauvais pas. Mais aïant enfin reconnu le désordre de l'armée ennemie, & que les soldats jettoient leurs armes pour mieux fuir; ils coururent aussi tôt, quoiqu'un peu tard, à la poursuite des fuïards. Tout ce qui ne put se sauver au-delà du Mein fut passé au fil de l'épée. Les Croates poursuivirent encore les ennemis au delà, & en tuerent un grand nombre; de sorte qu'on compta que le Duc de Brunswick perdit dans cette journée plus de huit mille hommes tués ou noïés, sans y comprendre les prisonniers qui furent en grand nombre, les drapeaux, une grande quantité d'armes & de bagages; & ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que les Impériaux ne perdirent de leur côté que trente-cinq hommes.

XXIII. Frideric abandonne ses

Ce dernier coup, en achevant d'abattre le parti de Frideric, l'accabla

lui-même de douleur & de déſeſpoir. Le Marquis de Durlach, rebuté de tant de diſgraces, l'abandonna, & ſe retira dans ſes terres après avoir licencié ſes troupes. Frideric parut auſſi vouloir ceſſer de lutter contre ſa mauvaiſe fortune, & abandonnant ſes Etats à la merci des vaiqueurs, il ſe retira dans la baſſe-Alſace avec Mansfeldt, le Duc Chriſtian & les reſtes de leurs armées vaincues. Mansfeldt & Chriſtian continuerent cependant encore quelque tems la guerre dans l'Alſace, commettant par-tout d'horribles cruautés, tandis que le Comte de Tilly acheva de ſe rendre maître de tout le Palatinat par la priſe d'Heydelberg & de Manheim.

AN. 1622.

Etats, dont le Comte de Tilly acheve de ſe rendre maître.

Cette derniere Place fit peu de réſiſtance; mais la premiere, après avoir rejetté fierement les conditions que le Comte de Tilly lui offrit, ſe défendit pendant pluſieurs jours avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté de ſes Habitans leur coûta cher; car la Ville, aïant été emportée d'aſſaut, fut abandonnée au pillage & à la fureur des Soldats, qui y aſſouvirent leur avarice, leur haine & leur brutalité par le maſſacre

AN. 1622.

des Habitans, & le butin immense qu'ils y firent. Les Savans regrettent encore aujourd'hui cette belle Bibliotheque, une des plus curieuses & des plus célebres de l'Europe, que les Electeurs Palatins conservoient depuis long-tems, & enrichissoient tous les jours de tout ce qu'il y avoit d'ouvrages précieux dans le monde, & qu'ils avoient sur tout beaucoup augmentée des dépouilles des Eglises & des Monasteres, depuis que ces Princes avoient changé de Religion. Une grande partie des Livres fut dissipée par la négligence des Officiers. Les autres furent distribués, par la libéralité du Duc de Baviere, en diverses Bibliotheques particulieres.

XXIV. Frideric désarme & congédie le Comte de Mansfeldt & le Duc de Brunswick.

*Mercure François.*

Après tant de disgraces, il ne restoit plus d'espérance à Frideric que dans la clémence & la générosité de ses vainqueurs; foible ressource, quand on n'est point en état de se faire craindre. Cependant, sollicité par les conseils du Roi d'Angleterre son beau-pere, Prince foible & peu habile, qui aimoit à négocier, parcequ'il n'aimoit pas la guerre, & qui par la même raison négocioit toujours fort mal,

AN. 1622.

il prit le parti de désarmer entierement, de licencier ce qui lui restoit de troupes, & de congédier ses deux Généraux, Mansfeldt & le Duc de Brunswick, afin d'essaïer de toucher ses ennemis par la vûe même de sa foiblesse, & l'état déplorable où il se réduisoit.

XXV. Les Impériaux se rendent maîtres de toute l'Alsace.

Mansfeldt, ainsi congédié, renonça au projet qu'il avoit formé de se faire un établissemet dans l'Alsace. Il abandonna Haguenau, & bientôt l'Archiduc Leopold se rendit maître de toute cette Province, & mit partout de fortes garnisons. Le Marquis de Durlach, retiré dans la forteresse de Hocheberg, abandonna pareillement toutes ses Terres à la discrétion des Impériaux qui s'en emparerent, tandis que l'Empereur par un Edit Impérial le dépossédoit du Marquisat supérieur de Bade pour le restituer au fils aîné du Marquis Edouard. Vormes, Spire, & toutes les Villes du Rhin qui avoient favorisé l'Electeur, furent aussi obligées de recevoir garnison Impériale. La révolution fut générale, & l'on fit par-tout expier aux Protestans les mauvais traitemens qu'ils

AN. 1622. avoient faits aux Catholiques. Frankendall seul fut épargné par complaisance pour l'Archiduchesse, qui crut par-là faciliter la paix.

XXVI. Mansfeldt & Christian entrent en Lorraine.

Cependant Mansfeldt & le Duc de Brunswick prirent leur route par la Lorraine, sans trop savoir ce qu'ils alloient devenir. Ils avoient encore une armée de dix mille hommes de pied & de huit mille chevaux, avec quatorze piéces d'artillerie, & un nombre prodigieux de femmes & de goujats, qui affamoient l'armée, & portoient la disette par-tout. Les troupes, accoutumées au pillage, firent de grands dégats & commirent beaucoup de violences dans leur marche : après avoir passé la Moselle, elles pillerent les Evêchés de Metz & de Verdun, où elles ne laisserent aux Habitans de la campagne que ce qu'elles ne purent enlever. Là le Comte de Mansfeldt s'arrêta pour déliberer sur le parti qu'il devoit prendre. Son premier dessein avoit été de ravager le Duché de Luxembourg, & d'aller ensuite offrir ses services aux Etats de Hollande; mais l'Archiduchesse le sollicitoit au contraire d'entrer au service du Roi

d'Espagne, & lui faisoit les plus belles offres. L'Empereur lui offroit aussi des conditions avantageuses, tandis que le Roi d'Angleterre le conjuroit de ne pas abandonner son gendre. D'un autre côté les Vénitiens le pressoient de se donner à leur République, pour y prendre le commandement général de leurs troupes. Enfin, le Duc de Bouillon d'une part s'efforçoit de lui persuader d'entrer en France pour s'y mettre à la tête des Religionnaires, & relever leur parti qui étoit sur le penchant de sa ruine; & de l'autre le Roi de France, redoutant l'irruption de cette armée étrangere, faisoit négocier avec lui pour l'engager ou à se mettre au service de la France avec une partie de ses troupes, ou à s'éloigner des frontieres. Chose étonnante, s'écrie un Auteur, qu'un homme qui n'a pour ainsi dire, ni feu, ni lieu, ni argent, ni parens, ni religion, (car il n'étoit ni Catholique ni Protestant déclaré,) se fasse ainsi également redouter & rechercher par toutes les Puissances de l'Europe.

AN. 1622.

*Mercure François.*

Toutes réflexions faites, le Comte

XXVII. Mansfeldt

AN 1622. de Madsfeldt ne se sentoit aucune inclination pour le service de l'Espagne ni de l'Empereur. Il avoit encore moins d'envie de porter la guerre en France, comme il l'avoua dans la suite; de sorte qu'il est vrai-semblable que tout son but n'étoit que de tirer du Roi quelque somme d'argent considérable pour païer ses troupes & les mener en Hollande. Dans ce dessein il affecta d'écouter les propositions du Duc de Bouillon, & fit tout ce qu'il falloit pour donner de l'inquiétude à la Cour de France. Le Roi étoit alors à l'autre extrêmité du Roïaume dans le Languedoc, occupé à réduire les Rebelles de la Religion Prétendue Réformée. La frontiere étoit dégarnie de troupes; les Villes étoient sans défense. Mansfeldt pouvoit, ce semble, pénétrer sans obstacle jusqu'à la Capitale; & on ne pouvoit pas douter que dès qu'il seroit entré en France, un grand nombre de Religionnaires ne vînt de toutes parts se joindre à lui & grossir son armée.

menace la France.

XXVIII. Inquiétude de la Cour de France.

Dans une situation si périlleuse & l'incertitude où l'on étoit des véritables dispositions de Mansfeldt, la Reine,

Reine, le Chancelier & les Ministres prirent l'allarme. On craignit sur-tout pour la Champagne, parceque cette armée de bandits ne mettoit le pié nulle part, qu'elle n'y laissât pour long-tems des marques de ses brigandages. Mais l'adresse de la Cour de France la tira bientôt d'inquiétude. Comme le dessein de Mansfeldt étoit de donner une fausse allarme au Roïaume pour en extorquer une somme d'argent, on prit aussi le parti de lui donner de fausses espérances pour l'amuser jusqu'à ce qu'on fût en état de ne le plus craindre. Tandis que par des ordres très pressans on faisoit assembler des troupes dans les Provinces voisines, & qu'on fortifioit les Villes qui étoient les plus exposées, la Reine chargea le Duc de Nevers, Gouverneur de Champagne, de négocier avec Mansfeldt pour retarder son entrée dans le Roïaume. Le Duc se servit pour cette négociation d'un Gentilhomme nommé Montereau. Celui-ci fit d'abord comprendre à Mansfeldt le danger où il s'exposoit en s'engageant dans un Roïaume aussi puissant que celui de France : que les espe-

AN. 1622.

& adresse de la Reine.

rances dont le Duc de Bouillon le flattoit étoient chimeriques : qu'il seroit en un moment investi d'armées nombreuses qui viendroient l'envelopper de toutes parts ; & qu'il auroit en France le même sort que ces troupes étrangeres qui y étoient entrées autrefois, & qui y avoient péri : qu'il y auroit beaucoup plus d'honneur & de sûreté pour lui, ou de traiter avec le Roi, & d'entrer même à son service avec une partie de ses troupes, comme il en avoit autrefois témoigné quelque envie, ou s'il vouloit aller servir en Hollande, de se contenter d'une somme d'argent pour l'aider à païer ses troupes, & les empêcher de ravager les terres de France.

AN. 1622.

XXIX. Négociation avec le Comte de Mansfeldt, qui se retire dans les Païs-Bas.

*Merc. Fr.*

Le Comte de Mansfeldt parut touché de ces raisons. Il s'offrit à servir le Roi de France avec trois mille chevaux & six mille hommes de pié, à condition que le Roi lui donneroit deux cens mille écus pour licentier le reste de ses troupes, & les envoïer en Hollande. Il demanda encore la dignité de Maréchal de France, & quelque Terre auprès de Paris érigée en Comté ou en Marquisat. Montereau

ne lui ôta pas l'espérance d'obtenir ces conditions. Par-là, il obtint d'abord qu'il ne passeroit pas la Meuse, promettant de son côté de faire fournir du pain à ses troupes. Il fut ensuite si bien prolonger la négociation, par les difficultés qu'il fit, tantôt sur la somme d'argent que Mansfeldt exigeoit, tantôt sur le nombre des troupes que le Roi vouloit retenir, qu'il donna le tems à la Reine de faire avancer vers la frontiere différens corps qui devoient faire une armée beaucoup plus forte que celle de Mansfeldt. Ce Général voïoit au contraire la sienne diminuer de jour en jour par les maladies, par la désertion, & sur-tout par le départ du Duc de Brunswick, qui, ennuïé de ces longueurs, se retira à Sedan avec les troupes qui étoient à lui. Il apprit en même tems que Dom Gonzalez de Cordoue s'étoit rendu dans le Luxembourg, résolu de lui donner bataille, & de le venir attaquer, s'il étoit nécessaire, jusques dans la Lorraine. Il ne fut plus question alors de négocier. Il offrit de se contenter de soixante mille écus; & comme on ne se

AN. 1622.

pressa pas de les lui donner, il fut obligé de partir sans les avoir obtenus, trop heureux de pouvoir retirer, par une feinte, son artillerie qu'il avoit mise en dépôt à Mouzon; & le Duc de Saxe-Weimar qu'il avoit donné en ôtage.

An. 1622.

XXX. Bataille de Flerus.

Il ne songea après cela qu'à se retirer dans les Païs-Bas avec le Duc de Brunswick qu'il rejoignoit à Sedan; mais il fallut donner bataille pour s'ouvrir un passage. L'action se passa à Flerus dans le Comté de Namur, où Dom Gonzalez vint au-devant de l'armée Protestante. Le combat dura cinq heures, & fut fort opiniâtre. Le Duc Christian y fit paroître beaucoup de valeur, & le Comte de Mansfeldt une grande habileté. Le premier y reçut à la main gauche une blessure dont il perdit le bras. Après une perte à-peu-près égale, on se sépara sans qu'aucun des deux partis pût se glorifier d'avoir remporté la victoire. Cependant la plûpart des Relations la donnent aux Espagnols. Quoi qu'il en soit, Mansfeldt se rendit à Breda avec tout ce qui lui restoit de troupes, & par une si longue marche au travers du païs enne-

mi, il justifia la réputation qu'il avoit d'un des plus grands Capitaines de son siecle. Il aida le Prince d'Orange à faire lever le siége de Berg-op-Zoom, que le Marquis de Spinola poussoit avec beaucoup de vigueur; & de-là il retourna en Allemagne avec ses troupes, dont les Hollandois ne purent souffrir la licence. AN. 1622.

Je pourrois, sans m'écarter absolument de mon sujet, joindre à l'Histoire que j'écris, celle de la guerre qui continuoit toujours dans les Païs-Bas entre les Espagnols & les Provinces-Unies; mais comme je n'ai entrepris de raconter les guerres qui précéderent le traité de Westphalie, que dans la vue de faire mieux connoître l'origine & le progrès des différends qui firent le sujet de ce traité, & comme tout le monde sait assez quelles ont été les causes & les suites de la guerre des Provinces-Unies avec l'Espagne, j'ai cru devoir laisser ce détail aux Historiens de cette République, & je reviens aux affaires d'Allemagne.

Tandis que l'Empereur, le Duc de Baviere & le Roi d'Espagne, réunissant toutes leurs forces, dépouilloient l'E-

lecteur Palatin, le Roi d'Angleterre s'épuisoit en vaines négociations pour sauver quelques débris de la ruine de ce Prince. Désespérant de lui faire conserver le titre d'Electeur, il se flattoit toujours d'obtenir la restitution du Palatinat, & de faire transporter la dignité Electorale au fils aîné de Frideric; mais il avoit affaire à des ennemis qui lui étoient aussi supérieurs dans la négociation que dans la guerre. On exigea d'abord du Roi d'Angleterre une Lettre de créance de l'Electeur Palatin, avec promesse de ratifier tout ce qui seroit arrêté. Il fallut du tems pour la dresser, pour la présenter, pour l'examiner; & après tous ces délais les Ministres de la Maison d'Autriche ne manquerent pas d'y trouver un défaut; c'étoit que Frideric y prenoit le titre d'Electeur: titre qui ne lui appartenoit plus, disoit-on, depuis le Ban Impérial que Ferdinand avoit fulminé contre lui. Le Roi d'Angleterre eut encore la complaisance de faire réformer la Lettre, sauf le droit de son gendre; mais lorsqu'il la présenta ainsi réformée, il eut le chagrin de voir ses espérances encore

AN. 1623.

XXXI. Le Roi d'Angleterre se laisse amuser par les Ministres de la Maison d'Autriche.

*Lotychius rerum Germ. l. XII. c. 1.*

plus reculées qu'auparavant. On lui répondit qu'une affaire de cette nature ne pouvoit pas se traiter légitimement à Bruxelles, & que comme elle intéressoit tout l'Empire, il falloit la renvoier à la Diete que l'Empereur venoit de convoquer à Ratisbonne. Le Roi d'Angleterre reconnut alors ce qu'il sembloit avoir voulu jusques-là se déguiser à lui-même, qu'il étoit le jouet des Ministres de la Maison d'Autriche. Une déclaration de guerre leur auroit apparemment fait changer de langage; mais il n'en avoit ni la force, ni peut-être le pouvoir. Tout ce qu'il put faire fut de se plaindre & de menacer. Le Roi de Dannemarck fit à-peu-près de pareilles démarches, & les Impériaux par une espece de bienséance firent semblant de craindre leurs menaces, sans pourtant rien changer à la résolution qu'on avoit prise d'achever la ruine de Frideric.

An. 1623.

XXXII. Diette de Ratisbonne où l'Electeur Palatin est dépouillé de tous ses Etats, & le Duc de

Après la perte de tous ses Etats, il ne restoit plus que de le dépouiller de la dignité Electorale. C'étoit le dernier coup dont on vouloit le frapper. L'Empereur convoqua pour cela une

AN. 1623. Diette à Ratisbonne, où il se rendit en personne, après avoir invité les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & les Ducs de Pomeranie, & les Princes de la Maison de Brunswick à en faire autant. Mais ceux-ci irrités des changemens que l'Empereur faisoit à Prague en faveur de la Religion Catholique, éluderent sous divers prétextes l'invitation de l'Empereur. Les Ducs de Pomeranie & de Brunswick ne voulurent pas même y envoïer leurs Députés. L'Assemblée ne laissa pas d'être nombreuse par le concours de tous les Princes Catholiques, & de la plûpart des Députés des Etats Protestans. L'Empereur ouvrit la Diette par un discours, où après avoir accusé Frideric d'être l'auteur de tous les troubles d'Allemagne, & après avoir exposé les raisons qu'il avoit eues de prendre les armes, & de proscrire ce Prince perturbateur du repos public, il conclut en déclarant qu'étant maître de disposer des Etats & des dignités de Frideric, il transportoit sa dignité Electorale à Maximilien Duc de Baviere, pour récompenser son zele & les services qu'il avoit rendus à l'Em-

Baviere investi de l'Electorat.

*Lotychius rerum Germ. l. XII. c. 5.*
*Puffendorf rerum Suec. l. 1.*
*Merc. Franç. 16. 23.*

pire, persuadé, ajoutoit-il, que les Electeurs applaudiroient à ce choix, & qu'il seroit solemnellement approuvé dans la Diete présente. A un si beau présent l'Empereur ajouta tout le haut-Palatinat, qu'il donna au Duc de Baviere en échange de la partie de l'Autriche qu'il avoit cedée à Maximilien pour hypotheque des sommes que ce Duc avoit avancées pour les frais de la guerre d'Autriche & de Bohême. Une partie du bas-Palatinat fut donnée au Duc de Neubourg, & une autre partie aux Espagnols. Plusieurs autres Princes eurent aussi part à la dépouille à proportion des services qu'ils avoient rendus, où qu'on espéroit d'eux.

AN. 1623.

XXXIII. Vaines oppositions des Princes & des Etats Protestans.

Les Catholiques applaudirent en effet à la résolution de l'Empereur; mais les Protestans, dont le parti perdoit un appui considérable dans le Collége Electoral, s'y opposerent autant que la chose étoit possible dans une Assemblée où le parti Catholique étoit fort supérieur. Ils représenterent à l'Empereur que le Prince Palatin étant le premier des Electeurs séculiers, l'affaire méritoit bien qu'on attendit

AN. 1623. l'arrivée des Députés de Pomeranie & de Brunswick. Que s'il étoit vrai que l'Empereur ne vouloit que la paix, il ne devoit point donner ainsi occasion à de nouveaux troubles qui perpétueroient la guerre dans l'Empire : que dans l'entreprise de Boheme, l'Electeur Palatin, jeune encore & séduit par de mauvais conseils, avoit marqué plus d'imprudence que de mauvaise volonté. Souvent, ajoutoient-ils, on a fait grace à des Princes aussi coupables que lui ; mais si on est déterminé à le perdre, pourquoi envelopper dans sa ruine ses enfans & tous ses héritiers collateraux, qui n'ont eu aucune part à sa révolte ? pourquoi leur faire expier un crime qu'ils n'ont pas commis ?

Malgré cette opposition, l'Empereur persista dans sa résolution. Ainsi Maximilien fut solemnellement investi de la dignité Electorale, avec une clause toutefois que l'Empereur ajouta pour ne pas choquer trop ouvertement le Parti Protestant. Cette clause fut que tout cela se faisoit sans préjudice des enfans & du frere de Fridéric, & des autres Princes de la Maison Palatine,

en sorte qu'après la mort du Duc de Baviere, l'Electorat retourneroit à celui d'entr'eux à qui on l'ajugeroit alors dans la premiere Assemblée qui se tiendroit. Telle est l'époque de la grandeur où nous voïons aujourd'hui la Maison de Baviere élevée, & dans laquelle elle s'est toujours maintenue depuis avec beaucoup d'éclat. Nous verrons dans la suite que s'il lui en couta beaucoup pour acquérir cette dignité, il lui en couta beaucoup plus pour la conserver. AN. 1623.

Plusieurs choses firent juger alors aux plus éclairés que tout le sang qu'on avoit déja répandu dans l'Allemagne ne suffisoit pas encore pour y éteindre le feu de la guerre. La premiere étoit l'autorité souveraine que l'Empereur affectoit, commençant dès-lors à agir en Maître absolu sans aucun égard aux oppositions d'une partie considérable des trois Colléges de l'Empire. La seconde étoit les dispositions secretes du Duc de Baviere, qui se voïant arrivé au comble de ses vœux, sacrifieroit tout pour conserver sa nouvelle dignité. C'étoient enfin les intérêts opposés des Catholiques

& des Protestans dans le changement
An. 1623. que l'Empereur venoit de faire par rapport au Prince Palatin. Quelques-uns prétendent que les Espagnols eux-mêmes s'opposerent à l'élevation du Duc de Baviere, dans la crainte qu'il ne s'en prévalût un jour pour disputer l'Empire à la Maison d'Autriche. Mais Ferdinand peu touché de ces considérations, ne songea qu'aux avantages présens qui lui revenoient de ce changement. Car outre qu'il retiroit la partie de son patrimoine qu'il avoit engagée à Maximilien, il attachoit inviolablement ce Prince à ses intérêts, & par un rafinement de politique, il mettoit entre les deux principales branches de la Maison Palatine un sujet éternel de division, comme ces prédecesseurs en avoient mis dans la Maison de Saxe; avec cette différence cependant que la branche de Baviere avoit quelques prétentions réelles sur l'Electorat. Ce fut aussi peut-être dans la même vûe qu'il décida alors le fameux procès qui divisoit la Maison de Hesse, en ajugeant le Comté de Marpurg au Lantgrave de Darmstadt, comme il avoit déja ajugé le Mar-

quisât supérieur de Bade aux Princes de la branche aînée de cette Maison. Enfin pour rallentir la vivacité du zele que l'Electeur de Saxe témoignoit pour sa Religion à l'occasion des changemens qu'on faisoit à Prague, & pour les intérêts des Princes Palatins, l'Empereur lui fit présent de la Lusace pour nantissement des frais que cet Electeur avoit faits dans la guerre de Boheme. AN. 1623.

XXXIV. Le Duc de Brunswick, & le Comte de Mansfeldt renouvellent la guerre.

C'étoit alors plus que jamais que le Roi d'Angleterre eût dû éclater. Cependant il se contenta de faire une espece de traité de suspension pour son gendre, occupé sans doute alors du mariage qui se projettoit de son fils le Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne. Il ne laissa pas d'envoïer quelques secours au Comte de Mansfeldt & à Christian de Brunswick, lesquels semblerent ne recommencer la guerre que pour donner encore au Comte de Tilly la gloire de les défaire. Tous deux ensemble passerent de Hollande dans la Frise & la Westphalie, où ils commirent de grands désordres. Peu de tems après Christian quitta Mansfeldt pour aller prendre dans la basse-

Saxe le titre de Capitaine Général des troupes de ce Cercle.

An. 1623.

En effet, les Etats de la basse-Saxe, sous prétexte de s'opposer aux Espagnols qui paroissoient vouloir s'approcher d'eux, avoient levé des troupes, & témoignoient beaucoup de disposition à entreprendre la guerre ; l'Empereur ordonna de son côté au Comte de Tilly de s'approcher du Veser pour veiller sur les démarches de cette Province. Les Etats de Saxe intimidés obligerent aussitôt Christian de s'éloigner de leurs frontieres ; de sorte qu'après avoir fait quelque séjour en Saxe, ce Prince se vit contraint de se remettre en chemin pour aller rejoindre le Comte de Mansfeldt dans la Frise Orientale. Il fit à son ordinaire de grands ravages en traversant la Westphalie, & il en auroit fait de plus grands, si les Comtes de Tilly & d'Anholt qui le poursuivoient ne l'eussent obligé de précipiter sa retraite. Quelque diligence qu'il pût faire, les Généraux Catholiques l'atteignirent dans l'Evêché de Munster, résolus de lui faire encore une fois expier tous les ravages & les impiétés

qu'il avoit commises dans cette Province.

AN. 1623.

XXXV. Bataille de Stadtlo.

Le Duc de Brunswick, sentant sa foiblesse & le peu de fond qu'il pouvoit faire sur des troupes mal aguerries, fit tout ce qu'il put pour éviter la bataille. Mais le Comte de Tilly prenant les devants avec une partie de son avant-garde, le suivit de si près, & sut si bien retarder sa marche par de fréquentes & de vives escarmouches, qu'il l'obligea enfin de ranger son armée en bataille entre Ahaus & Stadtlo. Là Christian se voïant fort incommodé par l'artillerie des Impériaux, voulut reprendre son premier dessein d'éviter la bataille, & passa la petite riviere de Honner, laissant au Colonel Cniphausen le soin d'en disputer le passage aux ennemis. La résistance de ce Colonel ne fut pas longue; Tilly força le passage, & aïant de nouveau placé son artillerie en un lieu très avantageux, il commença la défaite des ennemis par les grandes escarres que son canon fit dans les bataillons & les escadrons Protestans. Malgré cette perte, ceux-ci firent d'abord plus de résistance qu'on n'en devoit atten-

*Merc. François.*

dre d'une armée toute composée de
AN. 1623. nouvelles troupes. Mais cette premiere ardeur se changea bientôt en une épouvante générale, qui fut suivie de la fuite de toute l'armée, sans que ni les prieres, ni les menaces des Chefs pussent arrêter les fuïards. Les Impériaux, les poursuivant de près, n'eurent plus que la peine de tuer. Le champ de bataille fut en un moment jonché de corps morts. Les Croates sur-tout plus agiles & plus ardens à la poursuite, firent une cruelle boucherie avec ces grands sabres recourbés dont ils étoient armés; & le carnage eût été encore plus grand, si le Comte de Tilly, ému de pitié à la vue de tant de sang répandu, n'eût fait sonner la retraite, & donner la vie à tout ce qui ne put pas se sauver par la fuite. Les Protestans perdirent dans cette occasion plus de huit mille hommes, tant tués que pris, & entre ces derniers se trouverent Guillaume, Duc de Saxe-Weimar, Fridéric, Duc de Saxe-Altembourg, le Comte d'Isembourg, le Rhingrave Jean-Philippe, les Comtes de Louvestein, de Wirgenstein & de Schlick. Le Duc de Brunswick & le jeune

Comte de la Tour tous deux blessés, s'enfuirent dans les Provinces-Unies avec ce qui leur restoit de troupes. Les Etats en prirent une partie à leur service & congédierent l'autre. Mansfeldt après une perte si considérable pour son parti, fut réduit à se cantonner à l'extrêmité de la Frise, & à se retirer ensuite en Hollande avec le peu de troupes qui lui resterent; de sorte que l'Empereur ne trouva plus rien en Allemagne qui pût soutenir l'effort de ses armes victorieuses, ou qui osât s'opposer à ses volontés absolues.

AN. 1624.

XXXVI. Grands mouvemens dans l'Europe contre la Maison d'Autriche.

Ces grandes prospérités de la Maison d'Autriche, & les entreprises de Ferdinand sur la liberté Germanique, ne pouvoient pas manquer de donner de l'ombrage à toutes les Puissances voisines. Elles causerent de grands mouvemens dans toutes les Cours de l'Europe : l'allarme fut générale. La France, l'Angleterre, le Dannemarck, la Savoie, la nouvelle République de Hollande & celle de Venise, songerent à prévenir les desseins ambitieux qu'on croïoit entrevoir dans la conduite de Ferdinand. On proposa de

An. 1624. faire contre lui une ligue générale. On imprima plusieurs libelles contre la Maison d'Autriche, qu'on accusoit de vouloir se rendre maîtresse de toute l'Europe. On ne vit de tous côtés qu'Ambassadeurs passer d'une Cour à l'autre; & ce furent-là, pour ainsi dire, les semences de ces puissantes Confédérations qu'on vit se former dans l'Europe.

XXXVII. La France occupée de la guerre de la Valteline.

Mais alors la France n'avoit encore en vûe que la restitution de la Valteline, où la guerre s'étoit allumée à l'occasion que je vais dire. Les grandes suites que cette affaire eut dans le cours des évenemens dont je raconte l'Histoire, m'obligent d'en rapporter ici l'origine & les progrès.

XXXVIII. Origine des troubles de la Valteline.

Les habitans de la Valteline s'étant révoltés dès l'an 1620, contre les Grisons dont ils étoient Sujets, le Duc de Feria Gouverneur du Milanez pour le Roi d'Espagne, avoit aussitôt saisi cette occasion d'envoïer des troupes dans la Valteline, sous prétexte de soutenir les Rebelles, & s'y étoit rendu le maître par divers Forts qu'il y avoit fait construire. Le dessein de l'Espagne étoit de s'assurer par-là une

*Merc. Fr.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri.*

communication libre & aisée de l'Italie avec le Comté de Tirol & les Païs héréditaires de la Maison d'Autriche en Allemagne. C'étoit le moïen de donner des fers à l'Italie, suivant le projet du Marquis de Fuentes, qui, dans le même dessein, conseilloit encore au Roi Catholique de s'assurer de Monaco & de Final.

AN. 1624.

*Histoire du ministere du Cardinal de Richelieu, &c.*

Cet évenement avoit attiré de ce côté-là l'attention de toute l'Italie. Les Grisons avoient pris les armes pour défendre leur Souveraineté sur cette Vallée, & avoient intéressé aisément dans leur querelle la France, la République de Venise & la Savoie, à qui il importoit extrêmement que les deux branches de la Maison d'Autriche n'eussent pas la facilité de réunir ainsi toutes leurs forces. Cependant Louis XIII, alors occupé à réduire les Religionnaires de France révoltés, aïma mieux mettre l'affaire en négociation. Le Maréchal de Bassompierre fut envoïé à Madrit où il négocia avec Philippe III. La mort de ce Prince qui arriva sur ces entrefaites, n'interrompit la négociation que de quelques jours. Philippe IV, qui lui

XXXIX. Traité de Madrit.

succeda, conclut le traité le 25 Avril
AN. 1624. 1621. Il fut reglé que les Espagnols & les Grisons retireroient également les troupes qu'ils avoient dans la Valteline & sur les frontieres, & que toutes choses y seroient rétablies, ainsi que dans les Comtés de Chiavenne & de Bormio, sur le même pié qu'elles étoient avant 1617.

Quoiqu'en conséquence de ce traité, les Espagnols fussent obligés d'abandonner la Valteline, & de raser les Forts qu'ils y avoient construits, ils ne se presserent point d'exécuter cet article. La France sollicita le Pape d'y contraindre les Espagnols. On négocia de nouveau à Rome, & on convint que les Forts de la Valteline seroient déposés entre les mains du Pape qui les feroit raser. Sa Sainteté en donna la charge au Marquis de Bagny qu'elle fit son Commissaire. Mais peu de tems après le Cardinal de Richelieu aïant été admis dans le Conseil, & étant devenu presqu'aussitôt seul arbitre des affaires, il fit désavouer le dernier traité fait à Rome. Le Commandeur de Sillery, qui l'avoit signé, fut rappellé comme aïant

passé ses pouvoirs, & agi contre les intentions de la Cour de France, qui vouloit absolument l'exécution du traité de Madrit.

An. 1624.

XL. La France se ligue avec la République de Venise & le Duc de Savoie, & soumet la Valteline.

La suite justifia la conduite du Cardinal; car le Pape, d'intelligence avec l'Espagne, au lieu de faire démolir les Forts de la Valteline, sembla n'y avoir envoïé un Commissaire que pour les conserver plus sûrement aux Espagnols à la faveur des drapeaux de l'Eglise. Après tant de ménagemens de la part de la France, elle se résolut enfin de prendre les armes pour chasser les Espagnols. La République de Venise & le Duc de Savoie signerent à Paris un traité de Ligue avec la France pour deux ans. On regla ce que chacun des Confédérés fourniroit pour cette expédition; & en cas que ces Forces ne fussent pas suffisantes pour obliger les Espagnols d'abandonner la Valteline, la France s'engagea à donner de grands secours d'argent au Comte de Mansfeldt pour faire en Allemagne une puissante diversion, en même tems qu'on en feroit une autre contre la République de Genes, qui étoit dans les intérêts de l'Espagne.

An. 1624. Le Marquis de Cœuvres alla en Suisse où il leva des troupes, suivant la permission que les Cantons, assemblés à Soleure, lui en avoient donnée. Après y avoir fait la fonction d'Ambassadeur Extraordinaire, il prit la qualité de Général, & avec une armée de dix mille hommes, tant François que Suisses & Grisons, il entra dans la Valteline. Il promit aux habitans que nul des Forts qu'il reprendroit ne seroit remis aux Grisons, & qu'on travailleroit à terminer au plutôt les différends qu'ils avoient ensemble. Il se présenta ensuite devant Tirano, que le Marquis de Bagny lui rendit après une résistance de quelques jours, & toute cette partie de la Valteline que l'on appelle *Terzero di sopra*, suivit le sort de la Capitale. Sondrio capitula peu de jours après; mais son Château, qui fit résistance, fut emporté d'assaut. Cette Place est la Capitale du *Terzero di Messo*. Morbegno, principale Ville du *Terzeto di soto*, ou de la basse-Valteline, n'attendit pas l'arrivée des François. Les habitans de cette Ville & de toutes les Places voisines vinrent d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Bormio

& Chiavenne ne couterent que quelques jours de siége; de sorte que toute la Valteline fut ainsi conquise en peu de jours, ce qu'on n'auroit pas osé espérer en plusieurs mois. AN. 1624.

Cependant le Nonce Spada se plaignoit en France de ce qu'on y avoit si peu d'égard pour les Drapeaux de l'Eglise. On négocia de nouveau. Le Nonce voulut persuader de laisser pour toujours au Pape les Forts de la Valteline en dépôt; mais ce n'étoit pas l'intention de la France. Le Cardinal Barberin qui vint exprès à Paris en qualité de Légat pour terminer ce différend, ne négocia pas avec plus de succès; & les choses demeurerent encore quelque tems en cet état dans la Valteline, tandis que d'un autre côté le Duc de Savoie poussoit vivement la guerre contre la République de Genes, qui étoit protegée par les Espagnols. Enfin le traité de Monçon mit fin à cette affaire le 5 de Mars 1626. Par ce traité, les Valtelins rentrerent dans l'obéissance des Grisons; l'exercice de la seule Religion Catholique fut maintenue dans la Vallée, & dans les deux Comtés de Bormio

XLI. Traité de Monçon.

& de Chiavenne : la disposition des passages fut laissée à la France : on accorda aux Valtelins la liberté d'élire eux-mêmes leurs Magistrats, & les Grisons n'eurent que le droit de confirmer l'élection : les Forts devoient être remis au Pape pour les démolir, & on convint aussi que les deux Couronnes de France & d'Espagne s'entremettroient pour accommoder le Duc de Savoie avec la République de Genes. Ce Prince & le Vénitiens furent cependant très mécontens de ce traité, & les Hollandois ne le furent gueres moins. Ils venoient de perdre Breda, & il leur eût été fort avantageux que la guerre d'Italie eût occupé plus long-tems une partie des forces d'Espagne. Mais les troubles que les Rebelles de la Religion Prétendue réformée causoient dans le Roïaume de France, ne permettoient pas encore à Louis XIII d'éloigner ses troupes, & d'entreprendre des guerres étrangeres. Ce ne sera que dans quelques années, après la réduction de la Rochelle, que l'on verra ce Prince par le conseil de son principal Ministre porter dans toutes les parties de

AN. 1624.

de l'Europe la terreur des armes Françoises.

AN. 1624.

Le Roi d'Angleterre étoit encore moins en état de défendre la liberté Germanique, & d'arrêter les progrès de la Maison d'Autriche. On en a déja vû les raisons; mais il étoit alors arrêté par une autre consideration plus forte : c'étoit le projet du mariage de Charles son fils avec l'Infante d'Espagne; projet dont les Espagnols le flattoient sans aucun dessein de l'exécuter, tandis qu'ils dépouilloient le Prince Palatin son gendre. Ils dissimulerent si bien sur cela leurs véritables sentimens, que le Prince de Galles ne balança pas à faire le voïage de Madrit. Il y fut reçu avec de grandes démonstrations de joie : on le combla d'honneurs, on l'accabla de caresses, on dressa avec un soin extrême les articles du Contrat. Tout fut reglé de la part du Prince, du Roi son pere, du Roi d'Espagne & du Pape. Mais quand il fallut enfin en venir à l'exécution, on affecta des délais, on forma de nouvelles difficultés, on fit de nouvelles demandes; & le Prince après avoir fait de sa part de si grandes avances, jusqu'à

XLII. Le Roi d'Angleterre se laisse encore amuser par l'espérance du mariage du Prince de Galles avec l'Infante d'Espagne.

donner au Pape les titres de *Béatitude* & de *très Saint Pere*, fut obligé de s'en retourner avec beaucoup de dépit & de honte d'avoir ainsi été le jouet des Espagnols, & de se voir la fable de l'Europe.

An. 1624.

*Préface historique des Négociations secretes de Munster & d'Osnabrug.*

Un Auteur récent a prétendu nous apprendre sur cela une anecdote fort curieuse. Selon lui le Roi d'Espagne vouloit sincerement le mariage, & tout son Conseil en étoit d'accord; mais à la veille de l'exécution la Princesse alla trouver le Comte Duc d'Olivarés, Chef du Conseil d'Espagne: elle lui fit confidence de la répugnance qu'elle avoit à épouser un Prince hérétique; elle implora son secours, comme les Princesses dans les Romans implorent le secours de leurs Chevaliers; le Comte-Duc promit de la servir; & au péril de sa fortune & de celle de l'Etat, il rompit tous les engagemens que la Cour d'Espagne avoit pris avec le Prince de Galles. Mais un fait si singulier, malgré l'autorité qu'on cite pour le prouver, paroît choquer également la vérité & la vraisemblance. La plûpart des Auteurs prétendent que la Maison d'Autriche

voulut amuser le Roi d'Angleterre pour l'empêcher d'assister l'Electeur Palatin. An. 1621.

Je trouve cependant parmi les papiers du Comte d'Avaux un Mémoire où ce mystere paroît plus approfondi, & d'une maniere fort vraisemblable. On y assure que l'Espagne n'attira le Prince de Galles à Madrit que pour donner de la jalousie & de l'inquiétude à la France pendant les troubles de la Valteline, la France aïant lieu de craindre qu'en conséquence de ce mariage, l'Espagne ne se servît de l'Angleterre pour exciter dans le Roïaume des troubles & des guerres civiles de la part des Huguenots, comme les Espagnols faisoient eux-mêmes depuis long-tems par leurs émissaires & leurs partisans secrets. Pendant que l'on traitoit l'affaire à Madrit, le Duc de Baviere faisoit faire fort secretement à Paris des propositions d'alliance avec la France. Il craignoit, disoit-il avec une affectation extrême, que le rétablissement du Prince Palatin ne fût une des conditions secretes du mariage, & pour l'empêcher il offroit de s'unir avec la France contre la Maison d'Autriche. Mais comme ce Prince

*Mémoires sans titre dans les Mss. du C. d'Avaux.*

n'avoit certainement alors ni aucune
AN. 1624. envie ni aucun intérêt de se brouiller avec la Maison d'Autriche, il est fort vraisemblable que cette négociation ne fut qu'un manége de politique, concerté avec l'Espagne pour mieux tromper la France & l'Angleterre, l'une par l'autre, selon des vûes différentes, afin que la France laissât les Espagnols maîtres paisibles de la Valteline, & que l'Angleterre ne fît aucun effort pour secourir le Prince Palatin. Quoi qu'il en soit, la Maison d'Autriche obtint ce qu'elle souhaitoit, du moins par rapport au Roi d'Angleterre. Ce foible Prince mourut peu de tems après, & à peine le Prince Charles I son fils fut-il monté sur le trône, qu'il épousa la Princesse Henriette-Marie de France.

XLIII. Etat de la Hongrie. *Merc. Franç.*

Du côté de la Hongrie Betlem-Gabor occupa pendant quelque tems une partie des forces de Ferdinand. Car aiant rompu le traité de paix qu'il avoit signé deux ou trois ans auparavant à Niclasbourg, il entra dans la haute-Hongrie avec une armée composée de toutes sortes de nations, & fit d'abord des progrès qui étonnerent

l'Empereur. Mais cette irruption dura peu, semblable à ces torrens qui naissent & qui tarrissent en un même jour. Les Impériaux se rassemblerent de toutes parts, & à leur approche toute cette armée de Barbares se dissipa. Les Turcs furent la plûpart taillés en pieces en s'en retournant, & les Transilvains firent aussi quelque perte. Cette expédition fut aussitôt suivie d'un nouveau traité de paix qui mit l'Empereur en repos de ce côté-là. Ce Prince avoit encore moins à craindre de la Suede qui étoit en guerre avec la Pologne. Mais Christian IV, Roi de Dannemarck après avoir depuis longtems fait beaucoup de sollicitations, de plaintes & de menaces inutiles, se détermina enfin à tenter la fortune des armes, & quoique presque seul dans une entreprise si difficile, il osa se flatter de mettre des bornes aux succès de Ferdinand.

AN. 1625.

XLIV.
Le Roi de Dannemark avec le Cercle de la basse Saxe, prend les armes contre l'Empereur.

Ce Prince étoit alors dans la fleur de son âge, plein de courage & de résolution, avide de gloire, zélé pour le parti Protestant, & sur-tout pour le rétablissement de l'Electeur Palatin dont il avoit épousé la sœur. Comme

ses seuls Etats ne lui auroient pas fourni assez de troupes & de secours pour balancer les forces de Ferdinand & des Catholiques, il profita des premiers mouvemens qui s'étoient faits dans la basse-Saxe; il avoit même contribué à les faire naître, pour en obtenir de puissans secours, & se faire déclarer Capitaine Général de ce Cercle, un des plus considérables de l'Allemagne, & dont il étoit membre en qualité de Duc de Holstein. Tous les Princes & les Etats qui composent ce Cercle entrerent dans ses vues, excepté les Ducs Christian & Georges de Lunebourg, Princes politiques & sages, qui craignirent les suites dangereuses d'une guerre ouverte. La France & la Hollande entrerent aussi dans la Confédération avec l'Angleterre, & promirent des secours d'hommes & d'argent. On fit des levées en France & sur-tout en Angleterre, d'où le Roi Charles envoïa jusqu'à quinze mille hommes au Comte de Mansfeldt pour fortifier l'armée du Roi de Dannemarck. Mais, ces troupes après avoir débarqué à Calais, n'aïant pas pû passer en Allemagne par l'Alsace, comme

AN. 1625.

*Heiss. hist. de l'Empire, t. 3.*

*Pufendorf. l. 1.*

*Lotychius. l. 15. c. 3.*

Mansfeldt l'avoit projetté, furent emploïées avec les troupes Françoises en Hollande, où elles périrent presque toutes de maladie. Mansfeldt ne laissa pas de faire une nouvelle armée, composée d'Allemands & des débris qui lui restoient des troupes Françoises & Angloises, tandis que le Roi de Dannemarck secondé des Ducs de Brunswick & de Mekelbourg, & de Christian, Administrateur de Magdebourg, formoit de son côté une puissante armée sur le Veser. An. 1625.

L'Empereur & le Duc de Baviere se préparerent aussi à repousser ce nouvel effort de leurs ennemis communs. Les seules forces de la Ligue Catholique commandées par le brave Comte de Tilly, auroient peut-être suffi pour soutenir tout le poids de la guerre; mais Ferdinand voulut en partager la gloire avec le Duc de Baviere, ou plutôt il espéra en tirer de grands avantages pour l'agrandissement de sa Maison. Ainsi quoique le Comte de Tilly, sous les ordres du Duc de Baviere, fût déja à la tête d'une grande armée, que tant de victoires passées faisoient paroître invincible, l'Empe-

An. 1625. reur en assembla une seconde, dont il donna le commandement au fameux Baron de Valstein.

XLV. Valstein est fait Général des armées Impériales

Ce Général si célebre dans cette Histoire, avoit fait ses premieres armes sous Ferdinand lui-même, lorsque ce Prince n'étant encore qu'Archiduc d'Autriche, fit la guerre dans le Frioul contre les Vénitiens. Il s'étoit ensuite signalé dans plusieurs occasions, sur-tout au siége de Gradik & dans la guerre de Boheme, où il avoit rendu de grands services à l'Empereur. Ce fut pendant cette guerre qu'il gagna l'estime & l'amitié du Comte de Harrach, qui avoit toute la confiance de Ferdinand, & qui en donnant sa fille à Valstein, lui ouvrit la porte aux plus grands honneurs. Car en considération de ce mariage, le Baron de Valstein auparavant simple Colonel, se vit tout-à-coup honoré des titres de Duc de Fridland, de Prince de l'Empire, & de Général des armées Impériales, avec une autorité absolue. Il est cependant vrai qu'une fortune si rapide & si brillante parut moins une grace & une faveur qu'une juste récompense du mérite. Valstein

réunissoit dans sa personne toutes les qualités qui font un grand Capitaine, une valeur intrépide, une grande fermeté d'esprit dans l'action, une activité infatigable, beaucoup de prudence & d'adresse, une extrême vigilance. Il savoit également faire naître les occasions & les saisir, vaincre & profiter de la victoire, se faire craindre & encore plus aimer des soldats. Plus d'humanité & de ménagement pour les peuples qu'il fouloit impitoïablement, moins d'orgueil & d'emportement auroient mis le comble à la gloire de ce grand homme; mais de si grands défauts ternirent l'éclat de son mérite, & causerent enfin sa perte, comme on verra dans la suite.

An. 1625.

La guerre commença, comme c'est l'ordinaire, par des écrits & des manifestes qu'on publia de part & d'autre. Le Roi de Dannemarck & les Princes de son parti protesterent qu'ils n'avoient d'autre dessein que de se tenir sur la défensive, & d'empêcher les violences que l'on commettoit sur les frontieres & dans les Etats de Saxe. Le Comte de Tilly & les Impériaux sommerent le Roi de Dannemarck &

*Lotychius. ibid.*

ses adhérans de mettre bas les armes ;
An. 1625. pour ne point causer de nouveaux troubles dans l'Empire. Cependant on vit bientôt quatre grandes armées s'avancer vers le fleuve du Veser, qui sépare la basse-Saxe de la Westphalie ; Mansfeldt s'en approcha par la Westphalie ; le Comte de Tilly & le Général Valstein par la Suabe & la Hesse. Le Roi de Dannemarck étoit déja campé sur les bords du fleuve près de Bremen, & là il lui arriva un accident qui fut regardé comme un présage funeste du succès de son entreprise.
*Heiss.* Comme il se promenoit à cheval sur
*Lotychius.* les remparts de Hamelen dont il vi-
*Merc. Fr.* sitoit les fortifications, son cheval épouvanté par un coup de canon, se précipita du haut d'un retranchement en bas, & entraîna dans sa chûte le Roi lui même qui se blessa grievement à la tête. On le remporta sans voix & sans connoissance, & pendant quelques jours on craignit beaucoup pour sa vie ; il fut pourtant assez heureux pour en réchapper.

XLVI. Commencement de la guerre.

Cet accident fut suivi de la perte de Hamelen, Minden, Statelnau, & d'autres Places voisines dans le Duché

de Brunſwick, que les Officiers du Roi de Dannemarck abandonnerent au Comte de Tilly, pour ſe retirer dans le Duché de Ferden, juſqu'à ce que le Roi fût en état d'agir. De-là le Comte de Tilly deſcendit le long du Veſer juſqu'à Nieubourg dont il entreprit le ſiege; mais la vigoureuſe réſiſtance des aſſiegés & la diſette de vivres l'obligerent de le lever. Il fit même dans ſa retraite quelque perte dont il ſe dédommagea par les groſſes contributions qu'il leva dans le Duché de Brunſwick, & par la défaite d'un petit corps de troupes Danoiſes, commandées par le Duc de Saxe-Altembourg & le Colonel Oberntraut, un des meilleurs Officiers du Roi de Dannemarck, qui périrent tous deux dans cette action. AN. 1625.

Il ſe fit encore diverſes autres expéditions ſemblables dans le commencement de cette guerre, & le ſuccès de part & d'autre en paroiſſoit aſſez égal. On parla auſſi de tréve & de paix, & l'on fit des deux côtés des propoſitions & de nouveaux écrits, qui ne ſervirent qu'à aigrir de plus en plus les eſprits, parcequ'on s'accuſa

An. 1625. mutuellement de ne vouloir pas la paix. Il est rare en effet que deux partis consentent à quitter sitôt les armes, lorsque l'un & l'autre espere également la victoire. Il falloit quelque action décisive, & la guerre étoit si animée, qu'il étoit difficile qu'elle n'en fît naître bientôt l'occasion.

Cependant autant que les Généraux Catholiques souhaitoient d'engager une bataille générale, autant le Roi de Dannemarck avoit envie de l'éviter, suivant plus les conseils de la prudence, que les mouvemens de son courage. Son armée n'étoit gueres composée que de nouvelles levées peu aguerries. La victoire même pouvoit lui devenir funeste par la perte de ses meilleurs soldats. Ainsi pour éviter d'en venir à une action générale, il prit le parti de diviser toutes ses forces en trois corps d'armée, pour obliger les Impériaux à partager aussi les leurs, & pour porter la guerre en plusieurs endroits à la fois. Les Ducs de Veimar & de Brunswick furent chargés de faire la guerre en deçà du Veser dans les Etats Catholiques de Westphalie; le Comte de Mansfeldt devoit passer

l'Elbe pour joindre les troupes que les Ducs de Mekelbourg avoient déja levées, & se rendre ensuite en Silésie, y faire soulever les peuples & seconder Betlem-Gabor qui toujours inquiet & ambitieux, venoit de reprendre les armes à l'occasion du couronnement de Ferdinand III, que son pere Ferdinand II avoit fait reconnoître Roi de Hongrie. Enfin le Roi de Dannemarck au milieu de ces deux armées entre l'Elbe & le Veser, devoit avec la meilleure partie de ses troupes faire la guerre dans l'Evêché d'Hildesheim. Rien n'étoit mieux concerté, & ce projet auroit apparemment réussi, si les succès ne dépendoient que de la prudence humaine. Voici ce qui arriva. AN. 1626.

XLVII. Exploit du Duc de Veimar & du Comte de Mansfeldt. *Merc. Franç.*

Le Duc de Veimar entra dans la Westphalie & surprit Osnabrug dont il se rendit maître. Son dessein étoit de s'emparer ensuite de Munster, pour préparer ainsi les voies à la conquête du Palatinat; mais une grosse somme de richsdales que les habitans lui envoïerent, détourna le malheur qui menaçoit cette Ville. De l'autre côté Mansfeldt aïant fait passer sa cavalerie dans le Duché de Lawembourg,

An. 1626. traversa avec son infanterie toute la basse-Saxe depuis Bremen jusqu'à Sandow, où il passa l'Elbe, & joignit sa cavalerie. Là il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de douze mille hommes, de cinq cens chariots & de trente pieces d'artillerie. Son approche donna l'allarme à l'Electeur de Brandebourg, & même aux Ducs de Mekelbourg, quoique confédérés avec le Roi de Dannemarck. Ceux-ci au lieu d'envoïer leurs troupes joindre celles de Mansfeldt, les jetterent promptement dans toutes leurs Places frontieres : pour empêcher les désordres que les troupes de Mansfeldt commettoient par-tout sans distinction d'amis ni d'ennemis. L'Electeur de Brandebourg qui étoit alors en Prusse revint promptement dans ses Etats, pour s'opposer, disoit-il, au passage de Mansfeldt; mais il le fit si tard & si peu efficacement, qu'il donna lieu de croire aux Impériaux qu'il étoit d'intelligence avec leurs ennemis. L'Electeur de Saxe agit plus ouvertement, car il mit de fortes garnisons dans Wittemberg & Torgaw, & fit rompre les ponts de l'Elbe.

An. 1626.

XLVIII. Mansfeldt attaque le pont de Deſſau.

Quoique le principal deſſein de Mansfeldt fût de paſſer en Siléſie, il crut qu'il rendroit un ſervice important à ſon parti, s'il pouvoit chaſſer les Impériaux du pont de Deſſau qu'ils avoient fortifié ſur l'Elbe. Par-là il ſe ſeroit rendu maître de l'un & l'autre bord du fleuve, il auroit arrêté les vivres que l'on conduiſoit par eau au camp de Valſtein, ſitué entre Magdebourg & Deſſau en deçà de l'Elbe, & l'armée Impériale ainſi affamée auroit été obligée pour avoir des vivres d'abandonner ſes logemens, & de s'éloigner de la baſſe-Saxe qu'elle incommodoit. Le Roi de Dannemarck avoit déja fait faire une tentative ſur le Fort qui couvroit le pont; mais le Colonel Altringer qui le défendoit avec un corps de bonnes troupes, avoit fait ſi bonne contenance, que les Danois n'avoient pas même oſé en approcher. Mansfeldt ſe flatta d'un plus heureux ſuccès. Déja maître de Zerbſt, où il avoit fait paſſer au fil de l'épée quatre cens Impériaux, il s'approcha du Fort de Deſſau, il le fit attaquer deux fois en un même jour, & deux fois il fut repouſſé avec perte.

*Lotychius, l. XV. c. 5.*

*Mercure François.*

*Heiſſ. hiſt. de l'Emp. l. 3.*

Il continua ses attaques les jours suivans avec aussi peu de succès ; mais il fallut bientôt se mettre à son tour sur la défensive.

AN. 1626.

XLIX. Bataille de Dessau, où Valstein défait Mansfeldt.

Au premier bruit de l'entreprise du Comte de Mansfeldt, Valstein songea à en profiter. Il sortit sans bruit de ses retranchemens, fit prendre les devant au Comte de Schlick avec l'avant garde, & suivant avec le reste de l'armée. Comme l'Elbe séparoit les deux armées, il lui fut aisé de cacher sa marche à Mansfeldt. Dès le lendemain matin celui-ci voulant faire marcher ses troupes à l'attaque du Fort, fut extrêmement surpris de se voir attaqué lui-même par toute l'armée Impériale. Il essuïa d'abord sans s'ébranler un grand feu de l'artillerie ennemie, auquel il répondit de son côté autant qu'il lui fut possible dans une telle surprise, sans sortir de ses retranchemens, excepté pour quelques escarmouches qui se firent des deux côtés. Cette espece de combat dura depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi que le feu prit au camp & aux bagages de l'armée Protestante. Cet accident obligea

Mansfeldt de sortir en rase campagne : c'étoit ce que Valstein souhaitoit. Ce Général fit aussitôt avancer toutes ses troupes, & les deux armées se mêlerent. Celle de Mansfeldt animée par l'exemple & la réputation de son Général, soutint pendant quelque tems le choc des Impériaux, avec assez de courage pour faire balancer la victoire. Mais elle la ceda enfin à des troupes accoutumées à vaincre. La cavalerie Protestante poussée par celle de Valstein commença la déroute. Sa fuite précipitée laissa toute l'infanterie exposée au fer des Imperiaux qui en firent un grand carnage. Les vainqueurs compterent six mille ennemis tués sur le champ de bataille ou dans la fuite. Un régiment entier mit bas les armes, & se rendit prisonnier avec son Colonel Kniphausen. Le bagage, le canon, les enseignes & quinze cens prisonniers demeurerent au pouvoir des Impériaux. Ceux-ci poursuivant les fuïards jusqu'à Zerbst, emporterent la Place dans la chaleur de la poursuite, & passerent au fil de l'épée tous les soldats qui ne purent pas se sauver. Mansfeldt se retira avec les

AN. 1626.

restes de sa défaite dans la Marche de Brandebourg.

AN. 1626.

L. Mansfeldt assemble de nouvelles troupes, & passe dans la Silésie.

Cette malheureuse journée fit quelque tort à la gloire de Mansfeldt, que la fortune sembloit abandonner sur la fin de sa carriere. Cependant on vit avec admiration ce grand homme supérieur à tous les évenemens, former en peu de jours une nouvelle armée, composée de sa cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille, de quatre mille hommes de pié que les Ducs de Mekelbourg lui envoïerent alors un peu trop tard, avec trois mille Ecossois, & quelques autres troupes que le Roi de Dannemarck lui donna. Dès qu'il se vit à la tête d'une si belle armée, il entreprit d'exécuter son premier dessein, qui étoit de se rendre en Silésie. Il s'y achemina avec le Duc de Veimar, & s'y rendit heureusement malgré tous les obstacles. Il arriva même qu'au lieu qu'une marche si longue & si difficile auroit dû affoiblir son armée, il la trouva à son arrivée augmentée jusqu'au nombre de vingt-cinq mille hommes. Il laissa en Silésie le Duc de Veimar avec une partie des troupes, & avec l'autre il

passa dans la Moravie, où il ravagea la campagne & brûla tous les Villages.

AN. 1626.

LI. Valstein poursuit Mansfeldt jusqu'en Hongrie.

*Pufendorff, l. 1. & alii.*

Ses exploits ne se seroient pas bornés à des ravages, si Valstein ne l'avoit toujours suivi dans sa marche. Ce Général prévoïant le danger dont la Boheme & l'Autriche même alloient être menacées par la jonction de Mansfeldt avec Betlem-Gabor, se hâta de se rendre en Boheme. Après avoir traversé rapidement la haute-Saxe & la Lusace, il arriva en Silésie presqu'aussitôt que Mansfeldt; & comme celui-ci s'étoit contenté d'y laisser quelques troupes sous les ordres du Duc de Veimar, Valstein sans s'arrêter à les en chasser, suivit l'armée Protestante dans la Moravie. Mansfeldt déconcerté par sa présence, n'eut point d'autre parti à prendre que de se retirer au plus vîte dans les montagnes qui séparent la Hongrie de la Moravie; de-là il descendit dans les plaines de Hongrie au-delà du Wag, afin de mettre encore cette riviere entre lui & les Impériaux. Valstein s'obstinant à le poursuivre, parut bientôt sur les bords de ce fleuve; mais il fut enfin obligé d'y terminer sa poursuite: car il trou-

va Mansfeldt campé sur l'autre bord
AN. 1626. du Wag, & soutenu d'un côté par le Prince Betlem, avec une armée de plus de dix mille hommes, & de l'autre par le Bacha de Bosnie, avec des troupes nombreuses. Comme la riviere séparoit ces deux armées depuis longtems acharnées à se détruire l'une l'autre, elles furent réduites à s'observer mutuellement, & à faire quelques entreprises peu considérables. Mais bientôt une maladie contagieuse par des traits plus inévitables que ceux des ennemis, vint moissonner dans les deux camps ceux que le fer avoit si souvent épargnés. La perte d'une bataille eût été moins funeste aux deux armées. Elles se virent dans l'espace de peu de jours considérablement affoiblies, & les deux bords de la riviere furent également couverts de morts & de mourans. Pour comble de disgrace, Mansfeldt apprit dans le même tems que les Députés du Prince Betlem étoient sur le point de conclure à Presbourg un nouvel accommodement avec l'Empereur, comme il arriva en effet, & que le Bacha de Bude écoutoit aussi des proposi-

tions. Ne pouvant ni parer ce coup qui ruinoit son projet, ni s'en plaindre d'une maniere digne de lui, il prit le parti de dissimuler, & ne songea qu'à se mettre en sûreté. Il laissa ce qui lui restoit de troupes au Prince de Transilvanie; & suivi seulement de quelques-uns de ses meilleurs Officiers, il se mit en chemin pour gagner Venise, afin d'y déliberer à loisir sur ce qu'il auroit à faire l'année suivante. Mais la mort vint tout-à-coup mettre fin à de si nobles travaux. AN 1626.

LII. Mort du Comte de Mansfeldt.

A peine se fut-il mis en chemin, que ses Officiers s'apperçurent qu'il dépérissoit à vue d'œil. Une phtysie causée par de continuelles fatigues, lui fit perdre en peu de jours toutes les forces du corps. Celles de l'esprit n'en parurent que plus vives: heureux s'il avoit sû en faire usage pour sortir de l'état d'irréligion où il avoit vécu. Mais cet homme tout guerrier, semblable à lui-même dans ces derniers momens, ne songea qu'à rappeller tout son courage pour mourir en Héros. Affermi depuis long-tems contre les horreurs de la mort; lors-

Lotychius, l. XVI. c. 5.

qu'il se vit sur le point d'expirer, il
An. 1626. se fit habiller de ses plus riches habits, & ceindre l'épée au côté. Ensuite aïant fait venir tous les Officiers qui le suivoient, appuïé sur deux d'entr'eux qui le soutenoient sous les bras, il les harangua debout; & comme s'il avoit voulu faire passer dans leurs cœurs toute son intrépidité & tout son courage, il les exhorta à se signaler, comme ils avoient fait jusqu'alors dans le métier des armes. Il mourut à une journée de Bosna-Serai dans la Bosnie, âgé de quarante-six ans. Son corps fut porté & enterré à Spalato en Dalmatie, par les soins de la République de Venise. On dit même que cette République sensible à l'estime que ce grand homme avoit toujours témoignée pour elle, proposa de lui dresser une statue. Il étoit digne en effet de cet honneur pour sa valeur, sa prudence & sa constance inébranlable dans la disgrace. Mais l'Histoire plus durable que le marbre & l'airain, immortalisera encore plus sûrement son nom & sa gloire.

LIII. Mort du Duc Christian de

Cette mort avoit été précédée de celle de Christian de Brunswick, cet

implacable ennemi de la Maison d'Autriche & des Catholiques, plus connu par ses défaites que par ses victoires, & encore plus odieux pour ses cruautés. Ce Prince, quoique jeune encore, mourut trop tard pour le bien des peuples; mais il mourut trop-tôt pour sa propre gloire, sans remporter en mourant d'autre réputation que celle d'un grand courage. L'âge & l'expérience en auroient pû faire dans la suite un grand Capitaine, en modérant cette fougue impétueuse & ces emportemens de jeunesse qui lui ôtoient la présence d'esprit, la réflexion & la prévoïance nécessaires dans la conduite des armées. C'est ainsi que la mort réunit encore ces deux célebres Généraux Protestans, Mansfeldt & Christian, que la guerre avoit si longtems unis ensemble, & tous deux furent bientôt suivis du Duc de Veimar qui mourut en Silésie.

AN. 1626. Brunswick & du Duc de Veimar.

Cependant, tandis que les choses que je viens de raconter se passoient à l'une des extrêmités de l'Empire, le Comte de Tilly occupé dans le centre se signaloit par divers exploits. Maurice Lantgrave de Hesse-Cassel, tou-

LIV. Le Comte de Tilly obli-

AN. 1626.

ge le Lantgrave de Hesse-Cassel à se soumettre.

*Merc. François.*

*Lotychius, l. XV. c. 5. art. 9.*

jours ennemi secret de Ferdinand ; s'étant enfin ouvertement déclaré pour le Roi de Dannemarck, le Comte de Tilly profita de l'éloignement de l'armée Danoise pour le resserrer dans ses Etats. Il attaqua Munden, Place importante, située au confluent du Veser & de la riviere de Fulde dans cette pointe de la basse-Saxe, qui entre dans le Lantgraviat de Cassel. Il fit inutilement sommer les habitans de se rendre : on ne lui répondit que par des injures. Après avoir fait de grandes breches à la muraille, la Ville s'opiniâtrant à refuser les conditions qu'on lui proposoit, les Impériaux sonderent la riviere qui servoit de fossé au rempart ; ils la trouverent guéable, & aussitôt, autant irrités par l'insolence des assiegés, qu'animés par leur propre courage, ils monterent à l'assaut avec une extrême hardiesse : ils renverserent tout ce qui osa s'opposer à eux, & s'étant rendus maîtres de la Ville, ils y passerent au fil de l'épée près de trois mille hommes, tant soldats qu'habitans. La prise de cette Place exposoit tous les Etats du Lantgrave à une ruine prochaine ; Maurice

Maurice fut obligé de se soumettre, & de renoncer à la Confédération qu'il avoit faite avec le Roi de Dannemarck.

AN. 1626.

LV. Le Comte de Tilly s'approche de l'armée Danoise.

Après cette expédition le Comte de Tilly, n'aïant plus rien à craindre de ce côté là, pénétra plus avant dans le Duché de Brunswick, où il assiégea Gottingen, tandis que le Comte d'Anholt reprenoit Osnabrug, & tout ce qui dépend de cet Evêché. Le Roi de Dannemarck, suivant toujours le plan qu'il s'étoit proposé, aima mieux laisser prendre Gottingen que de s'exposer au hasard d'une bataille. Mais l'armée Catholique aïant ensuite fait mine de vouloir assiéger Northeim, le Roi s'avança pour couvrir cette Place. Les deux armées s'approcherent de si près qu'il y eut entr'elles quelques escarmouches; & on prétend que Christian laissa échapper de ses mains l'occasion de remporter une belle victoire. Le Comte de Tilly, arrêté par une indisposition, n'avoit pas encore pu se rendre à son armée; les troupes Impériales qui devoient la renforcer n'étoient pas encore arrivées; de sorte qu'il est assez probable que le Roi de

Dannemarck auroit défait sans peine
An. 1626. une armée fort inférieure en nombre & destituée de Chef. Les Officiers Bavarois s'appercevant du danger, firent rebrousser chemin à l'armée vers Gottingen. Christian, au-lieu de la poursuivre, s'amusa à ravager les terres des Princes Catholiques, & entra dans l'Eichfeldt qui appartient à l'Electeur de Maïence, résolu d'y attaquer Dudestadt. Le Comte de Tilly le laissa faire, & beaucoup plus habile que son ennemi, il marcha avec beaucoup de diligence au-devant des troupes Impériales que le Baron de Fours lui amenoit. A-peine les eut-il jointes, que revenant sur ses pas, il s'approcha de l'armée Danoise. Celle-ci commença à se retirer à son tour, vivement repoussée par le Comte qui vouloit forcer le Roi de Dannemarck à donner bataille.

LVI. Bataille de Lutter.

En effet, après deux ou trois jours d'une marche difficile & dangereuse, Christian, ne pouvant plus continuer sa retraite en sûreté, se détermina enfin à ranger toutes ses troupes en bataille près d'un Château nommé Lutter dans l'Evêché d'Hildesheim. D'a-

bord le canon, de part & d'autre, porta la mort & le carnage dans les deux armées. Ensuite le Comte de Tilly, voïant que les Danois paroissoient résolus de garder leurs postes, fit descendre son infanterie, soutenue aux deux aîles par la cavalerie, dans un vallon par où il falloit passer pour aller aux ennemis. La descente fut prompte, l'attaque vive & soutenue avec beaucoup de valeur. Les troupes Catholiques furent battues & repoussées deux fois jusqu'à leur canon. La troisieme charge ne commença pas plus heureusement pour elle : la victoire étoit sur le point de se déclarer pour les Danois ; &, déja, ce qu'on n'avoit jamais vu, quatre vieux régimens du Comte de Tilly, rebutés de tant d'efforts inutiles, tournoient lâchement le dos, lorsque ce Comte, animé par son désespoir, & transporté d'une fureur guerriere, met pied à terre ; & tenant son épée d'une main & de l'autre son bâton de Général, arrête les fuïards par les reproches & les menaces, ranime la valeur des autres par son exemple, & inspirant par sa présence un nouveau courage à ses

An. 1626.

*Merc. Franç.*

*Lotychius ibid.*

*Heiss. l. 5.*

troupes ébranlées, les ramene à la
AN. 1626. charge. Alors, combattant en soldat, après avoir fait l'office de Général, il se mêle l'épée à la main parmi les ennemis. Ceux-ci sont ébranlés à leur tour : en vain le Roi de Dannemarck, imitant le courage du Comte de Tilly, s'efforce de retenir ses troupes, & les anime par son exemple à conserver leur premier avantage. Tout cede aux charges furieuses des Impériaux & des Bavarois qui combattent en désespérés autour de leur Général. Ceux qui avoient fui sont les plus ardens au combat, afin d'effacer leur honte par des efforts extraordinaires de valeur. Les Danois, rompus & enfoncés de toutes parts, ne songerent plus qu'à se sauver par une fuite précipitée ; mais ils furent poursuivis si vivement qu'il en resta un très grand nombre sur la place, sur-tout de l'infanterie qui fut presque toute taillée en pieces. Peu de batailles jusqu'alors avoient été si sanglantes. On compta jusqu'à dix mille morts du côté des Danois, entre lesquels on trouva le Prince Philippe de Hesse-Cassel, le fils aîné du Lantgrave, & quelques Officiers Généraux. Les

vainqueurs firent aussi un grand nombre de prisonniers, & dans ce nombre furent plusieurs Officiers de marque. Enfin toute l'artillerie, quantité d'enseignes & le bagage furent un des fruits de la victoire. AN. 1627-1628.

LVII. Le Roi de Dannemarck continue à faire la guerre.

Une perte si considérable sembloit devoir porter le dernier coup à la nouvelle Confédération. En effet, plusieurs places ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les Ducs de Brunswick & de Lunebourg, & presque tous les Etats de leurs Duchés firent leur accommodement avec l'Empereur. Les Ducs de Mekelbourg parurent disposés à en faire autant; mais le Roi de Dannemarck prévint, par son activité, la ruine totale de son parti. Les garnisons qu'il avoit dans plusieurs Places, sur-tout dans Northeim & dans Wolfembutel entretinrent la guerre. Retiré vers l'Elbe il y construisit divers Forts où il se maintint jusqu'à ce qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit. Il lui vint de nouveaux secours de France, d'Angleterre & de Hollande, & il se vit en fort peu de tems à la tête d'une armée de quarante mille hommes en état de se faire craindre;

& de réparer ses pertes.

An. 1627-1628.

LVIII. Il est obligé de se retirer dans le Holstein où il est poursuivi par Tilly & Valstein.

Le Comte de Tilly, affoibli par ses victoires mêmes, donna malgré lui aux ennemis le loisir de se rétablir, parce-qu'il ne reçut pas assez à tems les recrues dont il avoit besoin. Pendant qu'il les attendoit, les deux armées firent diverses entreprises. La garnison de Northeim & Christian Guillaume, Administrateur de Magdebourg, se signalerent du côté des Danois; le Comte d'Anholt, le Duc de Lunebourg & quelques autres du côté des Impériaux. Enfin le Prince de Furstemberg, chargé du siége de Northeim s'en rendit maître après plusieurs assauts furieux, où il perdit beaucoup de monde. Cette perte commença la décadence entiere du parti Danois, & les renforts que le Comte de Tilly reçut, l'acheverent. Les Bavarois n'avoient qu'à se montrer pour mettre en fuite les Protestans. A leur seule approche, les Danois abandonnoient leurs camps, leurs places & leurs forteresses, & bientôt le Roi, chassé de l'Elbe & de toute la basse-Saxe, fut contraint de se retirer dans le Holstein où le Comte de Tilly le suivit, tant

dis que le Comte de Schlick enlevoit un grand corps de troupes Danoises qui étoient commandées par le Marquis de Bade-Durlach, & qui aimerent mieux s'enrôler sous les drapeaux des vainqueurs, que leur disputer la victoire. AN. 1627. 1628.

Le Général Valstein, après avoir pacifié la Silésie, vint lui-même seconder le Comte de Tilly avec une nouvelle armée. Le Roi de Dannemarck vivement attaqué par les deux Généraux, ne se battit plus qu'en retraite. Après avoir fait de vains efforts pour défendre le Holstein, il se retira dans le Duché de Slefwick. Les Impériaux l'y suivirent sans le perdre de vue, & se répandirent dans ce Duché & dans le Jutland. Une partie considérable des troupes Danoises fut encore battue par le Comte de Tilly, & contrainte d'abandonner le parti des Confédérés pour se donner à l'Empereur. Nieubourg & Wolfembutel, les seules Places qui restoient à Christian dans la Saxe, se rendirent aux Impériaux. L'Electeur de Brandebourg parut alors vouloir s'unir sincerement avec l'Empereur; & pour mieux mar-

quer la sincérité de son procédé, il approuva autentiquement la promotion du Duc de Baviere à la dignité d'Electeur de l'Empire. Mais les Ducs de Mekelbourg qui persisterent toujours dans le parti du Roi de Dannemarck, furent proscrits par Ferdinand, & leur Duché fut donné à Valstein. Ce Général faisoit ainsi la guerre avec autant de profit que de gloire. Il porta ses armes jusqu'en Poméranie où il assiégea Stralsund. Quelque mécontentement qu'il avoit reçu des habitans servit de prétexte à ce siége; mais on prétendit que le véritable motif de cette entreprise étoit le dessein que l'Empereur avoir formé de se rendre maître de toutes les côtes & de tout le commerce de la Mer Baltique : ce projet, vrai ou faux, allarma tout le Septrion, & devint funeste à la Maison d'Autriche, en ce qu'il servit de prétexte l'année suivante au fameux Gustave Adolphe Roi de Suede pour renouveller la guerre en Allemagne.

An. 1627-1628.

LIX. L'Empereur donne à Valstein le Duché de Mekelbourg.

LX. Stralsund assiégé par les Impériaux.

*Pufendorf, rerum Suecic. l. 2.*

*Lotychius, rer. Germ. l. XXI. c. 4.*

Le Roi de Dannemarck, aïant entretrepris de secourir Stralsund, fut attaqué près de Volgalst par les Impériaux, & toujours malheureux il fit

encore une nouvelle perte. Ensuite tandis que le Colonel Arnheim continuoit le siege de Stralsund, Valstein se rendit maître de Kremb & de quelques Places maritimes où l'Empereur fit construire des vaisseaux pour courir la mer Baltique. Ce Général surprit aussi Rostoch Ville Anséatique. La prise de cette Place & le siége de Stralsund donnerent de la crainte à toutes les autres Villes Anséatiques, qui songerent aussitôt à se mettre en état de défendre leur liberté ; mais avec trop peu de concert entr'elles pour faire un parti formidable. Enfin après ces divers exploits, Valstein retourna au siége de Stralsund dont il paroissoit avoir la prise fort à cœur. Cette entreprise ne lui réussit cependant pas. La Ville ne recevant aucun secours des Villes Anséatiques, ni du Duc de Pomeranie qui ménageoit extrêmement l'Empereur, & dégoutée de la protection trop foible du Roi de Dannemarck, se mit sous celle du Roi de Suede. Ce Prince, quoiqu'alors occupé à faire la guerre à la Pologne, saisit avec joie cette occasion de prendre part aux affaires d'Allemagne. Il

An. 1627. 1628.

LXI. Stralsund se met sous la protection du Roi de Suede.

An. 1627-1628.

étoit déja entré dans la Confédération avec les Rois d'Angleterre & de Dannemarck pour la guerre de la basse-Saxe; mais il fit alors une álliance plus particuliere avec les Habitans de Stralsund à qui il envoïa des munitions & des troupes qui mirent la Ville en état de ne rien craindre. L'Empereur fut fort irrité de ce procédé, & Valstein envoïa contre les Suédois en Prusse un grand corps de troupes sous le Colonel Arnheim.

LXII. Le Roi de Dannemarck fait la paix. Traité de Lubeck.

Cependant le Roi de Dannemarck, après tant de pertes & de mauvais succès, songea enfin à faire la paix. Il ne lui restoit plus, dans tout le continent, que la seule Ville de Glucstadt que les Hollandois défendoient. Les Etats de Dannemarck le pressoient de faire un accommodement. Les François & les Anglois sembloient vouloir l'abandonner à sa mauvaise fortune. Les Hollandois même ne lui donnoient de secours que pour défendre les Places maritimes. L'Empereur de son côté, tout victorieux qu'il étoit, souhaitoit de pacifier l'Allemagne pour emploïer ses forces en Italie où la succession du Duc de Mantoue ex-

citoit alors de grands troubles. Les Espagnols l'en sollicitoient afin d'en obtenir des secours contre la France. Les Electeurs & les Princes de l'Empire se plaignoient des désordres que les troupes Impériales commettoient dans toute l'Allemagne. Valstein jugeant aussi que l'amitié du Roi de Dannemarck pourroit lui être utile pour se maintenir dans la possession du Duché de Mekelbourg, & craignant de ne pouvoir plus faire subsister ni contenir dans la discipline militaire les troupes nombreuses qu'il commandoit, facilita la conclusion de la paix, & procura au Roi de Dannemarck des conditions beaucoup plus favorables que ce Prince n'avoit lieu d'espérer dans le mauvais état de ses affaires. Le traité fut signé à Lubek, & la paix y fut publiée le 7 Juin 1629 avec l'applaudissement des peuples qui la desiroient depuis longtems, mais avec un extrême chagrin des Ducs de Mekelbourg dont le Roi de Dannemarck sacrifia les intérêts à la vengeance de Ferdinand & à l'ambition de Valstein, qui demeura en possession de ce Duché. L'Electeur Pa-

AN. 1629.

latin n'y fut pas plus ménagé ; car on ne fit aucune mention de ses intérêts, & dans un des articles le Duc de Baviere fut réconnu Electeur de l'Empire.

An. 1629.

LXIII. Les Ministres Impériaux refusent d'admettre au traité les Ambassadeurs du Roi de Suede.

Aussi cette paix, au lieu d'étouffer les jalousies, les haines & les mécontentemens des Princes d'Allemagne, ne fit que les suspendre pour peu de tems. On les verra bientôt éclater de nouveau avec plus d'animosité que jamais. Les Ministres Impériaux firent sur-tout en cette occasion une faute irréparable, en refusant d'admettre & d'écouter les Ambassadeurs du Roi de Suede, qui vouloit avoir part au traité. Rien n'eût été plus aisé que d'assoupir dans leur naissance les différends qui commençoient à éclater entre Gustave & Ferdinand. C'étoit-là un moment décisif pour le repos de l'Allemagne & de toute l'Europe. Mais rarement la prudence humaine connoît l'importance de ces précieux momens. L'Empereur méprisoit un ennemi qui lui paroissoit trop foible & trop éloigné pour oser lui déclarer la guerre, & on ne prévoïoit pas qu'il dût coûter à l'Empire un déluge de

ſang pour expier ce mépris.

AN. 1629.

LXIV. La guerre paſſe en Italie.

Telle fut l'iſſue de cette longue & cruelle guerre que l'ambition de l'Electeur Palatin avoit allumée, que la haine, la politique & l'intérêt de la Religion de part & d'autre avoient entretenue, & que la ſageſſe de Ferdinand, ſecondée par d'habiles Généraux d'armée, termina avec tant de gloire & d'avantage. Il étoit tems que l'Allemagne goûtât quelques momens de tranquillité après de ſi grandes agitations. Elle le fit aux dépens de l'Italie, dont les mouvemens occuperent alors toute la Maiſon d'Autriche. Cette affaire a de ſi grands rapports au traité de Munſter, que je ne puis pas me diſpenſer de la faire connoître ici, ſans cependant entrer dans un détail qui ſeroit inutile pour le deſſein de cette Hiſtoire.

LXV. Origine de la guerre de Mantoue.

Vincent II, Duc de Mantoue, ſe voïant près de mourir ſans laiſſer d'enfans légitimes, avoit fait épouſer la Princeſſe Marie ſa niece au Duc de Rhetelois, fils de Charles de Gonzague Duc de Nevers, & avoit déclaré ce dernier héritier de tous ſes Etats. Auſſi-tôt après la mort du Duc Vin-

AN. 1629.

*Histoire du Ministere du Card. de Richelieu.*

*Hist. du Card. Mazarin.*

*Hist. de Louis XIII. de Dupleix.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri, vol. 6.*

*Historia Veneta di Nani, tom. 1.*

*Observations sur les traités des Princes, par Amelot.*

cent, le Duc de Nevers se rendit à Mantoue où il fut reconnu pour Souverain sans aucune opposition. Mais il se vit bientôt inquieté dans sa nouvelle possession. Le Roi d'Espagne ne put pas se résoudre à laisser un Prince François maître d'un si bel Etat en Italie. Charles Emmanuel, Duc de Savoie, qui s'étoit flatté de faire valoir de vieilles prétentions qu'il avoit sur une partie du Montferrat, en faisant épouser la Princesse Marie à son fils, ne voïoit qu'avec un extrême chagrin ses espérances trompées. Le Duc de Guastalle, Prince de la Maison de Mantoue, & la Duchesse de Lorraine prétendoient avoir aussi des droits sur la succession du feu Duc. Les deux premiers s'unirent contre le nouveau Duc, & firent aisément entrer l'Empereur dans leur parti. Les troubles commencerent par le refus que l'Empereur fit à Charles de lui donner l'investiture des Etats de Mantoue. Il envoïa même un Commissaire pour mettre en sequestre le Mantouan & le Montferrat, jusqu'à ce qu'on eût éclairci les droits des divers prétendans. Les Espagnols pri-

rent en même tems les armes avec le Duc de Savoie. Celui-ci entra dans le Montferrat, & se rendit maître de toute la Province, excepté Casal, Place importante dont les Espagnols s'étoient réservé de faire le siége, & qui étoit défendue par des François à qui le Duc de Mantoue l'avoit confié. En effet, Dom Conçalez de Cordoue, Gouverneur de Milan, entreprit ce siége & investit la Place. AN. 1629.

Le nouveau Duc de Mantoue songea de son côté à défendre ses droits. Il refusa l'entrée de sa Capitale au Commissaire Impérial. Il leva des troupes; il fit fortifier ses Places: il fut secouru des Vénitiens qui avoient intérêt de maintenir en Italie une Puissance opposée à la Maison d'Autriche. Le Roi de France n'auroit pas manqué d'envoïer aussi dès-lors de puissans secours à ce Prince, si l'état de ses affaires le lui avoit permis; mais la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre: le Duc de Bukinkam avoit fait une entreprise sur l'Isle de Rhé. La faction Huguenote troubloit tout le Roïaume: le Roi n'avoit pas trop de toutes ses

AN. 1629. forces pour dompter les Rebelles, & il étoit alors occupé au fameux siége de la Rochelle. Tout ce que ce Prince put faire en faveur du Duc de Mantoue, ce fut de lui permettre de faire lever des troupes en France. Ce fut le Marquis d'Uxelles qui se chargea de cette commission; mais ses troupes ne purent pénétrer en Italie dont le Duc de Savoie avoit fait fermer tous les passages.

LXVI. Louis XIII marche en personne au secours du Duc de Mantoue.

Le Pape se donnoit cependant beaucoup de mouvemens inutiles pour terminer ce différend, & le Duc de Mantoue auroit apparemment bientôt succombé, si la bravoure & la longue résistance des François enfermés dans Casal n'avoit donné au Roi de France le tems de les secourir aprés la prise de la Rochelle. A-peine Louis XIII eut-il dompté cette Ville rebelle, qu'il tourna tous ses soins vers l'Italie. Sa gloire & son intérêt l'obligeoient également à défendre un Prince qui étoit sous sa protection, & à ne pas permettre aux Espagnols de s'aggrandir dans un Païs où ils n'étoient déja que trop puissans. Dans ce dessein, il entreprit de passer les Alpes en personne

avec le Cardinal de Richelieu. Il força le Pas de Suze, & s'empara de la Ville & de la Citadelle avec une valeur & une promptitude qui étonna le Duc de Savoie. Ce Prince craignant pour ses Etats, proposa un accommodement. On traita à Suze même, & par ce traité le Duc promit de fournir des vivres, de donner un libre passage aux troupes Françoises, & d'engager les Espagnols à abandonner le siége de Casal, comme ils firent en effet. An. 1629.

LXVII. Traité de Suze.

Mais il parut bien qu'ils le firent par nécessité, beaucoup plus que pour satisfaire au traité, & que le Duc de Savoie lui-même n'avoit pas agi de bonne foi. Car tandis que le Roi de retour en France attendoit l'exécution du traité, on fut fort surpris d'apprendre que l'Empereur faisoit marcher en Italie une grande armée commandée par le Général Colalte pour entrer dans le Mantouan, & que les Espagnols, sous la conduite du Marquis Philippe de Spinola, rentroient dans le Montferrat. Le Duc de Savoie, sommé par les Ministres François de s'expliquer sur une si prompte infrac-

LXVIII. La guerre recommence.

AN. 1629. tion du traité, ne donna que des réponses ambigues. Il étoit de concert avec les Espagnols & les Impériaux; ainsi Casal & Mantoue furent assiégées. Mais Colalte après plusieurs vains efforts, leva le siége de cette derniere Place. Le Marquis de Spinola s'opiniâtra davantage devant Casal, quoiqu'il ne réussît pas mieux.

LXIX. Le Cardinal de Richelieu commande l'armée Françoise en Italie.

Dès que le Cardinal de Richelieu eut appris cette infidélité des ennemis, il se remit en marche pour le secours du Duc de Mantoue. Il se rendit à Suze, & trop habile pour se laisser amuser par les propositions artificieuses du Duc de Savoie, il tourna ses armes contre Pignerol, qu'il prit en deux jours. Comme cette Place étoit d'une extrême importance pour le secours de Casal, & pour la liberté du passage en Italie, la France prit la résolution de ne s'en point désaisir, quelques instances qu'on pût lui faire; & l'on verra quelle fut sur cela sa fermeté dans les Négociations de Munster. Quelque tems après le Roi reparut lui-même au-delà des Alpes, & se rendit maître de Chambery & de toute la Savoie. Mais une maladie qui fit

craindre pour sa vie, l'obligea de retourner à Lyon. Les troupes Françoises ne se signalerent pas seulement par la prise des Places, elles battirent encore auprès de Veillane un grand Corps de troupes Impériales commandées par Doria. Les Impériaux de leur côté, après avoir déja battu l'armée Vénitienne à Villebonne, se vangerent encore mieux de leur derniere défaite par la prise de Mantoue. La peste avoit ravagé cette grande Ville: la garnison y étoit extrêmement foible, & loin de suppléer à sa foiblesse par sa vigilance, les ennemis s'apperçurent qu'elle ne faisoit presque point de garde à un endroit de la Ville, qu'on croïoit inaccessible. Aldringhen & Gallas, qui commandoient sous Colalte, entreprirent de surprendre la Place par cet endroit, & leur tentative fut si heureuse, que tous les efforts que purent faire dans une telle extrêmité le Duc de Mantoue & le Maréchal d'Estrées, furent inutiles. Cette malheureuse Ville fut abandonnée à l'avarice & à l'insolence des Soldats. Le pillage dura trois jours, pendant lesquels les Impériaux

AN. 1630.

LXX. Mantoue surprise par les Impériaux.

AN. 1630. dont quelques-uns étoient Luthériens, commirent tout ce qu'on peut imaginer de brutalités, de violences & d'impiétés. Le Duc de Mantoue, après s'être sauvé dans le Château, où il ne put pas tenir long-tems, se retira dans l'Etat Ecclésiastique, n'espérant presque plus de rétablir ses affaires que par quelque traité favorable.

LXXI. Mort du Duc de Savoie.

Autant que cette conquête donna de joie aux Impériaux & aux Espagnols, autant causa-t-elle d'inquiétude au Duc de Savoie. Ce Prince, voïant les Impériaux maîtres du Mantouan, & les Espagnols dans le Montferrat, commença à redouter le voisinage de la Maison d'Autriche, tandis que d'un autre côté tous ses Etats étoient en proie aux armées Françoises. Il mourut sur ces entrefaites, & on prétend que ce fut de chagrin. Il est vrai que Charles-Emmanuel qui passoit pour un des plus fins Politiques de son tems, parut oublier dans cette occasion les regles de la prudence; car au lieu de traiter à l'amiable de ses prétentions avec le Duc de Mantoue, ce qu'il pouvoit faire avec

succès & à peu de frais, il se joignit aux Espagnols qui lui avoient toujours jusqu'alors contesté ses droits, & qui dans le dessein qu'ils avoient d'asservir l'Italie, n'auroient pas manqué, après qu'ils se seroient rendus maîtres du Montferrat, de l'en chasser lui-même.

AN. 1630.

LXXII. Négociation du Seigneur Mazarini devant Casal.

La mort du Duc de Savoie fut bientôt suivie de celle du Marquis de Spinola, que la longue résistance de Casal, & les mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Madrit, chagrinerent aussi extrêmement. Quelques jours avant sa mort, le Seigneur Mazarini avoit ménagé une convention entre les Espagnols devant Casal & les Assiégés. Ceux-ci consentirent à rendre la Ville & le Château aux Assiégeans, lesquels s'obligerent de leur côté à fournir des vivres aux François, & à leur remettre la Ville avec le Château, en cas que la Citadelle fût secourue dans un certain temps. Les Espagnols s'applaudirent de ce traité, parcequ'il mettoit leur honneur un peu à couvert, & les François y trouverent leur compte, parcequ'ils étoient dans une extrême di-

An. 1630.

sette de vivres. Ce fut-là la premiere négociation du Cardinal Mazarin, qui n'étoit alors que simple Cavalier, emploïé par le Pape & la Maison Barberine, & qui se préparoit ainsi les voies à devenir un jour un des plus grands Ministres de l'Europe.

LXXIII. Traité de Ratisbonne.

Mais à-peine cet accord eut-il été réglé, qu'on apprit la nouvelle du traité de Ratisbonne, qui sembloit devoir terminer les affaires d'Italie; & qui ne le fit cependant pas. Par ce traité l'Empereur & le Roi de France promettoient réciproquement de ne donner aucune assistance à leurs ennemis. Le Duc de Savoie devoit avoir dans le Monferrat la Ville de Trin, & d'autres Terres de la valeur de dix-huit mille écus de rente. Le Duc de Guastalle devoit avoir six mille écus de rente en fond de terres, avec tous les droits de jurisdiction & de supériorité. Le Duc de Mantoue devoit faire une soumission à Sa Majesté Impériale, suivant une formule dont on étoit convenu, moïennant quoi il devoit recevoir l'investiture du Duché de Mantoue & du Marquisat du Mont-

*Recueil des Traités de paix. Vittorio Siri, vol 6. Amelot, observat. sur les Traités des Princes.*

ferrat. Après cela, les François d'une part, devoient abandonner la Savoie, & de l'autre, les Impériaux & les Espagnols devoient évacuer le Mantouan, le Monferrat, le Païs des Grisons, la Valteline, & rendre aux Vénitiens ce qu'ils avoient pris sur leur République. Mais il parut que le Cardinal de Richelieu, en envoïant des Ambassadeurs François à la Diete de Ratisbonne, avoit eu beaucoup moins en vûe de traiter, que d'empêcher l'Empereur de faire élire dans la Diete son fils Ferdinand, déja Roi de Bohême & de Hongrie, pour Roi des Romains. En effet, le célebre P. Joseph, Capucin, qui fut chargé de cette négociation avec Monsieur de Sillery, eut l'adresse de faire différer cette élection.

AN. 1630.

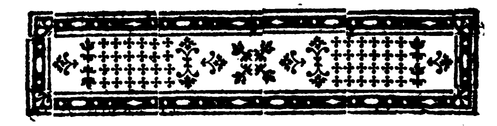
Quant au traité, le Cardinal de Richelieu prétendit que les Négociateurs François avoient passé leurs pouvoirs. Le Roi refusa de le ratifier, surtout à cause de l'article qui lui ôtoit la liberté de secourir ses Alliés, c'est-à-dire, le Roi de Suede qui se préparoit alors à descendre en Allemagne, & avec qui la France étoit

déja en négociation. Les Espagnols de
AN. 1630. leur côté refuserent de signer le traité, qu'ils ne trouvoient pas assez favorable aux desseins qu'ils avoient sur l'Italie. Enfin, ce traité auroit obligé les troupes Françoises de rester encore en Italie pendant deux mois, pour en attendre l'exécution, & une si longue inaction auroit ruiné l'armée. Ainsi les Généraux François ne laisserent pas de s'avancer jusqu'à Casal, résolus de donner bataille aux ennemis. Ils étoient déja prêts d'attaquer les lignes des Espagnols, lorsque le Seigneur Mazarini, après beaucoup de voïages d'une armée à l'autre, persuada enfin aux deux partis de consentir à un nouvel accommodement. Casal resta au pouvoir des François : les hostilités cesserent, & le traité de Ratisbonne fut en partie exécuté, pour ce qui regardoit l'Italie. Les choses demeurerent en cet état jusqu'aux traités de Querasque, qui se firent l'année suivante. Par le premier de ces traités, le Duc de Savoie Victor-Amedée, qui avoit suécédé à Charles-Emmanuel, céda au Roi de France, Pignerol, pour être uni à perpétuité à la Couronne de

de France, & par le second, il se fit un accommodement entre l'Empereur, le Roi de France & le Roi d'Espagne, par lequel il fut reglé que toutes les troupes sortiroient en même tems du Mantouan & du Montferrat, dont l'Empereur donneroit l'investiture au Duc Charles de Mantoue, excepté de la partie du Montferrat qui est en deçà du Pô, & au-delà du Taner, laquelle seroit cedée au Duc de Savoie. Ce traité dura peu d'années, comme je raconterai après que j'aurai repris la suite des affaires d'Allemagne.

AN. 1630.

*Fin du second Livre.*

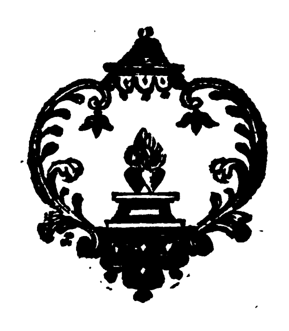


# SOMMAIRE DU TROISIEME LIVRE.

I. *L'Empereur entreprend d'obliger les Proteſtans à reſtituer les biens Ecléſiaſtiques.* II. *Publication de l'Edit de Reſtitution.* III. *Exécution de l'Edit.* IV. *Diete de Ratisbonne, & dépoſition de Valſtein.* V. *L'Electeur de Saxe refuſe de ſe ſoumettre à l'Edit.* VI. *Confédération des Proteſtans à Leipſick.* VII. *Guſtave Adolphe Roi de Suede, entreprend de faire la guerre à l'Empereur.* VIII. *Diſpoſition de la France par rapport à cette entrepriſe.* IX. *Diſpoſitions des Provinces-Unies.* X. *De l'Angleterre.* XI. *Des Rois de Pologne & de Dannemark.* XII. *Des Princes d'Italie.* XIII. *Arrivée du Roi de Suede en Allemagne.* XIV. *Ses premiers ſuccès.* XV. *Le Duc de Pomeranie traite avec lui.* XVI. *Magdebourg reçoit garniſon Suedoiſe.* XVII. *Mauvais état de l'armée Impériale.* XVIII.

*Progrès du Roi de Suede.* XIX. *Irrésolution des Princes d'Allemagne.* XX. *La France traite avec le Roi de Suede.* XXI. *Ses vûes dans ce traité.* XXII. *Suite des progrès du Roi de Suede.* XXIII. *Le Comte de Tilly marche contre les Suédois, & prend Niewebrandebourg.* XXIV. *Gustave prend Francfort sur l'Oder & Landsberg.* XXV. *L'Electeur de Brandebourg reçoit les Suedois dans ses Places.* XXVI. *Le Comte de Tilly emporte d'assaut la Ville de Magdebourg.* XXVII. *Il marche contre le Lantgrave de Hesse, & revient contre Gustave.* XXVIII. *Les Ducs de Mekelbourg se remettent en possession de leurs Etats.* XXIX. *Le Comte de Tilly fait la guerre à l'Electeur de Saxe.* XXX. *L'Electeur traite avec Gustave.* XXXI. *Le Roi de Suede marche contre le Comte de Tilly.* XXXII. *Bataille de Leipsick.* XXXIII. *Suite de la victoire des Suedois.* XXXIV. *Marche de Gustave jusqu'au Rhin.* XXXV. *Progrès des Suedois dans les autres parties de l'Allemagne.* XXXVI. *L'Empereur rend à Valstein le commandement des armées.* XXXVII. *La France veut détacher les Princes Catholiques,*

*d'Allemagne du parti de la Maison d'Autriche, en leur offrant la neutralité.* XXXVIII. *La négociation échoue, excepté avec l'Electeur de Treves.* XXXIX. *Gustave entreprend de conquérir la Baviere.* XL. *Il force le passage du Leck.* XLI. *Mort du Comte de Tilly.* XLII. *Gustave se rend maître de toute la Baviere.* XLIII. *Valstein, après avoir reconquis la Boheme, vient au secours du Duc de Baviere.* XLIV. *Gustave se retranche sous les murailles de Nuremberg, & y souffre une grande disette.* XLV. *Les Suedois attaquent le camp des Impériaux.* XLVI. *Succès de la guerre dans les autres Provinces.* XLVII. *Les François entrent dans Treves, Coblents & Hermanstein.* XLVIII. *Gustave & Valstein entrent dans la Misnie.* XLIX. *Bataille de Lutzen.* L. *Mort du Roi de Suede.* LI. *Continuation de la Bataille.* LII. *Arrivée du Comte de Pappenheim.* LIII. *Succès de la bataille.* LIV. *Mort de l'Electeur Palatin.* LV. *On parle de paix.* LVI. *Situation fâcheuse des Suedois & leur constance.* LVII. *Continuation de la guerre.* LVIII. *Bataille d'Ondeldorp.*





# HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Westphalie.

## LIVRE TROISIEME.

AN. 1630.

I. L'Empereur entreprend d'obliger les Protestans à restituer les biens Ecclésiastiques.

LA succession constante des Princes de la Maison d'Autriche à l'Empire, depuis Charles V, sembloit le leur faire regarder comme leur patrimoine. Mais jamais aucun Empereur de cette Maison n'y avoit exercé une autorité aussi absolue que Ferdinand II. Ce Prince avoit dompté tous ceux qui avoient osé s'opposer à ses volontés. Le Roïaume de Boheme & de Hongrie étoit soumis. Une longue

suite de victoires le rendoit redoutable dans toute l'Allemagne : il avoit humilié le Roi de Dannemark, & forcé tous ses autres ennemis à recevoir les loix qu'il leur avoit prescrites. Tous les Princes Catholiques de l'Empire étoient dans ses intérêts; & comme ils croïoient trouver leur avantage dans cette autorité souveraine qui les favorisoit, loin de la regarder comme une puissance illégitime qui opprimoit la liberté Germanique, ils aimoient, pour ainsi dire, leurs fers, & dissimuloient le mal public pour leur intérêt particulier. Quelques-uns même des Princes Protestans avoient avec Ferdinand des intérêts communs qui les lui attachoient. La crainte retenoit les autres dans la soumission. Cependant pour établir encore mieux sa puissance par l'affoiblissement des Protestans, Ferdinand, après en avoir déja dépouillé quelques-uns de leurs Etats, entreprit d'arracher aux autres tout ce qu'ils avoient usurpé sur les Eglises Catholiques depuis près de quatre-vingts ans. Il ne faut pas même douter que le zele de la Religion n'eut part à ce dessein; car ce Prince

AN. 1630.

*Lotychius. rerum Germ. l. XXV. c. 1. & seq.*

*Pufendorf rerum Suecic. l. 2.*

*Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.*

*Mercure François. an. 1629.*

AN. 1630. en témoigna toujours beaucoup, & c'est une injustice que ses ennemis même, s'ils sont équitables, lui rendront toujours. Voici comme la chose se passa.

II. Publication de l'Edit de Restitution.

Le traité de Lubek n'étoit pas encore consommé, lorsque Ferdinand publia un Edit que les troubles qu'il causa dans l'Empire ont rendu fameux, & qu'on nomma l'*Edit de la Restitution* des biens Ecclésiastiques. Cet Edit ordonnoit à tous les Protestans qui s'étoient emparés de quelque bien Ecclésiastique depuis le traité de Passau fait en 1555, de le restituer aux anciens possesseurs, sous peine d'être procedé contr'eux par toutes les voies de rigueur, & d'être ensuite condamnés à restituer en outre tous les fruits qu'ils avoient perçus des biens usurpés. L'Edit étoit fondé sur un article du traité de Passau, par lequel il avoit été reglé que si quelque Bénéficier quittoit l'ancienne Religion pour embrasser la nouvelle Secte, il seroit obligé de renoncer en même tems à tous ses biens & revenus Ecclésiastiques.

On ne peut pas disconvenir que cet article n'eût été très mal observé

par les Proteſtans. Car depuis le traité de Paſſau, non-ſeulement la plûpart avoient conſervé leurs biens Eccléſiaſtiques en changeant de Religion; mais pluſieurs Laïcs avoient même uſurpé des Evêchés Catholiques. Les Chapitres, les Abbaïes & les Monaſteres étoient devenus la proie des Princes ſéculiers. On comptoit deux Archevêchés, Magdebourg & Breme, enlevés aux Catholiques, & juſqu'à douze Evêchés, ſavoir, Minden, Halberſtad, Verden, Lubek, Ratzebourg, Miſnie, Marſbourg, Naumbourg, Brandebourg, Havelberg, Lebus & Camin, avec une infinité de Monaſteres. Il eſt vrai que les Proteſtans prétendoient n'avoir jamais conſenti à ce reglement du traité de Paſſau; mais cette prétention paroiſſoit aſſez mal fondée. Ils raiſonnoient plus juſte lorſqu'ils ſoutenoient qu'il n'appartenoit pas à l'Empereur de les dépoſſeder de ſa ſeule autorité, ſans le conſentement d'une Diete générale. L'entrepriſe étoit d'ailleurs fort dangereuſe par l'intérêt commun que tous les Proteſtans avoient de ſe maintenir en poſſeſſion. L'Empereur leur donnoit encore oc-

AN. 1630.

casion de lui reprocher qu'il vouloit profiter de leurs dépouilles pour en revêtir ses enfans; car ce Prince après avoir proscrit Christian Guillame de Brandebourg Administrateur de Magdebourg, qui suivoit le parti du Roi de Dannemark, avoit eu soin de faire nommer son fils à l'Archevêché de Magdebourg, au préjudice du fils de l'Electeur de Saxe, qui étoit pourvû du titre de Coadjuteur. Quoi qu'il en soit, Ferdinand, après avoir long-tems balancé d'un côté les remontrances des Protestans, & de l'autre les raisons & les sollicitations pressantes des Catholiques, publia son Edit, & envoïa en même-tems des Commissaires pour le faire exécuter.

AN. 1630.

III. Exécution de l'Edit.

Il est aisé de comprendre quels mouvemens cette entreprise dut causer parmi les Protestans d'Allemagne. On n'entendit par-tout que plaintes, que murmures & clameurs. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg s'opposerent ouvertement à l'Edit; mais tout le reste de l'Allemagne obéit. La Ville d'Ausbourg, d'où la confession de foi des Protestans avoit pris son nom, fut la moins ménagée. Les Vil-

les Impériales se soumirent : le Duc de Wirtemberg & d'autres Princes restituerent tout ce qu'ils avoient usurpé. On vit par-tout les Evêques rentrer dans leurs anciens droits, & les Religieux dans les Monasteres d'où on les avoit chassés Valstein à la tête d'une armée faisoit exécuter les jugemens des Commissaires Impériaux. La rigueur, avec laquelle il procedoit contre les Protestans, les irritoit autant que l'Edit même. Car ce Général fier & violent, qui ne respectoit plus de Loix lorsqu'il avoit les armes à la main, commençoit dès-lors à se rendre presqu'aussi redoutable à son Souverain qu'à ses ennemis mêmes ; & la licence effrenée, avec laquelle il laissoit vivre ses troupes, s'accrut à un tel point, que les Catholiques se joignirent aux Protestans pour en demander justice à l'Empereur.

AN. 1630.

IV. Diete de Ratisbonne, & déposition de Valstein.

Dans ce tumulte d'affaires Ferdinand convoqua une Diete à Ratisbonne pour délibérer sur les moïens de pacifier tous les troubles de l'Empire. Chacun y parla pour ses intérêts. Le Roi d'Angleterre demanda sans succès le rétablissement de l'Electeur

Palatin. Les Ambassadeurs François y

AN. 1630. firent le traité dont j'ai parlé entre l'Empereur & le Roi de France, & contribuerent à persuader aux Electeurs de différer l'élection d'un Roi des Romains. On résolut de faire la guerre au Roi de Suede, dont on apprit alors les progrès dans la Pomeranie. Enfin les Catholiques & les Protestans demanderent le licenciement des armées, & sur-tout la déposition de Valstein. L'Empereur y consentit pour ne pas voir tout l'Empire se soulever contre lui. Il donna au Comte de Tilly le commandement des armées Impériales, & Valstein obéit. On regarda comme un miracle, d'un côté la complaisance de l'Empereur pour les Etats de l'Empire, & de l'autre, l'obéissance de Valstein aux ordres de l'Empereur. Mais ce Général dissimuloit son chagrin, comme il parut dans la suite, & la condescendance de l'Empereur ne calma pas les esprits.

V. L'Electeur de Saxe refuse de se soumettre à l'Edit.

L'Electeur de Saxe paroissoit le plus animé. Outre l'intérêt qu'il avoit de maintenir son fils le Duc Auguste en possession de l'Archevêché de Magdebourg qu'on vouloit qu'il cedât à l'Ar-

chiduc Leopold, second fils de l'Empereur, il étoit bien aise que Ferdinand lui fournit lui-même une occasion de rompre avec lui. Les Protestans lui reprochoient depuis longtems qu'il trahissoit la cause commune par son union avec les Catholiques. Comme les raisons de cette union ne subsistoient plus, & qu'on l'attaquoit personnellement par l'Edit de Restitution, il crut qu'il étoit tems de se réunir avec le parti Protestant pour lequel il avoit toujours conservé un penchant secret. Il convoqua une Assemblée à Leipsick. Les Princes mécontens s'y communiquerent mutuellement leurs chagrins, ils écrivirent des lettres très pressantes à l'Empereur, pour lui demander la révocation du nouvel Edit. Ils firent ensemble un traité de confédération par lequel ils s'engagerent à se défendre réciproquement, & ce fut en conséquence de ce traité qu'on les vit peu de tems après se déclarer les uns après les autres contre l'Empereur.

An. 1630.

VI. Confédération des Protestans à Leipsick.

Ces mouvemens des Protestans inquiétoient peu Ferdinand. La plûpart, affoiblis par les guerres passées, n'é-

toient plus en état de se faire craindre. Ils avoient d'ailleurs toujours paru trop jaloux de leur indépendance pour se réunir sous les ordres d'un seul Chef avec cette subordination & ce concert qui fait la force des partis. L'Empereur, qui n'ignoroit pas leurs dispositions, & qui connoissoit leur foiblesse, regarda leur nouvelle révolte comme un juste prétexte qu'on lui donnoit d'achever de les abbattre. En effet, il est probable que c'eût été fait du parti Protestant, & peut-être de la Religion Luthérienne en Allemagne, si la fortune, lasse de servir les vastes desseins de Ferdinand, ou plutôt, si la Providence par un jugement secret dont il faut adorer la profondeur, n'avoit alors suscité le plus redoutable ennemi que l'Empire eût jamais eu dans la personne de Gustave Adolphe, Roi de Suede.

AN. 1630.

VII. Gustave Adolphe Roi du Suede, entreprend de faire la guerre à l'Empereur.

*Pufendorf rer. Suecic. l. 2.*

Ce Prince, déja célebre par les conquêtes qu'il avoit faites en Pologne, étoit désormais la seule ressource des Protestans. L'Electeur Palatin & le Roi de Dannemark, aïant échoué dans leur entreprise, il crut que le Ciel lui avoit réservé la gloire d'être le libé-

rateur de l'Allemagne. Jaloux des progrès que l'Empereur avoit faits jusqu'à la Mer Baltique, dont il paroissoit vouloir usurper l'Empire; & irrité du refus qu'on avoit fait d'admettre ses Ambassadeurs au traité de paix entre l'Empereur & le Roi de Dannemark, il entreprit de satisfaire son ressentiment particulier en vengeant la querelle commune, & en ouvrant une vaste carriere à son ambition. Il étoit alors dans la trente-sixieme année de son âge: il avoit toutes les qualités du corps & de l'esprit qu'on a coutume de donner aux Heros, infatigable dans les travaux militaires, intrépide dans les combats, d'une hardiesse peu commune, & même un peu témeraire dans un si haut rang. Son habileté étoit égale à sa valeur: il entendoit parfaitement l'art de la guerre, il en connoissoit toutes les ruses, & savoit en faire usage. Les Eleves qu'il forma à l'art militaire donnerent ensuite des leçons aux plus habiles Généraux. Il faisoit surtout observer une exacte discipline aux Officiers & aux soldats, & il les combloit d'ailleurs de si grandes lar-

An. 1630.

gesses, qu'il les trouvoit toujours prêts
AN. 1630. à affrontrer tous les périls. Aussi les grandes entreprises ne l'étonnerent jamais, parcequ'il étoit toujours sûr de ses troupes & de lui-même. Il ne pouvoit gueres former de dessein plus digne de lui que celui d'abattre la puissance de la Maison d'Autriche dans un tems où elle faisoit trembler toute l'Europe. Comme il en prévoïoit toute la difficulté, il ne négligea rien pour en assurer le succès. Il se hâta de donner la paix à la Pologne. Il demanda des secours à tous les Princes de l'Europe, qui s'intéressoient à la conservation de la liberté Germanique. Il négocia sur-tout avec le Roi de France & le Cardinal de Richelieu. Il fortifia ses troupes de celles que le Roi de Dannemark & les Polonois venoient de licencier. Il en fit lever d'autres en Angleterre, en Hollande & dans l'Empire. Toutes ces troupes ensemble faisoient une armée formidable, sans compter les secours qu'il esperoit de la France, de l'Angleterre, de la Hollande & des Princes Protestans. Le seul bruit des préparatifs qu'il faisoit pour en-

crer en Allemagne y ranimoit la fierté des ennemis de Ferdinand. On se disposoit de toutes parts à se ranger sous ses étendarts, & son expédition occupoit toute l'Europe.

AN. 1630.

VIII. Disposition de la France par rapport à l'entreprise du Roi de Suede.

La France voïoit avec plaisir la Maison d'Autriche replongée dans une nouvelle guerre. Jusqu'alors les troubles que l'hérésie avoit excités dans l'Etat, les révoltes des Grands, secrétement animés par les Espagnols, le changement fréquent des Ministres, & les sollicitations des Papes, qui craignoient que la ruine de la Maison d'Autriche n'entraînât celle de la Religion, avoient empêché la France de prendre autant de part qu'elle auroit souhaité aux troubles d'Allemagne. La guerre de Mantoue avoit réveillé les anciennes jalousies, & Louis XIII, après avoir entierement abattu le parti Huguenot, étoit en état, si j'ose parler ainsi, de jouer un grand rôle dans le nouveau changement de scène qui se préparoit. Les intérêts de la Religion Catholique pouvoient seuls être un obstacle pour un Prince aussi religieux que Louis XIII. Mais le Cardinal de Richelieu, moins délicat que ses

An. 1630. prédécesseurs sur les intérêts de la Religion, ou plus éclairé sur ceux de l'Etat, ne fit envisager au Roi cette guerre que comme une guerre de politique, telle qu'elle étoit en effet, & à laquelle par conséquent, il pouvoit contribuer pour maintenir la liberté Germanique, & affoiblir la trop grande puissance de la Maison d'Autriche, sauf à prendre les moïens nécessaires pour mettre la Religion à couvert. Le Cardinal espera sur-tout profiter de la guerre d'Allemagne pour assurer les frontieres du Roïaume de ce côté-là, & pour remplir, s'il étoit possible, les vastes projets qu'il avoit formés pour la gloire & l'agrandissement de la Monarchie. Ce fut pour cette raison qu'il persuada à Louis XIII, de désavouer le traité de Ratisbonne pour ce qui regardoit les affaires d'Allemagne, & la liberté de secourir les ennemis de la Maison d'Autriche. Mais il n'étoit pas encore tems de se déclarer ouvertement. Il falloit s'assurer des intentions & des succès du Roi de Suede. D'ailleurs le dessein de la France étoit moins d'accabler les Princes de la Maison d'Autriche, que de

resserrer leur ambition dans de justes bornes, pour maintenir entre les Puissances cet équilibre qui fait la sûreté commune des Etats. Dans cette vûe le Roi jugea qu'il suffisoit de donner quelques secours aux Suedois, sans prendre lui-même les armes; & comme il venoit de renouveller avec la République de Hollande les anciens traités d'alliance pour l'engager à soutenir la guerre contre l'Espagne, il promit aussi à Gustave Adolphe des secours d'argent pour le mettre en état de la faire à l'Empereur.

AN. 1630.

IX. Dispositions des Provinces-Unies.

Les Provinces-Unies qui défendoient depuis quarante ans leur liberté contre toutes les forces d'Espagne, regarderent l'expédition du Roi de Suede comme la diversion la plus favorable qu'elles pussent souhaiter, & elles ouvrirent aussi leurs trésors à Gustave. Elles espérerent que l'Empereur occupé désormais à defendre ses propres Etats, ne pourroit plus donner au Roi Philippe IV, de secours contre la République, & que Philippe lui-même seroit peut-être obligé de partager ses forces pour secourir Ferdinand.

AN. 1630. X. Dispositions de l'Angleterre.

Si les troubles dont l'Angleterre commençoit alors à être agitée sous le regne de Charles I lui avoient permis d'agir au-dehors, ce Prince auroit joint toutes ses forces à celles des Suedois. Mais Charles, toujours brouillé avec ses peuples, n'osoit convoquer de Parlement : il n'avoit aucune ressource pour entretenir une armée en Allemagne : il ne pouvoit pas compter sur la levée des impôts qu'il exigeoit. Il étoit naturellement timide & irrésolu; & d'ailleurs la guerre allumée entre l'Espagne & la Hollande, attiroit dans ses Ports tout le commerce des Indes. Ainsi, soit intérêt, soit timidité ou amour du repos, au lieu de se liguer avec le Roi de Suede pour rétablir l'Electeur Palatin son beau-frere, il fit la même année un traité de paix avec l'Espagne, & se contenta de faire à la Maison Palatine des promesses stériles. Il permit seulement à Milord Hamilton de traiter en son propre nom avec Gustave, & de conduire en Allemagne un corps de six mille Anglois que ce Seigneur leva à ses frais, & qui ne fut d'aucun usage aux Suedois.

Les Rois de Pologne & de Dannemark étoient spectateurs oisifs de cette guerre. Le premier qui étoit Sigismond, étoit ennemi des Suedois, & penchoit pour le parti Catholique; mais le traité de Treves qu'il venoit de faire avec la Suede, & l'épuisement de son Etat, ne lui permettoient pas de se déclarer. Ferdinand en tira cependant quelques foibles secours en secret. Le second étoit ennemi de la Maison d'Autriche. Par cette raison & par l'intérêt de sa Religion, il auroit naturellement dû pencher pour les Suedois; mais il étoit jaloux des prospérités de la Suede. Il redoutoit l'ambition de Gustave autant que celle de Ferdinand, & il ne craignoit pas moins l'établissement de la Suede en Allemagne, que les progrès de la Maison d'Autriche, jusqu'aux frontieres de Dannemark. Il prit ainsi le parti de la neutralité. Il espera que ces deux Puissances ruineroient leurs forces l'une contre l'autre, qu'il en auroit moins à craindre, où qu'il pourroit mieux profiter de la foiblesse des vaincus en se déclarant pour les vainqueurs. Mais ce Prince dans sa neu-

AN. 1630.

XI. Dispositions des Rois de Pologne & de Dannemark.

tralité trahit quelquefois lui-même ses
An. 1630. sentimens ; & la jalousie l'emportant sur les intérêts de sa Religion, & peut-être aussi sur ceux de la politique, il laissa entrevoir une secrete inclination pour le parti de Ferdinand.

XII. Dispositions des Princes d'Italie.

Les Venitiens & les Princes d'Italie, que la guerre de Mantoue avoit justement allarmés, furent bien aises de voir renaître une guerre qui alloit occuper en Allemagne toutes les forces de la Maison d'Autriche. Le Pape même, que ces troubles mettoient dans l'indépendance à l'égard des Espagnols qui le tyrannisoient, n'en fut que médiocrement affligé, ne prévoïant pas les progrès énormes que les armes des Protestans devoient faire en Allemagne aux dépens de l'Eglise.

XIII. Arrivée du Roi de Suede en Allemagne.

*Lotychius rer. Germ. l. XXX. c. 3. & seq.*

Cependant le Roi de Suede, pour donner quelque couleur de justice à son entreprise, après avoir écrit plusieurs lettres à l'Empereur & aux Electeurs, publia un Manifeste où il exposoit les raisons qu'il avoit de prendre les armes, raisons assez frivoles dans le fond, & sur lesquelles il eût été aisé de le satisfaire. Le Roi de Dannemark, l'Electeur de Brande-

bourg & le Duc de Pomeranie firent même quelques propositions d'accommodement. Mais le Roi de Suede vouloit la guerre, & Ferdinand ne vouloit pas acheter la paix d'un ennemi qu'il méprisoit. Ainsi le traité fut rompu presqu'aussitôt que proposé, & Gustave s'embarqua pour descendre en Allemagne, suivi d'une flotte de plus de deux cens voiles.

An. 1630.

Il s'arrêta d'abord à l'Isle de Ruden dans le dessein d'envoïer de-là des troupes s'emparer de celle de Rugen; mais aïant appris qu'un de ses Lieutenans en avoit déja fait la conquête, il continua sa route & entra dans l'embouchure de l'Oder, où il débarqua dans l'Isle d'Usedom, qui est presque attenante à la partie Occidentale de la Pomeranie. A peine eut-il mis pied à terre, qu'on vit ce Prince, par un sentiment de religion qu'on ne sauroit s'empêcher de louer même dans ceux que le malheur de leur naissance a engagés dans l'erreur, se prosterner humblement à terre, & par une priere fervente implorer le secours du Ciel, à la vûe de toute son armée que ce spectacle attendrissoit.

*Pufendorf. l. 2.*

*Merc. Fr.*

*Loccenius hist. Suecic. liv. 8.*

AN. 1630.

Il défendit ensuite, sous les plus grandes peines à tous ses soldats, les larcins & les moindres violences, ce qui contribua infiniment à lui attacher les peuples d'Allemagne, qui trouvoient ainsi dans les étrangers ennemis de l'Empire plus d'humanité que dans les Allemands même.

XIV. Premiers succès de Gustave.

Le premier soin de Gustave fut de se fortifier dans l'Isle, pour ne se pas laisser surprendre par les ennemis dans le désordre d'une descente. Mais les Impériaux n'étoient pas encore en état de lui faire tête. Ils lui abandonnerent même sans résistance toute l'Isle de Wollin & la Ville de Camin situées de l'autre côté de l'embouchure de l'Oder. Le Roi de Suede, s'étant ainsi emparé de tous ces postes importans, lesquels avec la Ville de Stralsund dont il étoit déja maître, lui facilitoient la communication de l'Allemagne avec la Suede, songea aussitôt à s'assurer de quelque Place importante avancée dans les terres, qui pût lui servir comme de place d'armes, & d'où il pût s'étendre dans le païs pour faire de nouvelles conquêtes. Stetin Ville considérable sur

l'Oder

l'Oder, & résidence des Ducs de Poméranie, lui parut propre à ce dessein. Torquato de Conti, qui commandoit les troupes Impériales dans ces quartiers là, méditoit de son côté une entreprise sur cette Ville, afin de fermer par cet endroit l'entrée de l'Allemagne à Gustave; mais ce Prince le prévint, & parut inopinement à la vue de la Ville. Le Duc de Poméranie, allarmé & inquiet, fit d'abord beaucoup de difficultés de recevoir les troupes Suédoises. Cependant la crainte de voir sa Ville emportée, les instances pressantes, les menaces & les promesses de Gustave, le persuaderent. Il reçut garnison, & fit avec le Roi un traité de Ligue défensive. Stargard, Anclam, Ukermunde & Volgast suivirent l'exemple de Stetin, ou furent emportés de force.

AN. 1630.

XV. Le Duc de Poméranie traite avec le Roi de Suede.

L'Administrateur de Magdebourg, profitant des mouvemens que ces premiers succès de Gustave causoient dans les esprits, persuada aux habitans de se déclarer pour la Suede. Cette grande Ville, fiere d'avoir résisté pendant long-tems aux armes de Valstein, & irritée du dessein que l'Empereur sem-

XVI. La Ville de Magdebourg reçoit garnison Suédoise.

bloit avoir formé d'y exterminer le

An. 1630. Luthéranisme, en faisant nommer son fils Archevêque, s'engagea sans peine dans le nouveau parti. On verra qu'elle eut bientôt sujet de se repentir de sa précipitation.

XVII. Mauvais état de l'armée Imperiale.

Torquato de Conti, retranché à Gartz & à Griphenhagen, ne se vangea de ces pertes que par d'horibles brigandages qu'il commit dans la Poméranie. Le Colonel Goetz le surpassa encore en cruautés, & traita surtout les habitans de Pasewalc avec tant d'inhumanité, qu'il rendit les troupes Impériales aussi odieuses à cette Province, qu'elles commençoient à devenir méprisables. Ce n'étoit plus ces troupes disciplinées, aguerries & infatigables, que la victoire suivoit par-tout. Le relâchement de la discipline militaire, & le débordement de tous les vices avoient amolli leur courage. Les Chefs ne songeoient qu'à s'enrichir de la dépouille des Provinces. Les soldats n'avoient plus d'ardeur que pour le pillage; leur ancienne valeur avoit dégénéré en brutalité, & ils n'étoient plus redoutables qu'aux païsans de la campagne, &

aux Villes dont on leur confioit la défense.

AN. 1630.

XVIII. Progrès du Roi de Suede.

Cependant le Roi de Suede, ne voulant pas s'engager trop avant dans l'Allemagne avant que de s'être assuré de la frontiere, fit diverses tentatives dans le Duché de Mekelbourg, où il s'empara de quelques postes, & dans la Poméranie au-delà de l'Oder où il fit assiéger Colberg. Les Impériaux entreprirent de faire lever le siége de cette Place; mais ils furent repoussés. La rigueur de l'hiver & la disette que les soldats Suédois soutenoient sans peine, ruinoient de jour en jour l'armée Impériale. Gustave entreprit enfin de la chasser de ses postes. Il emporta d'assaut Griphenhagen; & ce succès jetta une telle épouvante parmi les troupes qui étoient campées devant Gartz de l'autre côté du fleuve, qu'elles abandonnerent cette Place sans attendre l'ennemi, & se retirerent à Francfort.

Tels furent les préludes de cette nouvelle guerre depuis le mois de Juin, que le Roi de Suede débarqua en Allemagne, jusqu'à la fin de l'année 1630. Ce Prince voulut, ce sem-

ble, par ces commencemens eſſaïer ſes forces avant que de tenter de plus grandes entrepriſes.

AN. 1631.

XIX. Irréſolution des Princes Proteſtans d'Allemagne.

Quelque confiance que Guſtave eût dans le nombre & la valeur de ſes troupes, & quelque fond qu'il pût faire ſur ſon habileté & ſa bonne fortune, il comprit aiſément qu'il ne feroit jamais de progrès durables en Allemagne par ſes ſeules forces. La Suede, déja épuiſée par la guerre de Pologne, ne pouvoit lui fournir ni aſſez de troupes, ni aſſez d'argent pour une entrepriſe ſi difficile. L'exemple du Roi de Dannemarck, honteuſement chaſſé de l'Allemagne, & réduit à ſe défendre dans ſes propres Etats, lui apprenoit à ne rien négliger de tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de ſon expédition. Il n'ignoroit pas combien la puiſſance de l'Empire eſt redoutable, lorſque tous les Princes & les Etats, qui compoſent le Corps Germanique, ſont unis enſemble & ſe prêtent mutuellement leurs forces. Il ne pouvoit eſpérer de réuſſir, qu'en attaquant l'Allemagé par les Allemands mêmes, & en armant les membres contre leur Chef. Auſſi avoit-il comp-

té que dès qu'il paroîtroit en Allemagne, plusieurs Princes mécontens viendroient se joindre à lui; mais la plûpart, retenus encore par la crainte & par l'incertitude du succès qu'auroit cette nouvelle guerre, se contentoient de faire en secret des vœux pour la prospérité de ses armes, sans oser se déclarer ouvertement. En vain Gustave fit faire des propositions aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg: il n'en reçut que des témoignages stériles de leur bonne volonté. Il les trouva inquiets, irrésolus, flottant entre la crainte & l'amour de la liberté, trop mécontens de l'Empereur pour prendre son parti, & trop timides pour oser se déclarer contre lui; conduite qui lui fit comprendre qu'il falloit ou les forcer, comme le Duc de Poméranie, à se joindre à lui, ou leur en applanir le chemin par une suite de progrès éclatans. AN. 1631.

XX. La France traite avec le Roi de Suede. *Recueil des traités de paix.*

La France seule traita avec le Roi de Suede. Elle lui avoit déja fait faire des propositions par le Baron de Charnassé, lorsque ce Seigneur travailloit à ménager le traité de Treves entre la Suede & la Pologne. Mais Gustave les

avoit rejettées ; & la France alors n'insista pas davantage, parcequ'elle vouloit voir Gustave engagé dans la guerre avant que de s'engager elle-même avec lui. Dès que le Roi de Suede eut levé cet obstacle par sa descente en Allemagne, on renoua la négociation, & le traité fut conclu en peu de tems à Bernwald, dans l'Electorat de Brandebourg.

An. 1631.

Pufendorf. l. 3.

XXI. Vues de la France dans ce traité.

Le véritable motif de ce traité étoit en général d'abbattre la puissance de la Maison d'Autriche, & en particulier de donner en Allemagne de l'occupation à l'Empereur pour l'obliger à abandonner les affaires d'Italie. Mais on se donna bien de garde d'en faire dans le traité aucune mention. On n'avoit, disoit-on, en vue, que d'assurer les droits des Princes de l'Empire, la liberté du commerce dans l'Océan & dans la Mer Baltique, la sûreté des Roïaumes voisins d'Allemagne, le rétablissement des Princes opprimés, & de remettre toutes choses au même état qu'elles étoient avant la guerre. Pour cela le Roi de Suede s'engagea à entretenir en Allemagne une armée de trente-six mille hommes, & le Roi de France

promit de lui païer pendant cinq ans la somme de douze cens mille livres tous les ans. AN. 1631.

Quoique cette guerre ne fût qu'une guerre d'Etat & purement politique, cependant, comme on avoit lieu de craindre qu'elle ne devînt funeste à la Religion,& qu'on ne fît par cette raison un crime à la France d'y avoir contribué, le Roi, autant par un véritable zele, que pour prévenir les reproches qu'on auroit pu lui faire, prit dans ce traité toutes les précautions possibles pour mettre la Religion à couvert. Il fut expressément réglé que le Roi de Suede accorderoit la neutralité au Duc de Baviere & aux autres Princes Catholiques, s'ils s'offroient à la garder aussi de leur côté: qu'il ne feroit fait aucun changement à la Religion dans les Villes dont il se rendroit maître, & qu'il laisseroit par-tout aux Catholiques la liberté d'exercer publiquement leur Religion selon l'usage & les loix de l'Empire. Ainsi, loin de nuire à la Religion en contribuant à cette guerre, on peut dire que la France la servit utilement, puisqu'elle la garantit de l'oppression.

La France avoit cependant en cela
An. 1631. encore une autre vue d'une politique très rafinée. La neutralité, qu'elle propofoit aux Princes Catholiques d'Allemagne, étoit un appas qu'elle leur offroit pour les détacher, s'il étoit poſſible, des intérêts de l'Empereur, & ſur-tout le Duc de Baviere qui étoit en Allemagne le plus ferme appui de la Maiſon d'Autriche. Du moins pour peu que les armes des Suedois prévaluſſent, comme on l'eſpéroit, la France ſe flattoit que les Princes d'Allemagne, n'étant pas ſuffiſamment ſecourus de l'Empereur, plutôt que de voir leurs Etats expoſés aux ravages des Suédois, abandonneroient le parti de Ferdinand, embraſſeroient la neutralité, & ſe mettroient ſous la protection du Roi de France. C'eſt ainſi que le Cardinal de Richelieu ſavoit trouver l'intérêt de l'Etat dans ce qu'il ne paroiſſoit faire que pour l'intérêt de la Religion.

Cette alliance de la France avec la Suede donna un nouvel éclat aux armes de Guſtave. La nouvelle qui s'en répandit attira à ſon armée une infinité de ſoldats, qui ne doutoient plus

qu'ils ne dussent être bien païés ; & l'Empereur, qui s'étoit flatté que le défaut d'argent obligeroit bientôt les Suédois à repasser la Mer, jugea qu'il alloit essuïer une plus rude guerre qu'il ne s'étoit d'abord imaginé.

AN. 1631.

XXII. Suites des progrès du Roi de Suede.

Elle recommença avec beaucoup de vivacité de part & d'autre dans la Pomeranie & dans l'Electorat de Brandebourg, qui en furent encore le principal théâtre. Le Roi de Suede, aïant donné le soin du commandement à Gustave Horn dans la Pomeranie au-delà de l'Oder le long de la mer, & au Général Banier dans le Newmarck, commandoit en personne en-deçà du fleuve dans l'Ukermark. Il se rendit maître de plusieurs Places, & entr'autres de Dammin, de Malchin, & de Colberg qui capitula après un assez long siége. La prise de Dammin, qui étoit une Place importante, chagrina sur-tout l'Empereur ; & voïant que les Généraux, qui commandoient ses troupes dans ces quartiers-là, n'étoient pas assez habiles pour tenir tête au Roi de Suede, il donna ordre au Comte de Tilly de s'y rendre. Ce Général, déja célebre

par tant de victoires, & depuis long-
An. 1631. tems la terreur des Protestans, trouvoit enfin dans Gustave un ennemi digne de lui.

XXIII. Le Comte de Tilly marche contre les Suédois, & prend Niew-brandebourg.

Il ramassa promptement tout ce qu'il y avoit de troupes Impériales dispersées dans les Provinces, & marcha contre les Suédois. Sa présence releva le courage des Impériaux & rétablit leurs affaires. Il fortifia en chemin la garnison de Francfort sur l'Oder & celle de Lansberg. *Merc. Franç.* De-là il alla mettre le siége devant Niewbrandebourg, &, la fortune favorisant son entreprise, il s'en rendit maître lorsqu'il s'y attendoit le moins; car dans le tems qu'il songeoit à se retirer, quelques soldats s'étant avancés vers le rempart furent suivis de toute l'armée, laquelle, attaquant avec furie les assiégés, emporta la Ville d'assaut. Près de deux mille Suédois y furent passés au fil de l'épée. Le Roi de Suede se préparoit déja à marcher au secours de la Place lorsqu'il apprit cet accident. Obligé de changer de dessein, il prit la résolution de couper les vivres aux Impériaux, & de les affamer s'ils avançoient plus

avant. Il essaïa même de leur en faire naître l'envie en se retirant avec toutes ses troupes au-delà de l'Oder ; mais le Comte de Tilly apperçut le piége, & après avoir ruiné les fortifications de Niewbrandebourg, il revint sur ses pas. Il désiroit sur-tout d'engager le Roi de Suede à une bataille, & voïant que ce Prince paroissoit résolu de l'éviter, il marcha contre Magdebourg dans l'espérance que Gustave aimeroit mieux hasarder un combat, que de laisser prendre une Place de cette importance.

An. 1631.

XXIV.
Gustave prend Francfort sur l'Oder & Landsberg.
*Pufendorf. l. 3.*
*Merc. Franç.*
*Lotychius l. XXXVI, c. 4.*

Dès que le Roi de Suede eut appris que le Comte de Tilly se retiroit, il remonta de son côté l'Oder avec toutes ses troupes, & vint se présenter devant Francfort. Quoique cette Place eût pour garnison une armée presqu'entiere, il en entreprit le siége. Les assiégés firent une sortie vigoureuse qui ne leur réussit pas. Ils ne laisserent pas d'insulter l'armée Suédoise par de piquantes railleries, & la colere fit dans cette occasion ce que le courage seul n'auroit peut-être jamais osé entreprendre. Car les Suédois, irrités & animés par l'exemple de quel-

AN. 1631. ques braves donnerent brusquement à la Place un si furieux assaut, qu'ils l'emporterent. La Ville fut en un moment remplie de confusion, de carnage & de sang. Les Impériaux, fuïant en foule vers le pont de l'Oder, y causerent un si grand embarras de chevaux & de chariots qui se précipitoient les uns sur les autres dans le fleuve, qu'une partie de la garnison s'y noïa, tandis que l'autre demeuroit exposée à la fureur des vainqueurs. Comme la prise de cette Place ouvroit à Gustave l'entrée de la Silésie, le Comte de Tilly pour éloigner les Suédois de cette Province, se hâta de mettre le siége devant Magdebourg. Cependant le Roi de Suede, profitant de la fortune de ses armes & de l'ardeur de ses troupes, marcha vers Landsberg avec l'élite de son armée. Il n'eut que la peine de sommer la Ville de se rendre. La mort du Commandant, tué dans la premiere sortie, avoit entierement découragé la garnison. Ainsi quoiqu'elle fût plus nombreuse que l'armée des assiégeans, elle rendit la Ville par une capitulation honteuse, tout honorables qu'en furent les conditions.

Après de si heureuses expéditions Gustave souhaitoit d'aller au secours de Magdebourg que le Comte de Tilly pressoit extrêmement. Mais d'un côté la conduite de l'Electeur de Saxe, & de l'autre celle de l'Electeur de Brandebourg lui faisoient peine. Le premier, encore incertain du succès de cette nouvelle guerre, n'osoit se déclarer ouvertement, & paroissoit résolu de ne prendre les armes que lorsque les Impériaux l'y forceroient en l'attaquant lui-même. Le second suivoit une politique à peu-près semblable; de sorte que Gustave ne pouvoit s'approcher de Magdebourg sans laisser derriere lui plusieurs Places suspectes qui pouvoient tout-à-coup devenir ennemies & lui fermer le retour. Le Roi de Suede, ne pouvant se résoudre à demeurer plus long-tems dans l'incertitude de ce qu'il avoit à espérer ou à craindre, fit demander à l'Electeur de Brandebourg qu'il reçût garnison Suédoise dans Spandow & Custrin, deux postes importans sur l'Oder & le Havel. L'Electeur refusa d'abord d'y consentir. Gustave menaça d'abandonner la cause commu-

AN. 1631.

XXV.
L'Electeur de Brandebourg reçoit les Suédois dans ses Places.

ne & de s'accommoder avec l'Empereur. Enfin dans une conférence qu'il eut avec ce Prince il acheva de le persuader.

AN. 1631.

XXVI. Le Comte de Tilly emporte d'assaut la Ville de Magdebourg.

Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.

Pufendorf. l. 3.

Lotychius. l. XXXVII.

Mais pendant cette négociation le Comte de Tilly pressa tellement le siége de Magdebourg, qu'il réduisit cette Ville à l'extrêmité. Déja, après avoir inutilement offert des conditions avantageuses à l'Administrateur & aux Habitans, il avoit forcé tous les dehors de la Place. Les habitans avoient eux-mêmes brûlé leurs Fauxbourgs n'étant pas en état de les défendre. Ils faisoient quelques sorties vigoureuses, mais sans succès. Le canon battoit le corps de la Place avec furie : l'ennemi étoit logé au pié de la muraille, & la garnison étoit excédée de veilles & de travaux. Dans cette extrêmité Falkemberg qui commandoit dans la Ville demanda une suspension de quelques jours pour avertir les Electeurs de Saxe & de Brandebourg du danger de la Place. Le Comte de Tilly la refusa, & le somma de nouveau de se rendre pour ne pas exposer une si grande Ville à une ruine totale. Falkenberg différant de répon-

dre à la ſommation, l'aſſaut fut donné à la Ville à ſept heures du matin, lorſque les habitans & la plûpart des ſoldats, après avoir paſſé toute la nuit ſous les armes, s'étoient retirés pour prendre du repos. Le Comte de Pappenheim parut le premier ſur le haut du rempart, & fut bientôt ſuivi de toute l'armée Impériale. Falkenberg fut tué lorſqu'il commençoit déja à repouſſer les aſſaillans. Sa mort fit perdre cœur à tout ce qui faiſoit encore quelque réſiſtance. Auſſitôt les Impériaux ſe répandirent en foule dans toutes les rues, & firent voir dans la priſe de cette malheureuſe Ville tout ce que la fureur & la brutalité ont jamais exécuté de plus affreux. Trente mille habitans de tout ſexe & de tout âge y perdirent la vie par divers genres de mort. L'eau fit périr ceux qui échappoient aux flammes : le feu conſuma ceux que le fer épargnoit, & les flammes pouſſées par un vent furieux dévorerent en peu d'heures une des plus belles Villes d'Allemagne; fruſtant ainſi l'avarice des vainqueurs, à qui elles ne laiſſerent que des cendres & de pitoïables débris. AN. 1631.

Le sort funeste de Magdebourg consterna toute l'Allemagne. Les Catholiques mêmes en furent émus de pitié, & les Protestans en conçurent une haine implacable contre le Comte de Tilly, quoique ce Comte se justifiât sur l'opiniâtreté des Habitans, lesquels, animés par leurs Ministres, avoient mieux aimé périr misérablement, que d'accepter les conditions honnêtes qu'il leur avoit souvent offertes. Quelques uns même prétendent qu'il n'eut jamais de véritable dessein de donner un assaut à la Ville, & que ce fut à son insçu que le Comte de Pappenheim monta sur la muraille. Quoi qu'il en soit, le Roi de Suede, craignant de son côté qu'on ne lui fit un crime d'avoir laissé perdre une Ville si importante, crut aussi devoir se justifier, & en rejetta la faute sur les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Il est vrai que si la perte de cette Ville fit quelque tort à la réputation d'humanité que le Comte de Tilly avoit eue jusqu'alors, elle devoit être encore plus préjudiciable aux affaires du Roi de Suede, en arrêtant le progrès de ses armes en Allema-

AN. 1631.

gne; mais ce Prince trouvoit, dans son bonheur & dans son habileté, des ressources contre tous les évenemens. AN. 1631.

Après s'être assuré de nouveau de la fidélité de l'Electeur de Brandebourg, il se campa au confluent du Havel & de l'Elbe pour attendre ce que le Comte de Tilly entreprendroit après la prise de Magdebourg, & où aboutiroient enfin les défiances mutuelles qui éclatoient entre les Impériaux & l'Electeur de Saxe. L'Empereur avoit sur-tout à cœur de réduire les Princes & les Villes qui étoient entrés avec l'Electeur dans la Confédération de Leipsick. Déja Memmingen, Ulm, toutes les Villes de Suabe, le Cercle de Franconie & le jeune Duc de Wirtemberg s'étoient soumis; mais cette soumission forcée ne rassuroit pas ce Prince, tandis que l'Electeur de Brandebourg, & sur-tout l'Electeur de Saxe & le Lantgrave de Hesse-Cassel, qui étoient les principaux Chefs de la Confédération, entretiendroient l'animosité du parti.

*Lotychius. l. XXXV. c. 1. & seq.*

XXVII. Le Comte de Tilly mar-

Le Comte de Tilly eut donc ordre de porter la guerre dans les Etats de

ces Princes s'ils refusoient de se soumettre en renonçant à leur Confédération. Il sortit de Magdebourg, & se mit en marche pour entrer dans la Thuringe. Il commit de grandes hostilités sur les terres des Ducs de Saxe, & entr'autres dans le Comté de Schwartsbourg & aux environs de Veimar. Il se rendit ensuite à Mulhausen, d'où il envoïa sommer le Lantgrave de Hesse de se soumettre à l'Empereur; & sur le refus du Lantgrave, il se préparoit déja à l'attaquer, lorsqu'il reçut avis du Comte de Pappenheim que Gustave s'étoit venu camper, comme j'ai déja dit, à Werben, en-deça de l'Elbe, après avoir pris plusieurs Places, & entr'autres Tangermund & Havelberg. Le Comte de Tilly changea aussitôt de dessein, & revint sur ses pas pour obliger les Suédois à donner bataille, ou à se retirer au-delà du fleuve. Gustave l'attendit de pié ferme, & lorsqu'il sut que l'armée Impériale étoit arrivée à Volmersted assez peu éloignée de son camp, il sortit lui-même avec une bonne partie de sa cavalerie & de ses dragons dans l'espérance de donner

An. 1631.

che contre le Lantgrave de Hesse, & revient contre Gustave.

*Merc. François.*

quelque échec aux Impériaux par une attaque brusque & inopinée. En effet il tomba pendant la nuit sur trois régimens qui s'étoient logés dans les Villages voisins, & les tailla en pieces. Le Comte de Tilly emploïa à son tour une autre ruse. Il marcha avec toute son armée vers le camp des Suédois, après avoir fait prendre les devants à quelques soldats déguisés, qui devoient, au moment qu'il paroîtroit, enclouer le canon des ennemis, & mettre le feu à la Ville de Werben, espérant que le tumulte que ces deux accidens causeroient dans le camp Suédois, lui donneroit la facilité de le forcer. Mais le Roi de Suede, aïant été averti de cette ruse, en profita contre l'ennemi même; car lorsque le Comte de Tilly parut à la vue de son camp, il défendit de tirer le canon, & fit allumer un grand feu à Werben. Le Comte ne douta point que son projet n'eût réussi, & s'approcha avec confiance, du camp des Suédois. Aussitôt il fut salué d'une grande décharge d'artillerie qui lui tua beaucoup de monde, & qui l'obligea de s'éloigner. Les jours suivans se passerent en es-

AN. 1631.

carmouches, sans que les Impériaux

AN. 1631. pussent attirer les Suédois à une bataille, & sans qu'ils osassent entreprendre de forcer leurs retranchemens; ce qui obligea le Comte de Tilly de se retirer pour avoir des vivres & des fourages dont il commençoit à manquer.

XXVIII. Les Ducs de Mekelbourg se remettent en possession de leurs Etats.

Cependant les Ducs de Mekelbourg avoient profité de l'éloignement des Impériaux pour reconquérir leurs Etats; aidés d'un secours de troupes que le Roi de Suede leur avoit envoïé, ils s'étoient rendus maîtres de toutes les Places de leur Duché, & entr'autres de Swerin, lieu de leur ancienne résidence, ce qui augmenta beaucoup le chagrin de Valstein, que sa disgrace mettoit hors d'état de se maintenir dans la possession de ce Duché. Les Ducs de Mekelbourg firent leur entrée solemnelle dans Gustrow, & Gustave augmenta les réjouissances publiques par sa présence, s'étant dérobé de son camp pour aller lui-même goûter le plaisir d'un triomphe dont il avoit toute la gloire. Ces Princes lui furent toujours inviolablement attachés, & le Lantgrave de

Hesse, se voïant menacé par les Impériaux, vint aussi bientôt dans son camp de Werben augmenter le nombre de ses Alliés par un traité de Ligue offensive & défensive. L'Empereur en conçut un extrême dépit, & le Comte Fugger eut ordre d'entrer dans la Hesse avec un corps de troupes. AN. 1631.

XXIX. Le Comte de Tilly fait la guerre à l'Electeur de Saxe.

Mais comme le Comte de Tilly regardoit comme le point capital de réduire l'Electeur de Saxe, se flattant que si ce Prince étoit une fois dompté, le Roi de Suede ne seroit pas long-tems en état de se soutenir en Allemagne, il résolut, contre l'avis du Duc de Baviere, de faire la guerre dans toutes les formes à l'Electeur, s'il refusoit encore de renoncer à la Confédération de Leipsick. En effet l'Electeur n'aïant répondu à ses sommations que par un refus, le Comte, après avoir joint à son armée un corps de quinze mille hommes nouvellement arrivé d'Italie, s'empara de Hall, de Mersbourg, & se rendit ensuite maître de Leipsick, faisant par-tout expier aux peuples la révolte de leur Prince par la désolation des campagnes.

AN. 1631. Cette démarche obligea enfin l'Electeur de recourir au Roi de Suede, & on prétend que le Comte de Tilly, ou plutôt la Cour de Vienne fit en cela une faute considérable. Car il étoit aisé au Comte, ou d'amuser l'Electeur par de vaines négociations, ou du moins d'empêcher sa jonction avec les Suédois, en se mettant entre les deux armées, & d'affoiblir ainsi peu à peu leurs forces; au lieu qu'en attaquant l'Electeur, il l'obligea malgré lui-même de se jetter entre les bras du Roi de Suede, & augmenta ainsi le nombre de ses ennemis, en même tems que les Suédois gagnoient un Allié dont la puissance & l'autorité donna un grand relief à leur parti. Peut-être que le Comte de Tilly, enflé de ses victoires passées, comme il n'est que trop ordinaire dans une longue suite de prospérités, se flatta de terminer plutôt la guerre en abbattant d'un seul coup le Roi de Suede & son nouvel Allié; mais quand ces deux Princes eurent joint ensemble toutes leurs forces en conséquence d'un traité de Ligue, il eut bientôt lieu de crainde les suites de sa

XXX. L'Electeur de Saxe traite avec Gustave.

*Pufendorf.* l. 3.

résolution. Ce fut-là, pour ainsi dire, le terme fatal des prospérités de Ferdinand II, de la gloire du Comte de Tilly, & de cette énorme puissance de la Maison d'Autriche, sous laquelle tout avoit plié jusqu'alors. Ce fut au contraire pour Gustave l'époque glorieuse de ces succès éclatans qui étonnerent toute l'Europe. Jusqu'à ce moment il s'étoit presque toujours tenu sur la défensive, n'agissant qu'avec une extrême circonspection, & modérant les saillies de son courage par les conseils de la prudence; mais dès qu'il se vit secondé par de puissans Alliés, tels qu'étoient l'Electeur de Saxe, celui de Brandebourg, le Duc de Pomeranie, les Ducs de Mekelbourg & le Lantgrave de Hesse, il commença à agir avec cette liberté & cette heureuse hardiesse qui fait le caractere des Héros. Dès-lors il suivit tous les mouvemens de son courage; nulle entreprise ne lui parut difficile: il rechercha la bataille avec autant d'ardeur qu'il avoit eu soin de l'éviter, impatient d'éprouver sa valeur & son habileté contre un Général aussi célebre que le Comte de Tilly.

AN. 1631.

AN. 1631.

XXXI. Le Roi de Suéde marche contre le Comte de Tilly.

*Ibid.*

Cependant, pour ne pas se rendre seul responsable de l'évenement, il en fit la proposition aux Electeurs de Saxe & de Brandeboug; & dissimulant ses véritables sentimens, il dissuada la bataille, ne croïant pas, disoit-il, qu'il fût de la prudence d'attaquer un ennemi campé si avantageusement sous les murailles de Leipsick, & désespérant de l'attirer en pleine campagne pour lui faire perdre son avantage. Mais l'Electeur de Saxe, dont l'humeur impatiente se lassoit aisément des longueurs & des fatigues de la guerre, ne manqua pas, comme Gustave l'avoit prévû, d'appuïer le sentiment contraire, & se vanta qu'il iroit plutôt avec ses seules troupes attaquer les Impériaux, pour sauver ses Etats que deux armées désoloient en même tems. Le Roi de Suede n'eut pas de peine à se rendre à son avis: & profitant de l'impatience de l'Electeur, il proposa de marcher sur-le-champ contre l'ennemi pour ne pas donner le tems à Altringer & à Tieffenbach de joindre le Comte de Tilly avec le corps d'armée qu'ils commandoient. En effet l'armée

l'armée Protestante se mit aussitôt en marche vers Leipsick. AN. 1631.

Le Comte de Tilly, en aïant été averti, délibéra de son côté s'il iroit au-devant de l'ennemi, où s'il l'attendroit dans son poste. Il panchoit beaucoup pour ce dernier parti; déja il avoit fait faire des retranchemens, & disposé des batteries pour défendre les approches de son camp, lorsque le Comte de Pappenheim & les autres Officiers généraux, pleins de confiance en eux-mêmes, & croïant n'avoir encore affaire qu'aux troupes mal aguerries des Protestans qu'ils avoient si souvent battues, l'entraînerent malgré lui dans le sentiment contraire. Il sortit donc de grand matin de son camp, & s'avança jusqu'à un mille de Leipsick, dans une grande plaine devenue célebre depuis ce jour-là par la sanglante bataille qui s'y donna entre les deux plus grands Capitaines de l'Europe.

XXXII. Bataille de Leipsick.

Comme le Comte de Tilly arriva le premier sur-le-champ de bataille, il eut le loisir de s'emparer des postes les plus avantageux. Il choisit pour ranger ses troupes un endroit de la

AN. 1631.

*Merc. Fr.*
*Lotychius, l. XL. c. 5.*
*Pufendorf, l. 3.*
*Heiss. hist. de l'Empire, l. 3.*
*Loccenius, hist. Suecic. l. 8.*

plaine où le terrein étoit un peu plus élevé. Il eut soin sur-tout de bien placer son artillerie, & après avoir donné le commandement de l'aîle droite au Comte de Furstemberg, & celui de l'aîle gauche au Comte de Pappenheim, il se réserva le corps de bataille. Il sut se menager jusqu'à l'avantage du vent, du soleil & de la poussiere; mais on dit que voïant arriver les troupes Suedoises en bon ordre, & envisageant dans ce moment le danger où il alloit exposer l'Empire & sa propre gloire, il pâlit, & témoigna de l'inquiétude; ce qui dans les grands Généraux est un présage presque infaillible de leur défaite, soit qu'ils ne s'étonnent que lorsqu'ils voient qu'elle est inévitable, soit que leur trouble ne leur permette pas de l'éviter. Gustave au contraire marchoit à la tête de son armée avec cette confiance qui promet la victoire, & qui la donne quelquefois. Il fut obligé pour ranger ses troupes en bataille de les faire défiler par un ruisseau; c'étoit une occasion favorable pour l'attaquer; mais le Comte de Tilly aima mieux conserver l'avantage de son

poste. Le Roi de Suede prit le commandement de l'aîle droite avec Banier : il donna à Gustave Horn le commandement du corps de bataille, & l'Electeur de Saxe se mit à la tête de l'aîle gauche composée de ses troupes. Les deux armées étoient assez égales pour le nombre. On comptoit dans l'une & dans l'autre près de quarante mille hommes de troupes aguerries, excepté celles de l'Electeur de Saxe qui étoient nouvellement levées, & dont une partie n'avoit encore jamais vû le feu. AN. 1631.

Dès que l'armée Suedoise parut à portée, les Impériaux commencerent l'attaque par la décharge de leur artillerie, à laquelle celle des Suedois répondit avec plus de succès. Il étoit déja deux heures après midi lorsqu'on en vint aux mains. Le Roi de Suede, voulant ôter au Comte de Tilly l'avantage du vent qui souffloit à dos aux Impériaux, & qui portoit sur les Suédois la poussiere & la fumée, fit faire à son armée un mouvement vers la gauche pour partager le vent avec les ennemis. Le Comte de Tilly fut obligé pour s'y opposer de s'étendre

An. 1631. vers sa droite; mais dans ce mouvement son aîle gauche se trouva tellement dégarnie, & si éloignée, du corps de bataille, que le Roi de Suede la mit en désordre & ensuite la dissipa, excepté le régiment d'infanterie de Holsace qui soutint plusieurs charges furieuses sans se laisser enfoncer; ce régiment repoussa même plusieurs fois la cavalerie Suedoise; & aima mieux se faire tailler en pieces que de reculer d'un seul pas. Pendant que cela se passoit à l'aîle gauche Impériale, le Comte de Tilly étoit descendu dans la plaine avec son corps de bataille composé d'infanterie, & soutenu aux deux aîles par quelques régimens de cavalerie. Il devoit naturellement tomber sur le corps de bataille des ennemis qui étoit, comme j'ai dit, composé de troupes Suedoises, & commandé par Gustave Horn; mais soit qu'il se vit trop incommodé par le canon des Suedois, soit qu'il espérât avoir meilleur marché de l'Electeur de Saxe, il fit faire à ses troupes un mouvement par lequel laissant les Suedois à sa gauche, il alla fondre sur les Saxons qui

étoient à sa droite. Ces troupes, peu aguerries, ne firent point de résistance; elles furent défaites & mises en fuite presqu'aussitôt qu'attaquées, & ne donnerent pas même le tems à leur corps de bataille de les venir secourir en prenant les Impériaux en flanc. L'Electeur de Saxe lui-même, croïant déja tout désespéré, s'enfuit à toute bride, & ne se crut en sûreté, que lorsqu'il fut dans les portes d'Eulenberg. Si après un si grand avantage les Impériaux s'étoient retournés contre les Suedois, il y a lieu de douter pour quel parti la victoire se seroit déclarée; mais une partie de la cavalerie Impériale se débanda dans la poursuite des fuïards, l'autre se laissa emporter à l'avidité du butin. Gustave, averti de ce qui se passoit, & qui avoit alors achevé de défaire tout ce qui s'étoit présenté devant lui, accourut aussitôt, &, joignant ses troupes victorieuses au corps de bataille qui n'avoit pas encore combattu, chargea les Impériaux avec tant de furie, qu'il changea leur victoire en une affreuse défaite. Le désordre de la cavalerie Impériale l'avoit mise hors

AN. 1631.

AN. 1631.

d'état de soutenir le choc des Suedois; elle prit la fuite à son tour; mais l'infanterie se battit avec une extrême résolution, & après avoir soutenu plusieurs charges terribles, & faire périr les plus braves Officiers du Roi de Suede, elle ne ceda qu'au canon qu'on fut obligé d'amener pour l'enfoncer après cinq heures de combat. La Cavalerie Suedoise poursuivit les fuïards jusqu'à la nuit. Le Comte de Tilly, déja blessé, fut arrêté dans sa fuite par un Officier ennemi, & refusant de se rendre prisonnier, il avoit encore reçu sur la tête & sur le dos plusieurs coups de la crosse d'un pistolet, lorsque le Duc de Lawembourg vint le dégager en tuant l'Officier qui étoit sur le point de l'assommer. Les Impériaux perdirent dans cette action huit mille hommes tués sur le champ de bataille & dans la fuite, un grand nombre de prisonniers, avec toute leur artillerie. Les vainqueurs firent aussi une assez grande perte; car l'Electeur de Saxe perdit trois mille hommes, & les Suedois deux mille, avec plusieurs Officiers de marque.

Cette nouvelle inespérée changea en transports de joie le désespoir de l'Electeur de Saxe. Elle inspira aux Protestans d'Allemagne une fierté & une audace dont le parti Catholique ressentit de funestes effets ; & au lieu que les succès avoient été jusqu'alors assez égaux de part & d'autre, cette bataille donna à Gustave une supériorité qui fit tout craindre pour l'Empire. Ce ne fut plus qu'un enchaînement de victoires, & une suite continuelle de triomphes. La terreur des armes Suedoises se répandit jusqu'aux extrêmités de l'Allemagne & dans les Etats voisins. Au seul nom de Gustave, les plus fortes Places ouvroient leurs portes, plusieurs n'attendoient pas même la premiere sommation, & il sembloit que pour conquérir toute l'Allemagne il ne falloit aux Suedois que le tems de la parcourir.

AN. 1631.

XXXIII. Suite de la victoire des Suedois.

Le premier fruit de la victoire de Leipsick fut la prise de cette Ville & des autres Places que les Impériaux avoient enlevées à l'Electeur de Saxe. Les Princes d'Anhalt traiterent ensuite avec Gustave, & augmenterent le nombre de ses Alliés. Après quoi

XXXIV. Marche du Roi de Suede jusqu'au Rhin.

AN. 1631. ce Prince, se voïant en état de pénétrer plus avant en Allemagne, chargea l'Electeur de Saxe de porter la guerre dans la Silésie & dans la Boheme, tandis que le Comte de Tilly étoit occupé près du Veser à refaire une nouvelle armée, secondé du Duc Charles de Lorraine. Pour lui il entra d'abord dans la Franconie, & ensuite dans le Palatinat, & il parcourut ces deux Provinces comme un torrent, enlevant & forçant tout ce qui osa s'opposer à son passage depuis l'Elbe jusqu'au Rhin, c'est-à-dire, dans l'espace de près de cent lieues, dans un Païs tout rempli de Villes fortifiées. Il seroit inutile de faire ici le dénombrement des Places dont il se rendit maître dans cette marche triomphante. Les Impériaux & les Espagnols lui abandonnerent presque toutes les Villes qu'ils occupoient; & on pouvoit dire de lui qu'il sembloit moins marcher en ennemi qu'en Souverain qui va se faire reconnoître par ses Sujets, & recevoir leurs hommages. Il poussa ses conquêtes jusques dans l'Alsace en deçà du Rhin, qu'il passa à la vûe d'un corps de troupes Espagnoles, &

fur le bord duquel il fit élever une pyramide pour apprendre à la postérité qu'il avoit porté jusques-là ses armes victorieuses.

An. 1631.

L'Electeur Palatin ne douta plus que le jour de son rétablissement ne fût enfin arrivé. Il alla trouver Gustave dans le Palatinat, espérant qu'il le remettroit en possession de son ancien domaine, comme il avoit rétabli les Ducs de Mekelbourg, & plusieurs Seigneurs particuliers. Mais le Roi de Suede, soit qu'il ne fût pas assez sûr de la reconnoissance de l'Electeur, soit qu'il ne le crût pas encore assez en état de se maintenir contre ses ennemis, ne jugea point à propos de lui accorder ce qu'il demandoit. Frideric se contenta de bonnes esperances qu'on lui donna, & pour mieux faire sa cour à son protecteur, il se mit à sa suite.

*Pufendorf, l. 3. Mercure François.*

XXXV. Progrès des Suedois dans les autres parties de l'Allemagne.

Tandis que Gustave faisoit ainsi trembler les deux bords du Rhin, Banier & d'autres Généraux Suedois, soumettoient tous les environs de l'Elbe & les côtes de la Mer Baltique. L'Electeur de Saxe à l'autre extrêmité de l'Empire conquit la Lusace, &

An. 1631. pénétrant jusques dans le sein de la Boheme, il enleva Prague à Ferdinand. Il étoit en état de pousser ses conquêtes encore plus loin, si ses troupes abusant de leurs victoires & du riche butin dont elles étoient chargées, ne se fussent abandonnées aux plus honteux excès. Peut-être aussi l'Electeur ne croïoit-il pas qu'il fût de la bonne politique de donner trop de supériorité aux Suedois, dans la crainte d'en être ensuite lui-même opprimé. Enfin la révolution devint générale : les Ducs de Lunebourg & de Brunswick, l'Archevêque de Bremen, les Etats de la basse-Saxe, plusieurs Villes Impériales, les Comtés de Weteravie & de Westerwald, se déclarerent pour Gustave, avec tous les Etats qui étoient de la Confédération de Leipsick.

L'Empereur, ainsi abandonné de tous les Etats de l'Empire, & humilié par tant de disgraces auxquelles il étoit si peu accoutumé, se voïoit à la veille d'être assiégé dans sa Capitale & chassé de ses Etats, lui, qui l'année précédente disposoit de l'Allemagne en maître absolu. Il fut d'autant plus sen-

fible à ce changement de fortune, qu'il s'y étoit moins attendu, quoiqu'il se le fût attiré à lui-même par cette affectation d'autorité absolue avec laquelle il traitoit un peuple jaloux de ses libertés & de ses droits. En effet, Gustave n'auroit fait en Allemagne que de médiocres progrès, si les Allemands eux-mêmes ne lui eussent fraïé tous les chemins; & jamais les Allemands, naturellement passionnés pour la gloire de leur nation & ennemis des étrangers, n'eussent introduit les Suedois dans l'Empire, si la hauteur avec laquelle on les traitoit ne leur eût fait oublier ce qu'ils devoient à leur patrie.

AN. 1632.

XXXVI. L'Empereur rend à Valstein le commandement des armées.

Ferdinand dans une si triste révolution jetta inutilement les yeux sur tous les Etats de l'Europe pour implorer du secours. Il ne fut pas plus heureux dans les avances qu'il fit faire à l'Electeur de Saxe pour un accommodement. La seule chose qui lui réussit fut d'engager Valstein à reprendre le commandement des armées. Ce Général étoit désormais le seul, qu'il pût opposer à Gustave, parceque le Comte de Tilly alloit être occupé à

*Lotychius. l. LXVI. c.* 1.

*Pufendor l.* 3.

AN. 1632. défendre la Baviere que les Suedois menaçoient. Il s'étoit retiré à Znaim dans la Moravie, où il se consoloit de sa disgrace par la vûe des malheurs de l'Allemagne. L'Empereur lui envoïa des Députés qui le conjurerent de sa part de quitter sa retraite dans le danger pressant dont l'Empire étoit menacé, & de reprendre le commandement des troupes, en sacrifiant ses ressentimens au salut de sa patrie. On le laissa maître de toutes les conditions : on lui fit les offres & les promesses les plus flatteuses. Toute la fierté de Valstein se réveilla dans une conjoncture si glorieuse pour lui ; & voulant peut-être jouir plus long-tems du plaisir de se voir recherché par les auteurs mêmes de sa disgrace, il ne répondit d'abord qu'avec aigreur & un torrent de plaintes ameres. Ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'il donna enfin son consentement, acceptant les avances que l'Empereur lui faisoit comme une réparation publique de l'affront qu'il en avoit reçu. Il prescrivit lui même à Ferdinand les conditions les plus odieuses. Mais en reprenant le titre de Général, il ne per-

dit rien de sa haine contre son Souverain, & après avoir vengé sa patrie, il étoit bien résolu de se venger lui-même. Le premier dessein qu'il forma fut de chasser les Saxons de la Boheme; & il leva pour cet effet en assez peu de tems une grande armée avec laquelle il se disposa à entrer dans ce Roïaume.

AN. 1632.

Cependant la rapidité des conquêtes des Suedois étonnoit leurs Alliés autant qu'elle consternoit leurs ennemis. Les Provinces-Unies & les Etats Protestans d'Allemagne y trouvoient leur sûreté & leur avantage; mais la France avoit d'autres intérêts à menager, & il est nécessaire de les développer ici.

XXXVII. La France veut détacher les Princes Catholiques d'Allemagne du parti de la Maison d'Autriche, en leur offrant la neutralité.

J'ai déja fait remarquer que la France, en traitant avec le Roi de Suede, avoit menagé un article par lequel ce Prince s'obligeoit à accorder la neutralité aux Princes de la Ligue Catholique qui s'offriroient à l'observer aussi de leur côté. Le Cardinal de Richelieu s'étoit flatté que plusieurs Princes Catholiques accepteroient en effet le parti de la neutralité en se mettant sous la protection de la Fran-

ce, pour éloigner de leurs Etats les armes de Suede. La France auroit retiré de l'exécution de ce projet un double avantage, l'un de mettre à couvert la Religion Catholique en Allemagne, l'autre d'affoiblir le parti de la Maison d'Autriche, en détachant plusieurs Princes de ses intérêts. Par-là tout le poids de la guerre seroit tombé sur les Païs héréditaires de la Maison d'Autriche, & la plûpart des Etats Catholiques n'auroient eu rien à craindre des armes des Protestans. Aussi le Cardinal de Richelieu n'omit-il rien pour faire réussir ce projet. A peine eut-il traité avec Gustave, qu'il négocia avec les Electeurs de Maïence, de Cologne, de Treves & de Baviere, & avec le Duc de Neubourg. Il leur fit valoir le zele du Roi pour leurs intérêts & pour ceux de la Religion : il leur offrit la neutralité avec la protection de la France, s'ils vouloient abandonner le parti de Ferdinand. Mais soit attachement pour l'Empereur, soit éloignement pour la France, tous ces Princes refuserent les offres du Roi, & aimerent mieux courir tous les risques de la guerre,

AN. 1632.

*Histoire du ministere du Cardinal de Richelieu.*

*Merc. Franç.*

que d'abandonner le parti de la Maison d'Autriche. Le Duc de Baviere, qui étoit le plus adroit politique de son tems, ne rompit cependant pas la négociation, & suivit un autre plan plus conforme à ses vûes particulieres. Il refusa constamment de se déclarer neutre; il avoit des liaisons trop étroites avec Ferdinand pour faire une démarche si contraire aux intérêts de la Maison d'Autriche; mais voulant se menager une ressource dans la nécessité, & intéresser la France dans sa défense, il fit avec elle un traité secret de ligue défensive pour huit ans, par lequel le Roi de France s'obligeoit de l'assister de troupes & d'argent s'il étoit attaqué, & de maintenir dans sa personne la dignité Electorale. Le Cardinal espéroit que ce traité seroit un acheminement à une alliance plus étroite; car il avoit toujours en vûe d'attacher ce Prince à la Couronne de France, & quelques-uns ont prétendu que c'étoit le fameux Pere Joseph qui lui avoit donné cette idée.

An. 1632.

XXXVIII. La négociation échoue,

Les espérances du Cardinal augmenterent lorsqu'il apprit les progrès

AN. 1632.

excepté avec l'Electeur de Treves.

de Gustave jusqu'à la Baviere. Il se flatta que la nécessité feroit faire à Maximilien la démarche qu'il avoit refusé de faire jusqu'alors. En effet ce Prince, allarmé de l'approche des Suédois parut vouloir conjurer la tempête, & se prévaloir de cet article du traité d'alliance entre la France & la Suede dont j'ai parlé. Les Electeurs de Maïence, de Cologne & de Treves avec le Duc de Neubourg se joignirent au Duc de Baviere, & tous demanderent la neutralité. C'étoit y songer bien tard, & lorsque l'ennemi étoit déja dans le sein de leurs Etats. Néanmoins la France, qui étoit d'ailleurs touchée de voir tous les Païs Catholiques en proie aux troupes Protestantes, crut devoir appuïer leur demande, & sollicita pour eux la neutralité. Gustave écouta leurs propositions qu'il rejetta, & leur en fit d'autres qu'ils rejetterent à leur tour. Il leur accorda des délais ; mais on découvrit bientôt que cette négociation n'étoit qu'un artifice du Duc de Baviere : on eut lieu de soupçonner qu'il n'avoit en vûe que de faire naître quelque mésintelligence entre la

France & la Suede, & peu s'en fallut qu'il ne réussit. On s'apperçut qu'en traitant avec la France, il ne songeoit qu'à se faire rechercher & considérer de plus en plus par l'Empereur, & qu'à gagner du tems pour se mettre plus en état ou de se défendre, s'il étoit attaqué, ou de secourir Ferdinand, si les Suédois tournoient ailleurs leurs armes. On sut même depuis que tandis que les Ambassadeurs François négocioient avec le plus de chaleur pour ses intérêts, il faisoit à Vienne un nouveau traité avec Ferdinand. Gustave, indigné d'une conduite si artificieuse, rompit la négociation; & la France n'esperant plus gagner les Princes d'Allemagne, les abandonna. Elle ne se mit pas même en peine d'observer avec Maximilien le traité de ligue défensive, parceque qu'elle prétendit qu'il y avoit contrevenu en faisant marcher les troupes de la ligue contre Gustave, Allié de la Couronne. AN. 1631.

Le Cardinal de Richelieu ne laissa pas de continuer d'affecter beaucoup de zele pour les intérêts de ces Princes, afin d'appaiser les murmures du peuple &

du Clergé qui l'accusoient de conspirer
An. 1632. avec le Roi de Suede pour exterminer la Religion Catholique en Allemagne. Il publia en même tems qu'il alloit faire marcher une armée contre les Protestans, quoique ces troupes fussent en effet destinées contre la Reine Mere & le Duc d'Orleans. Les Ambassadeurs François firent aussi beaucoup de bruit en apparence. Comme le Duc de Neubourg & les Electeurs de Maïence & de Cologne n'agissoient pas avec plus de bonne foi que le Duc de Baviere, parcequ'ils suivoient tous la même politique, ils ne furent pas plus écoutés. Les Suédois furent bien aise de ne pas perdre par de semblables traités le fruit de leurs victoires. Il n'étoit pas non plus de l'intérêt de la France qu'on épargnât des partisans si zelés de la Maison d'Autriche, & elle se crut dispensée de s'intéresser pour eux, puisqu'ils négligeoient eux-mêmes les moïens qu'elle leur offroit de garantir leurs Etats d'une ruine prochaine. Le seul Electeur de Treves traita de bonne foi avec la France, & obtint la neutralité, en se mettant sous la protec-

tion du Roi, à qui il promit de remettre la forteresse d'Hermanstein & les autres Places de son Electorat. Ce traité eut de grandes suites, comme je raconterai bientôt.

An. 1632.

XXXIX. Gustave se prépare à conquerir la Baviere.

*Pufendorf.* l. 3.

*Loccenius.* l. 8.

Dès qu'on eut cessé de négocier, quoiqu'on fût alors au milieu de l'hyver, Gustave, à qui toutes les saisons étoient égales pour faire la guerre; reprit les armes, & se prépara à faire de nouvelles conquêtes. Le Duc de Baviere, par sa qualité de Chef de la Ligue Catholique, par les secours qu'il avoit donnés à Ferdinand, & ses étroites liaisons avec la Maison d'Autriche, étoit regardé de tous les Protestans comme le principal auteur de l'oppression où ils avoient été jusqu'alors. Aussi étoit-il l'objet de leur haine, & Gustave se fit un plaisir secret de les venger en portant la guerre dans les terres de ce Prince qui l'avoit portée dans toutes les Provinces de l'Allemagne, tandis que ses Etats avoient joui d'une profonde paix. Le Duc, prévoïant le danger où il alloit être exposé, délibéra s'il ordonneroit au Comte de Tilly de marcher vers l'Autriche & la Boheme pour attirer

An. 1632. l'ennemi de ce côté là, où s'il le rappelleroit dans la Baviere pour la défendre. Le premier parti lui parut le plus dangereux, parceque si les Suedois ne se déterminoient pas à suivre le Comte de Tilly, tous ses Etats demeureroient sans défense; ainsi il prit le parti de rappeller au plutôt le Comte avec toutes ses troupes.

Ce Général avoit, depuis sa défaite, formé une nouvelle armée avec laquelle il avoit assez bien soutenu la guerre contre les Lieutenans du Roi de Suede, mais non plus avec cet éclat & cette supériorité qui lui avoient acquis autrefois tant de réputation. L'âge & le chagrin sembloient avoir éteint dans lui l'ardeur du courage & la passion de vaincre. Dès qu'il eut reçu les ordres du Duc de Baviere, il se mit en marche pour les exécuter, & aussitôt les Suédois se mirent à le suivre à grandes journées. Nuremberg leur ouvrit ses portes avec de grandes démonstrations de zele & de joie. De-là Gustave prit sa route par Neumark, de sorte que le Comte de Tilly ne doutant plus qu'il n'en voulût à Ingolstadt pour avoir un passage sur

le Danube, se hâta de se rendre auprès de cette Ville dans la résolution d'en défendre l'approche; mais le Roi de Suede tournant tout-à-coup à droite alla se présenter devant Donawert. La garnison Bavaroise ne fit presque aucune résistance, & abandonna cette Ville que le Duc de Baviere tenoit asservie depuis tant d'années, & que Gustave remit alors en liberté. Les soldats Suédois, courant sans obstacle sur les deux bords du Danube & jusqu'à Ulm, pillerent la campagne & mirent à contribution tout le Païs.

AN. 1632.

XL. Le Roi de Suede force le passage du Lech.

Le Comte de Tilly, n'aïant plus d'autre ressource pour s'opposer à l'entrée des Suedois dans la Baviere, que de défendre le passage du Lech, alla se camper sur le bord de ce fleuve & s'y retrancha. Gustave ne tarda plus à s'aller présenter à l'autre bord; & déterminé à s'ouvrir l'entrée de la Baviere, il résolut de passer le fleuve à la vûe des Bavarois. Jamais ce Prince n'avoit, ce semble, formé d'entreprise plus difficile, ni qui parût devoir couter plus de sang à ses troupes. Le fleuve étoit large & profond, & défendu par une armée retranchée sur l'autre

*Lotychius. l. 27. c. 2.*

*Mercure François,*

*Pufendorf. l. 4.*

bord, & commandé par un habile
An. 1632. Général qui avoit encore disposé le
Heiss. l. III. long du fleuve de gros corps de gar-
Loccenius. l. 8. de jusqu'à Ausbourg. Néanmoins Gustave aïant considéré l'assiete du lieu, observa que le terrein étoit beaucoup plus élevé de son côté que de l'autre, & que le fleuve formant en cet endroit une espece d'arc, lui donnoit le moïen de battre de tous côtés les retranchemens des ennemis. Il fit donc élever trois terrasses sur lesquelles il fit placer jusqu'à soixante-douze pieces de canon de toute grandeur. La batterie du milieu étoit pointée contre la tête du camp des Bavarois, & les deux autres en battoient les flancs. Dès que cet ouvrage eut été achevé, pendant que ses batteries faisoient un feu terrible & continuel, il fit construire un pont sur le fleuve, & pour en dérober la connoissance aux ennemis, il fit couvrir ses travailleurs d'une épaisse fumée. Quelque diligence qu'il fît, ce travail ne fut achevé qu'au bout de trois jours. Il fit aussitôt fortifier la tête du pont par quelques ouvrages, que les Bavarois, qui s'en apperçurent trop tard, attaquerent trois fois inu-

cilement, toujours obligés de reculer pour éviter les décharges furieuses de l'artillerie & de la mousqueterie des Suedois. Pendant ce tems-là la cavalerie Suedoise, aïant trouvé un gué, avoit déja passé à l'autre bord du fleuve. Alors le Comte de Tilly, craignant d'être envelopé, & désespérant de pouvoir défendre ses retranchemens que le canon avoit entierement ruinés, profita de la nuit pour se retirer en bon ordre avec son artillerie & ses bagages à Neubourg & à Ingolstadt.

AN. 1632.

XLI. Mort du Comte de Tilly.

Ce fut dans cette retraite que ce Général trouva la fin de ses travaux militaires & de ses exploits, aïant reçû au-dessus du genou droit une blessure dont il mourut peu de jours après à Ingolstadt, après avoir souffert de cruelles douleurs. Il fut extrêmement regreté du Duc de Baviere & de toute l'armée. Ce grand homme avoit passé par tous les dégrés de la milice avant que de parvenir au commandement, & c'est par-là qu'il avoit acquis une expérience qui le mettoit au-dessus de tous les Généraux de son tems. A tant de vertus guerrieres il

An. 1632. avoit sû allier dans sa personne les qualités les plus douces. Il étoit modeste dans ses discours, simple dans ses manieres & son habillement, affable & humain, extrêmement sobre, également aimé & estimé des troupes. Sa modestie & cet air de simplicité qui paroissoit dans toute sa personne, le firent d'abord mépriser par les courtisans, lorsqu'il parut pour la premiere fois à la Cour de Baviere; mais le Duc démêla son mérite au travers d'un extérieur si modeste, & sembla prévoir les grands succès qu'il eut dans le commandement des armées. On peut dire en effet qu'il seroit mort le plus grand homme de guerre de son tems, s'il avoit moins vécu d'une année, aïant été l'admiration de toute l'Europe, jusqu'à ce que Gustave vint attirer tous les regards sur lui.

XLII. Gustave se rend maître de toute la Baviere.

Après le passage du Lech & la mort du Comte de Tilly; le Roi de Suede ne trouva plus rien qui lui résistât, & fit bientôt sentir aux ennemis qu'il n'étoit pas, comme ils le publioient, *un Roi de nége, qui devoit fondre au printems*. Plusieurs Places lui ouvrirent leurs portes, & entr'autres Ausbourg

bourg où ce Prince fit rétablir l'exercice de la Religion Protestante dans les Eglises que l'Empereur avoit depuis peu redonnées aux Catholiques. Cette démarche ne chagrina que les Catholiques; mais il en fit une autre qui donna de l'inquiétude aux deux partis; ce fut d'exiger des habitans un serment de fidélité comme à leur Souverain, ce qui fit soupçonner à plusieurs que ce Prince portoit ses vues plus loin qu'il n'avoit d'abord paru les porter. AN. 1632.

De-là Gustave marcha droit à Ingolstadt dans le dessein de s'en emparer & ensuite de Ratisbonne, pour rompre leurs ponts & fermer l'entrée de la Baviere au Duc même & à ses troupes. Mais il trouva le pont d'Ingolstadt si bien fortifié & si courageusement défendu, qu'il craignit d'exposer sa gloire en l'attaquant. Il fut même repoussé une fois avec perte, & cette entreprise pensa être la derniere de sa vie, car un canonier Bavarois l'aïant remarqué au milieu d'une troupe d'Officiers, & jugeant aux honneurs qu'on lui rendoit, que c'étoit le Roi même, il pointa si bien son canon, que le boulet, lui rasant la

AN. 1632. jambe de fort près, tua son cheval, sous lequel il tomba tout couvert de sang. Mais le Prince s'étant relevé lui-même dans le moment, ses troupes, qui avoient apperçu cet accident, passerent en un instant de la plus grande consternation à une joie extrême. Le Marquis de Bade-Durlach ne fut pas si heureux; car un boulet de canon lui emporta la tête. Mais le danger, dont le Roi de Suede venoit d'échapper, fit qu'on ne donna pas à la mort du Marquis de Bade tous les regrets qu'elle méritoit. Gustave n'en devint ni moins assuré dans le péril, ni plus ménager de sa personne, s'exposant par-tout comme un simple soldat, & allarmant souvent ses troupes autant qu'il les encourageoit par sa hardiesse extraordinaire.

Ce Prince, jugeant qu'Ingolstadt & Ratisbonne retarderoient le cours de ses conquêtes, quitta le dessein de s'en rendre maître, & entra dans la Baviere; que le Duc, retiré à Ratisbonne, sembloit lui abandonner. Alors les Suédois, se répandant dans cette malheureuse Province, porterent par-tout la terreur & la désolation. On ne vit

jamais tant de ravages ni tant de sang répandu; les païsans, réduits au désespoir, assommoient tous les soldats qui s'écartoient pour piller; & ceux-ci, pour venger leurs compagnons, mettoient tout à feu & à sang dans les campagnes, où l'on ne voïoit que des cruautés vengées par de plus grandes cruautés. Gustave, après s'être rendu maître de toutes les Villes, s'avança ainsi jusqu'à Munich, cette Ville si florissante par le séjour du Prince & la beauté des édifices dont elle est ornée. Elle étoit presque sans défense, & si elle avoit osé fermer ses portes aux vainqueurs, elle auroit tout au plus retardé sa perte de quelques jours. Elle prit donc, à la persuasion du Résident de France, le parti de la soumission; & Gustave, méprisant les conseils violens que quelques uns lui donnoient de venger sur cette Ville la ruine de Magdebourg, aima mieux user de clémence, que de satisfaire une basse & cruelle vengeance que les grands cœurs ne connoissent point. Il y entra comme en triomphe, accompagné de l'Electeur Palatin & d'un grand nombre de Princes & de Sei-

AN. 1632.

AN. 1632. gneurs, qui lui faisoient un cortége magnifique. Il se contenta d'une grosse somme d'argent qu'il exigea des habitans. Il découvrit aussi lui-même en visitant l'arsenal, jusqu'à cent quarante beaux canons que le Duc avoit fait enfouir en terre, & dans l'un desquels il avoit caché trente mille écus d'or.

XLIII. Valstein, après avoir reconquis la Boheme, vient au secours du Duc de Baviere.

Le Duc de Baviere avoit le chagrin de voir ainsi tous ses Etats ravagés sous ses yeux sans pouvoir s'y opposer. Il n'étoit pas assez fort pour attaquer le Roi de Suede; & Valstein, qu'il conjuroit de venir à son secours, soit qu'il voulût se venger du Duc qui avoit été le principal auteur de sa disgrace, soit qu'il voulût mieux faire sentir le prix de ses services, différoit de jour en jour, occupé alors à reconquérir la Boheme sur les Saxons. Ceux-ci avoient révolté contr'eux tout ce Roïaume par leurs brigandages & leur licence effrenée. L'Electeur, qui aimoit extrêmement son plaisir, & sur-tout la chasse, pour laquelle il avoit une passion démesurée, commençoit à s'ennuïer de la guerre. Des ennemis secrets des Suédois prenoient soin de

*Pufendorf, l. 4. Loccenius, l. 8. Merc. Fr. Heiss. l. 3. Lotychius, l. 10. c. 3. & seq.*

lui donner des ombrages de l'ambition de Gustave ; & le Roi de Dannemarck que les prospérités de la Suede commençoient à rendre jaloux, l'entretenoit dans ces défiances. Valstein sut profiter de ces dispositions pour rétablir les affaires de Ferdinand dans ce Roïaume. Il attaqua Prague & l'emporta l'épée à la main. Egra & les autres Places rentrerent dans l'obéïssance de l'Empereur, & toute la Boheme fut reconquise avec la même facilité qu'elle avoit été perdue. Ce succès & quelques actions de vigueur que les Espagnols firent dans le Palatinat, & sur-tout le Comte de Pappenheim dans la Saxe & la Turinge, releverent un peu le courage des Impériaux. Après quoi Valstein, se rendant enfin aux pressantes sollicitations du Duc de Baviere & de l'Empereur, & craignant peut-être qu'on ne le soupçonnât d'appréhender un adversaire aussi redoutable que Gustave, se mit en chemin pour joindre Maximilien. AN. 1632.

XLIV. Gustave se retranche sous les murailles de Nurem-

Le Roi de Suede, dont les troupes étoient dispersées en divers endroits de l'Allemagne, prévoïant le danger où cette jonction l'alloit exposer,

An. 1632.

berg, & y souffre une grande disette.

songea à l'empêcher en se mettant entre les deux armées ; mais le Duc de Baviere gagna une journée d'avance. Gustave, après l'avoir suivi inutilement, fut obligé de revenir sur ses pas dans la Franconie, & ne songea plus, en attendant l'arrivée de ses autres troupes, qu'à se poster en quelque lieu sûr où il ne pût être forcé ni à donner bataille ni à faire retraite. Nuremberg lui parut propre à ce dessein, d'autant plus que Valstein avoit promis à ses troupes le pillage de cette grande Ville. Ainsi il se campa sous le canon de cette Place, autour de laquelle il fit faire en peu de jours de grands retranchemens qui mirent son camp hors d'insulte. Valstein de son côté, après avoir défait quelques troupes Suédoises qu'il avoit rencontrées sur sa route, vint avec le Duc de Baviere se camper à la vue des Suédois. Toute l'Allemagne fut attentive à cette nouvelle scene, dont le succès sembloit devoir décider de la gloire des deux Chefs, & du sort même de l'Empire. Car c'étoit fait du parti Catholique & de la Maison d'Autriche, si Gustave remportoit une seconde

victoire ſemblable à celle de Leipſick. Comme Valſtein avoit une armée plus nombreuſe que celle du Roi de Suede, ſon premier deſſein avoit été de lui donner bataille, & il ſe flattoit de le défaire. Mais le voïant ſi bien retranché, il ne penſa qu'à l'affamer dans ſon camp, pour l'obliger à demander la paix, ou à ſe retirer en abandonnant Nuremberg à la vengeance des Impériaux. Dans ce deſſein il logea divers corps de troupes dans les Villages voiſins, & fit battre ſans ceſſe la campagne à ſa cavalerie pour couper les convois & empêcher les fourages. Par-là il cauſa une extrême diſette dans le camp des Suédois, quoique la Ville de Nuremberg leur ouvrît tous ſes magaſins. La cavalerie ſur-tout manqua abſolument de fourages & ſouffrit beaucoup. Les partis & les fourageurs ne pouvoient ſortir du camp ſans combat, & chaque jour étoit marqué par quelque action nouvelle, où tantôt les uns tantôt les autres avoient l'avantage. Enfin Banier, le Lantgrave de Heſſe & le Duc Bernard de Saxe-Weimar, vinrent de différens quartiers où ils

AN. 1632.

faisoient la guerre, renforcer l'armée
An. 1632. Suédoise.

XLV. Les Suédois attaquent le camp des Impériaux.

Alors Gustave, qui souffroit beaucoup de se voir ainsi réduit à lutter dans un camp contre la faim & la disette, & se voïant à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, sortit de son camp & présenta la bataille aux Impériaux. Ceux-ci, qui étoient alors inférieurs en nombre, ne jugerent pas à propos de l'accepter. Pour les y forcer, le Roi de Suede fit, le lendemain, élever trois plateformes sur lesquelles il fit pointer dix-huit pieces de canon qui firent un feu continuel sur les Impériaux. Mais voïant que ces batteries faisoient peu d'effet sur des gens qui étoient couverts de bons retranchemens, il se résolut enfin à attaquer leur camp dans toutes les formes. Valstein avoit un peu éloigné ses troupes de leur premier poste, afin de gagner un bois dont il vouloit se couvrir. Ce mouvement obligea Gustave d'éloigner aussi son camp de Nuremberg, & il s'avança jusqu'à Furt. Là il rangea ses troupes en bataille pour attaquer les Impériaux, qui se disposerent de leur

côté à le bien recevoir. Leur camp paroissoit inaccessible par sa situation sur une hauteur, par ses retranchemens, par les batteries & le grand nombre de troupes aguerries qui le défendoient sous les ordres d'un Général que la victoire n'avoit encore jamais abandonné. Aussi plusieurs Officiers firent leurs efforts pour faire changer de résolution au Roi de Suede; mais ce Prince, qui ne connoissoit point de péril lorsqu'il y avoit de la gloire à acquérir, ne parut que plus animé par la difficulté même qu'il trouvoit à exécuter son dessein.

AN. 1632.

L'action fut soutenue de part & d'autre avec une extrême valeur, les Suédois faisant des efforts extraordinaires pour forcer les retranchemens des Impériaux, & ceux ci profitant de l'avantage de leur poste pour accabler les assaillans d'une grêle de coups. Les Allemands commencerent l'attaque; & aïant été repoussés, Gustave, après leur avoir fait de sanglans reproches, fit marcher à leur place plusieurs régimens Suédois, & ce qu'il y avoit de plus brave dans son armée. Ces derniers ne réussirent pas mieux, & fu-

AN. 1632. rent encore plus maltraités. Car, pendant qu'ils attaquoient de front, la cavalerie Impériale, sortant à droite & à gauche des deux côtés des retranchemens, vint les prendre en flanc, & en fit un grand carnage. Plusieurs Officiers distingués entre les Suédois furent tués dans cette occasion, & Torstenson demeura prisonnier. La cavalerie Impériale fut cependant repoussée à son tour, & obligée de rentrer dans le camp. Alors l'attaque recommença avec plus de fureur qu'auparavant, & pendant dix heures qu'elle dura sans relâche, tous les régimens de l'armée Suédoise allerent à l'assaut les uns après les autres, les troupes fraiches prenant la place de celles qui étoient fatiguées. Il n'y eut pas jusqu'à un corps de réserve que Gustave avoit placé dans un petit Bois, qui ne voulût avoir part au combat, sans attendre même l'ordre du Général. L'Officier, qui le commandoit, las d'être spectateur oisif d'une action si glorieuse de part & d'autre, vint attaquer un pareil corps d'Impériaux; mais une blessure l'aïant obligé de se retirer de la mêlée, ses troupes furent aussitôt

mises en fuite. Elles se rallierent cependant, & aïant reçu un renfort, elles firent à leur tour reculer les Impériaux jusques dans leur camp. Ceux-ci les repousserent une seconde fois, & furent ensuite encore repoussés. Enfin le Comte Fugger, sortant du camp avec un gros détachement de cavalerie, fit cesser cette alternative de victoire & de défaite, en rompant entierement les Suédois; mais, emporté par l'ardeur de son courage, il les poursuivit avec peu de ses gens jusqu'au Bois d'où ils étoient sortis; ce Bois étoit encore plein d'ennemis qui l'accablerent par leur nombre; de sorte qu'il demeura blessé à mort entre leurs mains.

An. 1632.

Gustave, désespérant enfin de pénétrer dans les retranchemens des Impériaux, & voïant le carnage de ses troupes, songea à les faire retirer. Ne trouvant aucun des Généraux autour de lui, il s'adressa à un vieux Colonel Catholique Ecossois, nommé Hebron. Cet Officier avoit déja obtenu son congé pour retourner en Ecosse, &, irrité contre Gustave, qui ne l'aimoit pas à cause de sa Religion, & qui lui

*Pufendorf. Rer. Suecic. l. 4.*

avoit fait une injustice, avoit fait An. 1632. serment de ne jamais tirer l'épée pour ce Prince. Gustave ne l'ignoroit pas; mais il compta sur la générosité d'un homme dont il connoissoit d'ailleurs le courage & la valeur. En effet Hebron oubliant sa résolution dans une si belle occasion d'acquérir de la gloire, *Oui*, dit il au Prince, *voilà la seule occasion où je veux bien encore vous servir, puisqu'elle est périlleuse.* Aussitôt courant au plus fort de la mêlée, il porta aux troupes les ordres du Roi, & les fit retirer en si bel ordre, que les Impériaux n'oserent les inquiéter dans leur retraite. Après quoi il partit pour l'Ecosse, quelques offres qu'on lui fît pour le retenir.

Ainsi finit cette action sanglante où l'on vit de part & d'autre tout ce qu'on peut attendre des plus vaillans hommes & des plus grands Capitaines. Elle coûta aux Impériaux mille ou onze cens hommes tués sur le champ de bataille, avec les Comtes Fugger, Aldobrandin & Caraffe. Mais comme les Suédois furent les plus exposés, ils firent aussi la plus grande perte, qui fut de plus de deux mille hommes

& de plusieurs Officiers de marque. Les Chefs de part & d'autre y coururent un grand risque de leur vie. Valstein & le Duc de Saxe-Weimar eurent leurs chevaux tués sous eux, & le Roi de Suede eut une partie de sa botte emportée d'un boulet de canon. Les jours suivans il y eut encore quelques escarmouches entre les deux armées, mais sans aucune action décisive. Enfin le Roi de Suede, n'osant pas tenter une seconde attaque, & toujours pressé par la disette de vivres, s'éloigna tout-à-fait de Nuremberg, sans que Valstein osât le poursuivre. Les deux armées avoient éprouvé leurs forces, & commencerent à se craindre l'une & l'autre. Les Impériaux s'applaudirent comme d'une victoire de n'avoir pas été battus, & le Roi de Suede regarda comme un affront de n'avoir pas vaincu.

AN. 1632.

XLVI. Succès de la guerre dans les autres Provinces.

Quoique les deux armées eussent alors attiré le fort de la guerre dans la Franconie, les autres Provinces d'Allemagne n'en furent point exemptes. A peine Gustave eut-il quitté les bords du Rhin pour entrer dans la Baviere, que les Espagnols rentrerent dans le Palatinat. Ils y reprirent Spire

AN. 1632. d'où ils chasserent les Suédois, & n'attendoient, pour faire de nouvelles conquêtes, que l'arrivée de Dom Gonçalez de Cordoue qui devoit leur amener un grand corps de troupes, & qui se vantoit de chasser bientôt le Roi de Suede, au-delà de la Mer. Mais à-peine ce Général fut-il arrivé à Treves, qu'il fut rappellé en Flandres avec la plus grande partie des troupes Espagnoles pour y faire tête au Prince d'Orange. La retraite des Espagnols facilita à l'Electeur de Treves l'exécution de la promesse qu'il avoit faite au Roi de France, de recevoir garnison Françoise dans Hermanstein. Il le fit malgré son Chapitre & les habitans de Treves qui étoient tous dévoués à l'Espagne, & qui, pour s'en venger, reçurent de leur côté garnison Espagnole dans Treves & dans Coblents. Mais le Maréchal Horn, qui commandoit les troupes Suédoises que Gustave avoit laissées sur le Rhin, vint aussitôt assiéger Coblents, & en aïant chassé les Espagnols, remit cette Place à l'Electeur qui y fit entrer les François. Ceux-ci se rendirent ensuite maîtres de Treves. Philisbourg seul,

XLVII. Les François entrent dans Treves, Coblents & Hermanstein.

sommé par l'Electeur de leur ouvrir aussi ses portes, refusa d'obéir, & les François ne se crurent pas encore en état de l'attaquer. Ce fut ainsi que la France commença à agir par elle-même en Allemagne, & qu'elle y porta ses armes, non point encore pour faire la guerre, mais pour protéger un Allié. Cette démarche fut pourtant l'occasion d'une longue & cruelle guerre, comme je dirai bientôt. AN. 1632.

Le Maréchal Horn passa ensuite dans l'Alsace où il prit Benfeldt, Schlestadt, Colmar & Haguenau. Il laissa dans cette Province Otton-Louis Rhingrave pour conserver ses conquêtes; & retournant dans le bas-Palatinat, il resserra tellement Frankendall, que la garnison Espagnole n'aïant aucune espérance d'être secourue, fut obligée d'en sortir.

La Westphalie ne fut pas moins exposée aux ravages des deux partis. Les Suédois joints aux Hessiens assiégerent Paderborn; le Comte de Pappenheim les obligea d'en lever le siége; & les uns & les autres firent diverses pertes dans plusiers petites actions. De Westphalie Pappenheim passa dans

AN. 1632. la basse-Saxe où il prit Hildesheim & répandit la terreur dans toute la Province ; mais il en sortit presqu'aussitôt pour se rendre en Thuringe par les ordres de Valstein. Dans la Lusace les succès des Impériaux & des Saxons furent à peu-près égaux. Valstein pour y affoiblir les forces de l'Electeur de Saxe, envoïa Holk en Misnie, afin d'obliger ce Prince à rappeller une partie de ses troupes. La Misnie souffrit en cette occasion tout ce que la guerre attire après elle de malheurs & de désastres. Les campagnes furent ravagées, les Villes pillées & brûlées, les habitans des Villes & des Campagnes cruellement vexés ; enfin la célebre bataille de Lutzen acheva d'inonder de sang cette malheureuse Province, & fit de nouveau changer la face des affaires par un accident aussi funeste qu'il étoit peu attendu.

XLVIII. Gustave & Valstein entrent dans la Misnie.

Pufendorf, l. 4.

Mercure François.

Le Roi de Suede, s'étant éloigné, comme on vient de dire, de Nuremberg, s'étoit avancé dans la Franconie. Valstein n'osa pas le suivre ; & se séparant du Duc de Baviere qui retourna dans ses Etats, il marcha vers la Misnie pour s'y joindre au Comte

de Pappenheim, & ravager les Etats de l'Electeur de Saxe. Il avoit en cela deux vues, l'une de forcer l'Electeur déja fort ébranlé à lui demander la paix, l'autre d'attirer le Roi de Suede dans la Saxe pour en faire le théâtre de la guerre. Gustave au contraire, pénétrant le dessein de Valstein, vouloit ramener la guerre dans la Baviere; & pour y attirer les Impériaux, il marcha lui-même vers cette Province. Il passa encore une fois le Danube, & reconquit quelques Places que les Bavarois avoient reprises. Mais bientôt, pressé par les sollicitations de l'Electeur de Saxe, & craignant que ce Prince, se voiant abandonné, ne se rendît aux instances que lui faisoient les partisans de l'Empereur, il sortit de la Baviere, & se rendit dans la Misnie. Là, aïant appris que Valstein marchoit vers Leipsick, il le suivit jusqu'à Veissenfels, & de-là jusqu'à Lutzen. Il n'avoit alors d'autre dessein que de harceler les Impériaux dans leur marche, parcequ'il ne se croïoit pas en état de les attaquer avant l'arrivée du Duc Georges de Lunebourg qu'il attendoit avec des troupes; mais aïant été averti que le

AN. 1632.

*Loccenius*, *l.* 8

*Heiss. l.* 3.

*Lotychius*, *l.* 53. *c* 6.

AN. 1632. Comte de Pappenheim s'étoit séparé de Valstein avec un corps considerable qu'il avoit amené avec lui, il saisit sur-le-champ l'occasion que l'imprudence de ses ennemis lui offroit de les attaquer avec avantage, & vint lorsqu'il étoit le moins attendu présenter la bataille à Valstein, avant que ce Général eût le tems de rappeller le Comte de Pappenheim.

XIIX. Bataille de Lutzen. Le jour étoit trop avancé pour commencer l'action, & il n'y eut ce soir-là, entre les deux partis, que quelques escarmouches où les Suédois eurent l'avantage; après quoi les deux armées passerent la nuit sous les armes, & eurent tout le tems de se disposer à un combat, qui, selon toutes les apparences, devoit être extrêmement sanglant. Les Chefs profiterent aussi de ce téms pour méditer plus à loisir leur ordre de bataille. Le premier soin de Valstein fut d'envoïer en diligence rappeller le Comte de Pappenheim qui étoit déja à Hall. Ensuite s'éloignant un peu des Suédois en se rapprochant de Lutzen qu'il mit à sa droite, il rangea son armée en bataille dans la plaine, aïant, devant le front de son ar-

mée, un double fossé assez profond qu'il fit creuser encore davantage, & qu'il remplit de Mousquetaires avec sept pieces de gros canon. Il avoit un ruisseau à sa gauche; & pour empêcher l'ennemi de l'attaquer par la droite, il fit mettre le feu au bourg de Lutzen. Toute son infanterie formoit le corps de bataille, partagée en quatre grands corps en forme de croix dont le centre étoit vuide. Toute sa cavalerie faisoit les deux aîles. L'aîle gauche étoit sur deux lignes, & l'aîle droite sur une seule, avec cette autre différence qu'elle avoit dans son centre un gros régiment d'infanterie, & devant elle une batterie de quatorze gros canons qui battoient toute la plaine. Telle étoit en général la disposition de l'armée Impériale. L'armée Suédoise étoit rangée dans un ordre différent; car elle étoit partagée dans toute sa longueur en deux lignes parfaitement semblables & paralleles. L'infanterie occupoit le centre de chacune de ces deux lignes, & la cavalerie en formoit les extrêmités ou les aîles. Le Roi de Suede, suivant une méthode qui lui avoit réussi à la ba-

An. 1632.

taille de Leipsick, avoit encore semé
An. 1632. des pelotons de mousquetaires entre chaque régiment de cavalerie, & son canon étoit placé dans toute la longueur du front de son armée au nombre de soixante pieces de diverse grandeur.

Dès la pointe du jour le Roi de Suede, impatient d'en venir aux mains, & songeant à prévenir l'arrivée du Comte de Pappenheim, voulut engager la bataille ; mais un brouillard épais l'obligea malgré lui de différer ; de sorte que presque toute la matinée se passa en escarmouches. Vers les onze heures du matin lorsque le brouillard, dissipé par le soleil, eut laissé les deux armées à découvert, le Roi de Suede fit commencer l'action par un corps d'infanterie de sa bataille. Comme cette infanterie ne pouvoit aller aux Impériaux que par le fossé dont j'ai parlé, elle eut d'abord à essuïer un grand feu de mousqueterie & de terribles décharges d'artillerie. Elle soutint cette affreuse tempête avec beaucoup d'intrépidité ; aussitôt s'avançant à grands pas pour ne pas donner à l'ennemi le tems de recharger,

elle tailla en pieces tous les arquebusiers qui gardoient le fossé, elle passa AN. 1632.
ensuite au-delà, & se rendit maîtresse des sept pieces de canon qui le défendoient. Un autre corps d'Infanterie Suédoise, encouragé par cet heureux commencement, après avoir passé le fossé qui n'étoit plus défendu, marcha contre une partie de l'infanterie Impériale qu'il avoit en tête, & l'attaqua si vivement, qu'il la renversa sur la seconde ligne. Il attaqua avec le même succès une autre partie de l'infanterie ennemie; & tout le corps de bataille des Impériaux fut ainsi sur le point d'être entierement défait; mais la perte que les Suédois avoient faite dans ces brusques attaques aïant éclairci leurs rangs, Valstein rallia promptement ses troupes. Les Impériaux firent alors un dernier effort, ils serrerent leurs rangs, &, s'animant les uns les autres, prirent les Suédois en tête & en flanc, les repousserent à leur tour malgré les renforts que le Roi leur avoit envoiés, &, après un combat opiniâtre où il y eut bien du sang répandu, les culbuterent enfin au-delà du fossé, de for-

te qu'ils regagnerent le canon qu'ils avoient perdu.

AN. 1632.

L. Mort du Roi de Suede.

Cependant la grande batterie des Impériaux faisoit continuellement un grand carnage des troupes Suédoises, portant la mort & la terreur au milieu de leurs bataillons, tandis que le fossé embarrassoit extrêmement leur cavalerie par la difficulté qu'elle avoit à le passer. Le Roi de Suede, qui, de l'aîle droite où il étoit, voïoit ce désordre, souffroit impatiemment que la victoire lui coûtât si cher, & fût si lente à se déclarer pour lui. Il ignoroit le trait fatal que la fortune lui gardoit après l'avoir si bien servi jusqu'alors : heureux s'il avoit pu modérer cette ardeur guerriere qui l'entraînoit dans le péril. Transporté d'un généreux dépit, il se met à la tête du régiment de Smalande, il exhorte les siens à le suivre. Il saute le fossé, suivi de quelques cavaliers des mieux montés, & sans donner aux autres le tems de se débarrasser, il court imprudemment à sa perte, donnant tête baissée dans un gros de cuirassiers Impériaux, & faisant dans un combat si inégal des prodiges de valeur. On prétend

*Pufendorf. l. 4.*

que comme il avoit la vue courte, il rencontra les ennemis plutôt qu'il n'avoit pensé. Quoi qu'il en soit, sa cavalerie embarrassée dans le fossé donna le tems aux Impériaux d'accabler par leur nombre ce vaillant Prince. Il fut d'abord blessé au bras, sans que sa blessure le mît hors de combat, & l'empêchât d'animer ceux qui l'accompagnoient, surmontant la douleur par la force de son courage. Bientôt, affoibli par la quantité de sang qu'il perdoit, il pria le Duc François Albert de Lauvembourg qui combattoit à ses côtés, de le retirer de la mêlée; mais l'heure qui devoit terminer ses exploits étoit venue. Dans le moment qu'on le retiroit, un cavalier Allemand, que quelques-uns soupçonnerent assez légerement être le Duc de Lauvembourg lui-même qui le trahissoit, lui déchargea son mousquet dans le dos. Gustave tomba du coup, & ses pieds, demeurant embarrassés dans les étriers, son cheval le traîna quelques pas. Dans cet état, il fut pris par un autre cavalier ennemi à qui il eut encore la force de se faire connoître; mais celui-ci, voïant que les

AN. 1632. Suédois, qui avoient apperçu le cheval de leur Prince abandonné, & sa selle teinte de sang, venoient avec fureur pour lui arracher son prisonnier, lui cassa la tête d'un coup de mousquet; & par une action si brutale, termina la vie toute héroïque du plus grand Roi du monde, les délices de ses sujets, la terreur de ses ennemis, & l'admiration de l'Europe, dans la fleur de ses années, & au milieu de ses triomphes. Il semble que ce Prince eut quelque pressentiment de son malheur, lorsque peu de jours auparavant voïant les peuples accourir en foule au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie mêlée de respect & d'admiration, il dit, qu'*il craignoit bien que Dieu, offensé de leurs acclamations, ne leur apprît bientôt que celui qu'ils sembloient révérer comme un Dieu, n'étoit qu'un homme mortel.*

LI. Continuation de la bataille.

Rien ne fit mieux connoître combien ce Prince étoit aimé de ses troupes & de ses sujets, que l'effet que la nouvelle de sa mort fit dans l'armée Suédoise; car la consternation aïant aussitôt fait place à la colere & au désespoir, les Suédois se battirent en furieux,

furieux, comme des gens qui n'avoient plus rien à ménager, & qui ne vouloient par survivre à leur Roi. Laîle droite que Gustave commandoit aïant été presque témoin de sa mort, fut aussi la premiere à la venger. Après une démi-heure d'un sanglant combat, elle retira enfin le corps de Gustave entierement dépouillé & percé de mille coups. Un spectacle si touchant redoubla sa fureur, & elle acheva d'enfoncer & de mettre en désordre toute l'aîle gauche des Impériaux. Pendant que les Suédois étoient ainsi acharnés au combat, les Croates, qui étoient à la queue de l'armée Imriale, aïant pris un grand détour, allerent attaquer le camp ennemi, tomberent sur le bagage, & causerent de ce côté-là beaucoup de tumulte & de désordre. Mais ils furent bientôt repoussés par quelques régimens de la seconde ligne des Suédois. Ceux-ci eurent encore un égal succés à leur aîle gauche, qui étoit commandée par le Duc Bernard de Veimard & Cniphausen; car elle chargea avec tant de courage ou plutôt de fureur l'aîle droite des ennemis, qu'après l'avoir fait

An. 1632.

AN. 1632. plier & reculer, elle s'empara de la grande batterie qui avoit tant incommodé l'armée Suédoise. De-là s'avançant un peu vers la droite, elle se rendit encore maîtresse, pour la seconde fois, des sept pieces de canon qui défendoient le fossé, & les tourna aussitôt contre les ennemis même, ce qui causa parmi eux un extrême désordre. Dans le même moment le feu prit par hasard du côté des Impériaux à quelques chariots chargés de barils de poudre qui sauterent en l'air avec un fracas épouvantable. Cet accident par le terrible effet qu'il fit dans l'armée Impériale, acheva d'y répandre la terreur & la confusion. Tout y plioit déja devant les Suédois; les soldats en désordre songeoient à la fuite; les Chefs n'étoient plus obéis; consternés eux-mêmes, ils ne savoient quels ordres il falloit donner, & les Suédois ne doutoient plus de la victoire, lorsque l'arrivée subite du Comte de Pappeinheim rétablit le combat.

LII. Arrivée du Comte de Pappenheim.

Ce Comte, un des plus vaillans hommes de guerre de son tems, qui portoit sur son corps les cicatrices de plus de cent blessures, & qui préten-

doit le diſputer à Valſtein même, étoit accouru au premier avis qu'il avoit reçu de la bataille, impatient de ſe ſignaler dans une ſi belle occaſion. Il n'avoit eu le tems d'amener avec lui qu'une partie de ſa cavalerie avec ſes dragons ; mais ſa préſence ſeule ranima le courage des Impériaux, & leur inſpira une nouvelle ardeur. Auſſitôt le combat recommença de toutes parts, & devint encore plus opiniâtre ; les deux armées faiſant un dernier effort, celle des Catholiques pour arracher la victoire aux Proteſtans, & les Proteſtans pour conſerver leur avantage. Les Impériaux avoient perdu leur canon pour la ſeconde fois ; le Comte de Pappeinheim le reprit, repouſſa les ennemis, en fit un horrible carnage, & partout où il portoit ſes pas, la victoire ſe déclaroit pour lui, lorſqu'il reçut une bleſſure mortelle dont il mourut le lendemain à Leipſick, avec la funeſte gloire d'avoir reçu la mort ſur le même champ de bataille que le grand Guſtave. Cet accident rallentit le courage des Impériaux, & la nuit lui ſurvint favoriſant leur retraite, ils

AN. 1632.

LIII. Suite de la bataille.

abandonnerent de nouveau leur ca-
AN. 1632. non, & enfin le champ de bataille aux Suédois qui y passerent la nuit. Ce fut la seule marque de victoire que ces derniers pussent faire valoir. Car la perte fut égale de part & d'autre comme elle fut extrême, & les Impériaux remporterent jusqu'à soixante enseignes des ennemis. Il resta plus de neuf mille morts sur le champ de bataille; entre lesquels on compta, du côté des Impériaux, l'Abbé de Fulde, que la curiosité avoit attiré à l'armée, & quelques Officiers de marque; du côté des Suédois, le Prince Ernest d'Anhalt, le Comte de Brahé, & plusieurs autres Officiers distingués.

Les deux armées se trouverent si affoiblies après cette journée, que la guerre languit tout le reste de la campagne, sur-tout du côté des Impériaux. Valstein se voïant hors d'état de rien entreprendre, abandonna la Saxe, & se retira dans la Boheme, plus glorieux que jamais d'avoir rétabli l'égalité entre les deux partis dès le moment qu'il avoit repris les armes, & d'avoir enfin porté dans la derniere action aux ennemis de l'Empire le

coup le plus funeste qu'ils pussent appréhender. Car si ce fut-là une victoire pour les Suédois, comme ils le publierent, ils n'eurent pas lieu de s'en applaudir. La mort du grand Gustave, dont la valeur & la réputation avoient poussé si loin leurs conquêtes, fut pour eux une perte beaucoup plus considérable que n'eut été la défaite de toute leur armée. Aussi fut-il longtems pleuré de ses peuples, qui l'aimoient jusqu'à l'adoration, & qui admiroient moins dans lui cette valeur & ce courage intrépide qui l'égalerent aux plus grands Heros, que sa douceur, sa liberalité, son éloquence naturelle, son air noble & gracieux, son adresse dans tous les exercices du corps, & d'autres qualités qui en firent le plus aimable de tous les Princés. Il fut cependant assez peu regretté de ses Alliés, à qui ses desseins commençoient à devenir suspects, & ses ennemis triompherent de sa mort comme d'une victoire signalée. On n'eut pas honte à Madrid & à Vienne d'en faire des réjouissances presque publiques, dans la persuasion où l'on fut que cette mort feroit bientôt

AN. 1632.

AN. 1633. perdre aux Suédois la supériorité qu'ils avoient prise en Allemagne. On vit en même tems naître des semences de division entre les Suédois & les Princes Protestans. L'Electeur de Saxe commença dès-lors à songer secrétement à un accommodement particulier ; & comme le Duc de Lorraine, autant poussé par son humeur inquiete & guerriere, que par les sollicitations de la Maison d'Autriche, donnoit alors de l'occupation à la France, on ne douta point qu'on ne dût voir bientôt renaître le calme dans l'Empire, après la chûte du seul ennemi qui avoit pu l'ébranler.

LIV. Mort de l'Electeur Palatin.

Une si funeste révolution acheva d'accabler Frideric Electeur Palatin. Ce Prince, que l'espérance avoit toujours soutenu dans ses disgraces, cessa alors d'esperer & de vivre. La fortune après avoir épuisé sur lui les traits les plus sensibles, avoit enfin paru lasse de le persécuter. Il touchoit au moment de son rétablissement, lorsque la mort de son libérateur le replongea dans ses malheurs passés. Son fils Charles-Louis, qui n'avoit d'autre crime que d'être le fils d'un pere pros-

crit & malheureux, succeda à ses espérances & à ses droits; mais il étoit encore bien éloigné du terme où il aspiroit, & il est hors de doute que comme le Pere avoit été la victime de la guerre qu'il avoit excitée en Allemagne, le fils auroit été sacrifié à la paix, si elle s'étoit faite alors, comme on l'espera pendant quelque tems.

AN. 1633.

LV. On parle de paix.

En effet, le Roi de Dannemarck craignant que de si grands mouvemens dans les Etats voisins ne se communiquassent aux siens, & espérant trouver après une si grande perte les Suédois disposés à repasser la mer, offrit de nouveau sa médiation aux deux partis, & fit quelques démarches pour nouer une négociation; mais un Prince irrité au point que devoit l'être Ferdinand, après avoir été autant humilié qu'il l'avoit été, ne laisse guere échapper l'occasion de prendre sa revanche, & il croïoit l'avoir trouvée sous la minorité de la jeune Reine Christine, persuadé que l'ardeur des Suédois se rallentiroit bientôt, n'étant plus soutenue par la fortune & la réputation du grand Gustave. Ceux-ci

AN. 1633. de leur côté désespérant d'obtenir une paix assez avantageuse, ne purent se résoudre à abandonner des conquêtes qui leur avoient couté tant de dépenses & tant de sang.

LVI. Situation fâcheuse des Suédois, & leur constance. *Pufendorf. l.* 4.

La conjoncture étoit cependant extrêmement difficile. Gustave en mourant ne laissoit aux Suédois pour les gouverner d'autre héritier qu'une jeune Princesse en bas âge. Ladislas IV, élu Roi de Pologne, après la mort de Sigismond son pere, avoit des droits sur la Couronne de Suede, & des partisans secrets dans le Roïaume, qui pouvoient y former des factions dangereuses. La Suede n'étoit pas en état de soutenir long-tems la guerre en Allemagne par ses seules forces; & ses Alliés que Gustave avoit su retenir dans son parti par son autorité & par l'éclat de ses victoires, elle les voïoit sur le point de lui échapper. Les plus foibles, consternés de la mort de leur Chef, souhaitoient la paix; les plus puissans, comme le Duc de Pomeranie, l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Mekelbourg & quelques autres, jaloux de l'autorité que les Suédois avoient prise en Allemagne, ne

vouloient plus les reconnoître que comme de ſimples Alliés, & non plus comme les Chefs du parti Proteſtant. Le Duc de Brunſwick faiſoit déja des levées en ſon nom particulier, & ſongeoit à faire de tout le Cercle de la baſſe-Saxe un parti ſéparé. L'Electeur de Saxe portoit encore ſes vûes plus loin; il vouloit ſe faire attribuer la direction ſouveraine des affaires : & s'il ne réuſſiſſoit pas dans ce deſſein, on avoit tout lieu de craindre qu'il n'abandonnât bientôt la cauſe commune. AN. 1633.

Dans une ſituation ſi périlleuſe les Suédois ſe roidiſſant contre le danger, eſpérerent trouver une reſſource dans leur courage & leur adreſſe. Après avoir nommé des Regens pour gouverner le Roïaume, pendant la minorité de Chriſtine, ils chargerent le Baron Axel Oxenſtiern Chancelier de Suede, de tous les intérêts de cette Couronne en Allemagne, avec un pouvoir preſque abſolu. Ce grand homme ſoutint cet important emploi, dans les tems les plus difficiles, avec une conſtance, une adreſſe & une capacité qui l'ont fait regarder avec rai-

son comme un des plus habiles Ministres de l'Europe. Il inspira un nouveau courage à ceux que la crainte avoit ébranlés : il ramena au parti commun ceux que des vues particulieres commençoient à en détacher : il rompit les mesures du Duc de Brunswick : il suspendit les effets de la jalousie de l'Electeur de Saxe : il fit comprendre à tous les Alliés qu'ils ne trouveroient leurs véritables intérêts, leur sûreté, leur salut, que dans leur union. Par-là il serra les nœuds qui les tenoient attachés au parti, en conservant toujours à la Suede la principale direction des affaires, & presqu'autant d'autorité qu'elle en avoit eue du vivant de Gustave. Le Marquis de Feuquieres, Ambassadeur du Roi de France, le seconda par ses sollicitations & ses bons offices. La France renouvella aussi alors le traité qu'elle avoit fait avec la Suede. L'alliance fut continuée à-peu-près aux mêmes conditions, & ce nouveau traité fut signé à Hailbron.

An. 1633.

LVII. Continuation de la guerre.

Les Suédois se virent ainsi en état de continuer la guerre, & elle recommença en effet de-part & d'autre avec

plus d'acharnement que jamais. Les succès furent à-peu-près égaux des deux côtés. On prit & on pérdit des Villes, on leva de grosses contributions qui acheverent de ruiner les peuples, & peu de Provinces d'Allemagne furent exemptes de ravages. Il y eut sur-tout dans divers endroits trois actions considérables. AN. 1633.

LVIII. Bataille d'Ondeldorp.

La premiere se passa à Ondeldorp, un peu au-dessous de Hamelen, sur le Weser. Les Suédois & les Hessiens, commandés par le Duc Georges de Lunebourg, Cniphausen & Melander, assiegeoient Hamelen depuis plus de trois mois, sans pouvoir vaincre la résistance opiniâtre des Assiegés. Gronsfeldt & le Comte de Merode, qui commandoient les troupes Impériales dans ces quartier-là, résolus d'en faire lever le siege, s'approcherent de la Place avec une armée de quinze mille hommes. Ils s'avancerent jusqu'à Ondeldorp, qui avoit garnison Suédoise, & l'attaquerent inutilement, parce que l'armée ennemie aïant été avertie de leur approche, marcha aussitôt au-devant d'eux. Il y avoit à droite une forêt par où les Impériaux auroient pu

AN. 1633. pénétrer aisément jusqu'à Hamelen, s'ils s'en étoient emparés; mais les Suédois plus prévoïans se hâterent de la faire occuper par leurs arquebusiers. Ceux-ci furent cependant bientôt chassés de leur poste : mais s'étant ralliés, & aïant reçu un renfort, ils chasserent à leur tour les Impériaux, après deux heures d'un sanglant combat, & les obligerent de rentrer dans la campagne. Aussitôt les deux armées se choquerent avec beaucoup de furie, & la bataille fut bientôt décidée. Car la cavalerie Impériale, rompue & mise en désordre, prit la fuite de toutes parts, abandonnant son infanterie, qui fut taillée en pieces. Il resta sur la place plus de trois mille morts du côté des Impériaux avec tout le canon & les bagages. Les Suédois ne perdirent pas plus de trois cens hommes, & firent encore trois mille prisonniers. Le Comte de Merode, à qui les vaincus attribuerent la perte de la bataille, mourut peu de jours après de ses blessures.

LIX. Suite de la guerre.

Les Impériaux furent plus heureux sur l'Oder en Silésie; car Valstein aïant surpris les Suédois auprès de Steinaw,

après avoir mis toute leur cavalerie en fuite, fit toute leur infanterie prisonniere. Ensuite profitant de sa victoire & de l'étonnement de ses ennemis, il descendit le long de l'Oder jusqu'à Francfort. Il se rendit maître de cette importante Place. Landsperg lui ouvrit aussi ses portes, & déja les Suédois commençoient à craindre d'être entierement chassés de la Poméranie, lorsque les progrès que le Duc Bernard faisoit sur le Danube, où il s'étoit emparé de Ratisbonne & de plusieurs autres Places, obligerent Valstein de se rapprocher de la Baviere. La troisieme action se passa encore en Silésie où les Saxons, sous le commandement du Général Arnheim, défirent un corps considérable de troupes Impériales, & vengerent ainsi les Suédois de leur derniere défaite.

AN. 1633.

IX. Conspiration de Valstein.

Ce fut dans le cours de ces expéditions qu'arriva la mort déplorable de Valstein, assassiné à Egra Ville de Boheme, par les ordres, ou du moins avec l'approbation de l'Empereur. Ce Général, aussi odieux pour son orgueil, son ambition & ses violences, qu'il étoit célebre par sa valeur, sa pruden-

*Lotychius rerum Germ. tom. 2. l. 10. c. 4.*

ce & ses exploits militaires, avoit osé, en acceptant le commandement, traiter avec Ferdinand comme avec son égal, & prescrire à son Souverain des conditions qui le rendoient plus absolu dans l'armée que l'Empereur même. Ferdinand s'étoit, pour ainsi dire, dépouillé en sa faveur de tous les droits de l'autorité souveraine, & ne s'étoit réservé que celui de lui proposer ses avis, & de l'aider de ses conseil; c'étoit Valstein qui disposoit de tous les emplois de l'armée, qui accordoit toutes les graces, qui décernoit toutes les peines, qui décidoit de la vie & de la mort, de la guerre & de la paix.

AN. 1633.

*Merc. Franç.*

Les Espagnols, qui dominoient à la Cour de Vienne, ne voïoient qu'avec un extrême dépit tant d'autorité confiée à un sujet impérieux & suspect. Ferdinand sentoit lui-même toute l'indécence de cette espece d'esclavage où il s'étoit réduit. Le besoin de l'Etat lui faisoit cependant oublier ce qu'il se devoit à lui-même, & Valstein auroit triomphé de ses envieux, & égalé sa gloire à sa fortune, s'il avoit eu dans un si haut rang cette modération

qui en doit être l'ornement, & qui en fait la sûreté. Mais dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il ne fut jamais capable de ménagement. Dans sa disgrace il avoit aisément perdu le souvenir de tous les bienfaits de l'Empereur, qui de simple Baron de Boheme l'avoit fait Duc de Fridlandt & de Mekelbourg. Après son rétablissement, il ne put oublier l'affront que ce Prince lui avoit fait, quoique malgré lui, en le déposant du Généralat. Il sembla affecter de négliger tous les conseils qui lui venoient de la Cour de Vienne. Il fit, sans la consulter divers traités de suspension d'armes avec les ennemis, & plusieurs autres démarches qui le rendirent enfin odieux & suspect à l'Empereur. Les Espagnols & beaucoup d'autres ennemis que Valstein s'étoit fait, sur-tout par la rigueur avec laquelle il avoit fait exécuter à mort plusieurs Officiers de son armée après la bataille du Lutzen, profiterent de la disposition de Ferdinand pour aigrir de plus en plus son esprit & fortifier ses soupçons. Ce Prince plein d'équité & de modération, suspendit

cependant encore les effets de son mé-
An. 1634. contentement ; mais bientôt l'humeur fougueuse de Valstein précipita les momens de sa perte.

Informé des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour de Vienne & des défiances de l'Empereur, il résolut de prévenir une seconde disgrace par une trahison, en passant avec ses troupes du côté des ennemis. On dit même qu'il n'aspira à rien moins qu'à mettre sur sa tête la Couronne de Boheme, après qu'il l'auroit enlevée à Ferdinand. Dès qu'il eut formé ce dessein, il négocia avec le Marquis de Brandebourg, avec la France même, & sur-tout avec les Suédois. Le Duc de Lawembourg portoit les paroles de part & d'autre. Mais la chose parut aux Suédois si extraordinaire & si peu vrai-semblable, qu'ils regarderent comme un piege la proposition que Valstein leur faisoit de s'approcher d'eux pour faciliter leur jonction, d'autant plus que ce Général continuoit toujours d'agir en ennemi, soit pour mieux couvrir ses desseins, soit pour être prêt à tout évenement.

Pendant que la négociation traînoit

en longueur, Valstein voulut s'assurer de ses troupes; il feignit de vouloir abandonner le commandement & se retirer pour n'être plus en bute, disoit-il, aux traits envenimés de ses ennemis, qui décrioient sa conduite, & vouloient rendre sa fidélité suspecte. Des Officiers qu'il avoit apostés se recrierent aussitôt contre cette résolution, & lui représenterent publiquement, comme au nom de toute l'armée, le préjudice que sa retraite causeroit à la Religion, à l'Empire & à tous les Officiers de ses troupes, dont la fortune étoit attachée à la sienne, & qui ne pouvoient esperer de récompense que par lui. *A quoi me réduisez--vous*, repliqua-t-il? *Si le bien public & votre intérêt exigent que je sois encore votre Général, il faut du moins pourvoir à ma sûreté contre les coups qu'on me veut porter. Attachons-nous donc les uns aux autres par un serment inviolable; & puisque vous voulez que j'aie soin de votre fortune, faites que je puisse compter sur votre fidélité.* Cette proposition fut reçue avec applaudissement des Officiers qui étoient du secret. Ceux-ci s'efforcerent de per- AN. 1634.

AN. 1634. suader aux autres que la reconnoissance & l'équité vouloient qu'ils entrassent dans les intérêts & les vues de leur Général. Il eût été dangereux de ne pas paroître persuadé. Ainsi tous ensemble, les uns par esprit de faction, les autres par crainte, quelques-uns par espérance, firent à Valstein un nouveau serment qu'ils signerent, & par lequel ils s'engagerent à suivre sa fortune, & défendre sa personne.

LXI. Mort de Valstein.

Plusieurs cependant dissimulerent leurs véritables sentimens, entr'autres Picolomini, qui donna à l'Empereur le premier avis du complot. Ce dernier trait épuisa la patience de Ferdinand. Ce Prince commença par faire arrêter quelques Officiers de la faction. Ensuite il déposa pour la seconde fois Valstein du Généralat, & chargea Picolomini de s'assurer de sa personne. Mais Valstein s'étoit mis en lieu de sûreté dans la Ville d'Egra, & il étoit déja précisément à la veille d'échapper à la vengeance de Ferdinand, en se joignant aux ennemis qui s'approchoient pour le recevoir, lorsque trois Officiers, en qui il avoit confiance, prévinrent sa trahison en le trahissant

lui-même. Ceux-ci, après avoir concerté ensemble leur dessein, inviterent à souper dans le Château d'Egra trois Officiers amis de Valstein, qui étoient après lui les chefs de la faction ; & pendant qu'ils se livroient sans aucune défiance à la joie & à la débauche, les firent assassiner par des soldats apostés pour cette exécution. De-là marchant droit à la maison où Valstein étoit logé, ils enfoncerent la porte de sa chambre ; & tandis qu'il délibéroit s'il se jetteroit par les fenêtres, l'Officier qui conduisoit la troupe lui passa au travers du corps le fer d'un sponton dont il étoit armé. Valstein tomba du coup, & expira sans proférer distinctement aucune parole. Ainsi mourut d'une indigne mort ce fameux Général, qui seul avoit pu faire chanceler la fortune du grand Gustave, & arrêter la rapidité de ses progrès. Il étoit âgé de cinquante ans. Il avoit la taille haute & maigre, le teint hâlé, le visage enflammé, les yeux vifs & brillans, les cheveux presque roux & forts courts, l'humeur chagrine, la conversation sérieuse, ne riant presque jamais, & affectant tou-

AN. 1634.

jours beaucoup de gravité, par un effet de son orgueil ou de son tempérament. Pour ce qui est de sa Religion, il fit toujours profession d'être Catholique ; mais il fut cependant toujours favorable aux Protestans, & on peut croire qu'il regardoit l'une & l'autre Religion avec assez d'indifférence. Sa mort fut aussi regardée par les deux partis avec des yeux indifférens. Ce ne fut point un avantage pour les Suédois, parcequ'il songeoit à se déclarer pour eux, & ce ne fut point une perte pour les Catholiques, parcequ'il étoit sur le point de les abandoner.

AN. 1634.

LXII. Siege de Nordlingue.

C'étoit beaucoup pour les Suédois de se maintenir en Allemagne, & s'ils avoient pu le faire encore quelque tems, l'Empereur eût peut-être été enfin obligé de leur accorder une paix honorable. Mais une nouvelle perte qu'ils firent décrédita tout-à-coup leur parti. Le Duc de Baviere avec Ferdinand Roi de Hongrie, que l'Empereur son pere avoit mis à la tête de ses troupes, & le Duc Charles de Lorraine, après avoir chassé les Suédois de toute la Baviere, repris Ratis-

bonne, Donawert & presque toutes les Villes que les Protestans occupoient sur le Danube, assiegeoient Nordlingue dans la Suabe. Les Suédois n'aïant pas pu secourir Ratisbonne, malgré sa longue & vigoureuse défense, ni les autres Places qu'ils avoient perdues, entreprirent de sauver celle-ci, résolus, s'il étoit nécessaire, de hasarder une bataille. Dans ce dessein, le Duc Bernard de Veimar se joignit au Maréchal Horn, & tous deux rassemblant de toutes parts les troupes Protestantes, formerent une armée de trente mille hommes, avec laquelle ils s'approcherent de Nordlingue du côté Occidental de cette Ville.

AN. 1634.

LXIII. Bataille de Nordlingue.

6. Septembre.

*Pufendorf. l. 6. Lotychius, tom. 2. l. 10. 1. c. & seq. Loccenius, l. 6.*

L'armée Catholique n'étoit alors que de vingt-cinq à vingt-six mille hommes, logés dans différens quartiers assez éloignés les uns des autres. Mais à la premiere nouvelle de l'approche des Suédois, le Roi de Hongrie rassembla promptement toutes ses troupes, & envoïa couriers sur couriers au Cardinal Infant d'Espagne, qui étoit alors en Baviere, pour le prier de hâter sa marche & de se venir joindre à lui. Ce Prince étoit en-

voïé par le Roi son pere dans les Païs-
AN. 1634. Bas pour les gouverner, & aïant pris sa route du Milanez dans le Tirol & la Baviere, ravi de trouver une si belle occasion de se signaler, il passa le Danube à Donawert, & se rendit devant Nordlingue avec une armée de près de vingt mille hommes de bonnes troupes, Espagnoles, Italiennes & Allemandes, qu'il conduisoit en Flandre. Cette jonction rendit l'armée Impériale beaucoup supérieure à celle des Suédois. Elle étoit d'ailleurs redoutable par la valeur des troupes dont elle étoit composée, par la présence de quatre Princes qu'elle avoit pour Chefs (c'étoient le Roi de Hongrie, le Cardinal Infant, le Duc de Baviere & le Duc de Lorraine) & par l'habileté des autres Généraux, qui étoient, Picolomini, Leganez, Gallas & Jean de Wert. Les Suédois ne laisserent pas de persister dans le dessein de donner bataille. Le Duc Bernard avoit sur-tout une extrême impatience d'en venir aux mains; & comme on eut avis que la Ville de Nordlingue étoit aux abois, l'armée se hâta de se présenter à la vûe des Impériaux, sans

se donner le loisir d'attendre le Rhingrave qui venoit se joindre à elle avec un corps de six mille hommes des meilleures troupes qui fussent alors en Allemagne. Les premieres escarmouches réussirent aux Protestans; ils jetterent même quelque secours dans la Place à la vue de l'ennemi, & ce furent ces succès qui donnerent occasion à la bataille. Car au lieu de se tenir, suivant l'avis du Maréchal Horn, sur une hauteur & une colline voisine, d'où ils auroient pu pousser sans obstacle leurs retranchemens presque jusqu'aux portes de Nordlingue, le Duc Bernard, après avoir chassé une partie de la cavalerie Impériale & quelques compagnies d'infanterie Espagnole des postes avantageux qu'elles occupoient dans les bois, s'avança beaucoup au-delà, & mit ainsi les Suédois dans la nécessité de donner bataille dans un terrein désavantageux. Comme ces escarmouches s'étoient faites le soir, les deux armées passerent en bataille toute la nuit, pendant laquelle une partie de l'armée Impériale qui occupoit une hauteur, s'y fortifia avec beaucoup de di- AN. 1634.

ligence, en se couvrant de trois especes de demi-lunes sur lesquelles elle placa plusieurs pieces de canon qui sembloient rendre cet endroit inaccessible. Ce poste paroissoit cependant décisif pour le gain de la bataille, & le Maréchal Horn qui en jugeoit ainsi, résolut de commencer l'attaque par-là.

AN. 1634.

Le lendemain matin dès la pointe du jour s'étant mis à la tête de l'aîle droite qu'il commandoit ce jour-là, il monta la colline par un détour. S'étant ensuite écarté de ses troupes pour observer la contenance & la disposition des ennemis, un des Officiers qui commandoient sous lui, & qui avoit mal compris ses ordres, commença le combat tout autrement que le Général n'avoit projetté, il attaqua & mit en fuite les ennemis qu'il trouva en tête, après quoi il fut repoussé à son tour, & le Général obligé de lui envoïer sans cesse de nouveaux renforts, changeant ainsi l'ordre de bataille qu'il avoit reglé, & essuïant un terrible feu de canon & de mousqueterie.

Pendant ce combat, l'infanterie Suédoise

doise destinée à l'attaque des retranchemens des Imperiaux arriva en bataille sur la hauteur. Horn y accourut aussi-tôt; & comme la demi-lune du milieu étoit la plus importante, & que sa prise devoit faciliter celle des deux autres, ce fut aussi celle qu'il fit attaquer le plus vivement. L'infanterie Suedoise partagée en deux corps s'en approcha par les deux côtés avec une intrépidité extraordinaire, malgré les décharges du canon & de la mousqueterie que les ennemis tiroient à bout portant. Elle l'emporta en un moment; & les ennemis, abandonnant leur poste & leur canon, laisserent encore sur la place le Colonel Wurmser & le Comte de Salms. Mais comme ces deux corps d'infanterie se jetterent brusquement dans la demi-lune par deux côtés opposés, & se rencontrerent de front, ils se trouverent dans un extrême désordre, sans avoir ni assez d'espace pour faire leurs évolutions, ni le tems de reprendre leurs rangs; car dans ce moment plusieurs barils de poudre abandonnés par les ennemis prirent feu au milieu des troupes Suedoises, & y augmen- AN. 1634.

terent la confusion. Aussitôt, comme AN. 1634. la demi-lune étoit ouverte du côté des Impériaux, un gros de cuirassiers Allemands y entra, & marchant sur le ventre aux fantassins Suédois, les obligea de quitter avec précipitation le retranchement. Horn s'efforça envain de les ramener à l'attaque; il fit avancer de nouvelles troupes, il rallia celles qui avoient été repoussées; mais les Suédois, étonnés & découragés par la perte qu'ils avoient faite, ne firent plus que de foibles efforts, & l'infanterie ennemie qui étoit rentrée dans son poste paroissoit bien resolue de le conserver.

Une autre chose contribua encore à faire perdre cœur aux troupes Suédoises qui combattoient sur la hauteur: c'est que du lieu où elles étoient elles voïoient la cavalerie de leur aîle gauche que commandoit le Duc Bernard, presque défaite, & fuïant déja vers la montagne d'Arsnberg. En effet le Duc Charles de Lorraine & Jean de Werth combattoient de ce côté-là avec beaucoup de valeur & de succès; le Duc Charles eut la gloire d'arracher de sa propre main

l'étendart du Duc Bernard.

Cependant Gustave Horn, voïant que tout étoit perdu, s'il ne chassoit les ennemis de la hauteur dont j'ai déja parlé, vint à bout de faire faire encore un nouvel effort & une charge générale à ses troupes avec un renfort qu'il avoit reçu de l'aîle gauche. Quelques régimens d'infanterie Suédoise se signalerent dans cette occasion par un courage qui a peu d'exemples ; mais il fallut enfin ceder au nombre, à la valeur & à la fortune des Impériaux. Ceux-ci, après avoir repoussé tout ce qui faisoit encore quelque résistance, étoient déja sur le point d'envelopper les troupes Suédoises, lorsque Horn prit enfin le parti de faire retraite. Il l'auroit faite en bon ordre & avec peu de perte, si, dans le tems qu'il se retiroit, & qu'il avoit mis une bonne partie de l'armée en sûreté, son aîle gauche, entierement défaite par les Impériaux, n'étoit venue se renverser sur le reste de l'armée où elle causa une confusion générale. Aussitôt les Impériaux & les Espagnols, accourant de toutes parts, en firent un horrible carnage, les

AN. 1634.

An. 1634. Suédois se laissant égorger comme des victimes, sans pouvoir ni résister ni se sauver par la fuite. Jamais bataille ne fut plus glorieuse aux vainqueurs, ni plus funeste aux vaincus. On compta que les Suédois perdirent dans cette action plus de seize mille hommes, dont huit mille furent tués ce jour-là & la veille sur le champ de bataille, & le reste périt dans la fuite, aïant été vivement poursuivis par les Croates. Ils perdirent encore soixante-dix ou quatre-vingt pieces de canon, tout leur bagage, & une infinité de drapeaux & d'étendarts. Depuis Nordlingue jusqu'à Ulm & Wirtemberg les chemins étoient jonchés de cadavres d'hommes & de chevaux, d'armes & de bagage, & depuis long-tems la guerre n'avoit fourni de spectacle plus affreux.

LXIV. Décadence du parti Suédois.

La consternation des Suédois fut égale à leur perte. Ils se voïoient sans Armée & sans Chef; car le Maréchal Horn, le plus habile Général qu'ils eussent alors, étoit demeuré prisonnier. Le Rhingrave, qui avoit encore un corps de six à sept mille hommes, fut défait peu de jours après par le Duc de Lorraine & Jean de Werth.

Les Impériaux, profitant de leur victoire, après avoir pris Nordlingue, soumirent toute la Suabe & la Franconie. Les Alliés de la Suede crurent voir dans ce moment toutes les forces de la Ligue Catholique fondre sur eux, & commencerent à envisager les Suédois, non plus comme les vengeurs de leur liberté, mais comme les ennemis de l'Empire & du repos public, auteurs de tous les malheurs de l'Allemagne ; tel est l'effet de l'adversité. Déja plusieurs, craignant d'être enveloppés dans leur disgrace, songeoient à s'en séparer au plutôt pour s'accommoder avec l'Empereur.

AN. 1634. *Pufendorf. l. 6.*

LXV. Paix de Prague.

L'Electeur de Saxe y pensoit depuis longtems, soit par inconstance naturelle, soit par chagrin contre les Princes de l'Union qui refusoient de lui déférer la principale direction des affaires & de la guerre. Il cessa alors de dissimuler ; & comme il avoit été le principal auteur de la Confédération, il donna aussi aux Confédérés l'exemple de la désertion. Le traité qu'il avoit commencé à Pirn fut achevé & signé à Prague. Il seroit trop long d'en rapporter ici les articles,

& il suffira de dire que jamais acte ne
AN. 1634. fut plus défectueux ni plus contraire à la liberté Germanique. L'Empereur avec le Duc de Saxe disposant en maître Souverain des Villes, des Provinces, des Etats Séculiers & Ecclésiastiques de l'Allemagne, y décidoit seul des intérêts de tous les Princes de l'Empire, & même des Couronnes étrangeres; pardonnoit aux uns, châtioit les autres, prescrivoit aux Catholiques & aux Protestans des loix nouvelles, & prétendoit armer toute l'Allemagne contre les Suédois comme ennemis de l'Empire, & contre la France, pour l'obliger à rétablir le Duc de Lorraine que le Roi avoit justement dépouillé de ses Etats. Quoique l'Electeur de Brandebourg apperçût assez tous les défauts d'un acte si irrégulier, il ne laissa pas de l'accepter, découragé par le mauvais état où il voïoit les affaires des Suédois. On proposa ce traité à tous les autres Princes, comme un moïen commun de réunion entre tous les Membres de l'Empire. On sollicita avec empressement toutes les Villes d'y souscrire; & peu de tems après Guillaume, Duc de Saxe-Veimar, les

Princes d'Anhalt, George, Duc de Lunebourg, avec quelques autres Princes, Ulm, Francfort sur le Mein, Nuremberg & d'autres Villes Impériales le signerent malgré tous les efforts des Alliés. C'est-là ce qu'on appella la paix de Prague, tant vantée par la Maison d'Autriche, & tant décriée par les Suédois & leurs Alliés. AN. 1634.

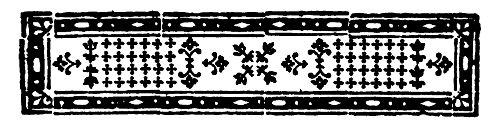
Ce dernier coup acheva de ruiner le crédit & les forces de la Suede en Allemagne; de grands corps de troupes se détacherent tout-à-coup de ses armées, pour fortifier celles de l'Empereur; ses anciens Alliés devinrent autant d'ennemis, qui l'obligerent à partager ses forces déja trop affoiblies. Il falloit un secours extraordinaire pour empêcher les Suédois de succomber après tant de pertes. La France qui étoit seule en état de le fournir, le fournit en effet, en prenant enfin les armes contre la Maison d'Autriche. C'est ainsi qu'elle sauva la Suede dans ces fâcheuses circonstances, lorsqu'elle étoit sur le point de se voir obligée de demander la paix à l'Empereur à des conditions bien peu proportionnées à ses premieres espéran-

LXVI. La France se détermine à prendre les armes contre la Maison d'Autriche.

ces. Il faut développer les ressorts de cette nouvelle scene. Mais ici la matiere devient si vaste par la multitude des évenemens de la guerre & des négociations, que je suis obligé de me resserrer dans des bornes plus étroites, pour ne pas faire une Histoire générale, d'un ouvrage dont le principal but est de faciliter l'intelligence des négociations de Munster.

AN. 1634.

*Fin du troisieme Livre.*



# SOMMAIRE
## DU
## QUATRIEME LIVRE.

I. *POLITIQUE de la France & du Cardinal de Richelieu.* II. *La France traite avec les Etats Protestans d'Allemagne.* III. *Elle traite avec les Provinces-Unies.* IV. *Treves surpris par les Espagnols, & l'Electeur arrêté prisonnier ; occasion de la rupture entre la France & l'Espagne.* V. *Etat de l'Espagne & de la France.* VI. *La France fait de grands préparatifs de guerre.* VII. *Elle détourne de la Suede les armes de la Pologne par l'entremise du Comte d'Avaux. Caractere du Comte d'Avaux.* VIII. *Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Dannemarck.* IX. *Il négocie la prolongation de la treve entre la Suede & la Pologne.* X. *Succès de la négociation.* XI. *Premieres campagnes des François.* XII. *Ils attaquent les Païs-Bas.* XIII. *Bataille d'Avein.* XIV. *Vain projet du Cardinal de Richelieu.* XV. *Les*

*Confédérés assiegent Louvain.* XVI. *Ils se retirent.* XVII. *Campagne du Rhin.* XVIII. *Retraite des François.* XIX. *Expédition de Lorraine.* XX. *Le Duc de Rohan fait heureusement la guerre dans la Valteline.* XXI. *Campagne d'Italie.* XXII. *Le Pape exhorte les Princes à la paix.* XXIII. *Dispositions de la Maison d'Autriche par rapport à la paix.* XXIV. *Dispositions de la France.* XXV. *Dispositions de la Suede.* XXVI. *Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.* XXVII. *Artifice de la Maison d'Autriche pour diviser les Alliés.* XXVIII. *Les Hollandois & les Suédois refusent d'envoïer leurs Députés à Cologne.* XXIX. *La France est résolue de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de ses Alliés.* XXX. *Les Vénitiens offrent leur médiation.* XXXI. *La France traite avec le Duc de Saxe Veimar.* XXXII. *Ce Prince reprend Saverne.* XXXIII. *Les François attaquent la Franche Comté.* XXXIV. *Le Prince de Condé leve le siége de Dole.* XXXV. *Irruption d'une grande armée en Picardie.* XXXVI. *Allarme de Paris.* XXXVII. *Les ennemis se retirent.* XXXVIII. *Gallas attaque la Bourgogne & se retire avec perte.* XXXIX. *Banier remporte une*

*grande victoire à Wiſlock.* XL. *Mort de Ferdinand II.* XLI. *La France refuſe de reconnoître Ferdinand III.* XLII. *Mort du Duc de Poméranie.* XLIII. *La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede, pour ne traiter que de concert.* XLIV. *Difficultés formées par la Maiſon d'Autriche ſur les ſauf-conduits.* XLV. *Demandes du Roi de France.* XLVI. *Réponſe des Impériaux.* XLVII. *Réplique des François.* XLVIII. *Le Pape propoſe une treve.* XLIX. *La Maiſon d'Autriche la refuſe.* L. *Conquêtes des François dans les Païs-Bas.* LI. *Le Vicomte de Turenne oblige le Cardinal Infant de ſe retirer de devant Maubeuge.* LII. *Le Prince d'Orange ſe rend maître de Breda.* LIII. *Les Griſons abandonnent le parti de la France.* LIV. *Le Duc de Parme traite avec les Eſpagnols.* LV. *Mort des Ducs de Savoie & de Mantoue.* LVI. *Mort du Lantgrave de Heſſe-Caſſel.* LVII. *Les Eſpagnols portent la guerre dans le Languedoc.* LVIII. *Exploits du Général Banier dans la haute Saxe.* LIX. *Il eſt enfermé par les Impériaux.* LX. *Il fait une belle retraite.* LXI. *Priſe des Villes Foreſtieres par le Duc Bernard.* LXII. *Premiere bataille de Hinfeld.* LXIII. *Seconde batail-*

*le.* LXIV. *Siége de Brisach.* LXV. *Bataille de Witemveir.* LXVI. *Défaite du Duc de Lorraine.* LXVII. *Nouvelle défaite des Impériaux.* LXVIII. *Brisach se rend au Duc Bernard* LXIX. *La Duchesse de Savoie se ligue avec la France.* LXX. *Négociation de la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.* LXXI. *L'Empereur s'oppose au séjour du Comte d'Avaux à Hambourg.* LXXII. *Arrivée de Salvius à Hambourg.* LXXIII. *Commencement de la négociation.* LXXIV. *Articles des Subsides.* LXXV. *Artifice de Salvius.* LXXVI. *La France consent à déclarer la guerre à l'Empereur.* LXXVII. *Conditions exigées par la France.* LXXVIII. *Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux.* LXXIX. *Conclusion du Traité.*



# HISTOIRE DES GUERRES ET DES NÉGOCIATIONS qui précéderent le Traité de Westphalie.

## *LIVRE QUATRIEME.*

An. 1635.

I. Politique de la France & du Cardinal de Richelieu.

ON a déja pu remarquer que, depuis plusieurs années, la France faisoit une guerre secrete à la Maison d'Autriche par les secours qu'elle donnoit aux Provinces-Unies & aux ennemis de Ferdinand. Mais les conquêtes de Gustave avoient fait craindre aux François de voir enfin toute l'Allemagne envahie par les Protestans, & la Religion Catholique proscrite dans l'Empire. Le Roi de Suede avoit d'ailleurs

une ambition si vaste, qu'il étoit de la prudence d'y mettre des bornes; car ce Prince, au rapport de l'Historien de Suede, ne méditoit rien moins que de porter ses armes victorieuses jusque dans le sein de la Monarchie d'Espagne, après qu'il auroit subjugué toute l'Allemagne. Ainsi, quoique l'intérêt de la France fût en général de seconder les ennemis de la Maison d'Autriche, il avoit fallu restraindre ce principe selon les conjonctures. Elle avoit tempéré l'intérêt de l'Etat par celui de la Religon; elle avoit donné aux Suédois assez de secours pour abaisser la Maison d'Autriche, mais trop peu pour les mettre en état d'exterminer la Religion Catholique. Elle avoit en même tems offert sa protection à tous les Princes afin d'arrêter autant qu'elle pouvoit les progrès trop rapides de Gustave, en détournant ses armes des Etats Catholiques. Quelques-uns même ont prétendu qu'elle vouloit abandonner tout-à-fait les Suédois pour former un tiers parti en Allemagne avec le Roi de Dannemarck & Valstein, dans le tems que ce Général songeoit à se venger

AN. 1635.

*Pufendorf, l. 4.*

de Ferdinand. C'étoit peut-être aussi dans le même dessein qu'elle ménageoit tant le Duc de Baviere. Quoi qu'il en soit, sa réserve fut si grande avec le Roi de Suede, que ce Prince s'offensa quelque fois du peu de secours qu'il tiroit de la France. AN. 1635.

Après la mort de Gustave, les choses aïant changé en Allemagne, la France crut aussi devoir changer de conduite. La décadence du parti Protestant ne laissoit plus rien appréhender pour la Religion; mais elle fit craindre que la Suede, épuisée d'hommes & d'argent, ne traitât avec l'Empereur, & que les Princes de la Maison d'Autriche ne se vengeassent ensuite sur la France de leurs pertes passées. Cette considération avoit obligé le Roi à assister les Suédois plus efficacement qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On avoit renouvellé à Hailbron, dès le mois d'Avril 1633, le traité d'alliance entre la France & la Suede; & quoique par ce dernier traité le Roi n'eût fourni qu'un million de livres tous les ans, au lieu de douze cens mille livres qu'il avoit promis par le traité de Bernwald, les Suédois

An. 1635. en furent beaucoup plus soulagés, parcequ'ils furent païés plus exactement; outre que la France entretenoit dans l'Electorat de Treves une armée qui attiroit de ce côté-là une partie de l'attention des Impériaux.

Malgré ces secours la Suede & les Etats d'Allemagne se plaignoient encore de la France, qui ne prodiguoit pas assez, à leur gré, ses finances & ses troupes. Mais le Cardinal de Richelieu avoit ses raisons pour en user ainsi. Si la France s'étoit épuisée à secourir ses Alliés sans s'assurer d'un dédommagement proportionné, elle n'auroit retiré de ces grands efforts d'autre fruit que de voir peut-être succomber la Maison d'Autriche. Le Cardinal se proposoit quelque chose de plus, & ménageoit habilement l'occasion d'exécuter les vastes desseins qu'il avoit conçus. Car après avoir étendu les frontieres du Roïaume dans les Païs-Bas autant qu'il seroit possible, il vouloit acquérir à la France l'Alsace & Philisbourg, pour renfermer la Lorraine, pour opposer de ce côté-là une barriere à l'Empire, & pour avoir une entrée libre en Alle-

magne. Pignerol, dont les François étoient alors en possession, leur ouvroit un passage en Italie. Il ne manquoit plus, pour assurer toutes les extrêmités de la France, que de chasser les Espagnols au-delà des Pyrenées ; barriere que la nature semble avoir elle-même placée entre les deux Roïaumes ; & c'est ce qu'il entreprit de faire dans la suite par la conquête du Roussillon. Telles étoient les vues de ce grand homme, & s'il n'eût pas le bonheur ou le tems de les exécuter, il eut du moins la gloire d'avoir le premier tracé le plan de la Monarchie Françoise telle qu'elle subsiste aujourd'hui, après avoir reçu tant d'accroissement par les conquêtes de Louis le Grand. AN. 1635.

Or comme l'opposition des Princes Protestans avoit servi de motif à la France pour prendre part à la guerre d'Allemagne, le Cardinal espéroit que leur foiblesse les engageroit à seconder, sans le savoir, ses desseins secrets. Il attendit patiemment que les Suédois & les Confédérés, affoiblis par des pertes successives, se déchargeassent sur la France du soin de conser-

ver l'Alsace, Philisbourg & les Places qu'ils occupoient sur le Rhin, bien résolu de s'en assurer la possession lorsqu'il en seroit une fois le maître. Il avoit déja fait sonder les Confédérés sur ce point depuis la mort de Gustave; mais soit que pressentant ses desseins, ils fissent scrupule de contribuer au démembrement d'une si belle portion de l'Empire, soit qu'ils craignissent que la France ne les abandonnât après qu'elle auroit obtenu ce qu'elle souhaitoit, ou qu'elle ne voulût s'attribuer toute la conduite des affaires, ils avoient toujours constamment refusé de la satisfaire. Deux ans auparavant le Cardinal avoit aussi tenté de s'assurer de Strasbourg, en introduisant une garnison Françoise dans la Ville. La chose alloit même réussir, par le consentement des principaux Bourgeois, lorsque l'opposition d'un seul habitant en fit manquer l'exécution.

An. 1635.

II. La France traite avec les Etats Protestans d'Allemagne.

Après beaucoup de négociations inutiles, la bataille de Norlingue & la paix de Prague rendirent enfin les Suédois & les Etats d'Allemagne plus traitables. Ils consentirent à donner

quelque satisfaction à la France pour en obtenir les secours dont ils avoient besoin, aimant mieux accorder quelque chose à un Allié, que de se voir abandonnés au ressentiment de leurs ennemis. Lœfler & Streiff, Députés des Princes & des Etats Protestans des Cercles & Provinces Electorales de Franconie, de Suabe & du Rhin, traiterent à Paris avec le Roi. Par ce traité, outre les sommes d'argent que le Roi s'obligeoit à païer aux Confédérés, il promettoit d'entretenir en-deça du Rhin une armée considérable pour agir selon les occurrences; & en cas que la France rompît ouvertement avec l'Empereur, on leur promettoit d'entretenir en Allemagne une armée de douze mille hommes de pied, qui seroit commandée par un Prince choisi entre les Confédérés, & sous lequel le Roi nommeroit un Lieutenant Général. Les Etats Protestans s'obligeoient de leur côté à joindre leurs troupes à cette armée pour les employer selon les occasions à prendre Brisac & les Villes qui sont situées au-delà jusqu'à Constance; & en cas que le Roi déclarât ouvertement la guerre à l'Em-

AN. 1635.

*1. Novembre 1634.*

*Recueil des traités de paix.*

AN. 1635. pereur, ils lui remettoient la protection de l'Alsace & de toutes les Villes qui en dépendent; c'est-à-dire, le droit d'y mettre des garnisons pour les conserver jusqu'à la paix. Ils promettoient outre cela de ne faire ni paix ni treve que de concert avec la France & d'un commun consentement. Ce dernier article fut aussi reglé dans un nouveau traité que le Chancelier Oxenstiern fit cette même année à Compiegne avec le Roi.

III. La France traite avec les Provinces-Unies.

Quelque favorables que fussent ces commencemens aux desseins du Cardinal de Richelieu, la France, après tout, ne pouvoit gueres alors se flatter de réduire l'Empereur à la nécessité de lui céder un jour, par un traité, une aussi belle Province que l'Alsace & les Villes qu'elle vouloit acquérir. Il y avoit encore bien du sang à répandre avant que d'en venir là; au lieu que du côté des Païs-bas les conquêtes paroissoient plus faciles à faire & à conserver. Car comme les Rois de France s'étoient toujours réservé leurs droits sur la Navarre dans les derniers traités faits avec les Espagnols, ils étoient bien fondés à exiger un dédommage-

ment, & en joignant leurs forces à celles des Provinces Unies, ils pouvoient espérer de faire en Flandre de plus grands progrès qu'en Allemagne, où la guerre étoit beaucoup plus difficile & plus ruineuse. La guerre de Flandre devoit être d'ailleurs une diversion fort avantageuse aux Suédois & aux Confédérés, puisqu'elle ne pouvoit pas manquer d'obliger les Espagnols à abandonner l'Allemagne. Ainsi le Cardinal, tournant ses principales vues de ce côté-là, fit, avec les Provinces-Unies, un nouveau traité par lequel elles cédoient à la France tout le Païs compris en-deçà d'une ligne tirée depuis Blaquemberg entre Dam & Bruges jusqu'à Rupelmonde, & se réservoient tout le reste; ces deux Puissances partageant ainsi entr'elles tous les Païs-bas, comme si elles avoient été à la veille d'en faire la conquête. Enfin la France n'avoit alors aucun prétexte raisonnable de déclarer la guerre à l'Empereur, au lieu que les Espagnols lui donnerent dans ce tems-là même un légitime sujet de rupture.

AN. 1635.

L'Electeur de Treves avoit fait,

comme on a déja vu, un traité de neutralité avec la Suede, & s'étoit mis sous la protection du Roi de France en recevant des troupes Françoises dans ses Places : exemple que le Prince de Montbeliart suivit bientôt après.

An. 1635.

IV.
Treves surpris par les Espagnols, & l'Electeur arrêté prisonnier : occasion de la rupture entre la France & l'Espagne.

Autant que les Impériaux souffroient impatiemment que les François missent le pied en Allemagne, autant les Espagnols étoient irrités d'avoir été chassés de l'Electorat de Treves. Ceux-ci pratiquerent une intelligence secrete avec les habitans de cette Ville, surprirent la garnison Françoise, la taillerent en pieces, & arrêterent l'Electeur qu'ils envoïerent prisonnier en Flandres. Les esprits étoient, depuis long-tems trop aigris de part & d'autre, pour qu'une entreprise si violente n'eût aucune suite. M. d'Amontot, Résident à Bruxelles, eut ordre de demander au Cardinal Infant la restitution de Treves & la liberté de l'Electeur, en représentant qu'on n'avoit pu, sans violer la paix, prendre une Ville gardée par les François, & arrêter un Prince que la nécessité de se garantir des armes de la Suede, avoit obligé de se mettre sous la protection

*Merc. François.*

du Roi. Les Espagnols répondirent qu'ils en avoient été auparavant chassés eux-mêmes par les François. Le Résident repartit que l'Electeur étant Souverain avoit eu droit de choisir telle garnison qu'il avoit voulu : à quoi le Cardinal Infant ne répondit autre chose, sinon qu'il falloit renvoïer cette affaire à l'Empereur comme Chef de l'Empire. Le Roi, irrité, envoïa aussitôt un Héraut d'Armes déclarer la guerre au Cardinal Infant, selon les anciennes formes. Telle fut l'occasion de cette guerre sanglante qui coûta tant de milliers d'hommes à la France, & encore plus à l'Espagne, qui y perdit un Roïaume & plusieurs Provinces dans l'un & l'autre hémisphere.

AN. 1635.

V. Etat de l'Espagne & de la France.

L'Espagne étoit alors la plus florissante Monarchie de la Chrétienté. Maîtresse de tout ce qui est au-delà des Pirenées, elle étendoit encore sa domination sur une grande partie de l'Italie, où elle possédoit le Roïaume de Naples & le Milanez. Elle comptoit la Sicile & la Sardaigne au nombre de ses Provinces. Le Roussillon & la Franche-Comté étoient de son

An. 1635. domaine. Les Provinces-Unies, réduites au nombre de sept, & cantonnées à l'extrêmité des Païs-bas, la laissoient maîtresse des dix autres Provinces qui composent ce riche & fertile Païs. La France étoit ainsi comme bloquée au milieu des Etats du Roi d'Espagne qui la resserroient de toutes parts; & ce Monarque enfin possédoit encore dans le nouveau Monde des terres immenses & des trésors inépuisables. La France au contraire paroissoit alors autant inférieure à l'Espagne pour les forces & les richesses, qu'elle l'étoit pour son étendue. Ce Roïaume, toujours en proie aux guerres civiles depuis la naissance du Calvinisme, s'étoit affoibli lui-même par ses propres forces. L'héréfie, quoiqu'elle eût reçu plusieurs coups mortels, respiroit encore. C'étoit un feu caché qui pouvoit renaître de ses cendres. La Cour & les Provinces étoient d'ailleurs sans cesse agitées par des factions dangereuses que les Espagnols avoient l'adresse & la facilité d'entretenir.

Aussi Philippe, enorgueilli de sa puissance, méprisa d'abord les menaces

ces & la colere de Louis XIII. Cette extrême confiance lui étoit sur-tout inspirée par le Comte Duc d'Olivarez, qui avoit dans ce Roïaume une autorité égale à celle que le Cardinal de Richelieu avoit en France; mais un génie fort inférieur, & plus de présomption que de capacité. Il comptoit beaucoup sur son adresse, quoiqu'elle ne fût que médiocre. Il étoit assez fin, mais peu habile; bon Courtisan, mauvais Ministre: souple & rampant devant le Souverain, fier & impérieux, avec les sujets. Son plus grand mérite a été d'avoir su se maintenir long-tems en faveur malgré les mauvais succès de son ministere. Il en fut redevable en partie à la foiblesse de son Maître. Il entretenoit en France des liaisons secretes avec tous les mécontens. Il fomentoit les révoltes de Gaston Duc d'Orléans, du Comte de Soissons & du Duc de Bouillon. Il se flattoit de brouiller tellement les affaires dans le Roïaume, que la Cardinal de Richelieu seroit obligé de laisser en paix les Puissances étrangeres. Mais il eut le chagrin de voir échouer tous ses projets par l'habileté

An. 1635.

AN. 1635. & le bonheur de son rival, & en retardant la paix, il pensa perdre tout le Roïaume d'Espagne par les grands mouvemens qui s'y firent, & enfin il se perdit lui-même.

VI. La France fait de grands préparatifs de guerre.

Le Cardinal de Richelieu appercevoit mieux que personne l'inégalité des deux Puissances qu'il alloit commettre ensemble; mais ce vaste & sublime génie voïoit des ressorts, des moïens & des ressources inconnues à tous les autres. Ce ministre, le premier qui ait connu & su déploïer les grandes forces du Roïaume, commença dès-lors à faire ces grands armemens qui ont depuis rendu la France redoutable elle seule à toute l'Europe. On vit dans ce Roïaume ce qu'on n'y avoit encore jamais vu; plusieurs armées à la fois porter la guerre en Flandre, en Lorraine, en Allemagne, en Italie, en Espagne, sur l'Océan & sur la Méditerranée. Trois armées furent destinées contre l'Espagne. La premiere, sous les Maréchaux de Châtillon & de Brezé, devoit entrer dans les Païs-Bas; les deux autres dans l'Italie, où l'une devoit faire la guerre dans la Valteline sous

le Duc de Rohan, afin d'empêcher la communication de l'Italie avec l'Allemagne : l'autre, sous le Maréchal de Crequi, devoit attaquer le Milanez; tandis que du côté des Pirenées on se tiendroit sur la défensive, & que deux flottes croiseroient sur les deux Mers. En même tems pour exécuter le nouveau traité fait avec les Confédérés d'Allemagne, le Cardinal mit sur pié une autre armée qui devoit agir sur les bords du Rhin sous le commandement du Cardinal de la Valette, & occuper de ce côté-là les Impériaux, afin de les empêcher d'assister les Espagnols. Tels furent les premiers préparatifs de cette nouvelle guerre.

An. 1635.

VII. La France détourne de la Suede les armes de Pologne, par l'entremise du Comte d'Avaux.

Mais il étoit sur-tout important d'écarter tout ce qui pouvoit faire obstacle aux armes des Suédois. La tréve que Gustave avoit accordée quelques années auparavant à la Pologne, alloit expirer : & si les Polonois avoient recommencé la guerre, c'eut été une nécessité à la Suede d'abandonner l'Allemagne. Les Protestans auroient été bientôt obligés d'accepter le traité de Prague, & tout le poids de la guerre seroit retombé sur la France.

*An. 1635.*

Pour prévenir un si fâcheux contre-tems, le Roi chargea le Comte d'Avaux de menager entre ces deux Couronnes la prolongation de la treve. Ce traité fut le premier que ce Comte négocia dans toute la suite des guerres d'Allemagne; & en le rapportant ici en abregé, j'en prendrai occasion de faire connoître ce célebre Négociateur, qui doit avoir tant de part au reste de cette Histoire.

*Caractere du Comte d'Avaux.*

Claude de Mesmes, Comte d'Avaux, Commandeur des Ordres du Roi, Conseiller & Ministre d'Etat, s'étoit déja fait connoître par les importantes affaires qu'il avoit négociées dans ses Ambassades de Venise & de Rome. Quelque difficile qu'il soit d'échauffer le flegme du Sénat de Venise, accoutumé à temporiser dans les grandes affaires, & de persuader la guerre à des gens à qui leur habileté dans la négociation donne tant d'avantage sur tous les autres peuples, le Comte d'Avaux avoit engagé presque malgré elle cette sage République à prendre les armes pour assurer au Duc de Nevers la possession de Mantoue. Les principaux Sénateurs furent eux-mêmes

*Nani. hist. Ven. l. 7 & 8.*

*Siri. Memor recond. vol. 6.*

*Fr. Ogier, éloge de M. d'Avaux.*

*Car. Ogerii iter Danicum, Suec. & Polon.*

étonnés de leur facilité, & lui avouerent qu'il les avoit menés beaucoup plus loin qu'ils ne vouloient aller. Il avoit encore rendu à la République un service signalé, en étouffant des semences de division qui naissoient entr'elle & le Pape Urbain VIII, & dont on appréhendoit des suites aussi fâcheuses que sous le Pontificat de Paul V. Urbain fut si satisfait du Comte, dans les entretiens qu'il eut à Rome avec lui, que tout réglé qu'étoit ce Pape dans le partage de ses heures, il oublioit souvent toutes les autres affaires pour s'entretenir avec lui. AN. 1653.

Je ne rapporterai point ici les caracteres favorables ou désavantageux que différens Auteurs ont faits de ce Ministre. Rien n'est si incertain que les Jugemens que l'on fonde sur ces sortes de portraits dont les Historiens embellissent souvent leurs ouvrages aux dépens de la vérité. On est surtout presque sûr de se tromper, lorsqu'on s'en rapporte à des Auteurs étrangers, rarement assez instruits, & plus rarement encore assez exempts de partialité & de jalousie de nation. Le simple récit des négocia-

[redacted] tions du Comte d'Avaux le fera mieux
An. 1635. connoître que toutes les couleurs dont je pourrois orner son portrait. On lui verra par-tout une grande pénétration d'esprit, un jugement net & solide, & beaucoup de cette éloquence qui persuade. On le trouve toujours actif, appliqué, vigilant, souple, insinuant, s'accommodant aux mœurs de tous les peuples, & au caractere des Ministres avec lesquels il traite. Il gagnoit ceux-ci par un certain air d'ouverture & de franchise qui inspiroit de la confiance, & qui lui en faisoit autant d'amis. Il savoit sur-tout allier le cérémonial de son emploi avec la politesse Françoise. Jamais Ambassadeur n'a mieux soutenu la dignité de son caractere & la prééminence de nos Rois. Sa dépense toujours magnifique donnoit un nouvel éclat à son ministere, & son zele pour la Religion couronnoit de si beaux talens. Il fit éclater ce zele dans les circonstances les plus délicates, jusqu'à déplaire aux principaux Ministres de France, qui ne furent pas toujours sur ce point aussi vifs qu'ils devoient l'être. Il sembloit qu'il ne se fût chargé des inté-

rêts de la France en Allemagne, que pour y ménager ceux des Catholiques; & cet attachement à sa Religion, passant jusques dans ses mœurs, en faisoit un des plus honnêtes hommes de son tems; bienfaisant, désintéressé, droit & moderé. Ces grandes qualités par lesquelles on le distinguera toujours entre les plus célebres Négociateurs, se trouvoient jointes à une parfaite connoissance de l'Histoire, des Langues & des Belles-Lettres, qui l'égaloit aux plus beaux esprits de son siecle. Les Voitures, les Balzacs, & tout ce qui brilloit alors sur le Parnasse François, lui rendoient une espece d'hommage, beaucoup moins parcequ'il étoit leur Mécene, que parcequ'ils le reconnoissoient pour leur maître dans ce style ingénieux & naïf auquel il s'exerçoit quelquefois avec eux pour se donner quelque relâche au milieu de ses pénibles occupations. Les Duchesses de Savoie & de Longueville ne pouvoient se lasser de ses lettres; & ce qu'il y a d'étonnant dans un Ministre aussi occupé qu'il l'avoit toujours été, il écrivoit avec la même facilité & la même po-

AN. 1635.

litesse en Allemand, en Italien & en Latin.

AN. 1635.

VIII. Voïage du Comte d'Avaux par la Cour de Danemarck.

Le Comte d'Avaux aïant été chargé, comme je viens de dire, de ménager la continuation de la tréve entre la Suede & la Pologne, reçut en même tems ordre du Roi de passer par le Danemarck pour y assister aux noces du Prince Christian que le Roi son pere marioit avec la Princesse Magdelene-Sibille, fille de l'Electeur de Saxe. Le Roi de Danemarck avoit invité tous les Princes de l'Europe à y envoïer leurs Ambassadeurs. L'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Espagne, la Suede & la Pologne y envoïerent les leurs, & plusieurs Princes y assisterent en personne. La fête fut une des plus magnifiques qui se soient vues dans les cours du Nord; mais il étoit difficile que dans une si nombreuse assemblée il n'y eût aucune contestation sur les rangs, sur-tout entre les Ambassadeurs qui croient acquérir un titre, & se fonder un droit en contestant celui des autres. L'Ambassadeur de Suede avoit ordre de demander les mêmes distinctions que ceux de France & d'Espagne; mais comme il s'ap-

perçut bientôt qu'on n'étoit pas disposé à les lui accorder, il prit le parti de s'absenter de toutes les cérémonies, sous prétexte du deuil de la Cour de Suede qui duroit encore depuis la mort de Gustave. Toute la contestation fut ainsi entre le Comte d'Avaux & Dom Gaspar de Tebes Ambassadeur d'Espagne. La fermeté du Comte déconcerta Dom Gaspar. Il feignit d'avoir reçu des ordres pressans de s'en retourner. Il laissa le champ libre au François, & on le vit mettre à la voile au milieu des préparatifs qu'on faisoit pour la noce.

AN. 1635.

Le sujet pour lequel le Comte d'Avaux alloit en Suede étoit beaucoup plus important. Il arriva à Strokolm au mois de Décembre de l'an 1634. Il trouva les Regens du Roïaume extrêmement découragés par les pertes récentes qu'ils avoient faites en Allemagne, & dégoutés d'une guerre qui les épuisoit, tandis qu'ils avoient besoin de toutes leurs forces pour celle de Pologne dont ils étoient menacés. L'Electeur de Brandebourg & le Roi d'Angleterre avoient déja envoïé des Députés à Holland en Prusse pour

An. 1635. ménager la paix entre les deux nations. Deux mois s'étoient écoulés en contestations sur la forme des pleins-pouvoirs, & sur les titres qu'on s'y donnoit de part & d'autre. Le Pape cependant sollicitoit fortement la Pologne de recommencer la guerre. L'Empereur ne cessoit de l'animer par les promesses les plus spécieuses ; & les Suédois de leur côté faisoient de grands préparatifs. Le Comte d'Avaux voulant prévenir de bonne heure les suites fâcheuses d'une rupture, agit si efficacement auprès des Régens de Suede par l'espérance qu'il leur donna d'être soutenus en Allemagne de toutes les forces de la France, & de leur ménager un traité avantageux avec la Pologne, qu'ils lui promirent de continuer la guerre ; & après avoir tiré d'eux cette promesse, il partit pour la Prusse.

IX.

Le Comte d'Avaux négocie la prolongation de la tréve entre la Suede & la Pologne.

La négociation devoit recommencer au mois de Mai, & on avoit changé le lieu des conférences, qu'on tint dans la suite à Stumsdorf. Ce fut là que le Comte se rendit avec de nouveaux Médiateurs députés de Hollande. Son arrivée fit beaucoup de plai-

fit aux Suédois qui ne s'étoient que trop apperçus de la partialité des Médiateurs d'Angleterre & de Brandebourg. On recommença aussitôt à traiter. Les Plénipotentiaires des deux nations, également prêts à la guerre & à la paix, négocioient en pleine campagne les armes à la main, à la tête de deux corps de troupes ennemies, dont il falloit que les Médiateurs sussent prévenir l'animosité & ménager la fierté. Les Suedois étoient enorgueillis des avantages qu'ils avoient remportés dans les guerre précédentes, & les Polonois étoient animés par les Impériaux; & par la présence de leur Roi, qui étoit tout près de Stumsdorf avec toute son armée. Jamais on ne vit de négociation plus singuliere dans sa forme. Cependant le Comte d'Avaux acquit en peu de tems un si grand empire sur les deux partis, qu'il ne se faisoit de part & d'autre aucune démarche sans le consulter. C'étoit à lui qu'on adressoit directement toutes les propositions: c'étoit lui qui portoit toutes les paroles; & il sembloit que les autres Médiateurs n'eussent été appellés que

AN. 1635.

*Car. Ogerii iter. Danic. Suec. & Polon.*

pour faire nombre. On se souvenoit encore en Pologne, que Henri de Mesmes, aïeul du Comte, avoit été choisi par Charles IX, pour recevoir à Paris les Seigneurs Polonois qui venoient offrir la Couronne de Pologne à Henri III, & qu'il avoit traité avec ces Seigneurs pour le Roi, pour la Reine Mere, & pour le Prince alors Duc d'Anjou. L'alliance que le Comte avoit avec la Maison de Montluc, nom illustre que l'Evêque de Valence, frere du Maréchal de Montluc, avoit rendu célebre en Pologne, augmentoit encore la considération qu'on avoit pour lui, de sorte que ses soins auroient sans doute procuré la paix aux deux Roiaumes, s'il avoit été possible de concilier des intérêts si opposés. Il fallut ainsi se contenter d'une treve. On fut même sur le point de la voir rompre dans le moment qu'elle venoit d'être conclue. Le Comte d'Avaux proposa aux Suédois de la part des Polonois, d'ajouter au traité un article en faveur des Catholiques de Livonie, pour leur accorder le libre exercice de leur Religion. Les Suédois rejetterent la proposition avec

AN. 1635.

une opiniâtreté que ni les raisons ni les prieres du Médiateur ne purent vaincre. Le refus des Suédois, rapporté aux Polonois, excita des murmures. Le son des trompettes, qu'on entendit par hazard dans le même moment, avec quelques coups de mousquet, réveilla l'ardeur martiale de ces deux nations guerrieres. On courut aux armes; & si le Comte d'Avaux avec les autres Médiateurs ne s'étoient promptement jettés entre les deux troupes qui marchoient déja piques baissées l'une contre l'autre, la négociation eût fini par une sanglante catastrophe. On trouva ensuite un tempérament dont les deux partis s'accommoderent; & la tréve fut concluë pour vingt-six ans.

AN. 1635.

X. Succès de la négociation.

La Suéde & la Pologne s'applaudirent de ce traité. La France y trouva aussi son avantage par les raisons que j'ai dites, & par le soin que le Comte d'Avaux eut d'y conserver la prééminence de nos Rois, en se faisant nommer le premier de tous les Médiateurs. Ce Comte gagna aussi beaucoup lui-même à ce traité, par la grande réputation que cette négociation lui fit en Allemagne & dans les Roiau-

mes du Septentrion. Il reçut des caresses extraordinaires de Ladislas IV, & le Général Koniespolski lui donna la plus glorieuse marque d'estime qu'il pouvoit lui donner, en lui faisant présent de son épée, pour lui témoigner l'obligation que la Pologne lui avoit de l'avoir désarmée.

AN. 1635.

XI. Premiere Campagne des François.

*Mémoires pour servir à l'Histoire du Card. de Richelieu.*

*Mercure François.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri to. 8.*

*Mémoires manuscrits du Marquis de Monglat.*

Cette treve mettoit les Alliés de la France en état de continuer la guerre en Allemagne, & c'est ce qu'on avoit prétendu; mais pour les y engager encore plus efficacement, le Roi entreprit de la pousser lui-même avec vigueur. Ce fut véritablement alors que le feu de la guerre, comme je l'ai annoncé au commencement de cet ouvrage, pénétra dans toutes les parties de l'Europe, tandis que l'Angleterre, que sa situation mettoit à couvert de l'embrasement général, se déchiroit elle-même par des factions contraires.

XII. Les François attaquent les Païs-Bas.

L'armée destinée à porter la guerre dans les Païs-Bas, s'assembla en Champagne sous les Généraux que j'ai nommés, au nombre de vingt mille hommes de pied & de six mille chevaux. Le Cardinal de Richelieu, considérant que [illegible] la Flandre étoit pleine de

Villes fortes, capables d'une longue & vigoureuse défense, avoit pris, de concert avec les Etats des Provinces-Unies, un plan de campagne qui devoit bien abréger la guerre, s'il réüssissoit. C'étoit d'y entrer par les derrieres, d'y faire de grands ravages, & de désoler tout le plat-Païs, se flattant que les grandes Villes voïant tout leur territoire ainsi exposé à une ruine certaine, se révolteroient contre les Espagnols, & prendroient le parti de se donner à la France en retenant leurs privileges. Suivant ce projet, les Maréchaux de Châtillon & de Brezé passerent la Meuse à Mezieres & à Charleville, entrérent dans le Luxembourg où ils se saisirent d'Orchimont, de Rochefort & de Marche-en-Famine, s'avançant toujours vers Liege, pour aller de-là joindre le Prince d'Orange à Mastricht. AN. 1635.

Le Cardinal Infant, jugeant du dessein des François par leur marche, ne négligea rien pour en prévenir l'exécution. Il assembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut possible: il en jetta une partie dans les Villes les plus exposées pour les rassurer &

les défendre, & du reste il forma une
An. 1635. armée, dont il donna le commandement au Prince Thomas de Savoie, qui s'étoit depuis peu mis au service de l'Espagne. C'eût été pour les Espagnols un coup décisif de défaire les François avant leur jonction avec l'armée des Etats; mais aussi c'étoit exposer les Païs-Bas à une ruine presque certaine, si les François remportoient une victoire. La crainte d'une défaite modéroit ainsi dans le Prince Thomas l'envie qu'il avoit de se signaler par une bataille, d'autant plus que son armée étoit moins nombreuse que l'armée Françoise. Il s'approcha cependant pour observer les François, dans l'espérance de trouver quelque occasion de les attaquer avec avantage. Il crut en effet l'avoir trouvée; mais elle lui devint funeste.

XIII. Bataille d'Avein. Comme il ne vouloit point hasarder de bataille en rase campagne, il plaça toute son infanterie dans un vallon dont l'approche étoit défendue par des haies & de gros buissons, avec une batterie de seize pieces de canon. Il rangea ensuite sa cavalerie dans une plaine, derriere son infanterie, pour la

soutenir, & ne doutant point de la victoire, si les François l'attaquoient dans un poste si avantageux, pour les attirer, il fit avancer devant son infanterie quelque cavalerie dans la plaine. Les François voïant les ennemis si près d'eux se mirent en bataille. Le Maréchal de Brezé prit le commandement de l'aîle droite; le Maréchal de Châtillon celui de la gauche, & ils placerent douze pieces de canon au milieu de leur infanterie, qui faisoit elle même le centre de l'armée. Dans cet ordre, ils s'avancerent sans connoître encore le nombre ni la disposition des ennemis, parcequ'ils ne voïoient devant eux que le peu de cavalerie que le Prince Thomas avoit répandu dans la plaine pour attirer l'armée Françoise. Cette cavalerie s'étant retirée aux approches des François, les haies & les buissons couvroient encore tellement les Espagnols, que les Maréchaux furent obligés de s'en approcher eux-mêmes de fort près pour les reconnoître. Les aïant découverts dans le vallon, ils résolurent aussitôt de les faire attaquer, malgré le désavantage du terrein. Après quelques volées

AN. 1635.

AN. 1635. de canon, tirées des deux côtés, l'aîle droite de l'armée Françoise s'étant ébranlée, se jetta avec beaucoup de courage dans les haies qui couvroient les Espagnols. Ceux-ci reçurent les François avec une égale résolution, & firent derriere les buissons un si grand feu de mousqueterie, qu'une partie de la cavalerie Françoise étonnée du bruit & incommodée de la fumée, se renversa sur l'infanterie & la mit un peu en désordre. Le Marquis de Tavanes s'avançant alors, avec une autre partie de la cavalerie, chargea les escadrons ennemis avec tant de bravoure, qu'il les rompit. Pendant ce tems-là, le Maréchal de Brezé rallia l'infanterie, la ramena au combat, & lui fit faire une charge générale que l'infanterie ennemie ne put soutenir. Le Maréchal de Châtillon eut le même succès à l'aîle gauche, où le régiment de Champagne enfonça les bataillons Espagnols, & fut bientôt imité par-tout le reste de l'infanterie Françoise, tandis que la cavalerie mettoit pareillement en fuite tous les escadrons qui se présentoient devant elle. Ainsi la victoire ne balança pas long-tems entre les

deux partis. Toute l'armée Espagnole, défaite & rompue, ne songea plus qu'à se sauver par la fuite, laissant sur le champ de bataille & dans les chemins près de quatre mille morts, son canon, ses bagages, la plus grande partie de ses drapeaux, & un grand nombre de prisonniers de considération. Cette bataille se donna dans le païs de Liege, auprès d'un Village nommé Avein, & elle en a pris le nom. AN. 1635.

XIV. Vain projet du Cardinal de Richelieu.

La nouvelle d'une si belle victoire remplit le Cardinal de Richelieu des plus grandes espérances. Il ne douta plus du succès de son projet. Il crut voir toutes les forces d'Espagne abattues, & tous les Païs-Bas conquis. Après la jonction du Prince d'Orange, qui vint se joindre aux troupes Françoises à Mastricht, les deux armées faisant ensemble plus de cinquante mille hommes, il se persuada qu'en se rabatant comme un torrent depuis l'Evêché de Liege jusques dans l'Artois, elles emporteroient toutes les Villes, comme le grand Gustavé avoit fait en Allemagne; mais il s'apperçut bientôt combien ses ef-

An. 1635. pérances étoient vaines. Les grandes Villes, qui par le traité de partage étoient échues aux Hollandois, craignirent pour leur Religion ; celles qui devoient tomber sous la domination de France, craignirent pour leurs privileges, & elles aimerent mieux se défendre jusqu'à l'extrêmité que de s'exposer à perdre l'un ou l'autre. Une chose contribua encore à leur faire prendre cette résolution : c'est que les deux armées aïant emporté Tillemont d'assaut, elles y commirent des excès inouis de cruauté & de brutalité, sans épargner ni les lieux saints, ni les personnes consacrées à Dieu. Cette conduite tout-à-fait imprudente révolta tout le Païs contre les armées confédérées. Les habitans des campagnes & des petites Villes se refugierent dans les Places fortes, & les bourgeois devenant autant de soldats, se résolurent à vendre bien cher leur vie & leur liberté.

XV. Les Confédérés assiegent Louvain.

Les Confédérés voïant l'opiniâtreté des grandes Villes, prirent la résolution d'en assieger quelqu'une, déterminés à la ruiner si elle se laissoit forcer, & à lui accorder les condi-

tions les plus favorables, si elle consentoit à s'accommoder. Ils marcherent donc à Louvain, en formerent le siege, & les deux armées faisant leurs attaques à l'envie l'une de l'autre, avancerent beaucoup les travaux; mais ils trouverent dans les habitans & dans la garnison, qui étoit nombreuse & choisie, une résistance si vigoureuse, qu'ils désespérerent bientôt du succès de leur entreprise. Les vivres commencerent à leur manquer. Picolomini, que l'Empereur avoit envoïé au secours des Espagnols, leur coupoit les convois. Ils furent enfin obligés de lever le siége & de se retirer à Ruremonde. Là le Prince d'Orange apprit avec beaucoup de chagrin que les Espagnols avoient surpris le Fort de Skenck., forteresse importante, située à la pointe de terre qui fait la séparation des deux bras du Rhin.

AN. 1635.

XVI. Retraite des Confédérés.

Aussitôt, abandonnant les grands projets dont il s'étoit laissé éblouir, il quitta les François pour aller bloquer les Espagnols dans ce Fort. Les François, de leur côté, se voïant en proïe à la diserte, à la famine & aux maladies, réduits à un petit nombre, &

An. 1635. hors d'état de rien entreprendre, n'osant même retourner par terre, s'embarquerent dans un Port de Hollande, & débarquerent à Calais, d'où ils retournerent dans leurs Provinces, non pas en vainqueurs chargés des dépouilles de l'ennemi, mais réduits à demander l'aumône pour subsister. Ainsi s'évanouit ce grand projet du Cardinal de Richelieu, sans autre fruit que d'avoir remporté une victoire inutile.

XVII. Campagne du Rhin.

*Merc. François.*

*Pufendorf. l. 6.*

*Lotychius, l. 25. c. 1. tom. 1.*

*Mémoires manuscrits du Marquis de Monglat.*

Comme la France avoit prétendu donner de la jalousie à l'Empereur, & l'empêcher de secourir les Espagnols, en envoïant sur les bords du Rhin une armée commandée par le Cardinal de la Valette, l'Empereur prétendit aussi occuper de ce côté-là une partie des forces de la France, en y envoïant le Général Gallas à la tête d'une puissante armée. Le Cardinal aïant sous lui, en qualité de Maréchaux de Camp, le Vicomte de Turenne & le Comte de Guiche, se joignit en-deçà du Rhin au Duc Bernard de Veimar, qui depuis la bataille de Nordlingue & la prise du Maréchal Horn, étoit resté seul Général des Suédois &

des Confédérés dans ces quartiers là, & qui, par sa constance, son adresse, & la grande réputation de valeur qu'il avoit parmi les troupes, avoit su conserver les débris de l'armée Suédoise, & en former un corps qui étoit encore redoutable. Depuis cette funeste journée, les Confédérés, hors d'état de faire aucune entreprise considérable, s'étoient bornés à défendre les Villes dont ils étoient les maîtres, à surprendre quelques petites Places des ennemis, & ils comptoient beaucoup plus de mauvais que de bons succès, tandis que le Général Banier avoit aussi beaucoup de peine à se maintenir sur l'Oder & sur l'Elbe. Les François de leur côté avoient perdu Philisbourg, que les Impériaux avoient pris à la faveur des glaces, & plus encore par la négligence des Officiers de la garnison. AN. 1635.

Gallas assiégeoit Deux-Ponts, lorsque le Cardinal de la Valette se joignit au Général Protestant. Tous deux ensemble ils prirent Binghen, & obligerent Gallas à lever le siege de Deux-Ponts. De là ils marcherent au secours de Maïence, que le Comte de Mans-

feld assiégeoit & pressoit vivement. La conservation de cette Place étoit d'une extrême importance pour les Suédois & les Confédérés, parce-qu'elle leur assuroit la communication des deux bords du Rhin. Le Comte de Mansfeldt, beaucoup plus foible que les Confédérés, leva le siege à l'approche des Généraux François, qui passerent le Rhin, & s'avancerent vers Francfort, pour obliger cette Ville, qui menaçoit d'accepter la paix de Prague, à demeurer fidele au parti. Là aïant su que les régimens de Hansfeldt & de Lamboi n'étoient pas éloignés, ils les firent enlever. Ils mirent ensuite une forte garnison dans Saxenhausen, auprès de Francfort, & demeurerent ainsi maîtres de la campagne, jusqu'à ce que Gallas les obligea à leur tour de songer à la retraite.

An. 1635.

XVIII. Retraite des François.

Ce Général n'osant pas hasarder une bataille, & voïant les François si avancés, entreprit de leur couper les vivres pour les obliger à se retirer, ne doutant pas qu'il ne trouvât quelque occasion de les défaire dans leur retraite. Le Marquis de Gonzague s'empara par son ordre de Sarbruk, de

de Caseloutre & des autres petites Places d'où l'armée faisoit venir ses convois. La disette se fit bientôt sentir dans le camp des Confédérés, & fit prendre aux Généraux la résolution de repasser le Rhin. Ils le passerent en effet après avoir laissé quatre mille hommes dans Maïence, feignant d'aller à Coblents. Gallas passa aussitôt le fleuve à Worms pour les suivre. Dès qu'il les eut atteints, il eut soin de se poster toujours si avantageusement, qu'il les mettoit tout à la fois hors d'état d'avancer dans leur marche, & de l'attaquer sans s'exposer à une défaite certaine; ce qui réduisit l'armée à une si grande disette, qu'elle ne subsistoit plus que de quelques légumes qu'elle trouvoit dans les Villages abandonnés, tandis que les chevaux n'avoient d'autre fourage que des feuilles d'arbre. Dans cette extrêmité, le Duc Bernard voïant l'armée sur le point de périr, & considérant que sans une extrême diligence il ne pouvoit éviter la poursuite des Impériaux dans la longue marche, qu'il avoit à faire depuis Maïence jusqu'à Metz, seul azile où

An. 1635.

An. 1635. il pouvoit se mettre en sûreté, prit sur le champ sa résolution, à l'exemple des matelots, qui, pour se sauver dans une tempête, jettent tous leurs effets dans la mer. Il fit donc enterrer secretement son canon, afin que les ennemis n'en profitassent pas, & ordonna de brûler tout le bagage. Le Cardinal de la Valette donna le premier exemple en faisant brûler son carosse. Aussitôt l'armée prit sa marche derriere des montagnes pour éviter la rencontre des Impériaux, marchant sans bruit, & sans avoir d'autre tems pour reposer que celui qu'il falloit pour que l'arriere-garde prît alternativement la place de l'avant-garde. Il seroit difficile d'exprimer l'étonnement de Gallas, lorsqu'il apprit le départ des Confédérés. N'espérant plus les devancer, il résolut du moins de les harceler en queue, & il fit en effet si grande diligence avec sa cavalerie, qu'il les joignit sur la petite riviere de Loutre. Là les François & les Suédois tournant tête le repousserent avec une valeur qui lui fit connoître que leur retraite n'étoit rien moins qu'une fuite. L'échec qu'il re-

çut en cette occasion, ne fit que l'animer à la poursuite pour avoir sa revanche. Il attendit l'armée à une journée de Metz, & il y eut encore là une rude escarmouche, où la cavalerie Impériale fut entierement rompue par les escadrons François. Cinq cens Croates y perdirent la vie avec plusieurs Officiers, & l'armée arriva enfin en lieu de sûreté, après treize jours d'une marche forcée, sans vivres & sans bagage. Une si belle retraite fit plus d'honneur au Duc Bernard que n'auroit fait une victoire, & Gallas avoua que c'étoit la plus belle action qu'il eût jamais vue. AN. 1635.

XIX. Expédition de Lorraine.

Ce Général, voïant que l'armée Confédérée lui étoit échappée, s'alla joindre à l'armée du Duc de Lorraine. Ce Prince secondé de Jean de Werth & de Coloredo, soutenoit la guerre dans ses Etats contre le Maréchal de la Force qui y commandoit l'armée Françoise. La jonction de Gallas avec le Duc de Lorraine rendit les Impériaux beaucoup supérieurs aux François. Mais celle du Cardinal de la Valette & du Duc de Veimar avec le Maréchal de la Force, remit l'égalité en-

tre les deux partis. L'armée Françoise devint même plus nombreuse par l'arrivée du Duc d'Angoulême avec une nouvelle armée où etoit le Ban & l'arriere-Ban de France que le Roi avoit convoqué. Alors les ennemis qui avoient auparavant présenté la bataille aux François, la refuserent à leur tour. Toute la campagne se passa ainsi à s'observer les uns les autres jusqu'à ce que l'hiver obligea enfin les deux armées de se séparer, les François n'aïant presque retiré de leur expédition d'Allemagne que la gloire d'avoir fait une belle retraite, au lieu que les Impériaux prirent Frankendall, & Maïence, qui se rendit après le départ de l'armée Françoise.

AN. 1635.

XX. Le Duc de Rohan qui commandoit dans la Valteliné fut beaucoup plus heureux dans son expédition, & dans une campagne il égala la gloire des plus grands hommes de guerre. Lorsque le Roi se fut déterminé à déclarer la guerre aux Espagnols, il rapella de Venise le Duc de Rohan qui y étoit en éxil depuis l'an 1629, & le chargea de garder la Valteline, pour en fermer les passages aux troupes de

Le Duc de Rohan fait heureusement la guerre de la Valteline.

*Memorie recond. t. 8.*

la Maison d'Autriche. Ce Duc après avoir persuadé aux Grisons de se mettre sous la protection du Roi de France par un traité qu'il négocia avec eux, entra dans la Valteline à la tête d'une petite armée, & s'y saisit de Chiavenne, de Riva & de Bormio. Le Comte de Serbellon, Gouverneur de Milan, allarmé de cette entreprise, assembla promptement le plus de troupes qu'il lui fut possible, & s'avança jusqu'au Fort de Fuentes. Là il apprit que le Duc de Rohan étoit à Morbegno, où il se fortifioit au milieu des montagnes. Il eut avis en même tems que Goetz, avec un corps considérable d'Impériaux, marchoit contre les François par le Tirol, il résolut aussitôt d'attaquer le Duc de Rohan, se flattant de le défaire aisément, en le chargeant de front, tandis que les Allemands l'attaqueroient par derriere. La défaite des François étoit inévitable s'ils avoient attendu l'ennemi dans leur poste. Mais leur Général prévint le danger par sa valeur & son habileté. Il rassembla toutes ses troupes, & marchant droit aux Allemands lorsque ceux-ci l'attendoient le moins,

AN. 1635.

*Vie du Card. de Richelieu. l. 5.*

*Mémoires pour servir à l'Histoire du Card. de Richelieu.*

*Mercure François.*

AN. 1635. il tomba si à propos sur leur armée, qu'il la mit dans une entiere déroute, & gagna, pour le prix de sa victoire, leur artillerie & leur bagage. A cette nouvelle le Comte de Serbellon qui croïoit marcher à la victoire, se vit obligé de se retirer jusqu'à ce qu'il eût reçu un nouveau secours d'Allemagne. Ce secours s'avançoit sous la conduite du Général Fernamond, & le Duc de Rohan étoit sur le point de se voir une seconde fois investi par les ennemis, s'il n'avoit encore habilement prévenu leurs desseins. Il marcha contre les Impériaux, & après un combat assez opiniâtre de leur part, il les défit entierement, & leur tua douze cens hommes. Le Général Espagnol, n'aïant plus d'autre moïen de sauver la Valteline, voulut à son tour hasarder une bataille avec ses seules troupes; il s'approcha dans ce dessein de l'armée Françoise. Le Duc de Rohan lui épargna la moitié du chemin, & le fit charger si brusquement par tant d'endroits, qu'il enfonça d'abord les premiers rangs des Espagnols. Alors la poudre manquant aux François, on se mêla l'épée à la main par

un soleil si clair, dit l'Auteur d'une Relation manuscrite, que la lueur des lames éblouissoit les yeux des combattans. Le choc fut extrêmement rude, le combat sanglant, & la victoire quelque tems incertaine. Elle demeura enfin aux François. Les Espagnols prirent la fuite après avoir perdu plus de quinze cens hommes, laissant aux vainqueurs toutes les marques ordinaires de la victoire. Tant de succès rendirent enfin le Duc de Rohan maître paisible de la Valteline, & augmenterent beaucoup la réputation qu'il avoit d'être un des plus habiles Généraux de son tems.

An. 1635.

*Mémoires du Marquis de Monglas.*

XXI. Campagne d'Italie.

Les exploits des François en Italie ne furent pas à beaucoup près si glorieux. Depuis le traité de Querasque, le Duc de Savoie, considérant combien l'alliance & la protection du Roi d'Espagne avoit été inutile & même funeste à sa Maison, s'étoit tourné du côté de la France, & avoit fait avec le Roi un traité de ligue offensive & défensive. En conséquence de ce traité, dès que la France eut déclaré la guerre à l'Espagne, ce Prince prit les armes & entra en action. Le Roi sol-

*11. Juillet.*

licita fortement tous les autres Princes d'Italie d'entrer dans cette ligue ; mais le seul Duc de Parme, mécontent de l'Espagne signa le traité. Les autres Princes ne crurent pas la France aussi désintéressée qu'elle le publioit dans la guerre qu'elle vouloit faire en Italie, ou se crurent assez en état de défendre eux-mêmes leur liberté, sans emploïer des secours étrangers. Le Maréchal de Créqui fut chargé du commandement de l'armée Françoise. Il se joignit aux Ducs de Savoie & de Parme; mais toute cette expédition aboutit à la prise de quelques petites Places dans le Milanez, & à la défaite de vingt-quatre compagnies d'infanterie Espagnole, & au siége de Valence que les armées confédérées furent obligées de lever. La France fit encore une autre perte qui lui fut très sensible; ce fut la prise de l'Isle de Sainte Marguerite & de Saint Honorat par les Espagnols, qui se mirent par-là en état de ruiner le commerce de la Méditerranée. Tels furent de part & d'autre les premiers succès de la guerre.

AN. 1635.

Cependant à-peine la France avoit

elle pris les armes qu'on la sollicita de les quitter. Le Pape Urbain VIII ne cessoit de l'exhorter à renoncer à l'alliance des Protestans, & à se réconcilier avec la Maison d'Autriche. Le Pere Joseph secondoit les intentions du Souverain Pontife, ou en faisoit le semblant, dans l'espérance de la pourpre. Les impôts extraordinaires incommodoient les peuples, & les murmures croissoient à proportion. D'un autre côté, le Pape faisoit les mêmes instances auprès de la Maison d'Autriche, & plusieurs Princes d'Allemagne se donnoient aussi de grands mouvemens avec le Roi de Danemarck, pour engager les Suédois à un accommodement. Comme tous les Princes Confédérés qui étoient engagés dans la guerre, ne la faisoient qu'à l'ombre de la France, de la Suede & de la Hollande, si ces Puissances avoient consenti à faire la paix, ils auroient tous été obligés de prendre la même résolution ; & comme ces trois Puissances avoient besoin du secours l'une de l'autre pour soutenir le poids de la guerre, la premiere des trois qui se seroit déterminée à traiter,

AN. 1636.

XXII. Le Pape exhorte les Princes à la paix.

auroit infailliblement déterminé les deux autres. La chose étoit sûre du moins par rapport à la France & à la Suede ; mais on étoit encore bien éloigné de voir aucun effet des mouvemens qu'on se donnoit pour cette réunion.

An. 1636.

XXIII. Dispositions de la Maison d'Autriche par rapport à la paix.

L'Empereur & le Roi d'Espagne se repaissoient de victoires & de triomphes imaginaires, & se flattant de réduire tôt ou tard leurs ennemis à leur demander la paix, & à recevoir les conditions qu'ils voudroient leur imposer, ils s'épuisoient l'un & l'autre à faire de grands armemens pour accabler tous les Alliés à la fois. C'étoit-là leur premiere vue, & le Comte-Duc d'Olivarez, après avoir fait goûter ce projet à Philippe, animoit de tout son pouvoir Ferdinand à l'exécuter. En cas que le succès des armes de la Maison d'Autriche ne répondît pas à ses espérances, comme il étoit déja arrivé, elle étoit disposée à entrer en négociation, mais non pas pour faire un traité général avec tous ses ennemis ; car elle étoit persuadée que si tous les Alliés soutenoient mutuellement leurs intérêts dans une né-

gociation commune, elle seroit obligée d'en recevoir la loi. Elle vouloit donc diviser le parti des Alliés, & engager la France, la Suede & la Hollande à traiter séparément. C'étoit-là le second point qu'elle se proposoit; & comme cette division ne pouvoit lui être que très avantageuse, soit pour continuer la guerre, soit pour faire la paix, l'Empereur mettoit tout en œuvre par ses Agens, sous le nom de Médiateurs, pour détacher la Suede de la France, & le Roi d'Espagne n'omettoit rien pour séparer la France de la Hollande. Tandis que les Ducs de Mekelbourg inspiroient aux Suédois de la défiance des François, le Cardinal Infant faisoit aux Etats de Hollande des propositions capables de les éblouir, & l'Agent de l'Empereur à la Haie, lia une intrigue secrete avec quelques Membres des Etats pour rompre l'alliance de la République avec la France. Le Maréchal de Brezé découvrit ces pratiques secretes. Nos Ambassadeurs s'en plaignirent aux Etats, & les conférences furent rompues. On fit même un nouveau traité qui confirmoit l'ancienne alliance.

An. 1636.

*Pufendorf, rerum Suecic. l. 8.*

*Basnage. Annales des Provinces-Unies 1646. X.*

AN. 1636.

XXIV. Dispositions de la France.

Le succès des premieres campagnes n'avoit pas mieux répondu aux espérances du Cardinal de Richelieu qu'à celles de la Maison d'Autriche. Mais quels que fussent les succès de la guerre, le Cardinal y gagnoit toujours beaucoup pour ses intérêts particuliers, parcequ'elle le rendoit nécessaire à son Maître. La confiance que le Roi avoit en lui redoubloit dans les bons succès ; & dans les disgraces, ce Prince n'avoit d'espérance que dans l'habilité de son Ministre. Le Cardinal, ainsi déterminé par intérêt à continuer la guerre, y étoit encore animé par des sentimens secrets de haine. La Maison d'Autriche vouloit le perdre, & il vouloit s'en venger. Enfin ces vues de passion étoient justifiées par un motif plus généreux & plus désintéressé. C'étoit le bien de l'Etat. Il ne pouvoit se persuader que la Maison d'Autriche ne succombât pas enfin sous les efforts des François, secondés de tant d'Etats alliés qu'il armoit contr'elle. Il attendoit cette conjoncture favorable pour exécuter ses projets par un traité également glorieux & avantageux à la France. La suite

fera voir que ses espérances n'étoient pas tout-à-fait vaines. Une seule chose An. 1636. l'inquiétoit. Il craignoit que les Alliés, las de la guerre, ou gagnés par les émissaires de la Maison d'Autriche, ne prissent enfin le parti de s'accommoder avec Ferdinand, en abandonnant la France. Il jugeoit bien que si la chose arrivoit, comme il l'appréhendoit, la France seroit en danger d'être accablée par toutes les forces de la Maison d'Autriche, ou obligée de faire une paix désavantageuse. Pour prévenir une si fâcheuse extrêmité, quelque ardeur qu'il eût pour la guerre, il n'étoit pas éloigné de faire la paix, pourvu qu'elle se fît, non pas comme les ennemis le souhaitoient, par des traités particuliers, mais par un traité général de concert avec tous les Alliés, espérant traiter de cette maniere avec plus d'avantage. Ainsi, autant que la Maison d'Autriche se donnoit de mouvement pour mettre la division dans le parti, autant le Cardinal travailloit à maintenir l'union; & en cela sa principale vue étoit de profiter du secours des Alliés pour continuer la guerrea vec plus de suc-

AN. 1636.

cès ; ou s'il étoit enfin obligé de faire la paix, il espéroit du moins la faire meilleure. La France s'étoit déja assurée de la fidélité des Provinces-Unies par le dernier traité. Celle des Etats Protestans d'Allemagne dépendoit entierement dès résolutions de la Suede, de sorte que le point essentiel de la politique du Cardinal étoit désormais de s'attacher tellement les Suédois, que rien ne pût les séparer de la France, soit pour la guerre, soit pour la paix. Aussi ne négligea-t-il rien pour en venir à bout ; mais il y trouva plus de difficulté qu'il n'avoit pensé.

XXV. Dispositions des Suédois.

Les Suédois souhaitoient la paix, & ils étoient disposés à s'accommoder avec l'Empereur pour peu qu'ils y trouvassent leur avantage ; mais ils n'étoient pas sûrs du succès de la négociation. Si le Roi de Danemarck, les Ducs de Mekelbourg & les autres Princes qui s'entremettoient pour faire leur accommodement, emploioient toutes sortes d'artifices pour leur donner de la défiance des François, la Suede se défioit également de ces Médiateurs, & quoiqu'elle n'osât pas refuser absolument la médiation du Roi

*Pufendorf. l. 8.*

de Danemarck, elle croïoit toujours voir en lui un ennemi secret, jaloux de sa gloire & de ses avantages. Elle ne se défioit pas moins de l'Empereur même, qui ne lui paroissoit pas assez disposé à la satisfaire sur ses prétentions; enfin elle craignoit que la France, avertie de ses négociations secretes, ne l'abandonnât pour songer aussi à son accommodement, & qu'ainsi destituée du secours de ses Alliés, elle ne se vît seule chargée de tout le poids de la guerre, en cas que son traité échouât. En raisonnant sur ce principe il semble qu'elle auroit dû rejetter les soupçons frivoles qu'on lui donnoit de la France, & s'unir inséparablement avec elle, puisqu'elle ne pouvoit trouver de sûreté que de ce côté-là. Cette union pouvoit même rendre l'Empereur plus facile à lui accorder ses demandes. Les Suédois le sentirent bien dans la suite; mais il fallut du tems & une longue expérience pour les détromper; & cependant tout leur faisoit alors ombrage, jusqu'aux secours qu'on leur donnoit: car, quoiqu'ils souhaitassent que la France portât la guerre en Allemagne,

An. 1636.

jugeant bien que sans une puissante
An. 1636. diversion ils ne pourroient pas s'y maintenir, ils ne vouloient cependant pas que le Roi se rendît trop puissant dans l'Empire, & ils craignoient qu'il ne s'y attirât toute l'autorité auprès des Etats Confédérés. Enfin ils se flattoient, malgré leurs défiances, que Ferdinand se résoudroit peut-être à leur accorder d'honnêtes conditions; dans cette espérance, ils ne vouloient pas se lier par un nouveau traité à la France qu'ils accusoient de vouloir rendre la guerre éternelle, & ils entretenoient toujours les négociations avec l'Empereur, quoique timidement & en secret, pour ne pas donner lieu aux François de se séparer d'eux. Les Suédois avoient ainsi deux vues principales; la premiere étoit de faire la paix avec l'Empereur, s'ils y trouvoient leur avantage; la seconde étoit de s'unir plus étroitement que jamais avec la France, en cas que la négociation ne réussît pas; & comme l'Empereur les amusa long-tems par de vaines paroles, obligés de ménager la France, ils l'amuserent aussi long-tems eux-mêmes par des lenteurs affectées.

AN. 1636.

C'étoient ces raisons secretes & ces intérêts cachés de la France, de la Suede & de la Maison d'Autriche qui retardoient la négociation. Les peuples, qui ignoroient les véritables causes de ce retardement, éclatoient en murmures sans savoir à qui s'en prendre; car les deux partis cachoient, avec une égale affectation, l'éloignement qu'ils avoient pour la paix, & s'accusoient mutuellement de la retarder. On voïoit les Ambassadeurs des Princes aller & venir d'une Cour à une autre avec toutes les apparences d'une réconciliation prochaine, & cependant on ne concluoit rien; Ferdinand & Philippe n'aïant en vue que de diviser le parti; la France ne voulant traiter que conjointement avec ses Alliés, & les Suédois se flattant d'obtenir, dans un traité particulier, des avantages qu'on ne vouloit pas leur accorder.

XXVI. Congrès indiqué à Cologne pour y négocier la paix.

Malgré ces obstacles le Pape vint à bout, par ses sollicitations, d'engager les Princes Catholiques à convenir d'un lieu pour y négocier. Les François proposerent Ulm, Vorms, Francfort, Villes Impériales de la Confession d'Ausbourg. L'Empereur proposa

AN. 1636. Pufendorf. l. 8. Adam. Adami pacificatio. Westphaliæ. c. 2.

Constance, Trente, Ausbourg & Francfort. Le Pape aima mieux Cologne, & y envoïa le Cardinal Ginetti avec la qualité de Légat & de Médiateur entre les Princes Catholiques. Cette démarche causa une extrême joie aux peuples par l'espérance qu'elle leur donna d'un prompt accommodement. L'Empereur, sur-tout, & le Roi d'Espagne affecterent d'y applaudir, & s'empresserent d'envoïer leurs Plénipotentiaires à Cologne pour donner une preuve publique de leurs bonnes dispositions. Ils ne manquerent pas en même tems d'inviter le Roi de France à en faire autant, & ils eurent grand soin de publier qu'il ne tenoit pas à eux qu'on ne fît la paix, & qu'on n'attendoit plus que les Plénipotentiaires François pour commencer les conférences. Par cette conduite la Maison d'Autriche prétendoit faire tomber sur la France tout ce que les retardemens avoient d'odieux, & elle avoit encore une autre vue secrete plus utile a ses desseins, qui étoit de diviser les Alliés. Car quoi qu'il ne soit pas vraisemblable que le Pape fût d'intelligence avec l'Empereur & le Roi d'Es-

XXVII. Artifice de la Maison d'Autriche pour diviser les Alliés.

pagne, il eſt certain que les conféren- ces de Cologne étoient un piége qu'on tendoit à la France pour la ſéparer de ſes Alliés, la France ne pouvant pas honnêtement ſe diſpenſer d'y envoïer ſes Plénipotentiaires, au lieu qu'on étoit perſuadé que ni la Suede, ni les Provinces-Unies n'y enverroient point les leurs. Elle eût donc été obli- gée de traiter ſeule à Cologne, & auſſitôt ſes Alliés n'auroient pas man- qué de ſonger auſſi à leur accommode- ment.

AN. 1636.

XXVIII. Les Hollandois & les Suédois refuſent d'envoïer leurs Députés à Cologne.

*Pufendorf. Ibid.*

La Hollande refuſa effectivement la médiation du Pape qu'elle regar- doit comme l'ennemi déclaré de tous les Religionnaires. Outre cette rai- ſon commune, les Suédois croïoient en avoir de particulieres. Jaloux des moindres diſtinctions, ils trouvoient mauvais qu'on eût choiſi Cologne ſans les conſulter, & qu'ils ni fuſſent in- vités que par les François, comme ſi leurs intérêts étoient dépendans de ceux de la France. Le Pape ne leur avoit pas même offert ſa médiation; & quand il l'eût fait, il ne pouvoit pas manquer d'exiger comme une con- dition néceſſaire la reſtitution de tous

An. 1636.

les biens Eccléfiaftiques. D'ailleurs on n'étoit convenu d'aucun préliminaire, & l'on ne favoit pas même quelle qualité ni quel nom on donneroit au Pape. Cologne étoit ennemie fi déclarée des Proteftans, qu'on n'y devoit avoir aucune confidération pour eux, & ils ne pouvoient pas efpérer d'être mieux traités du Légat du Pape, que les Anglois l'avoient été à Vervins où le Légat protefta qu'il romproit les conférences plutôt que de les y admettre. Enfin leurs prétentions chimériques leur fourniffoient encore une raifon de ne pas traiter de la paix dans la même Ville que les François, pour n'être pas obligés de leur ceder le pas.

XXIX. La France eft réfolue de ne point commencer la négociation avant l'arrivée de fes Alliés.

Cette réfolution des Suédois auroit beaucoup nui aux intérêts de la France, fi elle avoit envoïé fes Plénipotentiaires à Cologne pour y traiter indépendamment de la Suede, comme la Maifon d'Autriche s'en flattoit; mais on ne fut pas en France la dupe de cet artifice. Le Roi promit tout, bien réfolu de différer les conférences de Cologne jufqu'à ce qu'on eût perfuadé aux Hollandois & aux Suédois d'y envoïer leurs Plénipotentiaires,

ou qu'on eût pris avec eux d'autres mesures pour négocier de concert. La Maison d'Autriche n'épargna ni les plaintes ni les reproches ; mais on méprisa ces bruits inutiles.

AN. 1636.

XXX. Les Vénitiens offrent leur médiation.

La République de Venise, soit à la sollicitation de la France, soit par un mouvement de zele pour la paix de l'Europe, fit quelque tems après une démarche dont on espéra un heureux succès. Elle offrit sa médiation aux Suédois & aux Hollandois, & s'engagea à envoïer à Cologne un Ambassadeur dont la médiation leur devoit être moins suspecte que celle d'un Légat du Pape. Les Hollandois accepterent ce parti ; mais les Suédois, sans accepter ni refuser l'offre qu'on leur faisoit, se plaignirent de ce que la République, dans la lettre qu'elle avoit écrite à leur Reine, ne lui donnoit que le titre de *Sérénissime*, sans ajouter celui de *très Puissante*, comme c'est l'usage à l'égard des Têtes couronnées. L'Ambassadeur de Venise qui résidoit à Paris, excusa cependant cette faute auprès de Grotius, Ambassadeur de Suede en France. La chose en demeura-là, & l'on ne put pas encore juger

ce que deviendroit le congrès de Cologne. Les deux partis firent même, pour recommencer la guerre, de plus grands préparatifs que jamais, & la continuerent avec un extrême acharnement.

AN. 1636.

XXXI. La France traite avec le Duc de Saxe-Veimar.

Le peu de succès de la derniere campagne avoit étonné le Cardinal de Richelieu sans le décourager. Il redoubla ses soins pendant l'hiver pour rétablir les armées, & les mettre en état de faire une plus heureuse expédition. Il abandonna cependant pour cette fois les grands projets qu'il avoit formés sur les Païs-bas, afin de faire ailleurs de plus grands efforts. Les services que le Duc de Veimar avoit rendus l'année précédente, avoient fait naître au Cardinal l'envie d'attacher ce Prince à la France par un traité particulier. Le Duc Bernard, depuis la défaite de Nordlingue, étoit devenu odieux & même suspect à son parti : les Suédois le regardoient comme la cause de leur malheur, parcequ'il avoit engagé la bataille contre l'avis du Maréchal Horn. Ainsi mécontent de la Suede, dont les Ministres ne le traitoient pas avec assez de

*Recueil des traités de paix.*

considération, & qui n'étoit pas d'ailleurs en état de fournir à l'entretien des troupes qui s'étoient attachées à lui, il écouta volontiers les offres de la France. Le traité fut conclu sur la fin de l'année précédente. Le Roi s'engagea à lui paier une pension de quinze cens mille livres, & la somme de quatre millions par an pour l'entretien d'une armée de dix-huit mille hommes que le Duc s'obligea de fournir & de commander sous l'autorité du Roi. C'est ainsi que la France, ne voulant pas déclarer la guerre à l'Empereur, empruntoit un nom & un étendart étranger pour la lui faire en effet. Ce Prince vint lui-même à la Cour ratifier le traité, & après y avoir fait quelque séjour, il partit pour s'aller mettre à la tête de son armée.

AN. 1636.

XXXII. Le Duc de Veimar reprend Saverne.

Le Marquis de Grana avoit surpris Saverne en Alsace à la fin de la derniere campagne. Le Duc Bernard entreprit de reprendre cette Place qui étoit également importante par sa force & par sa situation. Dès que le canon eut ouvert une breche, il fit donner successivement deux assauts, qui furent soutenus par les assiégés avec beau-

coup de valeur. Il espéra qu'un troisieme lui réussiroit mieux, mais il fut encore repoussé après qu'il y eut eu beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Le Comte Jacob de Hanau, jeune Prince de grande espérance y fut tué, & le Duc y perdit lui-même le second doigt de la main gauche. Alors outré de dépit de voir tous ses efforts inutiles, il fit redoubler le feu des batteries, il inspira à ses troupes un nouveau courage, & les ramenant à l'attaque, la Place fut emportée. Il en coûta la vie à beaucoup de braves hommes, & entr'autres à Hebron, ce Colonel Ecossois dont j'ai parlé ailleurs, & qui s'étoit mis au service du Roi de France, qui regretta beaucoup sa perte.

AN. 1636.

*Mémoires du Marquis de Monglat.*

XXXIII. Les François attaquent la Franche-Comté.

Pendant que le Duc Bernard prenoit Saverne, Jean de Werth prit Coblents sur les François, après quoi il bloqua Hermanstein, & d'un autre côté le Prince de Condé assiégeoit Dol en Franche-Comté avec un succès bien différent. La Franche-Comté, effraïée du voisinage des armées Suédoises, avoit fait faire, il y avoit quatre ou cinq ans, quelques propositions au

au Roi pour se mettre sous sa protection. Elle s'étoit adressée pour cela au Prince de Condé, & c'est ce qui avoit fait échouer la négociation. Le Cardinal de Richelieu, pour affermir de plus en plus son autorité dans le ministere, vouloit être le canal de toutes les graces & le seul abitre des affaires. Par une de ces foiblesses dont les grandes ames sont quelquefois susceptibles, il eut une jalousie secrete de l'honneur que feroit au Prince de Condé la réunion de cette Province, de sorte qu'il négligea ces premieres avances. Il reconnut sa faute quelque tems après & voulut la réparer. Il n'étoit plus tems. L'éloignement des Suédois avoit rassuré la Province, & les Comtois, loin de songer à traiter avec la France, violoient ouvertement les conditions de la neutralité qu'on leur avoit accordée en 1611, à la priere des Suisses, en fournissant aux ennemis des secours, des troupes & des munitions. On voulut emporter, par la force ce qu'on avoit négligé d'acquérir par des voies plus douces & plus sûres. On se flattoit de faire aisément cette conquête. La Province AN. 1636.

AN. 1636. ne pouvoit pas espérer d'être secourue. Les Villes étoient presque sans defense, & la confiance du Cardinal fut telle sur ce point, qu'il ne voulut emploïer à cette expédition que l'armée qu'il destinoit pour l'Italie. Cette armée, dont il fit donner le commandement au Prince de Condé, devoit prendre Dol en passant, & sans perdre le tems à se saisir des autres Villes, elle devoit aussi-tôt marcher en Italie pour attaquer le Milanez, & delà revenir prendre Grai pour rétablir ses quartiers dans le Comté, en remettant au printems suivant la prise de Salins & Besançon.

XXXIV. Le Prince de Condé leve le siége de Dol.

Si jamais les évenemens de la guerre ont confondu la politique du cabinet, ce fut en cette occasion. Les Comtois, voïant le Prince de Condé assembler une armée dans leur voisinage, ne douterent plus qu'on n'en voulût à leur liberté. Jaloux de leurs franchises, ils résolurent de les défendre au prix de leur vie; & sans attendre qu'on les vînt attaquer, ils firent des efforts extraordinaires pour se munir contre l'orage qui alloit éclater sur eux. En effet ils virent bientôt

l'armée Françoise entrer dans leur Province & investir Dol. Mais ils avoient pourvu à la sûreté de cette Place : car outre la garnison il y étoit entré cinq mille hommes de pied pour la défendre. Les François s'en apperçurent bientôt. A-peine avoient-ils commencé leurs travaux que les assiégés les combloient. Chaque jour étoit marqué par quelque sortie vigoureuse qui coûtoit toujours beaucoup de sang aux assiégeans. Les Magistrats, les Ecclésiastiques, tous les Bourgeois armés de grenades, de pots-à-feu, de pierres, nettoïoient la tranchée, reprenoient les postes qu'ils avoient perdus, jusqu'aux batteries même des François, & désoloient toute l'armée. On voïoit les Religieux se mêler avec les soldats, & armés de marteaux pointus assommer tout ce qui se présentoit devant eux. Pour comble de disgrace, les François avoient si bien compté que le siége ne dureroit qu'une semaine, qu'au bout de quinze jours la poudre commença à leur manquer; & cependant le Duc de Lorraine, s'étant joint au Marquis de Conflans, s'approchoit pour les as-

AN. 1636.

taquer. Le Prince de Condé se vit ainsi tout-à-coup dans la plus fâcheuse situation, contraint de lever le siege, ou de s'exposer à une entiere défaite, lorsque la Cour le tira heureusement d'embarras, & sauva en quelque sorte sa gloire, en lui ordonnant d'abandonner son entreprise pour remédier à un mal plus pressant.

AN. 1636.

XXXV. Irruption d'une grande armée en Picardie.

*Mémorie recond. di Vittorio Siri. t. 8.*

*Mémoires manuscrits du Marquis de Monglat.*

*Bernard & Dupleix Histoire de Louis XIII.*

La France eut en effet alors besoin de ramasser toutes ses forces pour les opposer aux ennemis en Picardie. Les Espagnols voïant cette Province dégarnie, tandis que l'armée Françoise étoit arretée devant Dol, résolurent de faire un grand effort de ce côté-là. Tout sembloit favoriser leur entreprise. L'armée du Prince d'Orange fatiguée du long blocus du Fort de Skenck, étoit hors d'état de rien entreprendre. Toutes les Places de la frontiere étoient foibles, dépourvues de troupes & de munitions, & n'avoient pour Gouverneur que des hommes sans expérience, incapables de soutenir un siége, comme il parut bientôt : car la Capelle ne tint que sept jours, & le Catelet n'en tint que quatre. Après la prise de ces Places,

l'armée ennemie qui étoit composée d'Allemands, d'Espagnols, de Hongrois, de Polonois & de Croates sous la conduite du Prince Thomas, de Jean de Werth & de Picolomini, se répandant dans la Province y renouvella tous les désordres que les inondations des Barbares commettoient autrefois dans les divers Roïaumes de l'Europe. Cependant la consternation augmentoit dans Paris à mesure que les ennemis s'avançoient, & l'inquiétude du Roi & du Ministre croissoit à proportion. L'allarme redoubla lorsqu'on apprit que les ennemis, après avoir passé la Somme, & obligé le Comte de Soissons de se retirer avec la petite armée qui gardoit le passage de la riviere, avoient emporté Roie, ensuite Corbie, & couroient librement jusqu'à Pontoise. Paris se crut alors à la veille d'être saccagé, & on n'y vit jamais une plus grande confusion. Un grand nombre d'habitans se réfugia dans les Provinces, & y porta l'épouvante. Les chemins de Chartres & d'Orléans étoient couverts de carosses, de coches & de chariots chargés de bagages & de Parisiens fu-

AN. 1636.

XXXVI. Allarme de Paris.

An. 1636. gitifs. Le danger, qui paroissoit extrême augmenta encore par la nouvelle qu'on apprit en même tems de l'entrée de Gallas dans la Bourgogne. Ce Général se flattoit, dit-on, de marcher enseignes déploïées jusqu'à Paris, pour partager avec l'autre armée le pillage de cette riche Capitale.

Dans un danger si pressant, on vit le Cardinal de Richelieu déploïer cette grande fermeté d'ame qui faisoit partie de son caractere. Quoiqu'il sût que tout Paris étoit soulevé contre lui, il y vint afin de pourvoir à la défense de cette grande Ville, & sa présence, loin d'animer la sédition, imprima du respect pour sa personne, & rassura le peuple. Il fit venir les habitans des Villages voisins pour travailler aux fortifications. Il manda toute la Noblesse du Roïaume. Toute la Ville se taxa elle-même, & les Bourgeois effraïés ouvrirent leurs bourses. Tous les aprentifs de métier furent enrôlés ; chaque porte cochere fut obligée de fournir un cavalier, & les autres un fantassin. En peu de jours le peuple, susceptible de toutes les impressions devint tout guerrier, ou crut

l'être devenu. On ne voïoit, autour de Paris, qu'exercices & revues, & le Roi s'étant avancé jusqu'à Compiegne, se trouva bientôt à la tête de plus de cinquante mille hommes, armée redoutable, si les nouveaux soldats avoient été aussi distingués par leur valeur, qu'ils se faisoient remarquer par les plumes & les rubans dont ils étoient chargés. Cependant l'armée ennemie, voïant les François en état de se défendre, & même d'attaquer, se retira à Corbie, & laissa reprendre Roie. Corbie fut aussi reprise quelques jours après; Paris commença alors à se rassurer, & ce fut ainsi que se termina cette fameuse expédition.

AN. 1636.

XXXVII. Les ennemis se retirent.

L'armée, qui étoit entrée en Bourgogne ne fit pas à beaucoup près une si heureuse retraite. Après avoir fait mine d'assiéger Dijon, Gallas avoit investi Saint Jean de Lône. Cette Place, toute petite qu'elle étoit & mal fortifiée, fut un écueil funeste pour l'armée Impériale. Elle se défendit contre tous les efforts de Gallas avec une opiniâtreté extrême: elle fit périr l'élite de son armée; & comme si le Ciel eut pris sa défense, il s'éleva une

XXXVIII. Gallas attaque la Bourgogne & se retire avec perte.

AN. 1636. furieuse tempête accompagnée de pluies prodigieuses qui inonderent toute la campagne, & firent déborder la Saône. Gallas se vit ainsi contraint de lever promptement le siége, en abandonnant aux assiégés son atillerie & une partie de ses bagages. Une infinité de soldats se noïerent dans les chemins qui étoient devenus autant de torrens. Plusieurs furent assommés par les païsans. Le Comte de Rantzau défit l'arriere-garde, le reste ne songeant plus à pénétrer en France, se retira vers Besançon, laissant tous les chemins couverts de corps morts, comme après une sanglante défaite; de sorte que de trente mille hommes, dont l'armée étoit composée, il ne s'en sauva pas douze mille.

Il y eut aussi en Italie sur le Tecin une action fort vive, où le Duc de Savoie, joint au Maréchal de Créquy, tua quinze cens hommes au Marquis de Leganez, & demeura maître du champ de bataille. Mais l'Empereur fit en Allemagne des pertes encore plus considérables, de sorte que tout sembla conspirer cette année à ruiner les grandes espérances que la Maison

d'Autriche avoit conçues des armemens extraordinaires qu'elle avoit faits de toutes parts. Car sans parler d'un sanglant combat qui se donna sur l'Ems, où les Suèdois, malgré la mort de Cniphausen qui les commandoit, demeurerent vainqueurs, & étendirent plus de mille Impériaux sur le champ de bataille, Banier, nouveau Général des armées Suédoises, remporta à Wistock dans la haute Saxe, une célebre victoire, & par cet exploit il rétablit la gloire des armes de la Suede, & donna commencement à cette grande réputation qu'il se fit en Allemagne. Quoique les Impériaux, sous le commandement de l'Electeur de Saxe & de Hatzfeldt, eussent l'avantage du terrein & la supériorité du nombre, Banier, réduit à la nécessité de les attaquer, eut l'adresse de leur faire quitter leur poste. Tandis que par un long circuit il envoïoit l'aîle gauche de son armée attaquer les ennemis en flanc, il soutint avec l'aîle droite l'effort des Impériaux. Ceux-ci se croïoient déja vainqueurs, lorsque l'infanterie Suédoise venant au secours de l'aîle droite, & l'aîle gauche aïant

AN. 1636.

XXXIX. Banier remporte une belle victoire à Wistock.

*Pufendorf. l.* 8.

en même tems joint l'ennemi, la vic-
1637. toire passa tout-à-coup du côté des Suédois. Ce ne fut cependant, de l'aveu de Banier, qu'après le combat le plus opiniâtre qu'il eût jamais vu. Car de tous les escadrons qui composoient l'aîle droite, il n'y en eut pas un seul qui ne fût à la charge du moins six fois, & la plûpart y fut jusqu'à dix. Les Impériaux perdirent sur le champ de bataille & dans la fuite près de sept mille hommes, & jamais victoire ne vint plus à propos pour relever le courage des Suédois, dont les armes commençoient à perdre beaucoup de leur ancien éclat.

le Fer- II. Sur ces entrefaites Ferdinand II mourut à Vienne au mois de Février de l'an 1637, dans la soixante unieme année de son âge, après beaucoup de succès & de disgraces; Prince également grand dans l'une & l'autre fortune, plein de modération & d'équité, habile, ferme & entreprenant, dont la mémoire est encore révérée de ses peuples pour les grandes qualités qu'ils admiroient en lui, & sur-tout des Catholiques pour sa grande piété & le zele qu'il eut toujours pour la

Religion. Les Auteurs François & Protestans prétendent que l'ambition eut part à toutes ses entreprises; mais si cette accusation est bien fondée, c'est le seul défaut qu'on puisse lui reprocher; & si l'Eglise ne le canonise pas, comme font quelques Auteurs Allemands, l'Histoire du moins le comptera au nombre des plus grands Princes qui aient gouverné l'Empire.

AN. 1637.

XLI. La France refuse de reconnoître Ferdinand III.

Quoique peu de tems avant la mort de l'Empereur, son fils Ferdinand III eût été élu Roi des Romains & son successeur à l'Empire, la France ne crut pas devoir le reconnoître, & si l'on considere la maniere irréguliere dont cette élection s'étoit faite, on aura tort d'accuser la France de n'avoir suivi en cela que les mouvemens de sa haine contre la Maison d'Autriche. L'Electeur de Treves étoit depuis deux ans prisonnier du Roi d'Espagne, & n'avoit pas donné son suffrage. Les Electeurs de Maïence & de Cologne étoient depuis plusieurs années pensionnaires de la même Couronne, & le premier en avoit reçu une grosse somme d'argent pour se trouver à la Diete. Le droit du Duc

*Amelot, observations sur les traités des Princes.*

AN. 1637. de Baviere à l'Electorat étoit encore contesté par une partie considérable des Etats d'Allemagne. Les Députés des Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient passé leurs pouvoirs, trompés par les artifices des Espagnols. On n'avoit convoqué les Electeurs que pour délibérer sur les moïens de rétablir la paix, & non pas pour élire un Roi des Romains. Enfin cette élection devoit se faire à Francfort & non pas à Ratisbonne, où Ferdinand & les Espagnols avoient été les maîtres pendant tout le tems de la Diete, jusqu'à exercer de grandes violences pour donner de la terreur aux Députés.

Quoique ces raisons soient solides, & justifient parfaitement le procédé de la France, peut-être que dans d'autres conjonctures elle n'y auroit pas fait attention. Mais en tems de guerre & en fait de négociation, on tire avantage de tout, & les moindres chicanes ont leur prix. La France espéroit du moins qu'en se relâchant sur ce point, elle en obtiendroit quelqu'autre de Ferdinand; & elle eût bien voulu que le Pape & les Suédois fus-

ſent entrés dans ſes ſentimens. Mais le Pape craignit de mettre un nouvel obſtacle à la paix, & les Suédois ne voulurent pas donner lieu à Ferdinand de diſputer auſſi à Chriſtine le titre de Reine de Suede ; repréſailles aſſez ordinaires dans ces ſortes de conteſtations, & que la Reine de Suede avoit effectivement plus de ſujet d'appréhender que Louis XIII, parceque le Roi de Pologne avoit des droits réels ſur la Couronne de Suede.

An. 1637.

XLIII. Mort du Duc de Poméranie.

La mort de Ferdinand II fut ſuivie de celle du Duc Georges Bogiſlas XIV, le dernier de l'illuſtre Maiſon des Ducs de Poméranie, dont la ligne maſculine ſubſiſtoit depuis ſept cens ans. Cette mort fut auſſi l'occaſion d'un nouveau démêlé entre les Suédois & l'Electeur de Brandebourg. Les Suédois prétendirent que le Duché de Poméranie leur appartenoit, ou par le droit de conquête, ou en vertu des droits qu'ils avoient acquis par les traités faits avec le feu Duc. Ils vouloient du moins s'en mettre en poſſeſſion juſqu'à la concluſion de la paix générale, pour le conſerver après la paix, ou l'échanger avec quelqu'au-

AN. 1637. tre Etat qu'on ne pouvoit, disoient-ils, se dispenser de leur donner pour les dédommager des frais qu'ils avoient faits pour la guerre d'Allemagne. D'un autre côté l'Electeur de Brandebourg prétendit avoir des droits plus légitimes sur cet état, par les anciens traités faits entre ses prédécesseurs & les Ducs de Poméranie. Cette affaire fut d'une longue discussion, & une des plus difficiles de tout le traité de Munster; & comme elle occupoit alors beaucoup les Suédois, elle retarda de plus en plus les conférences pour la paix.

XLIII. La France veut s'unir de plus en plus avec la Suede, pour ne traiter que de concert.

On pressoit de plus en plus la France d'envoïer ses Plénipotentiaires à Cologne, & elle étoit obligée de feindre pour la paix beaucoup plus d'empressement qu'elle n'en avoit, & d'amuser ainsi les peuples qui attendoient avec impatience le fruit de ces grands mouvemens. Mais elle étoit, comme j'ai déja dit, bien résolue de n'agir que de concert avec tous ses Alliés. Comme elle n'avoit jamais espéré attirer les Suédois à Cologne, ni leur persuader de traiter dans la même Ville que les François, elle avoit

trouvé un moïen de remédier à cet inconvénient ; c'étoit que la Suede s'engageât à ne faire son traité que du consentement de la France, & conjointement avec elle, soit qu'on traitât dans la même Ville, soit que ce fût dans deux Villes différentes, telles que Cologne pour la France & ses Alliés, & pour la Suede Lubeck ou Hambourg. Cet article avoit déja été arrêté entre le Marquis de Saint Chaumont & le Chancelier de Suede Oxenstiern dans un traité fait entr'eux dès le mois de Mars de l'année précédente 1636 ; mais quoique la Suede eût pour le moins autant d'intérêt que la France de ne point traiter séparément, les Régens du Roïaume différoient toujours de ratifier le traité, dans l'espérance de s'accommoder bientôt avec l'Empereur ; & si la France eût envoïé ses Plénipotentiaires à Cologne sans attendre la ratification, il étoit à craindre que les artifices de la Maison d'Autriche n'achevassent de détacher les Suédois qui se laissoient trop éblouir par l'espérance d'une paix prochaine. La France eût été ainsi obligée d'avoir recours à divers pré-

AN. 1637.

*Recueil des traités de paix.*

AN. 1637. textes pour gagner du tems, si l'Empereur & le Roi d'Espagne ne lui avoient eux-mêmes fourni une juste raison de différer, par les difficultés qu'ils firent l'un & l'autre sur les saufconduits qu'ils devoient donner pour le congrès. La chose alla si loin, que ce préliminaire pensa faire perdre toute espérance de la paix.

XLIV. Difficultés formées par la Maison d'Autriche sur les saufs conduits.

La France avoit demandé des saufconduits pour ses Plénipotentiaires, pour ceux de la Suede, des Etats d'Allemagne & de la République de Hollande. Cette condition est si nécessaire pour commencer à traiter, & la Maison d'Autriche faisoit paroître tant d'impatience de commencer la négociation, qu'on ne s'attendoit pas à voir naître des difficultés de ce côté-là, & la France ne manqua pas de faire à son tour beaucoup de bruit des obstacles qu'elle y trouva. Le Roi d'Espagne consentit à donner un sauf-conduit aux Suédois, mais il en refusa aux Hollandois. L'Empereur au contraire en offrit aux Hollandois, & en refusa aux Suédois, & encore plus absolument aux Etats Protestans d'Allemagne Alliés de la France; artifice

*Pufendorf. rerum Suec. l. 9.*

*Memorie recond. di Vittorio Siri. t. 8.*

qui tendoit à obliger les uns & les autres à traiter séparément des François. Car la Hollande ne pouvoit pas traiter à Cologne de concert avec la France, sans un sauf-conduit de la part du Roi d'Espagne, non plus que les Suédois & les Etats Protestans, sans un sauf-conduit de la part de l'Empereur, pour assurer leur personne dans la route & dans la Ville même de Cologne. Il est vrai que ce refus ne devoit point intéresser la France par rapport aux Suédois, puisque ceux-ci ne vouloient pas traiter à Cologne; mais il l'intéressoit beaucoup par rapport aux Provinces-Unies & aux Etats Protestans qu'on empêchoit par-là de se joindre aux François. Enfin dans le sauf-conduit qu'on offroit aux Plénipotentiaires de France, on inséroit une clause équivoque & injureuse, *s'ils se comportent modestement, s'ils traitent de bonne foi, sans donner atteinte au traité de Prague*. Telles furent les premieres contestations qu'il y eut entre les partis au sujet des sauf-conduits; & l'on n'étoit pas alors prêt d'en voir la fin, puisqu'elles durerent plusieurs années.

AN. 1637.

AN. 1637.

XLV. Demandes du Roi de France.

Quoique la France ne fût pas fâchée de ces obstacles, qui lui donnoient le tems d'attendre la ratification du traité fait avec la Suede, cependant le Roi, justement indigné d'une conduite si peu sincere de la part de la Maison d'Autriche, tandis qu'elle publioit par toute l'Europe que la France seule mettoit obstacle à la paix, s'en plaignit hautement au Nonce du Pape, & déclara qu'il n'entendroit à aucun accommodement qu'on ne l'eût satisfait sur ce point, & sur quelques autres qu'il marqua : qu'il vouloit être nommé dans les sauf-conduits avant le Roi d'Espagne, suivant l'ancien usage; qu'on donnât un sauf-conduit général pour tous les Alliés de la Couronne de France; qu'on y exprimât toutes leurs qualités & leurs titres, sans y rien ajouter d'offençant ou de contraire à leurs droits, qu'il fût libre aux Etats Protestans d'Allemagne de traiter par leurs Députés particuliers, ou par les Ambassadeurs des Couronnes alliées, & enfin qu'on reconnût les Députés des Provinces-Unies comme Plénipotentiaires d'Etats libres & souverains.

AN. 1637.

XLVI.
Réponse des Impériaux.

Il n'y avoit rien que de juste dans toutes ces demandes, & qui n'eût été déja décidé dans de semblables occasions. Elles furent cependant toutes contestées, & sur-tout celles qui regardoient les Etats d'Allemagne & les Provinces-Unies. Le Roi d'Espagne ne se mit pas même en peine d'alléguer les raisons de son refus ; quoique les Etats, dans la treve de 1609, eussent déja traité en Souverain avec la Maison d'Autriche. Le refus de l'Empereur ne pouvoit pas être mieux fondé. Cependant il prétendit qu'accorder des sauf-conduits aux Princes & aux Etats d'Allemagne, ce seroit les soustraire à l'autorité Impériale, & mettre l'égalité entre leurs Députés & les siens. Que le Roi de France n'avoit pas plus de droit de faire une telle demande pour les Etats de l'Empire, que l'Empereur n'en auroit de la faire pour les Sujets du Roi de France. Que dans la Diete de Ratisbonne tenue en 1630, le Roi de France avoit promis de n'assister en quoi que ce fût directement ni indirectement les Sujets de l'Empereur & de l'Empire. Que si quelques Etats vouloient s'accommo-

der avec l'Empereur, ils devoient implorer sa clémence, d'autant plus que les Conférences de Cologne n'avoient été proposées que pour regler les intérêts des Princes Catholiques, & que le Légat du Pape ne prétendoit pas emploïer sa médiation en faveur des Etats Protestans.

AN. 1637.

XLVII. Réponse des François.

Il ne fut pas difficile au Roi de réfuter des raisons si frivoles, dont la plûpart n'étoient fondées que sur les prétentions chimériques des Empereurs. L'engagement que le Roi avoit pris par le traité de Ratisbonne, ne subsistoit plus depuis longtems, surtout depuis les hostilités mutuelles que l'Empereur & le Roi de France avoient exercées l'un contre l'autre. Quant aux Etats d'Allemagne, on répondit qu'il y avoit beaucoup de différence entre les Sujets du Roi & ceux que l'Empereur appelloit ses Vassaux. Que ceux-ci avoient eu de tout tems un droit incontestable de faire des alliances particulieres, & de traiter avec les Princes étrangers pour se garantir de l'oppression des Empereurs. Que les Empereurs eux-mêmes avoient souvent traité avec eux. Que dans le

traité de Vervins les Rois de France & d'Espagne avoient compris plusieurs Princes d'Allemagne en qualité de leurs Alliés. Qu'on affectoit injustement de confondre les Vassaux de l'Empire & ceux de l'Empereur. Que les Princes & les Etats libres d'Allemagne se reconnoissoient vassaux de l'Empire, & nullement de l'Empereur, à qui ils ne devoient d'obéissance & de soumission, que lorsqu'il agissoit au nom de l'Empire. Enfin que si le Légat du Pape leur refusoit sa médiation, ils emploïerent celle de Venise. AN. 1637.

Comme ces contestations emportoient tout le tems destiné aux conférences, & que la guerre continuoit cependant de part & d'autre avec la même vivacité, Le Pape, pour arrêter le cours des malheurs de l'Europe, proposa une treve pour tout le tems que dureroient les négociations. La France, qui occupoit alors plusieurs Places qu'elle avoit prises sur les ennemis, agréa cette proposition, pourvu que chaque parti demeurât en possession de ce qu'il tenoit. Cependant comme elle suivoit toujours le principe qu'elle s'étoit fait de ne se point sé-

*Pufendorf. l. 9.*

*Adam Adami pacificat. Westphal. c. 2.*

XLVIII. Le Pape propose une treve.

AN. 1637.

parer de la Suede, elle ne voulut s'engager qu'après avoir consulté les Suédois. Ceux-ci penchoient assez à accepcepter la treve, espérant comme les François, s'établir par-là dans la possession des Places qu'ils occupoient en Allemagne; mais toujours attentifs à tourner tout à leur profit, ils vouloient que la France achetât leur consentement en continuant à leur païer pendant la treve de grosses sommes d'argent pour entretenir leurs garnisons en Allemagne; ce que la France n'étoit point d'humeur de faire, d'autant plus qu'elle trouvoit plus d'avantage à continuer la guerre. L'Empereur auroit peut-être consenti de son côté à faire une treve, si le Roi d'Espagne

XLIX. Les ennemis la refusent.

l'avoit approuvée; mais ce Prince ne pouvoit la goûter, parcequ'il prévoïoit qu'il ne la pourroit faire qu'avec désavantage, & qu'il se flattoit toujours de réparer dans les campagnes prochaines les pertes qu'il avoit faites dans les précédentes. Il eut dans la suite tout le tems de se repentir d'avoir pris un si mauvais parti; car la treve lui auroit apparemment sauvé la Catalogne & le Portugal qu'il perdit

quelque tems après. Quoiqu'il en soit, il en fut de la treve comme de la paix. On en parla long-tems sans fruit, & il survenoit toujours quelque difficulté nouvelle qui l'éloignoit. An. 1637.

C'est ainsi que l'on négocioit, comme si on n'avoit pas voulu de guerre, & cependant la guerre continuoit, comme si l'on n'avoit point voulu de paix. Dès que la saison permit d'entrer en campagne, on vit cette année, comme les précédentes, les Généraux des deux partis former diverses entreprises avec divers succès. On vit même parmi eux plusieurs Prélats endosser la cuirasse sur la pourpre, & disputer aux maîtres de l'art la gloire de gagner des batailles & de forcer des Villes. Tels furent le Cardinal de la Valette, & Sourdis, Archevêque de Bourdeaux, dont les noms vivront dans les Gazettes beaucoup plus que dans l'Histoire Ecclésiastique.

L. Les François font conquêtes dans les Païs bas.

Le Cardinal de Richelieu, voïant combien les Espagnols s'étoient prévalu de la foiblesse des François sur la frontiere des Païs-bas, résolut d'y envoïer deux armées, dont l'une sous la conduite du Cardinal de la Valette

& du Duc de Candale son frere, devoit y entrer par la Picardie; l'autre sous le commandement du Maréchal de Châtillon, devoit pénétrer dans le Luxembourg par la Champagne. La premiere de ces deux armées reprit en passant le Château de Bouchain sur les Espagnols & Château-Cambresis. De-là elle alla investir Landrecies qui se rendit au bout de six ou sept jours. Cette conquête ouvrit aux François l'entrée du Hainault. Le Cardinal de la Valette s'avança le long de la Sambre, se saisit des Châteaux de Barlaimont & d'Aimerie, & envoïa ravager le plat-Païs jusqu'aux portes de Mons, pendant qu'il se rendoit maître de Maubeuge. Le Cardinal, ne voïant point d'ennemis en campagne, résolut de faire une place d'armes de cette derniere Ville, & d'y laisser le Duc de Candale avec une partie considérable de l'armée, tandis qu'avec l'autre il tenteroit quelque nouvelle entreprise. Dans ce dessein il retourna sur ses pas, s'alla présenter devant Avênes, faisant mine de vouloir l'assiéger, & tout-à coup il se rabatit sur la Capelle qu'il fit investir. Là il fut fortifié

AN. 1637.

*Memorie recond. di Vittorio Siri.*

*Bernard & Dupleix.*

*Histoire de Louis XIII.*

*Merc. Franç.*

*Mémoires manuscrits de Monglat.*

tifié des troupes que le Comte de Bussi-Lamet amena d'Hermanstein qui s'étoit enfin rendu aux Impériaux au bout de quinze mois de blocus, après avoir courageusement soutenu les dernieres extrêmités de la faim & d'une entiere disette. Les Espagnols se défendirent dans la Capelle avec beaucoup de valeur, & ne capitulerent qu'après vingt jours de siége.

AN. 1637.

Il étoit tems que la Place se rendît; car l'autre partie de l'armée que le Cardinal avoit laissée à Maubeuge, étoit dans un extrême danger. Le Cardinal Infant, aïant inutilement tenté de secourir Breda assiégé par le Prince d'Orange, & aïant été averti de la séparation de l'armée Françoise, s'étoit avancé vers Maubeuge pour y attaquer les François. Le Duc de Candale, étonné du péril, ne trouva point de meilleur parti à prendre que de sortir avec quelque cavalerie pour aller trouver le Cardinal son frere, & le presser de venir au secours des troupes Françoises. Il laissa en partant le commandement à son Maréchal de Camp. C'étoit le Vicomte de Turenne qui en fut comblé de joie, & qui

LI
Le Vicomte de Turenne oblige le Cardinal Infant de se retirer de devant Maubeuge.

à l'âge de vingt-cinq ans égaloit déja
AN. 1637. les plus vieux Capitaines. On put, sans doute, juger dès-lors qu'il deviendroit un jour le Héros de la France, par la valeur & l'habileté qu'il fit paroître en cette occasion. A-peine le Cardinal Infant fut-il arrivé devant Maubeuge, que ce Prince fit mettre en batterie trente pieces de canon qui foudroïerent la Ville pendant deux jours. Il attaqua ensuite un retranchement d'où il fut repoussé avec perte. Enfin aïant appris que le Cardinal de la Valette se préparoit à venir au secours de la Place, il résolut de faire un effort pour l'emporter avant l'arrivée des François. L'entreprise paroissoit d'autant plus aisée que son armée étoit nombreuse; & que Maubeuge étoit une grande Ville sans dehors & presque sans défenses; mais il fut si bien reçu par le Vicomte de Turenne, qui, dans un si grand péril, donnoit ses ordres par-tout avec une admirable présence d'esprit, & combattoit lui-même en soldat, qu'après avoir été repoussé de tous côtés, il prit le parti de lever le siége, & d'attendre que l'armée Françoise se fût retirée dans ses quartiers,

pour reprendre Barlaimont & Aimerie. Les Eſpagnols reprirent auſſi Ivoix que le Maréchal de Châtillon avoit pris dans le Luxembourg; mais Damvilliers reſta aux François, & le Cardinal Infant fit une perte beaucoup plus conſidérable par la priſe de Breda dont le Prince d'Orange ſe rendit maître. Il s'en dédommagea cependant en partie par la priſe de Ruremonde & de Venlo, & les Eſpagnols eurent encore plus de ſujet de s'en conſoler par la perte que la France fit de deux Alliés en Italie.

AN. 1637.

LII. Le Prince d'Orange ſe rend maître de Breda.

Le Duc de Rohan ſe maintenoit depuis deux ans dans la Valteline contre les armes des Eſpagnols; mais il ſuccomba enfin à leurs intrigues. Des partiſans ſecrets de l'Eſpagne vinrent à bout de perſuader aux Griſons qu'il leur étoit indifférent que les François ou les Eſpagnols euſſent la victoire, pourvû que leur Païs demeurât libre, & que le ſeul moïen de conſerver leur liberté, étoit de ne ſouffrir ni les uns ni les autres dans leurs Etats, puiſqu'après tout ils n'avoient pas beſoin de ſecours étrangers pour garder la Valteline. Ces diſcours, inſinués

LIII. Les Griſons abandonnent le parti de la France.

adroitement, firent peu à peu impres-
AN. 1637. sion sur les esprits. Les Grisons, incommodés du passage continuel des gens de guerre, envoïerent secretement des Députés à l'Archiduchesse d'Insprück pour traiter par son entremise avec l'Empereur. Les conditions furent aussitôt reglées. L'Empereur confirma leur liberté & leur souveraineté sur la Valteline, leur promettant que les Espagnols ne feroient aucune entreprise sur leurs Etats, & consentant qu'ils gardassent eux-mêmes les passages. Le traité fut apporté à Coire dans une Assemblée générale de la Nation, où il fut ratifié. Le Duc de Rohan voulut en vain s'y opposer. On lui fit entendre que s'il ne se retiroit avec ses troupes, les Grisons se joindroient aux Espagnols pour l'y contraindre. Il fallut ceder à la nécessité, & les Espagnols remporterent ainsi par leur adresse une victoire que la force ouverte ne leur auroit peut-être jamais donnée. Le second Allié que la France perdit, fut le Duc de Parme. Depuis la déclaration de guerre les Espagnols l'incommodoient beaucoup en prenant des quartiers d'hiver dans

LIV. Le Duc de Parme traite avec les Espagnols.

ses Etats où ils s'étoient saisis de Rivalte. Il craignoit même qu'ils ne fissent bientôt de plus grands progrès, & l'éloignement de la France ne lui permettoit pas d'en tirer les secours nécessaires. Il ne voulut cependant pas abandonner le parti de la France en déserteur. Il demanda au Roi son consentement pour traiter avec les Espagnols, & il l'obtint. Par le traité il promit de demeurer neutre, en livrant aux Espagnols la forteresse de Sabionette pour sûreté de sa parole. AN. 1637.

LV. Mort des Ducs de Savoie & de Mantoue.

La France fit encore une autre perte en Italie par la mort des Ducs de Savoie & de Mantoue, tous deux fideles Alliés de la France, le premier par politique, le second par reconnoissance autant que par éducation. Tous deux laisserent en mourant leurs Etats à des enfans en bas âge, sous la régence & la tutelle de deux femmes. La Duchesse de Savoie, mere du jeune Duc François Hiacinthe, étoit sœur de Louis XIII, & n'eut garde d'abandonner le plan que son époux lui avoit tracé, qui étoit de demeurer toujours étroitement unie avec la France. Mais sa fidélité lui attira de tems-

en-tems de grands chagrins de la part des deux Princes ses beaux-freres, tous deux attachés à l'Espagne, & dont l'un commandoit alors les armées Espagnoles en Flandre, & l'autre, qui étoit l'aîné & Cardinal, avoit renoncé au titre de Protecteur de France, pour prendre la protection des Païs héréditaires de la Maison d'Autriche. J'aurai occasion d'en parler ailleurs. La Duchesse de Mantoue, mere du jeune Prince, petit-fils du feu Duc, étoit au contraire toute dévouée à l'Espagne. Elle se vit pourtant obligée de dissimuler, parceque les François étoient maîtres de Casal; mais elle ne put pas toujours si bien déguiser ses sentimens, qu'elle ne laissât échapper quelques traits de son aversion pour la France.

AN. 1637.

LVI. Mort du Landgrave de Hesse-Cassel.

Enfin le Landgrave de Hesse-Cassel, autre Allié, mourut encore cette année en Allemagne, & laissa pareillement le gouvernement de ses Etats à la Princesse Amelie Elizabeth de Hanau son épouse, & mere du jeune Landgrave. Il est vrai que le parti ne perdit rien à ce changement; car cette Princesse, qui avoit un esprit & un courage au-dessus de son sexe, de-

meura toujours fidele aux engagemens que son époux avoit pris; & après s'être maintenue dans la régence & la tutelle de son fils, contre les entreprises du Landgrave de Darmstadt, elle sut encore, par sa constance & son habileté, éluder les artifices, & repousser la force que la Maison d'Autriche emploïa tour à tour pour la séduire, ou pour l'opprimer. An. 1637.

LVII. Les Espagnols portent la guerre dans le Languedoc.

Cependant la guerre commença cette année à se faire sentir dans une des frontieres de France, qui avoit été jusqu'alors assez tranquille quoique voisine de l'ennemi. Ce fut dans le Languedoc, où le Roi d'Espagne, voïant les armées Françoises occupées ailleurs, entreprit de faire des conquêtes. Le Comte de Serbellon fut chargé de cette expédition, & il la commença par investir Leucate; mais il la finit aussi par cette entreprise. Car la Ville s'étant défendue assez long-tems pour donner aux Duc d'Halluin le loisir d'assembler les Communes & la Noblesse de la Province & quelques troupes reglées, ce Duc vint attaquer les lignes des Espagnols, & les contraignit de se retirer pendant la nuit, en

*Mercure François.*

abandonnant leurs bagages & leur ca-
An. 1637. non. Le bruit de cette défaite communiqua la terreur à l'autre extrêmité de la frontiere, où les ennemis abandonnerent au Duc de la Valette Saint Jean de Luz & les autres petites Places dont ils s'étoient rendus maîtres l'année précédente. Ce succès avoit été précédé de la reprise des Isles que les Espagnols avoient prises sur les côtes de Provence. L'Archevêque de Bourdeaux & le Comte d'Harcourt, qui commandoient ensemble une nombreuse flotte sur la Méditerranée, après une descente inutile & mal concertée en Sardaigne, vinrent attaquer les Isles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat. Les François y descendirent en plein jour, & après avoir battu les ennemis à leur descente, les forcerent dans leurs remparts par autant de siéges qu'il y avoit de Forts. Le Duc de Longueville qui commandoit l'armée Françoise en Franche-Comté, prit aussi plusieurs petites Places dans cette Province. En Allemagne le Duc Bernard ne fit rien de mémorable, & toute la campagne du Rhin se borna cette année à quelques escarmouches, & à de

petites entreprises de part & d'autre. Mais les Suédois firent sur l'Elbe quelque chose de plus glorieux.

AN. 1637.

LVIII. Exploits du Général Banier dans la haute-Saxe.

La saison de l'hiver, si rude sur les bord de l'Elbe & de la Mer Baltique, ne rallentissoit point l'ardeur des troupes qui faisoient la guerre dans la Thuringe, la Saxe & la Poméranie. Dès le mois de Janvier de cette année, Banier, profitant de sa derniere victoire, avoit pris Torgaw dans la haute-Saxe, dont toute la garnison, qui étoit nombreuse, avoit racheté sa liberté en s'enrôlant dans les troupes de Suede. Après cette expédition il avoit assiégé Leipsick, se flattant de l'emporter avant l'arrivée des Impériaux qui s'approchoient sous la conduite de Gallas. Il hâta les travaux, & fit aux habitans les plus terribles menaces pour les obliger à se rendre. Mais lorsque tout étoit déja prêt pour l'assaut, l'arrivée des Impériaux l'obligea de lever le siége pour ne se voir pas lui-même assiégé dans ses lignes par une armée beaucoup supérieure à la sienne. On ne voit guere dans l'Histoire de plus belle retraite que celle que fit ce Général dans cette occasion.

AN. 1637. Banier n'avoit que quatorze mille hommes à oppofer à une armée de plus de quarante mille. Cependant il paffe l'Elbe en plein jour à la vue des ennemis, fans abandonner même fon artillerie. Trois jours après il paffe l'Oder avec le même fuccès, & fe met en marche pour fe rendre à Landfberg. Mais il avoit encore la Warte à traverfer, & ce fut-là qu'il commença à fentir les plus cruelles inquiétudes. Il avoit cru que Wrangel l'attendroit à l'iffue des marais de Cuftrin, & qu'il en défendroit le paffage à l'armée Impériale, comme il étoit en effet très aifé de le défendre, ces marais étant fort longs, & y aïant jufqu'à quatorze ponts de planches & de fafcines; mais Wrangel s'étoit pofté de l'autre côté vers Stetin, & avoit laiffé le paffage des marais libre aux Impériaux. Ceux-ci les avoient traverfés avec une diligence incroïable, & paroiffoient à la vue de Banier, poftés devant Landfberg, ne doutant pas qu'ils ne duffent avoir bientôt toutes les troupes Suédoifes à difcrétion avec leur brave Général, & on le crut par-tout fur la foi de leurs lettres. Dans cette extrê-

*Hift. du Maréchal de Guebriant. l. 4. c. 1.*

*Pufendorf. l. 10.*

LIX. Il eft enfermé par les Impériaux.

mité Banier ne put s'empêcher de décharger une partie de ſon chagrin ſur Beauregard qui réſidoit à l'armée de Suede de la part du Roi de France. Il lui reprocha que le Roi l'avoit trompé : que ſi les François avoient fait la diverſion qu'ils avoient promiſe ſur le Rhin, il ne ſe verroit pas accablé, comme il l'étoit, de toutes les forces de l'Empire ; & il ajouta dans ſa colere ; que ſi les Suédois & les Allemands s'uniſſoient un jour contre la France, ils ne ſeroient pas ſi lents à paſſer le Rhin. Beauregard répondit avec fermeté & juſtifia le Roi ; mais ces éclairciſſemens étoient hors de ſaiſon. Banier avoit en tête une armée qu'il eut été téméraire d'attaquer. Il avoit à gauche l'Oder, dont le paſſage étoit défendu par un corps de ſix mille hommes bien retranchés, & à droite la Pologne où il n'oſoit pas s'engager. Il ne pouvoit ſe tirer d'un ſi mauvais pas que par quelque heureux ſtratagême. Voici celui dont il ſe ſervit. Il publia qu'il alloit gagner la Poméranie par la Pologne, & pour rendre la choſe plus vrai-ſemblable, il donna des ordres ſéveres pour empêcher les

AN. 1637.

An. 1637. LX. Il fait une belle retraite.

soldats de faire le moindre dégât dans leur marche ; il fit prendre les devants à sa femme & à ses équipages. Il feignit de vouloir corrompre un prisonnier Allemand à qui il donna une somme d'argent & promit un emploi, pour lui aller chercher de bons guides. Le prisonnier ne manqua pas d'aller en donner avis aux Impériaux, comme Banier l'avoit prévu, & le servit ainsi en croïant le trahir. Ceux-ci se mirent aussitôt en marche pour lui fermer le passage de la Pologne. Le Comte de Boucheim qui gardoit celui de l'Oder, voulut suivre l'armée pour partager avec elle la gloire & le butin ; bévue qui donna à Banier la liberté de repasser ce fleuve sans obstacle, & d'aller se joindre à Wrangel près de Neustad. Les Impériaux aïant appris la contre-marche des Suédois, retournerent à la hâte sur leurs pas pour les joindre ; mais leur désespoir & leur honte furent extrêmes quand ils les virent de l'autre côté du fleuve, faisant retentir leur camp de fanfares & de chants de triomphe. Cette action fut assez plaisamment représentée selon le génie de ce tems-là dans une gravure

où l'on voïoit les Généraux Allemands fort occupés à lier le haut d'un sac dans lequel l'armée Suédoise étoit enfermée, tandis que Banier avec son épée lui ouvroit un passage par un des coins.

An. 1638.

Après avoir si heureusement sauvé l'armée Suédoise, Banier eut encore besoin de toute son habileté pour soutenir la guerre dans la Poméranie contre toutes les forces de l'Empire. La mort de Bogislas laissoit cette Province en proie aux deux partis; & comme elle étoit l'objet de leur ambition elle fut aussi le théâtre de la guerre pendant plus d'un an, Banier & Gallas se poussant alternativement l'un l'autre, & reculant tour à tour sans prendre l'un sur l'autre aucun avantage considérable. Les François gagnerent cependant beaucoup à cette guerre par la facilité qu'elle donna au Duc Bernard de faire des progrès sur le Rhin.

LXI. Prise des Villes Forestieres par le Duc Bernard.

Ce Prince avoit entrepris l'année précédente de s'assurer un passage sur le fleuve, en faisant bâtir des Forts dans l'Isle de Rhinau. Mais à peine ces Forts avoient été achevés, qu'ils furent pris & rasés par les Impériaux.

AN. 1638. Il forma cette année un dessein plus glorieux, mais aussi de plus difficile exécution; ce fut de s'emparer des Villes Forestieres. Il entra en campagne dès la fin du mois de Janvier, afin de prévenir les Impériaux; & surmontant la rigueur insupportable de la saison, & la difficulté des chemins, il arriva à la vue de Sekingen & de Lauffembourg. Ces deux Places furent prises d'emblée, tandis que le Comte de Nassau avec le Colonel Rose emporterent Valdshut presque sans résistance. Cet heureux succès fit naître au Duc Bernard l'envie de s'emparer de Rhinfeldt, la quatrieme Ville Forestiere, beaucoup plus forte & plus importante que les autres. Il l'assiégea malgré l'incommodité des néges & des eaux qui inondoient la tranché; & déja il avoit fait un logement au pied de la breche, lorsque les Impériaux, commandés par quatre Généraux, Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort & Sperreuter vinrent au secours de la Place. Le Duc Bernard ne pouvant réunir ses quartiers qui étoient séparés par le Rhin, soutint l'effort des ennemis avec la partie de

*Mercure François, Lotychius, rer. Germ. ab excessu Ferdin. II. l. 1. c. 5. & seq. Pufendorf. l. 9.*

*Hist. du Mar. de Guebriant.*

LXII. Premiere bataille de Rhinfeldt.

ſon armée qui étoit au-de-là du fleuve. Le choc fut extrêmement rude, le combat ſanglant & la victoire longtems diſputée. Les Impériaux firent plier l'aîle gauche du Duc de Veimar, forcerent les quartiers les plus foibles du camp, enleverent quelques pieces de canon & quelques cornettes. Le Duc de Rohan, qui, de Baſle où il faiſoit ſon ſéjour depuis ſa ſortie de la Valteline, étoit venu voir le Duc Bernard accourut au fort de la mêlée & y reçut une bleſſure au talon; il fut pris enſuite & auſſitôt repris; mais ce grand homme mourut quelques ſemaines après de ſa bleſſure, extrêmement regretté pour ſa valeur, ſa ſageſſe & la profonde connoiſſance qu'il avoit dans l'art militaire. Cependant l'aîle droite du Duc de Veimar, qui étoit commandée par le Comte de Naſſau, répara le malheur de la gauche. Elle enfonça les Impériaux qu'elle avoit en tête, les mit en fuite, & les pourſuivit aſſez loin. Le Comte de Naſſau & Jean de Werth s'étant rencontrés dans la mêlée, ſe tirerent quelques coups de piſtolet. Le premier eut le chapeau percé d'une balle,

AN. 1638.

AN. 1638.

& l'autre fut blessé à la joue. Dans le même tems le Duc Bernard rallia son aîle gauche. Tandis que les ennemis qui la poursuivoient étoient les uns arrêtés par les décharges de mousqueterie qu'on leur tiroit du Fort de Bucken, & les autres occupés au pillage, il revint à la charge, & fit à son tour reculer les Impériaux auxquels il enleva plusieurs drapeaux. Le Rhingrave se fit tuer dans cette occasion, aimant mieux recevoir la mort de la main de l'ennemi que de lui devoir la vie. Les Impériaux se rallierent de leur côté, & profitant de l'obscurité de la nuit qui commençoit, après avoir jetté trois cens hommes dans Rhinfeldt, ils se retirerent. Le succès du combat fut ainsi assez égal de part & d'autre, & tout l'avantage des Impériaux fut d'avoir secouru la Ville assiégée.

LXIII. Seconde bataille.

Le Duc Bernard ne crut pas cependant que ce fût assez pour sa gloire d'avoir si courageusement soutenu l'attaque des Impériaux. Jugeant qu'il lui seroit difficile de forcer Rhinfeldt à la vue d'une armée ennemie, il prit le parti d'abandonner son entreprise; mais ce ne fut que pour en mieux assu-

rer le succès. Il alla par un détour chercher l'armée Impériale dans le lieu de sa retraite. Jean de Werth, appercevant l'avant-garde du Duc Bernard, s'imagina d'abord que ce n'étoit qu'un parti qui alloit à la découverte, & se mit en devoir de le faire couper. Il fut bientôt détrompé par l'arrivée de toute l'armée, & se hâta de mettre la sienne en bataille. Il jetta promptement quelques arquebusiers dans les buissons dont les bords du Rhin sont couverts en cet endroit. Il cacha dans la forêt près d'un Village nommé Nolligen un gros régiment d'infanterie, & il rangea le reste de ses troupes derriere un fossé qu'il remplit de mousquetaires. L'action commença aussitôt par la défaite entiere & la fuite des arquebusiers qui étoient dans les buissons, tandis que l'artillerie causoit un grand désordre dans l'armée Impériale. Ensuite le Duc de Veimar fit charger la cavalerie ennemie, & le régiment qui étoit caché dans la forêt par les troupes de son aîle droite, & envoïa quatre régimens attaquer le fossé qui couvroit les Impériaux. Le succès fut

An. 1638.

part tout égal. Les mousquetaires, qui
An. 1638. défendoient le fossé firent d'abord une furieuse décharge sur les troupes du Duc Bernard. Elles la soutinrent avec intrépidité, & s'avançant aussitôt, elles firent à leur tour une décharge à bout portant, qui étendit par terre un grand nombre d'ennemis. La chute de ceux-ci étonna le reste de l'armée. L'infanterie commença la déroute en jettant ses armes pour mieux fuir, & fut bientôt suivie de la cavalerie, sans que la plûpart des cavaliers eussent tiré un seul coup. Jean de Werth, abandonné de ses troupes & renversé de son cheval qui étoit blessé, n'en trouvant point à changer, courut à pied vers le régiment d'infanterie qu'il avoit posté dans la forêt. Ces troupes s'étoient défendues avec une valeur extrême, & se maintenoient encore dans leur poste, lorsque voïant toute l'armée en fuite, elles songerent aussi à se retirer. Mais Tupadel, qui conduisoit l'aîle droite du Duc de Veimar, leur en ôta la liberté en les faisant envelopper de toutes parts. Elles furent ainsi obligées de se rendre avec Jean de Werth. Ce qu'il y eut de plus

remarquable dans cette victoire, c'est que tous les Généraux furent pris, ce qui ne s'est peut-être jamais vu; car outre Jean de Werth, le Duc Savelli, Enkenfort & Sperreuther, demeurerent prisonniers, avec beaucoup d'autres Officiers distingués, & entr'autres Antoine de Werth, frere du Général, & peu de jours après le Comte de Furstemberg en augmenta encore le nombre.

An. 1638.

Rhinfeldt & plusieurs Villes dans la Suabe se rendirent au vainqueur; mais de si belles conquêtes causerent moins de joie aux François que la prise du fameux Jean de Werth. Le Roi le demanda au Duc Bernard, qui le fit conduire à Paris. Ce fut la seconde fois qu'il parut en France, non plus ce redoutable Jean de Werth qui avoit fait trembler la Capitale du Roïaume, & dont le nom étoit devenu l'effroi des Parisiens; mais humilié & se faisant pourtant estimer dans sa disgrace, par la maniere noble & polie avec laquelle il répondoit aux civilités des François.

LXIV. Siége de Brisack.

Cette victoire mit le Duc Bernard en état de bloquer Brisack dont le

Roi souhaitoit passionément la prise,
AN. 1638. parcequ'elle devoit assurer la possession de l'Alsace & un passage sur le Rhin. Cette entreprise fut fameuse par les efforts que les Impériaux firent pour la faire échouer pendant plusieurs mois que le siége dura. Il fallut commencer par se rendre maître de toutes les Places qui environnent Brisack, pour le resserer de plus en plus. Fribourg fut une des premieres, & ne se rendit qu'après avoir courageusement soutenu un furieux assaut. Tous les environs devinrent autant de champs de bataille où il fallut remporter plusieurs victoires avant de réduire la Ville. Le Général Gœutz fut le premier qui tenta de secourir les assiégés. Il assembla une armée sur les bords du Danube : de-là s'approchant de Brisack, il fit diverses marches autour de la Ville, & vint à bout d'y jetter deux fois quelque secours de vivres. C'étoit tout ce qu'il prétendoit; car la résolution de la garnison, & la situation de la Place étoient telles, qu'elle n'avoit point de plus redoutable ennemi à craindre que la faim. Pour mieux empêcher ces se-

cours, le Duc Bernard prit la résolution d'attaquer l'armée ennemie, & de la dissiper. Il sortit de ses lignes avec les deux tiers de son armée qui n'étoit pas de plus de seize mille hommes, quoique le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant lui eussent amené des renforts. Il trouva les ennemis; mais dès qu'ils l'apperçurent ils se retrancherent si bien sur une montagne, au pied de laquelle il y avoit une petite riviere & un Village fortifié, que le Duc de Veimar fut obligé de se retirer lui-même pour leur donner la liberté de quitter un poste si avantageux. En effet il apprit le lendemain qu'ils avoient décampé, & qu'ils s'étoient avancés près d'un Village nommé Wittemveir. Il fut aussitôt à eux, & après les décharges ordinaires d'artillerie pendant une demie-heure, les deux armées s'ébranlerent & se choquerent avec furie. L'aîle droite des ennemis fut enfoncée du premier choc, & renversée sur son infanterie, dont une partie commença dès-lors à prendre la fuite. L'aîle droite du Duc de Veimar eut le même sort, & fut poussée jusqu'au corps

AN. 1638.

LXV. Bataille de Wittemveir.

de réserve, qui la soutint & repoussa
AN. 1638. les ennemis. Le combat de l'infanterie eut aussi un succès assez égal. Les décharges faites, on se mêla l'épée à la la main, & au défaut de l'épée, les troupes s'assommoient avec la crosse de leurs mousquets. Dans le désordre & la confusion du combat, les Impériaux se rendirent maîtres de l'artillerie du Duc de Veimar, & ce Prince s'empara de celle des impériaux. On se canona ainsi de part & d'autre avec l'artillerie ennemie. Enfin après cinq heures de combat où toutes les troupes furent plusieurs fois à la charge, les Impériaux prirent la fuite & cederent au Duc Bernard une victoire complette; dont le Vicomte de Turenne & le Comte de Guebriant partagerent la gloire avec lui.

Ce ne fut cependant pas assez d'une victoire pour réduire la Ville assiégée. Les Impériaux étoient déterminés à périr avec Brisack, & à donner autant de batailles qu'ils pourroient assembler d'armées. Ferdinand ordonna à ses Généraux de faire une nouvelle tentative au hasard d'une seconde défaite, comptant pour rien la perte

d'une armée, pourvu qu'ils pussent sauver la Ville. La conservation de cette Place étoit en effet d'une extrême importance pour la Maison d'Autriche. C'étoit le patrimoine des Archiducs d'Insprucк, & la clef de l'Allemagne. Cette Ville entre les mains des François, alloit devenir un frein pour le Duc de Lorraine, & une barriere contre les entreprises des Empereurs sur la France & les secours qu'ils envoïoient aux Espagnols dans les Païs-bas. Aussi les Impériaux mirent tout en œuvre pour secourir la Ville, & le Duc Bernard tout victorieux qu'il étoit, sçachant les grands préparatifs que la Maison d'Autriche faisoit de toutes parts, étoit extrêmement inquiet du succès de son entreprise dont toute l'Europe attendoit l'évenement.

AN. 1638.

XLVI. Défaite du Duc de Lorraine.

Le Duc de Lorraine signala dans cette occasion son zele pour Ferdinand ; mais ce fut aux dépens de sa gloire & de ses troupes. Car le Duc Bernard aïant eu avis de son approche, alla au-devant de lui avec un nombre de troupes égal à celui que conduisoit le Duc Charles, & le défit

An. 1638. entierement. Le Duc Charles fit quelques jours après un nouvel effort avec ce qu'il put rallier de ses troupes, & son entreprise eut d'abord un assez heureux succès; mais elle échoua presqu'aussitôt par la valeur & la résolution du Vicomte de Turenne.

LXVII. Nouvelle défaite des Impériaux. Après tant de victoires, il sembloit que le Duc de Veimar n'eût plus rien à craindre. Cependant il lui restoit encore un combat à soutenir beaucoup plus rude que les autres. C'étoit le dernier effort des Impériaux. La Place étoit aux abois & souffroit une cruelle famine. Sa perte ou sa délivrance dépendoit du succès de cette derniere bataille. Mais le Duc Bernard ne jugea pas à propos de hasarder un combat en pleine campagne. Comme il avoit eu le tems de se fortifier de tous côtés, il résolut de soutenir dans ses lignes l'effort des ennemis. Lamboi s'étoit joint au Général Gœutz avec des nouvelles troupes. Le Duc les vit bientôt paroître à la vue de son camp, tantôt sur les hauteurs, tantôt sur les bords du Rhin, faisant tous les efforts imaginables pour ouvrir un passage à leurs convois

vois jusqu'à la Ville. Ils foudroïerent avec le canon les retranchemens des assiégeans, ils attaquerent quelques postes & s'en rendirent maîtres : ils en furent ensuite repoussés avec perte. Ils revinrent plusieurs fois à la charge sans se rebuter : les troupes du Duc Bernard lasses de vaincre furent quelquefois sur le point d'être vaincues ; & ce ne fut que par un prodige de valeur & de courage que les Impériaux furent enfin repoussés de toutes parts. Le Général Gœutz n'aïant plus d'autre ressource, entreprit inutilement de couper les vivres aux assiégeans mêmes. L'Empereur irrité mit le comble aux disgraces de ce Général, en le condamnant à la prison. Mais Goltz, qui lui succeda dans le commandement, loin de réparer tant de mauvais succès, ôta enfin aux assiégés le peu d'espérance qui leur restoit encore, en prenant la fuite sur un faux avis qu'il reçut que le Duc Bernard marchoit à lui. Brisack se rendit ainsi après avoir épuisé les plus horribles ressources qu'une cruelle faim peut oser tenter, jusques-là que le Gouverneur fut obligé de mettre des gardes aux cimetie-

AN. 1638.

LXVIII. Brisack se rend au Duc de Veimar.

AN. 1638. res, afin d'empêcher les habitans de déterrer les morts pour s'en nourrir. Au reste si cette conquête coûta beaucoup au Duc de Veimar, elle coûta autant à la France l'année suivante pour en faire l'acquisition, & encore plus quelques années après pour s'en assurer la possession par le traité de Munster.

La réduction de Brisack fut d'autant plus glorieuse au Duc Bernard, que cette même année fut fatale aux ennemis de la Maison d'Autriche par la levée de tous les siéges qu'ils entreprirent. Le Prince d'Orange forma sur Anvers un dessein qui échoua par la vigilance du Cardinal Infant. Le Prince fut obligé de se retirer avec perte, & dans sa retraite son fils le Comte Maurice fut tué. Il entreprit ensuite le siége de Gueldre; mais il n'eut pas même le loisir d'en achever la circonvallation. Le Cardinal Infant força un quartier, secourut la Place, & obligea le Prince de se retirer avec la perte de son canon & de ses bagages. D'un autre côté le Maréchal de Châtillon aïant assiégé Saint Omer, ses lignes furent forcées par le Prince

Thomas & Picolomini, la Ville ravitaillée, & les François contraints de lèver le siége; de sorte que toutes les conquêtes de la France en Flandre se réduisirent à la petite Ville du Catelet qui fut emportée d'assaut. Le Prince de Condé & le Duc de la Valette furent encore plus malheureux au siége de Fontarabie. Car aux approches des Espagnols une terreur panique aïant tout-à-coup saisi les esprits, toute l'armée Françoise se mit à vauderoute, les soldats entraînant les chef, & abandonnant aux ennemis la victoire avant le combat. Les Espagnols au contraire enleverent aux François en Italie la Ville de Breme. Le Maréchal de Créqui fut tué en voulant secourir la Place; & la Duchesse de Savoie fit une perte encore plus considérable par la prise de Verceil que le Marquis de Leganez força à la vue des troupes Françoises qui vouloient secourir la Place. Pour comble de disgrace, le jeune Duc François Hiacinthe mourut peu de jours après, & cette mort donna occasion à une longue suite de troubles qui désolerent la Savoie, & qui plongerent la Du-

AN. 1638.

chesse dans un abîme de chagrins & d'infortunes.

AN. 1638.

LXIX. La Duchesse de Savoie se ligue avec la France.

Dès que les deux Princes beaux-freres de la Duchesse eurent appris la mort de Victor Amedée, ils s'étoient préparés à retourner en Savoie pour aider la Régente de leurs conseils. Cette Princesse craignoit leur retour, persuadée qu'ils s'empareroient de toute l'autorité, & par le conseil du Cardinal de Richelieu elle avoit entrepris de leur fermer l'entrée des Etats de Savoie. Le Cardinal avoit sans doute en vue d'engager par cette démarche Christine à demeurer toujours attachée à la France. Il prévoïoit que les Princes, bannis de Savoie, auroient recours à la Maison d'Autriche, & que la Duchesse, trop foible pour leur résister, seroit contrainte non-seulement de faire avec la France un nouveau traité de ligue, mais encore de mettre dans la puissance du Roi une partie de ses Places pour les défendre. La Duchesse, qui de son côté prévoïoit une si fâcheuse néceſſité, auroit beaucoup mieux aimé prendre le parti de la neutralité que le Roi d'Espagne lui offroit. La mort du Maré-

*Memorie recond. di Vittorio Siri, t. 8.*

chal de Créqui, la dissipation des troupes Françoises, les préparatifs qu'on faisoit en Espagne pour attaquer le Piémont, enfin le ressentiment de ses beaux-freres la confirmoient dans cette pensée; mais le Roi de France maître de Pignerol, qui lui donnoit entrée dans ses Etats, refusoit de consentir à la neutralité & par intérêt & par zele, parceque la neutralité étoit en effet le plus mauvais parti que Christine pût prendre dans une conjoncture si délicate. Christine, entraînée par les sollicitations de la France, par son inclination & par la nécessité apparente de ses affaires, prit enfin le parti de faire avec le Roi un nouveau traité de ligue. A-peine l'eut-elle signé, que la Maison d'Autriche se déclara hautement pour les deux Princes. Ceux ci qui avoient jusqu'alors paru respecter la disposition testamentaire du feu Duc Victor Amedée, prétendirent que le testament devenoit nul par la mort du jeune Duc François Hiacinthe, & qu'il falloit, ou assembler les Etats pour choisir un nouveau tuteur au Prince puîné Charles Emmanuel, ou en déférer la no-

AN. 1638.

mination à l'Empereur. Ferdinand caſ-
An. 1638. ſa en effet le teſtament, & tranſporta au Prince Cardinal la tutelle du jeune Duc ſon neveu, & l'adminiſtration des Etats de Savoie; le Roi d'Eſpagne ſe prépara à ſoutenir à main armée cette nouvelle diſpoſition, & les deux Princes qui avoient beaucoup de partiſans & d'intelligences dans les Etats de Savoie, y allumerent l'année ſuivante une cruelle guerre dont la Ducheſſe fut ſur le point d'être la victime, & qui remplit les premieres années de ſa régence de trouble & d'amertume.

LXX. Négociation de la France avec la Suede pour renouveller l'alliance.

Mais ſi la fortune des armes fut cette année aſſez peu favorable aux François, la négociation leur réuſſit beaucoup mieux. Quoique la paix dût être le premier objet de la Cour de France, elle n'étoit cependant que le ſecond dans le plan de politique que le Cardinal de Richelieu s'étoit propoſé; & l'affaire que la France avoit le plus à cœur, étoit de s'unir inſéparablement avec la Suede pour faire enſemble la guerre ou la paix, ſelon les conjonctures. Après beaucoup de ſollicitations & de mouvemens inu-

tiles, elle en vint enfin à bout, & la gloire en étoit réservée au Comte d'Avaux, qui termina cette grande affaire de la maniere que je vais raconter. AN. 1638.

Depuis la mort du Roi de Suede les deux Couronnes avoient renouvellé leur alliance par deux traités consécutifs. Dans le dernier, Oxenstiern que la décadence du parti Protestant rendoit timide & facile, n'avoit pas pu prendre assez bien ses avantages. Aussi dès qu'il vit le Roi engagé dans la guerre, il chercha divers prétextes pour éluder la ratification du traité. Le Marquis de Saint Chaumont, Ambassadeur de France en Allemagne, la demanda long-tems avec beaucoup d'instance, & toujours inutilement. On lui répondit que le traité n'avoit été conclu qu'à condition que la Reine de Suede trouveroit bon de le ratifier : qu'elle ne le pouvoit pas faire, parcequ'il étoit dit au premier article, que la France & la Suede étoient en guerre avec l'Empereur, ce qui étoit faux, puisque le Roi n'avoit déclaré la guerre qu'à l'Espagne : qu'il y avoit même toujours eu un Résident de France à la Cour de Vienne, que la

plûpart des Etats confédérés, dont il An. 1638. étoit parlé dans le traité, avoient embraſſé la paix de Prague; & qu'enfin la France n'avoit pas été exacte à païer les ſommes promiſes aux tems marqués.

Comme les Suédois ſe flattoient alors de conclure bientôt leur traité de paix avec l'Empereur & l'Electeur de Saxe, le Roi, pour les retenir dans ſon parti, crut devoir accorder quelque choſe à la néceſſité des conjonctures. Le Marquis de Saint Chaumont promit de païer tout ce que la France devoit de reſte à la Suede, de fournir de nouvelles ſommes d'argent ou des troupes, à ſon choix, & de ſolliciter fortement les Etats d'Allemagne à rentrer dans le parti. Ces promeſſes eurent une partie de leur effet. La Suede, toujours incertaine du ſuccès de ſa négociation avec l'Empereur, ne crut pas devoir rejetter les offres de l'Ambaſſadeur François; & pour s'aſſurer encore mieux cette reſſource, Oxenſtiern fit avec le Marquis de Saint Chaumont un nouveau traité ſigné à Wiſmar le 20 du mois de Mars 1636, c'étoit un accord pour quatre

mois seulement; mais on promettoit de le ratifier pour trois ans, & un des articles portoit, ce que la France souhaitoit par dessus tout, que les deux Couronnes ne pourroient traiter avec l'Empereur ou ses Adherens, que d'un commun consentement. AN. 1638.

Ce traité sembloit devoir terminer l'affaire, & il l'auroit en effet terminée s'il avoit été sincere. Mais c'étoit moins un véritable traité qu'un jeu des Suédois pour donner de l'inquiétude aux Impériaux, & en obtenir de meilleurs conditions. On ne peut pas dissimuler que la Suede agit en cette occasion contre toutes les regles de la bonne foi; car tandis qu'elle obligeoit la France à lui promettre de ne pas traiter sans son consentement, elle négocioit en secret & avec chaleur son accommodement particulier, de sorte qu'elle ne traitoit avec les François que pour les amuser, afin de retrouver dans eux les mêmes secours en cas que sa négociation secrette ne réussît pas, résolue de les abandonner si elle réussissoit. Ce manége parut bientôt par le refus qu'elle fit de ratifier le traité de Wismar au bout de quatre

An. 1638. mois, parcequ'elle espéroit alors plus que jamais de conclure avec Ferdinand. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette conduite, c'est que tandis que les Suédois amusoient ainsi la France par des délais affectés qu'on n'appercevoit que trop, l'Empereur amusoit la Suede elle-même par des propositions frivoles dont elle n'appercevoit pas l'artifice. Car il faisoit dans ce tems-là même les plus grands préparatifs de guerre contre les Suédois. Il assembloit toutes ses forces pour les chasser de la Poméranie, & les Impériaux y pousserent en effet si vivement la guerre contre Banier, comme on l'a vu ailleurs, que sans l'habileté & la sagesse de ce grand Général, les Suédois auroient été entierement chassés d'Allemagne, & contraints d'abandonner, par leur fuite, toutes leurs conquêtes & toutes leurs espérances. Ce ne fut qu'après deux ans de négociations & de conférences inutiles, qu'ils ouvrirent enfin les yeux sur leurs véritables intérêts, & qu'ils songerent à s'unir étroitement avec la France. Le Marquis de Saint Chaumont n'étoit plus à Hambourg où cette

nouvelle alliance avoit été négociée jusqu'alors. Il avoit été rappellé pour quelque mécontentement qu'on en avoit eu à la Cour, & le Comte d'Avaux étoit allé prendre sa place, après avoir demeuré quelque tems à Dantzic où il avoit servi utilement cette Ville par son crédit auprès du Roi de Pologne.

AN. 1638.

LXXI. L'Empereur s'oppose au séjour du Comte d'Avaux à Hambourg.

20 Mars 1638.

*Histoire du Mar. de Guebriant, l. 4.*

Dès qu'il fut arrivé à Hambourg, l'Empereur, qui craignoit tout de l'habileté de ce Négociateur, ne put s'empêcher d'en témoigner son chagrin, & fit écrire aux Magistrats pour leur persuader de ne pas souffrir que le Comte d'Avaux résidât dans leur Ville. Ces Magistrats, Républiquains & jaloux de leurs franchises, n'eurent aucun égard à la demande de l'Empereur. Le Roi de France leur écrivit pour les en remercier; mais Ferdinand ne garda plus de ménagemens. Il menaça les Magistrats de faire insulter la Ville par l'armée de Gallas qui n'en étoit pas éloignée, & il y fit même entrer secretement un grand nombre d'Officiers & de Soldats, avec ordre d'en enlever de force l'Ambassadeur de France, sans respecter le droit des gens. Les bourgeois intimidés, & craignant pour

AN. 1638.

*Lettre du Comte d'Avaux à Nic. Bourbon & à M. de Roissy, le 25 Août 1639.*

la personne du Comte d'Avaux, lui conseillerent de ceder à la force. Banier, Général de Suede, lui donna le même conseil, & dans une occasion si périlleuse, un Ministre moins intrépide & moins zelé se seroit laissé persuader. Mais rien ne put ébranler le Comte. L'honneur du nom François autant que l'intérêt de l'Etat demandoient qu'il demeurât à Hambourg. Il y demeura, résolu de mourir, comme il disoit, plutôt que d'abandonner son poste. Il ne voulut pas même prendre de garde pour sa sûreté. Cependant pour ne pas exposer la dignité du Roi à être outragée dans sa personne, il se renferma chez lui, ne sortant que lorsque la nécessité l'y obligeoit, & il interdit à tous ses domestiques les cabarets & les promenades, afin d'éviter toutes les occasions de querelles. Une conduite si sage & si ferme fit avorter la conjuration. Les Allemands furent obligés de retourner à l'armée que la guerre appelloit ailleurs, & laisserent au Comte d'Avaux la liberté de commencer la négociation.

Jean Adler Salvius, Conseiller au

Conseil privé de la Reine de Suede & Chancelier de la Cour, s'étoit déja rendu à Hambourg pour y traiter avec le Comte d'Avaux. Ce Ministre, qui fut depuis encore emploïé dans les autres traités de la Suede jusqu'à la paix de Westphalie, avoit beaucoup de capacité & une grande connoissance des affaires. Il manioit même avec beaucoup d'adresse une négociation. Cette adresse étoit cependant en lui un peu tardive, & n'étoit que le fruit de plusieurs réflexions. Il étoit extrêmement dissimulé, habile à cacher ses sentimens, & attentif à découvrir ceux de ses adversaires. Mais sa pénétration alloit souvent trop loin, & le rendoit inquiet & soupçonneux. Il étoit d'ailleurs obstiné dans ses idées, toujours jaloux des moindres prérogatives, & malgré ses défiances quelquefois facile à séduire ou à gagner.

AN. 1638.

LXXII. Arrivée de Salvius à Hambourg.

Le Comte avoit deux partis à prendre : c'étoit ou de faire simplement ratifier le traité de Wismar, ou d'en proposer un nouveau. Outre que le traité de Wismar avoit été moins un traité qu'un projet qui n'avoit jamais eu de force, puisqu'il n'avoit pas été

LXXIII. Commencement de la négociation.

An. 1638.

ratifié, les Suédois prétendoient en vertu de ce traité se faire païer de tout ce qui leur avoit été promis. L'article étoit considérable, & pour cette raison il eut été beaucoup plus avantageux à la France de faire un nouveau traité qui abrogeât le premier. Mais comme la Reine de Suede avoit déja envoïé sa ratification, il fallut se contenter de réformer le traité de Vismar, & de régler les secours d'argent que la France donneroit désormais à la Suede.

LXXIV. Articles des subsides.

Salvius n'étoit pas traitable sur ce point, & tout l'argent de France auroit à-peine suffi pour satisfaire l'avidité des Suédois. On convint pour l'avenir que la France païeroit à la Suede pendant les trois ans que devoit durer le traité, un million de livres par an; & pour le passé, le Comte d'Avaux fit si bien valoir les avantages que la Suede devoit retirer du traité, qu'il persuada à Salvius de se contenter d'un million au lieu de deux qu'il avoit quelque droit de redemander, & que le Comte, par une fermeté apparente, lui fit désespérer d'obtenir.

*Lettre de M. Colbert à M. d'Avaux le 23 Mai 1638.*

LXXV. Artifice de Salvius.

Salvius, pour allarmer l'Ambassa-

deur François, lui apprit avec une confiance affectée, que plusieurs Princes d'Allemagne sollicitoient la Suede de rompre la négociation; qu'on lui promettoit un accommodement avantageux avec l'Empereur, & que ce Prince lui offroit une somme considérable, avec la Poméranie, en hypoteque du dédommagement qu'elle demandoit pour les frais de la guerre. Tout cela étoit vrai, mais le Comte n'ignoroit pas ce que les Suédois eux-mêmes pensoient de ces offres spécieuses, & pour païer les avis de Salvius par une pareille confidence, il l'avertit de se tenir sur ses gardes contre la Cour de Vienne; que l'offre de la Poméranie étoit un artifice pour endormir les Suédois, & les chasser ensuite plus aisément de toute l'Allemagne, lorsqu'on les auroit séparés de la France. Que c'étoit dans cette vue que l'Empereur & le Roi d'Espagne faisoient un traité de ligue avec le Roi de Pologne, qui faisoit déja assez connoître ses dispositions par les infractions qu'il faisoit au traité de Stumsdorf, en exigeant des droits au Port de Dantzic. Cette triple alliance de

AN. 1638.

AN. 1638. l'Empereur, du Roi d'Espagne & du Roi de Pologne, étoit un faux bruit que les Polonois, toujours ennemis des Suédois, faisoient courir pour leur donner de l'inquiétude, & par lequel le Comte d'Avaux prétendoit moins effraïer Salvius, que lui faire sentir le tort qu'il avoit de vouloir lui donner de fausses allarmes.

Ce seroit entendre mal l'art de négocier que de se piquer de cette franchise, qui ne sait rien dissimuler, & qui laisse pénétrer les intentions les plus secretes. Un habile Négociateur ne s'explique que dans la nécessité, & le fait toujours avec réserve. Il affecte même quelquefois de se contredire, de paroître changer de vues & d'idées, de mépriser ce qu'il craint, & d'appréhender ce qu'il souhaite. Par-là on se rend impénétrable, & à moins que l'autre parti ne soit extrêmement sur ses gardes, on perce aisément ses véritables sentimens. Salvius sentit bientôt l'avantage que l'Ambassadeur François avoit sur lui de ce côté-là, & voulut le rendre inutile en lui proposant de traiter par écrit, comme c'est assez l'ordinaire en Allemagne, & non

plus de vive voix, comme ils avoient fait jusqu'alors. Mais l'autre méthode étoit trop avantageuse au Comte d'Avaux, & on ne pouvoit pas raisonnablement l'obliger à la changer.

An. 1638.

LXXVI. La France consent à déclarer la guerre à l'Empereur.

Pufendorf. Rer. Suecic. l. 9.

Cependant, pour marquer à Salvius la droiture & la sincérité de la France, le Comte lui accorda, après quelques difficultés affectées, un article qui étoit, dans le fond assez indifférent au Roi; mais sur lequel les Suédois insistoient beaucoup. Ce fut que la France déclareroit la guerre nommément à Ferdinand, ce qu'elle avoit refusé de faire jusqu'alors par les raisons que j'ai dites. Ce n'étoit-là qu'une formalité qui n'engageoit la France à rien de plus que ce qu'elle faisoit déja depuis plusieurs années.

Les François porterent plus loin leur complaisance par rapport au lieu des conférences pour la paix générale. Le Comte d'Avaux laissa à Salvius le choix de Cologne, de Hambourg ou de Lubeck, ou s'il aimoit mieux, il proposa à la Suede de choisir telle Ville qu'elle voudroit pour y traiter de ses intérêts avec Ferdinand, tandis que la France traiteroit des siens à Cologne,

AN. 1638.

LXXVII. Conditions exigées par la France.

Mais il exigea deux conditions qui étoient la principale fin que la France se proposoit dans ce traité. C'étoit que les deux traités se feroient conjointement, de concert, & pour ainsi dire, d'un pas égal, quoiqu'en lieux différens, & que chacune des deux Couronnes auroit un Résident dans la Ville où l'autre enverroit ses Plénipotentiaires.

LXXVIII. Demande de Salvius éludée par le Comte d'Avaux.

*Ibid.*

Il ne fut pas si aisé de convenir sur l'article de la Poméranie dont Salvius vouloit que la France garantît la possession à la Suede. Outre que c'eût été accorder aux Suédois beaucoup plus qu'il ne leur étoit dû, cette usurpation de la Suede ne pouvoit qu'irriter extrêmement toute l'Allemagne, rendre la France odieuse, multiplier les obstacles de la paix, & donner aux ennemis un juste prétexte d'accuser les Alliés de vouloir perpétuer la guerre. Le Comte d'Avaux, n'osant cependant pas rejetter directement cette proposition, l'éluda en faisant à Salvius une demande semblable, qui étoit que la Suede garantît à la France la possession de la Lorraine dont le Roi avoit fait la conquête, en conséquence de la ré-

volte du Duc Charles. Salvius sentit toute l'adresse de cette réponse qui étoit un refus tacite & sans réplique; & jugeant qu'il seroit inutile d'insister sur la Poméranie, il remit la discussion de ce point aux conférences générales pour la paix. C'étoit ce que le Comte d'Avaux prétendoit.

AN. 1638.

Ce Comte emporta encore un autre point qui lui parut intéresser l'honneur de la Religion, & que tout autre que lui n'auroit peut-être jamais eu la pensée de proposer. Ce fut qu'on n'emploïeroit dans le traité pour nommer les Religionnaires, que le terme de *Protestans*, & qu'on n'y nommeroit point la *Religion Evangélique*: ne pouvant souffrir qu'on donnât le nom de *Religion*, & encore moins le titre d'*Evangélique* à une Secte justement proscrite par l'Eglise, *à moins*, dit-il dans une Lettre au Cardinal Légat, *qu'on ne lui donne le nom d'Evangélique pour avoir détruit l'Evangile, comme Scipion prit le nom d'Afriquain pour avoir détruit l'Empire d'Afrique.* Ceux qui savent jusqu'à quel point les Protestans de ce tems-là portoient la sensibilité sur tout ce qui paroissoit blesser l'honneur

14 Octobre 1639.

AN. 1638. de leur prétendue Religion, seront surpris qu'on ait jamais osé leur faire une semblable proposition dans une négociation où il étoit nécessaire de les ménager, & seront encore plus étonnés qu'elle ait réussi. L'Historien de Suede a prétendu que le Comte avoit en vue de faire plaisir au Pape ; mais il devoit avouer que ce motif n'étoit point interessé : car le Comte d'Avaux n'avoit rien à espérer du Souverain Pontife, & n'en reçut jamais que des *Bénédictions* : récompense dont un faux zele ne se paie point.

LXXIX. Conclusion du traité.

C'est ainsi que ces deux habiles Négociateurs se disputerent les moindres avantages. Enfin après quelques autres contestations, le nouveau traité d'alliance entre la France & la Suede fut conclu pour trois ans, & signé à Hambourg le 6 Mars 1638, en voici la teneur.

*Serenissimi ac Potentissimi Principis ac Domini Domini Ludovici XIII. Franciæ & Navarræ Regis Christianissimi Consiliarius Statûs, utriusque Ordinis Commendator, ac per Germaniam extraordinarius Legatus, Claudius de*

*Mesmes, Eques, Comes d'Avaux, &c. Constare volumus universis & singulis quorum interest, quod cum traditio Regiarum Ratihabitionum Fœderis Wismariæ die 20 Martii anno 1636. per solemnes Regum Galliæ & Sueciæ Legatos concepti variis de caussis hactenus suspensa fuerit, nunc verò è re communi judicatum sit ut cuncta ritè consumentur; atque interim rebus mutatis quædam inciderint quæ clariorem explicationem desiderare visa sunt; nos, ex speciali mandato S. R. Maj. Christianissimæ, cum illustrissimo & excellentissimo Domino Domino Johanne Salvio hereditario in Offerby & Tulingue, Serenissimæ Reginæ Sueciæ Consiliario secretiori, Aulæ Cancellario & in Germaniam Legato, ad hunc quoque actum specialiter instructo, congressi, dicta Wismariensia pacta recognovimus, & pro uberiori eorumdem luce in sequentes articulos vi factæ nobis à Principibus nostris & utrinque communicatæ potestatis mutuo consensimus & convenimus.*

AN. 1638.

*I. Imprimis mortuo Ferdinando II, Romanorum Imperatore in quem articulus primus pactorum Wismariensium conceptus est, bellum à Rege Christianissimo*

& Serenissimâ Reginâ Sueciæ decretum
An. 1638. geratur ac continuetur in filium ejus Ferdinandum & Domum Austriacam, ejusque Adhærentes.

II. Hi ut ad honestam tandem pacem universalem eo potentiùs adigantur, uterque Regum, Rex Galliæ quidem per superiorem Germaniam, Regina vero Sueciæ per Provincias Electorales, Marchionatus & Ducatus Brandenburgiæ & Saxoniæ, summis utrinque viribus arma sua in hæreditarias Austriacorum Provincias, quantum fieri poterit, transferre, ac belli sedem illic figere contendant.

III. Articulus quartus in gratiam Catholicorum, ut fruantur libero suæ Religionis exercitio & suis reditibus juxta tenorem fœderis, exactè servetur. Idem quoque in gratiam Protestantium dictum esto.

IV. Tempus fœderi statutum ex tenore articulorum XVII & XVIII à traditis ratihabitionum instrumentis in triennium numeretur, videlicet a 15 mensis hujus ad 15 usque diem Martii anni 1641, inclusivè.

V. De Subsidiis ex articulo undecimo controversis ita conventum est, ut

*tametsi traditio ratihabitionum hactenus suspensa fuerit, ad belli tamen onera quæ Regina Sueciæ a prima dicti fœderis formatione ad hunc usque diem pro causa communi substinuit sublevanda, Rex Christianissimus det eidem statim hîc Hamburgi (præter residuum anni* 1637). *quadringenta Imperialium Thalerorum millia, quibus ritè cum prædicto residuo numeratis, Reginâ Sueciæ nihil ulterius a Rege Galliæ in hunc diem ex causâ horum fœderum prætendat.*

AN. 1638.

*VI. Pro tribus vero annis sequentibus ad quos fœdus excurrit, videlicet a* 15 *Martii* 1638, *ad eandem usque diem anni* 1641 *inclusivè, Regina Sueciæ a Rege Christianissimo quotannis millionem unum librarum Turonensium Amstelodami accipiat, mediam partem duobus a reddita ratificatione mensibus, hoc est* 15 *Maii anni* 1638, *alterum sex post mensibus, nempe die* 15 *Novembris ejusdem anni, & ita deinceps tum pro præteritis duobus mensibus, tum in anticipationem quatuor subsequentium solutiones fiant iisdem diebus* 15 *Maii &* 15 *Novembris in cujuslibet anni. Et quoniam moneta Gallica in his oris minus commota est, Rex Galliæ gratificabitur Reginæ Sueciæ*

monetâ Imperiali, dando eidem pro sin-
AN. 1638. gulis millionibus quadringenta millia Imperialium Thalerorum in specie.

VII. Et quia ad tractatus cum hoste instituendos & Rex Christianissimus & Serenissima Regina Sueciæ crebris amicorum Principium officiis invitantur, ne quid in se desiderari possit, honestas pacis universalis conditiones nunquam recusaturis, quantocius notum Mediatoribus faciant sibi esse decretum de pace induciisve nonnisi conjunctim agere, nihil absque mutuo consensu pacisci, & utramque causam simul & eodem momento pertractare, ut ipsi Mediatores suam operam & sua officia eò dirigant.

VIII. Quibus vero modis certius maturiusque id fiat ita convenit, si unus idemque locus omnibus quorum interest tractaturis tutus commodusque visus fuerit, ibi Gallici & Suecici cum potestate Legati cum hostium ac fœderatorum Legatis conjunctim agant transigantque: sin minus, loco quidem seorsim, at re, causâ & tempore conjunctim utrobique tractetur, & à Rege quidem Christianissimo Coloniæ Agrippinæ, à Serenissimâ vero Sueciæ Regina Lubecæ vel Hamburgi,

Hamburgi, advocatis utrinque communibus per Germaniam sociis ac amicis. An. 1638.

IX. Agantur Coloniæ res Regis Christianissimi, Hamburgi autem vel Lubecæ res Regni Sueciæ, & utroque loco communium per Germaniam Fœderatorum. Intersit tamen tractatui Coloniensi Agens Suecicus, Hamburgensi Gallicus, uterque tam sine potestate agendi cum hoste communi, quam sine voto; sed honestâ cum sessione, ut audiant & referant ad Plenipotentiarios quisque suos, & sic ubi opus, præsentes moneant. Nihil autem illis insciis aut inconsultis utrobique tractetur.

X. Uterque Regum salvos invicem conductus & securitatem per Mediatores ab hoste communi procurent, tam pro mutuis utriusque Legatis & Agentibus, quam pro communium Fœderatorum Deputatis, & singulorum Nunciis, Cursoribus, Litteris. Et neque Coloniam, neque Hamburgum, aut aliò prius mittant quàm acceptis utrinque prædictis omnibus salvis conductibus, idque apud Mediatores constanter profiteantur.

XI. Si tamen communibus per Germaniam Fœderatis salvi conductus à Ferdinando negabuntur, eò insistat uterque

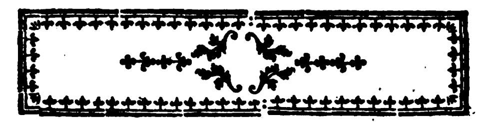
An. 1638. Regum apud Mediatores, ut ab illo saltem securitatem pro iis scripto impetrent quos dicti Principes & Civitates Germaniæ ad utrumque conventum ablegare voluerint.

XII. Utriusque conventûs idem sit primus, idem ultimus dies, & utroque loco omnia collatis consiliis peragantur, pari passu ac lentè utrobique festinando.

XIII. Nihil quiquam uno alterove loco concludatur sine mutuo & explicito consensu hinc inde Legatorum Galliæ ac Sueciæ per dictos Agentes declarando.

XIV. Uterque conventus alter ab altero totus pendeat, & ita cohæreant ut pace vel utroque loco confectâ, vel neutro discedatur. Ideo nullus pacis induciarumve tractatus Coloniæ subscribatur nisi per Agentem Sueciæ liquidò constiterit tractatum Hamburgi subscriptioni quoque proximum esse: ac vice versâ idem Hamburgi à Legatis Suecicis observetur donec per Agentem Galliæ certiores fiant tractatum Coloniæ subscriptum iri.

XV. Rex Galliæ præstabit eventum tractatûs Hamburgensis, Regina Sueciæ Coloniensis, & ita quidem ut si ul-



# A MONSEIGNEUR LE COMTE DE MORVILLE, MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

*MONSEIGNEUR,*

*L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à* VOTRE GRANDEUR *est du ressort de votre Ministere, & un hommage que je dois à la place que vous remplissez dans l'Etat, avec l'applaudissement de toute l'Europe. Une Histoire de Politique & de Négociations n'a droit de paroître au jour que sous vos auspices. L'honorer de votre approbation, ce seroit en assurer le succès. Mais je n'ose,* MONSEIGNEUR, *me flatter de mériter une approbation si glorieuse. C'est beaucoup pour moi que vous louiez les efforts que je fais pour m'en rendre digne dans un genre de*

*science dont les secrets sont réservés à ceux que la supériorité de leurs lumieres place, comme vous, dans le Conseil des Rois, & fait les Dépositaires des intérêts de l'Etat. Heureux l'Ecrivain à qui est destinée la gloire de publier un jour l'Histoire de votre Ministere & de vos célebres Négociations de la Haye & de Cambrai ! Que de richesses il trouvera pour son Ouvrage dans ces Dépêches tant estimées, où vous joignez toutes les graces de l'éloquence à la solidité du raisonnement, & toute la politesse Françoise à la dignité de votre Caractere ! Si mon exemple pouvoit quelque jour contribuer à faire donner au Public une si belle Histoire, je regarderois comme un grand avantage d'avoir donné à* VOTRE GRANDEUR *cette foible marque du zele respectueux & du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

*MONSEIGNEUR,*

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très obéissant serviteur, G. H. BOUGEANT, de la Compagnie de Jesus.



# PREFACE.

FEU M. le Premier Président de Mesmes, aïant fait recueillir avec soin tout ce qui se trouvoit de Mémoires du Comte d'Avaux, me fit l'honneur il y a quelques années de me proposer de les mettre en œuvre. Quelque difficile que me parût ce travail, dont je n'avois presque aucun modele devant les yeux, & auquel je ne m'étois encore préparé par aucun essai de mes forces, je ne crus pas devoir me défendre d'une proposition si flatteuse pour moi, & que M. de Mesmes accompagnoit des marques de bonté les plus capables d'encourager un Auteur. Je commençai le travail, pour ainsi dire, sous ses yeux ; & il seroit à souhaiter pour la perfection de l'Ouvrage, que j'eusse pu profiter plus long-tems de ce goût sûr & de ce discernement exquis que j'ai

ſouvent admiré en lui. Mais ſa mort trop prompte, en privant la France d'un illuſtre Magiſtrat, que ſa naiſſance & ſes grandes qualités rendoient digne de la place éminente qu'il occupoit, m'a privé moi-même du ſecours que je tirois de ſes lumieres, & de la protection dont il m'honoroit. Abandonné à moi-même, j'ai tâché de ſuppléer par mon travail à la perte que j'avois faite. L'Ouvrage étoit trop avancé pour l'abandonner, & le ſujet en eſt aſſez intéreſſant pour que j'aie lieu de me flatter qu'on me ſaura gré de l'avoir achevé.

Tout le monde ſait que la paix de Weſtphalie ou de Munſter eſt une des plus célebres époques de l'Hiſtoire. Elle termina dans le ſiecle paſſé une guerre ſanglante & opiniâtre où toute l'Europe ſe trouvoit enveloppée, & que la haine, l'ambition & mille intérêts oppoſés ſembloient devoir rendre éternelle. L'héréſie avoit allumé le flambeau de la guerre ; mais bientôt l'intérêt politique prévalut ſur celui de la Religion, & l'on vit les Proteſtans s'unir aux Catholiques, & les Catholiques combatre ſous les

*terutrum directè vel indirectè violari contigerit, vel alicui Fœderatorum bellum inferri ex causâ vel occasione præsentis fœderis, teneatur utrumque Regnum sine mora aut tergiversatione repellere communibus armis injuriam, idque observetur ad decennium à die firmatæ pacis.* AN. 1638.

*XVI. Utrique tractatui supradictus articulus inseratur, & idcirco utrumque etiam tractatum ultrò citroque transmissum Gallici & Sueeici cum potestate Legati respectivè suscribant.*

*XVII. Quod de Colonia & Hamburgo dictum est, de aliis quoque locis, si alibi tractare contigerit, intelligatur.*

*XVIII. Si generales induciæ octo decemve annorum obtineri possint, non recusentur, dum quæ quisque Regum occupavit conditionibus utrinque commodis interim retineat. Idque vel uno loco vel duobus ad præscriptum modum conjunctim tractetur.*

*Supra dicta omnia & singula nomine Serenissimorum Regum Galliæ & Sueciæ ita transacta & conclusa esse hisce testamur, eorumque uti concepta sunt ratihabitiones intra diem 15 Maii anni currentis Hamburgi sine ulteriore*

*dilatione reciprocè traditum iri recipimus. In quorum fidem & robur præsentes manibus ac sigillis propriis munivimus. Hamburgi die 6 mensis Martii, stylo novo anno 1638.*

An. 1638.

Claude de Mesmes, Chevalier, Comte d'Avaux, &c. Ambassadeur extraordinaire, Commandeur des deux Ordres, & Conseiller d'Etat du Serenissime & très Puissant Prince Louis XIII, Roi très Chrétien de France & de Navarre; Nous faisons savoir à tous ceux en général & en particulier à qui il appartient, que l'échange des Ratifications du Traité de Wismar, conclu le 20 Mars de l'année 1636, entre les Ambassadeurs de France & de Suede, aïant été suspendu jusqu'à présent pour diverses raisons par les deux Rois : comme on a jugé à présent qu'il étoit de l'intérêt commun de mettre la derniere main à cette affaire, & que par les changemens qui sont arrivés depuis le susdit Traité, il s'y trouve des choses qui ont paru demander une plus claire explication, après que par un commandement exprès de Sa Majesté très Chrétienne,

enseignes des Protestans. La Suede vouloit se faire un établissement en Allemagne : l'Espagne redemandoit les Provinces que la révolution des Païs-Bas avoit soustraites à sa domination : la France vouloit mettre des bornes à l'énorme puissance de la Maison d'Autriche, & augmenter la sienne : les Princes & les Etats d'Allemagne défendoient la liberté Germanique. Que d'obstacles ne falloit-il pas surmonter pour concilier tant d'intérêts différens ? Le Médiateur lui-même, emporté par le torrent, fut obligé de prendre les armes. Chaque parti avoit des vues générales opposées à celles des ennemis, & dans chaque parti chacun avoit ses vues particulieres, souvent contraires à celles de ses propres Alliés. Les Princes intéressés étoient trop puissans pour recevoir la loi de leurs ennemis, & trop foibles pour la donner. Les vainqueurs ne vouloient rien céder de leurs conquêtes ; les vaincus ne vouloient rien relâcher de leurs droits. Les plus ambitieux vouloient gagner au traité : les plus modérés ne vouloient rien perdre ; tous se flat-

toient, ou de s'assurer par la négociation le fruit de leurs victoires, ou de réparer par leur habileté les bréches que la guerre avoit faites à leurs Etats. Ces difficultés qui sont communes à tous les traités, paroissoient insurmontables dans celui-ci par leur multiplicité. Il y avoit peu de Princes qui n'y eussent quelque intérêt à ménager. Il falloit, pour ainsi dire, changer la face de toute l'Europe, étendre ou resserrer les limites des Empires, & faire passer de grandes Provinces sous une domination étrangere.

Aussi ce traité fut-il le fruit d'un travail infini & d'une prudence consommée. Le seul nom des Ministres & des Négociateurs qui y travaillerent, suffit pour donner la plus haute idée de leur négociation. Ce furent le Cardinal Mazarin, Dom Louis de Haro, Oxenstiern, Trautmansdorf, d'Avaux, Servien, Peñaranda; Messieurs Paw, Knuyt, Brun, & tout ce qu'il y avoit d'habiles Ministres dans les diverses Cours du monde Chrétien. Ainsi après qu'on eut vû les plus fameux Généraux d'armée signa-

nous avons conferé avec l'illustrissime & excellentissime Seigneur Jean Salvius, Seigneur d'Offerby & de Tulinge, Conseiller secret de la Serenissime Reine de Suede, Chancelier de sa Cour & son Ambassadeur en Allemagne, muni d'un pouvoir special pour le present acte : nous avons revu le susdit Traité de Wismar, & pour un plus entier éclaircissement, en vertu du pouvoir que nos Rois nous ont donné, & dont nous nous sommes fait mutuellement la communication, nous sommes convenus ensemble & nous avons consenti aux articles suivans. AN 1638.

I. L'Empereur Ferdinand II, que le premier article du Traité de Wismar regardoit, étant mort, que la guerre, résolue par le Roi très Chrétien & la Serenissime Reine de Suede, soit faite & continuée contre son fils Ferdinand, la Maison d'Autriche & ses Adhérans.

II. Pour les contraindre plus efficacement à faire une paix générale à d'honnêtes conditions, que les deux Rois, le Roi de France par la haute Allemagne, la Reine de Suede par les

Provinces Electorales, les Marquisats
AN. 1638. & Duchés de Brandebourg & de Saxe, s'efforcent de tout leur pouvoir de porter leurs armes, autant qu'il sera possible, dans les Provinces héréditaires de la Maison d'Autriche, & d'y établir le théatre de la guerre.

III. Que l'article quatrieme en faveur des Catholiques, par lequel il leur est permis d'exercer librement leur Religion, & de jouir de leurs revenus, soit exactement observé suivant la teneur du Traité. Que le même se fasse à l'égard des Protestans.

IV. Que le tems marqué pour la durée du Traité, par les articles XVII & XVIII, soit de trois ans, depuis l'échange des ratifications, savoir depuis le 15 de ce mois jusqu'au 15 du mois de Mars de l'année 1641 inclusivement.

V. Quant aux Subsides dont il est parlé dans l'article XI, on est convenu que quoique la délivrance des ratifications ait été suspendue jusqu'à present, cependant pour subvenir aux dépenses de la guerre, que la Reine de Suede a faite pour la cause commune, depuis la premiere conclusion dudit

Traité jusqu'à ce jour, le Roi très Chrétien lui donnera dès-à-present ici à Hambourg (outre le reste de l'année 1632) quatre cens mille Thalers Impériaux, après lequel paiement & le reste susdit, la Reine de Suede ne pourra plus rien demander davantage au Roi de France en vertu des présens Traités pour tout le passé jusqu'à ce jour. An. 1638.

VI. Pour les trois années suivantes, pendant lesquelles le Traité doit durer, savoir depuis le 15 Mars 1638, jusqu'au même jour de l'an 1641 inclusivement, la Reine de Suede recevra tous les ans du Roi très Chrétien un million de livres tournois à Amsterdam, la moitié deux mois après l'échange des ratifications, c'est-à-dire, le 15 Mai 1638, & l'autre moitié six mois après, c'est-à-dire, le 15 Novembre de la même année, & ainsi dans la suite, tant pour les deux mois passés que pour les quatre suivans; les paiemens se feront les mêmes jours 15 de Mai & 15 de Novembre de chaque année; & comme la monnoie de France est incommode dans ces quartiers, le Roi de France paiera la

Reine de Suede en monnoie de l'Empire, lui donnant pour chaque million quatre cens mille Thalers Impériaux en especes.

An. 1638.

VII. Et comme le Roi très Chrétien & la Serenissime Reine de Suede sont souvent invités, par les instances des Princes leurs amis, à traiter avec les ennemis, afin qu'on ne puisse pas se plaindre d'eux, puisqu'ils ne refuseront jamais d'honnêtes conditions pour une paix générale, ils feront au plutôt connoître aux Médiateurs qu'ils sont résolus de ne traiter de la paix & de la treve que conjointement, de ne rien accorder que d'un commun consentement, & de ne traiter de leurs intérêts réciproques, qu'ensemble & en même tems, afin que les Médiateurs dirigent à ce but leurs soins & leurs bons offices.

VIII. Pour que la chose se fasse plus sûrement & plus vîte, il a été reglé, en cas qu'un seul & même lieu paroisse sûr & commode à tous les interessés, que les Ambassadeurs de France & de Suede, munis de plein pouvoir, y traiteront conjointement & transigeront avec les Ambassadeurs

ler leur valeur par des victoires sanglantes & la désolation des Provinces, on vit les plus célebres Négociateurs travailler de concert à pacifier l'Europe. Rassemblés, pour ainsi dire, dans le temple de la Paix, on les vit mettre en usage tout ce que l'adresse & la prudence humaine peuvent imaginer de plus subtil, & dans un nouveau genre de combat se disputer la victoire & l'avantage de la négociation, & déploïer tous les ressorts de la politique.

Dans le dessein que j'ai pris d'écrire l'Histoire de cette importante négociation, j'ai cru que pour lui donner du jour, je devois en préparer le dénouement de plus loin. Il seroit difficile d'en entendre toute la suite sans connoître à fond les différens intérêts qui divisoient les Princes. Ainsi j'ai fait, pour donner aux Lecteurs une parfaite intelligence de la matiere, ce que j'ai été obligé de faire pour me mettre moi-même en état de l'écrire. Je remonte jusqu'aux sources; je recherche les premieres causes de la guerre qui avoit armé

les peuples les uns contre les autres ; & j'expose l'origine & les progrès de cette funeste division jusqu'au moment que la négociation commença. C'est ce qui fait la matiere de ce Volume qu'il faut regarder comme une Histoire préliminaire de celle que j'espere donner bientôt du traité même de Westphalie. Je me suis surtout attaché à développer les intérêts qui furent les plus agités dans cette fameuse négociation ; & je me suis plus ou moins étendu à proportion du rapport que chaque matiere doit avoir avec l'Histoire que je prépare.

Ce seroit ici le lieu de rendre compte du style de l'Ouvrage. Car toute inutile qu'est une telle précaution, peu d'Auteurs s'en épargnent la peine. Chacun explique les regles de l'Art à son avantage : on étale avec soin tout ce qu'on croit avoir de mérite, on n'avoue aucun défaut, & on fonde sur-tout sa justification sur la critique de ses rivaux. Pour moi, persuadé que le Public est un Juge incorruptible, dont il est inutile de mendier les suffrages, & qui

des ennemis : ſinon qu'on traitera à la vérité dans deux lieux ſéparés, mais toujours conjointement pour le fond, les intérêts & le tems dans l'un & l'autre lieu, qui ſera Cologne pour le Roi très Chrétien, & pour la Sereniſſime Reine de Suede, Lubek ou Hambourg, où l'on appellera de part & d'autre les Amis & les Alliés communs d'Allemagne. AN. 1638.

IX. Les intérêts du Roi très Chrétien ſe traiteront à Cologne, ceux de la Suede à Hambourg ou à Lubek, & dans l'un & l'autre lieu, ceux des Alliés communs d'Allemagne. Cependant, un Agent de Suede ſera préſent au traité de Cologne, & un Agent de France à celui de Hambourg : l'un & l'autre ſans pouvoir de traiter avec l'ennemi commun & ſans ſuffrage, mais ſeulement avec un titre honnête, pour entendre & faire leur rapport chacun aux Plénipotentiaires de ſa nation, & pour dire leur avis s'il eſt quelquefois néceſſaire : & rien ne ſe fera dans l'un & l'autre lieu ſans les en avoir avertis, ou ſans les conſulter.

X. Les deux Rois, par l'entremiſe des Médiateurs, procureront recipro-

An. 1638.

quement des ſauf-conduits de la part de l'ennemi commun, tant pour les Ambaſſadeurs & Agens de l'un & de l'autre, que pour les Députés des Alliés communs, leurs Envoïés, leurs Couriers & leurs Lettres; & ils n'enverront ni à Cologne, ni à Hambourg, ou ailleurs, qu'après qu'on aura reçu de part & d'autre tous leſdits ſauf-conduits, & ils feront ſavoir ſur cela aux Médiateurs leur ferme réſolution.

XI. Si cependant Ferdinand refuſe des ſauf-conduits aux Alliés communs d'Allemagne, les deux Rois inſiſteront auprès des Médiateurs, pour obtenir de lui du moins une ſûreté par écrit pour ceux que leſdits Princes & Villes d'Allemagne voudront envoïer à l'un & l'autre congrès.

XII. L'une & l'autre aſſemblée commencera & finira le même jour, & tout ſe fera de concert dans l'un & l'autre lieu, d'un pas égal, ſans précipitation ni lenteur.

XIII. On ne conclura rien dans l'un & l'autre lieu ſans le mutuel & exprès conſentement des Ambaſſadeurs de France & de Suede, qui ſera décla-

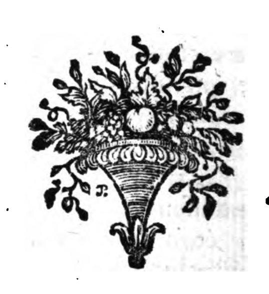
veut juger de tout par lui-même, je n'entreprendrai point de surprendre son approbation. Il me conviendroit encore moins de vouloir établir ma réputation sur la ruine de celle des Auteurs qui courent la même carriere. Car quoique je ne sois point assez dépourvu de goût pour ne pas appercevoir des défauts dans plusieurs de nos Historiens, je n'ai pas assez de présomption pour oser me mettre en parallele avec plusieurs autres, & pour entreprendre de les censurer. C'est en partie ce qui m'empêche d'expliquer ici mes sentimens sur la conduite & le style de l'Histoire; pour ne pas donner lieu de soupçonner que j'aie voulu faire d'odieuses applications à des Auteurs que j'estime & que je respecte. Je me contenterai donc de dire, qu'uniquement renfermé dans mon sujet, je me suis sur-tout appliqué à l'exposer avec le plus d'ordre & de clarté qu'il m'a été possible. Pour peu que j'eusse eu de penchant pour les épisodes & pour les descriptions brillantes, mon sujet avoit de quoi me tenter. Il m'a présenté des batailles

célebres, des sieges fameux, des tableaux, des spectacles intéressans susceptibles de figures & de tout ce qu'on appelle les fleurs de la Rhétorique. Mais la matiere est si abondante, que si je lui avois donné plus d'étendue, elle eût rempli plusieurs Volumes sans avoir recours aux épisodes; & elle m'a paru assez intéressante pour pouvoir se passer des ornemens empruntés de l'Art. Heureux si ne pouvant égaler le feu du P. Maimbourg, la finesse des réflexions du P. d'Orléans, l'élegance & la legereté de l'Abbé de Vertot, la noblesse & l'élevation de l'Histoire Romaine, je puis imiter la justesse & la solidité, l'ordre & la netteté du P. Daniel.

Quant aux sources d'où j'ai puisé la matiere de cette Histoire, il y en a qui sont connues de tout le monde. Ce sont les Auteurs qui m'ont précédé, & entre lesquels j'ai toujours suivi ceux qui m'ont paru les plus exacts & les mieux instruits. C'est de ces Auteurs que j'ai tiré tout ce qui regarde la guerre & les affaires générales de l'Europe. Mais j'ai eu besoin, pour

l'Hiſtoire des Négociations, de m'inſtruire dans des Mémoires particuliers, & ceux du Comte d'Avaux ne m'ont rien laiſſé deſirer de ce côté là. Ces Mémoires, qui ſont aujourd'hui entre les mains de Madame de Fontenille, ſont preſque tous Originaux. Ce ſont les Lettres du Comte d'Avaux, les Dépêches qu'il recevoit de la Cour, & celles qu'il y envoïoit. Rien par conſéquent de plus ſûr ni de plus autentique. Je cite les Pieces à la marge à meſure que j'en fais uſage. Mais les citai-je fidelement? C'eſt un ſcrupule que j'aurois épargné aux Lecteurs, s'il m'avoit été permis d'exécuter le deſſein que je m'étois propoſé, qui étoit de donner, avec ce Volume hiſtorique, un ſecond Volume compoſé des Mémoires du Comte d'Avaux, pour ſervir de preuves au premier. Mais quelques obſtacles, dont il eſt inutile d'inſtruire le Public, ont empêché l'exécution de ce projet, & m'obligent de le remettre à la fin de tout l'Ouvrage. Les Lecteurs pourront alors ſe convaincre par eux-mêmes de l'exactitude & de la fidélité de mes

citations; & en attendant, ils en trouveront les preuves dans les Manuſcrits de la Maiſon de Meſmes, s'ils veulent ſe donner la peine de les conſulter, & dans ceux de la Bibliotheque de Colbert, où l'on trouvera une grande partie des Mémoires ſur leſquels j'ai travaillé.



SOMMAIRE

ré par les susdits Agens.



XIV. Que les deux assemblées dépendent entierement l'une de l'autre, & soient tellement liées, qu'on s'en retire, la paix étant également faite dans les deux, ou n'étant faite dans aucune. Ainsi on ne signera à Cologne aucun traité de paix ou de treve, que l'Agent de Suede n'ait clairement déclaré que le traité de Hambourg est aussi en état d'être signé; & pareillement les Ambassadeurs Suédois observeront la même chose à Hambourg, jusqu'à ce que l'Agent de France leur ait fait savoir que le traité de Cologne est aussi en terme d'être signé.

XV. Le Roi de France garantira l'exécution du Traité de Hambourg, la Reine de Suede celui de Cologne; en sorte que s'il arrive que l'un ou l'autre soit violé directement ou indirectement, ou qu'on fasse la guerre à quelqu'un des Alliés, à cause ou à l'occasion du present Traité, les deux Roïaumes seront tenus, sans aucun délai ni retardement, de repousser par leurs armes communes l'injure, ce qui s'observera jusqu'à la dixieme année depuis la conclusion de la paix.

An. 1638. XVI. L'Article susdit sera inseré dans l'un & l'autre Traité, & partant les Ambassadeurs François & Suédois signeront respectivement les deux Traités qu'ils se communiqueront mutuellement.

XVII. Tout ce qui est dit de Cologne & de Hambourg devra s'entendre pareillement de tous autres lieux, s'il arrive qu'on traite ailleurs.

XVIII. Si l'on peut obtenir une treve générale pour huit ou dix ans, elle sera acceptée, pourvu que chacun des Rois retienne à de bonnes conditions, pendant la treve, tout ce qu'il aura conquis, & ce traité se fera dans un seul lieu ou dans deux, conjointement de la maniere susdite.

Nous attestons par ces présentes que tous & chacun des articles susdits, ont été ainsi accordés & conclus au nom des Serenissimes Rois de France & de Suede, & nous promettons d'en donner réciproquement, sans aucun délai à Hambourg dans le 15 de Mai de l'année courante, la ratification, tels qu'ils sont exprimés. En foi & témoignage de quoi nous avons signé ces présentes de notre seing, & scellé de

de notre sceau. A Hambourg le sixiéme jour du mois de Mars, style nouveau, de l'année 1638.

An. 1638.

La France & ses Alliés applaudirent à ce nouveau traité. C'étoit un nouveau gage de la fidelité des Suédois, qui faisoit espérer une paix avantageuse. Ceux qui regardoient les mouvemens de l'Europe avec le plus d'indifférence, l'admirerent comme un chef-d'œuvre d'habileté. C'est ainsi que l'appella un Ministre qui résidoit à Cologne. Aussi ce coup fut sensible à Ferdinand. Il déconcertoit les mesures qu'il prenoit depuis si long-temps pour séparer la Suede de la France, & formoit entre ces deux Couronnes un nouveau lien qu'il étoit difficile de rompre.

Calpo Maestro.
Lettre à M. d'Avaux, le 13 Mai.

Quand on réfléchit sur la conduite que le Conseil de Vienne, dirigé par celui de Madrid, suivit dans toutes ces négociations, on ne conçoit pas bien quelle étoit la politique de la Maison d'Autriche. Elle avoit en vûe de diviser les Alliés, & c'est ce qu'elle pouvoit faire de mieux ; mais il semble qu'elle se trompoit dans les mesures qu'elle prenoit pour y réussir ; car si elle avoit offert aux Suédois des condi-

An. 1638.

tions du moins honnêtes, ils les auroient infailliblement acceptées. Alors elle auroit pu tourner toutes ſes forces contre la France & la Hollande, & elle les auroit probablement obligées de rabattre beaucoup de leurs prétentions. En accordant quelque avantage à la Suede, elle ſe ſeroit miſe en état de refuſer tout aux autres Alliés. Elle n'auroit perdu que d'un côté, au lieu qu'elle perdit des deux. Elle s'obſtina à ne rien accorder aux uns & aux autres, comptant peut-être trop ſur ſes forces ou ſur le ſuccés de ſes intrigues: conduite qui obligea les Conféderés à demeurer unis contr'elle, & cette union lui fut toujours fatale. C'eſt ce que je développerai dans la ſuite, avec le detail de pluſieurs autres négociations: car déſormais les négociations deviennent inſenſiblement la principale matiere de cet ouvrage, à meſure qu'il approche de ſon terme, je veux dire du traité de Munſter dont il doit être l'Hiſtoire préliminaire.

*Fin du quatrieme Livre & du Tome I.*

## APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *Histoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie*, &c. Cet Ouvrage m'a paru très digne de l'impression. A Versailles, le 15 Juin 1726.

HARDION.

## APPROBATION DU R. P. PROVINCIAL *de la Compagnie de Jesus.*

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de N. R. P. Général, permets au P. Guillaume Hyacinte Bougeant, de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre, qui porte pour titre, *Histoire des Guerres & des Négociations qui précéderent le Traité de Westphalie*, &c. lequel a été lu & approuvé par trois Reviseurs de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la Présente. A Paris, le 16 Septembre 1726. DE RICHEBOURG.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra; SALUT: Notre bien amé, PIERRE JEAN MARIETTE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit de faire imprimer ou donner au Public, un Ouv., qui a pour titre, *Histoire du Traité de Westphalie, & des Guerres & des Négociations qui ont précédé ce Traité, par le P. Bougeant, de la Compagnie de Jesus*: s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Impri-

neurs, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, & contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement, ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérets; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre scel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouv., sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier le Sr d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & féal Chevalier, le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses Ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée, tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le cinquieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre Regne le vingt-huitieme. Par le Roi en son Conseil.

**SAINSON.**

*Regîtré sur le Regître XI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numéro* 171, *fol.* 146, *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 29 *Avril* 1743.

*Signé*, SAUGRAIN, *Syndic.*





